This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ZBC
Rialle

1625

LA

MYTHOLOGIE COMPARÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

LA

MYTHOLOGIE COMPARÉE

PAR

GIRARD DE RIALLE

TOME PREMIER

THÉORIE DU FÉTICHISME. — SORCIERS ET SORCELLERIE.
LE FÉTICHISME ÉTUDIÉ SOUS SES DIVERS ASPECTS.
LE FÉTICHISME CHEZ LES CAFRES, CHEZ LES ANCIENS CHINOIS,
CHEZ LES PEUPLES CIVILISÉS. — THÉORIE DU POLYTHÉISME
MYTHOLOGIES DES NATIONS CIVILISÉES DE L'AMÉRIQUE.

PARIS
C. REINWALD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1878
Tous droits réservés.

4769
OCT
3
1883
NEW-YORK.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER

Pages.

PRÉFACE. VII

CHAPITRE I. — Théorie du fétichisme. 1

CHAPITRE II. — Le fétichisme dans la nature inanimée. — Le culte des pierres, des rochers et des montagnes. 12

CHAPITRE III. — Le fétichisme dans la nature inanimée. — Le culte de l'eau. 32

CHAPITRE IV. — Le fétichisme dans la nature inanimée (suite). — Le culte des plantes. 44

CHAPITRE V. — Le fétichisme dans la nature animée (suite). — Le culte des animaux. 58

CHAPITRE VI. — Le fétichisme dans la nature animée (suite). — Le culte des oiseaux et des serpents. 75

CHAPITRE VII. — Le culte fétichique des mânes, des ancêtres et des esprits. 104

CHAPITRE VIII. — Le culte fétichique du feu, de l'orage et du vent. 138

CHAPITRE IX. — Le culte fétichique des corps célestes. . . 145

CHAPITRE X. — Le culte fétichique du ciel et de la terre. — La puissance créatrice 162

Pages.

CHAPITRE XI. — Le sacerdoce dans le fétichisme. — Sorciers et sorcellerie. 176

CHAPITRE XII. — Le fétichisme chez les Cafres. 190

CHAPITRE XIII. — Le fétichisme des anciens Chinois. . . . 207

CHAPITRE XIV. — Le fétichisme chez les peuples civilisés. . 221

CHAPITRE XV. — Théorie du polythéisme 233

CHAPITRE XVI. — Mythologie du Pérou. 242

CHAPITRE XVII. — Mythologie du Cundinamarca. 271

CHAPITRE XVIII. — Mythologies du Mexique et de l'Amérique centrale. 289

CHAPITRE XIX. — Mythologie du Mexique et de l'Amérique centrale (suite). 309

CHAPITRE XX. — Mythologie du Mexique et de l'Amérique centrale (suite et fin). 334

PRÉFACE

Ce livre est avant tout une œuvre indépendante, une œuvre de libre examen : lorsque nous nous sommes proposé de l'écrire, nous avons cherché la méthode, ou pour mieux parler, la doctrine qui devait présider à notre plan. Nous l'avons cherchée dans les faits étudiés en dehors de toute conception *à priori*, et nous nous sommes bientôt convaincu que, dans le domaine du développement intellectuel et moral de l'humanité, la théorie de l'évolution trouvait une nouvelle vérification. Nous n'ignorons pas que de bons esprits répugnent à admettre le bien fondé de cette théorie. Nous savons que parmi eux il en est qui la repoussent comme étant une tentative de recherche des causes premières, recherche fallacieuse et vaine au premier chef. Nous ne pouvons pas faire cependant que les idées religieuses, comme le langage, comme les institutions sociales, n'aient subi une suite de transformations successives dont les nombreuses fractions de l'humanité nous offrent les

exemples divers, et qui ont laissé des traces reconnaissables jusque dans les sociétés les plus éloignées de leur état primitif.

Quant à rechercher l'origine de la religion, quant à décider de l'époque précise où un être animé quelconque a songé à formuler une explication des phénomènes de la nature, nous nous en sommes bien gardé et nous nous en garderons toujours. Nous avons seulement constaté un fait, c'est que nulle part l'homme, si rudimentaire qu'ait été son état social, n'a manqué d'esquisser une interprétation de la nature, non pas tant pour la connaître que pour la dominer. La concurrence vitale lui en faisait d'ailleurs une nécessité inéluctable. Or, il n'est pas douteux que les résultats de cette première enquête ne sont autres que des conceptions religieuses, des mythes. Lorsque nous nous sommes trouvé en face de l'énorme quantité de faits qui devaient constituer une mythologie comparée, un tableau des croyances de races nombreuses et variées, nous avons dû établir un certain ordre dans cet ensemble, et cet ordre a été le plan de notre livre. Avec le président de Brosses, avec Auguste Comte, avec M. Tylor, nous avons remarqué que les représentants les plus anciens de l'humanité ne font pas de distinction entre les objets inanimés et les êtres vivants, mais que pour eux tout est doué d'une âme, d'une volonté, d'une individualité, qui persistent

même au-delà de la mort. Tout vit et tout est dieu. C'est la période du fétichisme, et nous en avons résumé les traits en groupant un grand nombre de détails saillants et caractéristiques.

Plus tard, les individualités théologiques de même nature se sont réunies, se sont condensées en une seule personne, en dieu personnel et extérieur aux objets qu'il régit. Alors les divinités sont nées et ont été formées à l'image agrandie de l'homme ; elles ont vécu tantôt sur la terre, tantôt dans les régions fantastiques où l'imagination sincère de leurs adorateurs leur bâtissait des résidences fabuleuses. Les religions ainsi constituées ont gardé la physionomie distinctive de leurs auteurs, c'est-à-dire des peuples qui les ont conservées et propagées ; elles ont exercé une influence intime et directe sur le progrès, sur les civilisations. C'est la période du polythéisme.

Il nous aurait été impossible de faire tenir en deux volumes l'exposé complet des croyances polythéistes dans toutes les races arrivées à cette phase de leur évolution sociale. Nous nous sommes contenté de choisir deux groupes de mythologies : celles qui n'ont eu que très-peu ou point d'action sur la civilisation occidentale, et celles qui, au contraire, ont puissamment et sans cesse contribué à son éclosion.

Dans le premier de ces groupes nous nous sommes particulièrement étendu sur les systèmes théologi-

ques des peuples civilisés du nouveau monde avant la découverte et la conquête espagnole. C'est qu'il nous a paru intéressant à un haut degré d'étudier les procédés suivant lesquels l'évolution religieuse s'est produite dans des races très-distinctes ou séparées depuis très-longtemps de celles du monde que l'on appelle ancien par rapport à notre histoire à nous, Européens. De l'étude des mythes du Pérou, du Cundinamarca, de l'Amérique centrale et du Mexique, il est ressorti pour nous que la transformation des idées fétichiques en polythéisme s'est faite dans un ordre régulier et semblable à la transformation de même nature qui s'est opérée en Asie et en Europe. Non pas que nous prétendions que toutes les mythologies proviennent d'un fonds commun, d'une origine qui ait été la même pour toutes ; bien au contraire, si nous constatons l'unité dans les lois de développement, nous estimons que les matériaux dont les diverses religions ont été composées sont absolument différents, non-seulement dans les deux continents, mais même dans chacun d'eux : en Amérique, par exemple, le polythéisme mexicain et le polythéisme péruvien nous paraissent différer si profondément l'un de l'autre, qu'il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir que le premier a donné naissance au second, ou *vice versâ*. Tout au plus pourra-t-on découvrir un jour qu'à une époque

relativement récente quelques idées ont été échangées par une voie très-indirecte entre les deux civilisations.

Dans le second groupe nous avons réuni les religions anciennes qui ont exercé une influence notable sur notre civilisation. Le second volume de cet ouvrage a été consacré entièrement à cette catégorie. Les mythologies sémitiques et indo-européennes en constituent naturellement la plus grande partie. Aussi bien, notre société moderne est-elle encore sous l'empire de ces deux familles de mythes. Mais nous avons dû les faire précéder d'études relatives aux croyances des Finnois et des Egyptiens. Ceux-ci, représentants fameux des Khamites, sont liés si intimement, et par tant de côtés, aux Sémites, qu'il serait tout à fait fâcheux de passer leurs conceptions théologiques sous silence. De plus, il n'est pas démontré que l'Egypte ancienne n'ait pas fait sentir son action intellectuelle et, par conséquent, religieuse, à la branche la plus éminente et la plus parfaite de la souche indo-européenne, à la race hellénique. Les Finnois, d'autre part, ont été mêlés si souvent et si confusément au monde slave, que ce dernier leur a emprunté une foule de mythes dont il importe de déterminer l'origine, de préciser la provenance.

Enfin, le travail de condensation se continuant, certaines agglomérations ethniques en sont venues à

ne plus attribuer à l'univers qu'un seul régent et qu'un seul auteur : c'est la période du monothéisme. Cette dernière phase a donné naissance aux grandes religions qui dominent encore les esprits sur de vastes espaces du globe. Mais on nous pardonnnera de nous être arrêté à ce point, où finit la mythologie comparée proprement dite et où commencent la théologie pure et l'exégèse.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir fait un livre qui intéressera et instruira peut-être ceux qui voudront bien le parcourir, un livre écrit sans parti pris, sans esprit de coterie philosophique, sans passion religieuse. Nous avons voulu montrer quelques-unes des phases par lesquelles a passé l'humanité dans sa recherche continuelle du secret des choses; nous avons par là, croyons-nous, confirmé la féconde théorie de l'évolution, et nous avons conscience d'avoir été sincère.

J. GIRARD DE RIALLE.

Paris, 20 juillet 1878.

MYTHOLOGIE COMPARÉE

CHAPITRE I.

THÉORIE DU FÉTICHISME.

L'homme primitif, dès le début de son apparition sur la terre, ou tel qu'il nous est représenté aujourd'hui par les tribus ou les races inférieures, a éprouvé le besoin d'interpréter, d'expliquer les phénomènes de la nature, et bientôt d'agir sur eux pour les faire tourner à son profit. Mais, cet être incomplet et curieux ne put se fournir à lui-même que des explications en rapport avec le degré si mince de son développement intellectuel; de là des croyances qui nous paraissent absurdes ou bizarres parce qu'elles sont éminemment surnaturelles; aussi bien, en mainte occasion et sur plus d'un sujet, nos contemporains, nos compatriotes ne sont-ils pas beaucoup plus avancés que les premiers humains, et l'interprétation de certains phénomènes de la nature chez un grand nombre de ceux que nous coudoyons n'est-elle pas beaucoup moins ridicule que les fables et les mythes des Nègres ou des Peaux-Rouges que l'on a le tort de mépriser. Souvent nous pouvons assister au spectacle proverbial de la pelle se moquant du fourgon, et certaines superstitions bien portées, bien vues dans le monde qui se dit bien pensant et bien élevé ne le cèdent en rien comme grossièreté et sottise aux croyances les plus étranges de pauvres sauvages pour lesquels on n'a que dédain

et mépris. L'humanité, chez ses représentants civilisés, s'est dégagée lentement et peu à peu de sa foi primitive, mais cette émancipation n'est entière que pour un petit nombre d'esprits, et il reste encore dans notre société occidentale du dix-neuvième siècle plus d'une trace persistante et tenace des interprétations erronées de l'humanité dans l'enfance.

La phase initiale de la conception religieuse de l'univers, antérieure aux conceptions métaphysique et positive ou scientifique, est le fétichisme. C'est là le nom qu'Auguste Comte a attribué au premier régime mental et religieux de l'humanité. Cet état est spécialement caractérisé par la tendance à considérer tous les phénomènes, tous les êtres, tous les corps de la nature comme pourvus de volontés et des sentiments pareils à ceux de l'homme, en faisant seulement quelques différences d'intensité ou d'activité. La parole de Bossuet : *Tout était dieu, excepté Dieu même*, s'applique assez exactement à ce premier état mental de l'homme. Tout y est animé, tout y vit, tout y est en possession d'un pouvoir réel quoique souvent mystérieux et inexplicable.

Tous les objets étaient immanquablement personnifiés, doués de passions dont la violence était en rapport avec l'énergie des phénomènes, avec la force ou la puissance quelconque des êtres. L'enfant et le sauvage nous présentent encore ce spectacle : l'enfant qui frappe le meuble contre lequel il s'est cogné, l'Australien sauvage qui adore le fusil du blanc, lui fait des offrandes de fleurs et de fruits, et le supplie de ne pas le tuer; l'enfant et le sauvage qui prennent une montre pour un animal, et la croient morte quand le mouvement est arrêté. Tout semble donc pourvu d'une vie mystérieuse, même les phénomènes naturels les plus négatifs, si nous osons nous exprimer ainsi, les ombres par exemple qui, comme on sait,

impressionnent souvent les animaux et l'homme. Or, si la nature inerte a été animée par les fétichistes, les objets doués de mouvement et les animaux sont immanquablement devenus les personnages des grands drames quotidiens qui se jouent dans l'univers. Les animaux ont donc été bientôt, à l'égal des phénomènes météorologiques, l'objet de l'adoration des hommes primitifs; de là cette zoolâtrie que l'on rencontre dans toutes les religions et chez tous les peuples, mais qui tient surtout une place prépondérante dans les races inférieures. L'homme des premiers temps n'a pas songé à cette orgueilleuse distinction que l'on a fait plus tard entre lui et les autres êtres vivants; le *règne humain* est une invention essentiellement métaphysique et transitoire; autrefois, les bêtes étaient des dieux, Descartes en fit des machines, la science positive et équitable ne fait plus d'autres distinctions entre les êtres vivants que celles qui ressortent de leur développement plus ou moins compliqué.

Ainsi donc, l'humanité primitive adresse et adresse encore ses adorations aux animaux qu'elle pense doués de pouvoirs mystérieux et redoutables et qu'elle veut conjurer. Les reptiles, par exemple, sont l'objet d'un culte à peu près universel, et bien que nous devions revenir là-dessus, nous ne pouvons négliger de dire que les caractères particuliers à cette sorte d'êtres y prêtent énormément. Les retraites mystérieuses des serpents, leur marche silencieuse, leurs apparitions et disparitions subites, les effets mortels de leurs morsures, tout en faisait des êtres redoutables et divins qui frappèrent vivement les imaginations primitives, et leur firent rendre des hommages par les hommes des premiers jours. Il en fut de même pour une foule d'autres animaux qui se présentent aux esprits simples comme des êtres surprenants, d'autant plus que chez eux tantôt le développement de certains sens leur

donne des notions souvent plus vastes et plus précises en mille occasions que celles qui sont imparties à l'humanité, tantôt une sensibilité nerveuse plus complète et plus raffinée leur fait pressentir les phénomènes météorologiques qui produisent sur l'homme la plus vive impression.

On conçoit que, dans un pareil état, l'esprit humain se trouve à l'opposé de tout régime scientifique. La science n'existe pas, les lois naturelles sont absolument méconnues. Comment, en effet, généraliser et soumettre à des règles invariables, cette série infinie de volontés capricieuses qu'on admet dans chaque objet, dans chaque être; c'est un conflit perpétuel de toutes les forces, dans lequel les plus énergiques seules l'emportent sur les autres. Au reste, rien n'est vu sous son aspect véritable, les phénomènes naturels ne le sont pas, ce sont les manifestations de passions turbulentes ou bienfaisantes, mais toujours déréglées, d'êtres animés et doués de volonté. Auguste Comte l'a dit excellemment :

« L'esprit humain est nécessairement, envers le monde extérieur, en un état habituel de vague préoccupation qui, quoique alors normal et universel, n'en produit pas moins l'équivalent effectif d'une sorte d'hallucination permanente et commune, où, par l'empire exagéré de la vie affective sur la vie intellectuelle, les plus absurdes croyances peuvent altérer profondément l'observation directe de presque tous les phénomènes naturels. »

En même temps qu'ils expliquaient ainsi l'univers, les peuples fétichistes se sont posés, inconsciemment sans doute, le problème paradoxal des causes finales; la mort les a frappés d'étonnement et ils ont cherché à leur façon l'interprétation de ce terrible phénomène. Pour eux ce ne fut qu'un accident, qu'une transformation; pour eux la cessation de l'existence ou des fonctions était incompréhensible. Ils en constatèrent pourtant à coup sûr la réalité lu-

gubre à la suite de violences. L'homme qui tombait sous le coup de massue ou de hache, qui était déchiré par la bête fauve leur offrit une explication directe et immédiate, mais la mort par l'affaiblissement des facultés à la suite de l'âge, la mort par la maladie leur parurent d'origine mystérieuse et l'œuvre de facteurs inconnus et malfaisants. Aussi parmi les peuplades fétichistes de nos jours constatons-nous cette croyance que ceux qui perdent la vie autrement que de la main d'un ennemi ou par un accident clairement défini sont les victimes de la malveillance et de pratiques magiques qu'il faut souvent punir et empêcher de se renouveler à l'avenir. Mais, en nous servant de cette formule : *perdre la vie*, nous n'avons pas exprimé convenablement l'idée fétichiste. On ne perd point la vie, car l'être ne cesse d'exister; son activité subsiste, se perpétue sous une autre forme, ses passions sont les mêmes, souvent plus violentes et plus énergiques ; de là les superstitions si nombreuses et encore si répandues même parmi les nations civilisées sur les trépassés, sur leurs besoins, sur leur intervention perpétuelle dans les affaires des survivants. Ces âmes toujours inquiètes s'agitent peut-être plus que durant la vie de ce monde, elles exercent une action considérable sur les événements, et tout ce que l'on ne peut expliquer suivant les théories fétichistes est aussitôt attribué à ces esprits qui pour avoir quitté leur enveloppe corporelle n'ont pas délaissé les choses de ce monde. C'est ainsi que nous voyons, en Afrique, mille superstitions fondées sur cette croyance ; et comme celle-ci s'étend avec logique à toute la nature, qui est partout animée pour les fétichistes, les animaux tués à la chasse participent à cet état posthume. Nous voyons par exemple les Samoyèdes après avoir tué l'ours blanc, qu'ils redoutent fort quand il est vivant, essayer de lui donner le change sur les auteurs de sa mort, en accusant les Russes

de ce crime, espérant ainsi écarter d'eux et faire reporter sur d'autres l'ire de l'âme du terrible plantigrade.

Mais, pour agir avec efficacité sur cette multitude d'êtres de toute nature, les moyens naturels ne suffisent point. Comment conjurer les passions des esprits des morts, les caprices ou les vues particulières de tout ce monde qui s'agite partout pour le fétichiste? Comment faire tourner au profit de l'homme toutes ces forces mystérieuses, soit en s'en faisant protéger, soit en les employant contre les ennemis? C'est de cette recherche qu'est née la sorcellerie, mère du sacerdoce. Les premiers prêtres furent de simples sorciers, et si plus tard nous voyons les pontifes des religions établies persécuter et combattre les devins, magiciens, envoûteurs, etc., ce ne fut guère que par jalousie de métier, ces derniers exerçant souvent une influence plus grande et plus immédiate sur les masses naïves qui de nos jours et dans nos contrées ont conservé dans leur conscience plus d'un vestige du fétichisme primitif des ancêtres.

Au début, chaque homme se choisissant un fétiche pour le protéger et satisfaire à ses vœux, est en quelque sorte son propre prêtre; il arrive parfois qu'il change, si l'objet de son culte ne manifeste pas par des faits assez positifs sa puissance sur le reste de la nature. Aussi voyons-nous dans une même tribu une foule de fétiches différents, et tel objet ou tel animal qui est adoré par celui-ci est totalement négligé par celui-là au profit d'un autre animal ou d'un autre objet. Cependant, il arrive que la famille se développant, le fétiche qui lui était propre au commencement commence à devenir le fétiche d'un clan ou d'une tribu, bientôt d'un peuple; c'est alors qu'un homme, souvent le roi, souvent aussi un personnage spécial, devient l'interprète de ce fétiche national, que la victoire impose aux peuples conquis et c'est ainsi

que se fonde un culte organisé avec son accompagnement nécessaire, le sacerdoce. L'étude que nous ferons au point de vue didactique du fétichisme tel qu'il se présente dans les différentes races nous montrera les divers degrés de cette institution dans son développement initial.

La constitution d'un culte national est la transition qui mène à la transformation du fétichisme au polythéisme; l'idée du général succédant ainsi à l'idée du particulier conduit peu à peu, mais sûrement, à l'abstraction et au groupement des fonctions en un seul personnage qui cesse bientôt d'être incarné dans un seul objet matériel, mais qui se détache de son enveloppe spéciale, devient un être surnaturel qui préside à une série de phénomènes de même nature, il est vrai, en un mot, devient un dieu.

« Ainsi, dit Auguste Comte, à mesure qu'on a reconnu la similitude essentielle de certains phénomènes chez diverses substances, il a bien fallu rapprocher les fétiches correspondants et les réduire enfin au principal d'entre eux qui dès lors s'est élevé au rang de dieu, c'est-à-dire d'agent idéal et habituellement invisible, dont la résidence n'est plus rigoureusement fixée. Il ne saurait exister, à proprement parler, de fétiche vraiment commun à plusieurs corps : cela serait contradictoire, tout fétiche étant nécessairement doué d'une individualité matérielle. Lorsque, par exemple, la végétation semblable des différents arbres d'une forêt de chênes a dû conduire enfin à représenter, dans les conceptions théologiques, ce que leurs phénomènes offraient de commun, cet être abstrait n'a plus été le fétiche propre d'aucun arbre, il est devenu le dieu de la forêt. »

Cependant, avant de se transformer en polythéisme, le fétichisme a passé par une phase que nous représente par exemple en partie la religion officielle de la Chine, par le culte hiérarchisé des grands fétiches par l'astrolâtrie. La

conception du ciel comme un tout divinisé a conduit de bonne heure les hommes qui se sont élevés jusque-là à l'adoration d'un grand fétiche céleste; le même phénomène mythologique s'est opéré à l'endroit de la Terre dont le culte se retrouve aussi à peu près au fond de toutes les religions; ainsi de la mer ou de l'Océan dans les cosmogonies de peuples relativement très-avancés en civilisation. Ce sont là des témoins de la période de transition par laquelle ont passé certaines races mieux constituées intellectuellement et aussi mieux servies que d'autres par les circonstances et par les péripéties de la concurrence vitale.

Le culte des astres a fortement contribué, lui aussi, à cette transformation religieuse. Il est certain, les faits actuels parmi les populations fétichistes le démontrent, que l'humanité ne s'inquiéta que tardivement de l'influence que pouvaient avoir les astres sur le reste de l'univers. Le Soleil et la Lune furent évidemment ceux qui attirèrent principalement l'attention, puis l'adoration des hommes; nous les retrouvons du reste divinisés dans tous les grands systèmes mythologiques, où ils jouent un rôle souvent prépondérant, toujours important.

Ainsi, pour nous résumer, l'humanité a commencé par concevoir tous les corps de l'univers comme animés d'une vie propre, de volontés et de passions; parmi ces corps, ceux auxquels elle a prêté le plus d'attention, qui lui ont semblé avoir le plus d'énergie ont été ceux qui la touchaient de plus près. Plus tard, et peu à peu, ces conceptions se sont généralisées, et les grandes données fétichiques ont apparu pour se transformer bientôt en divinités, en agents extérieurs aux choses et directeurs d'un ensemble de phénomènes et d'êtres avec lesquels ils ne se confondent plus.

Mais, cette théorie du fétichisme, qui est née de la méthode *à posteriori*, ainsi qu'on le verra dans les chapi-

tres suivants, n'est pas acceptée encore de tout le monde et doit lutter contre des préjugés de diverse nature. Le système le plus répandu est celui qui consiste à prétendre que ce qui nous paraît des superstitions grossières n'est qu'une pure dégénérescence religieuse d'un monothéisme primitif dont l'humanité coupable s'est écartée. Un peu plus, on nous dirait, comme certains missionnaires, que les différents cultes des peuples de la terre sont des inventions du diable s'ils ne procèdent pas du christianisme! Passons en souriant par-dessus cette interprétation mythologique, peut-être fort respectable au point de vue subjectif, mais objectivement tout à fait négligeable. L'expérience a démontré que le monothéisme primitif de l'humanité était une insoutenable rêverie; l'étude impartiale des croyances des peuples placés aux plus bas degrés de l'échelle humaine nous les fait voir absolument fétichiques et ne laisse échapper aucune induction sérieuse en faveur du monothéisme. Il n'est pas permis de douter que cette théorie est d'essence religieuse, et que les historiens et les philosophes qui sous les mille superstitions des peuples sauvages cherchent les vestiges d'une foi première en un dieu unique n'agissent de la sorte sciemment ou inconsciemment que poussés par des considérations d'ordre uniquement religieux. C'est du reste le propre de toute l'école spiritualiste, qui aime mieux voir dans les couches inférieures de l'humanité des hommes dégénérés, oublieux d'une prétendue dignité native que des êtres peu élevés au-dessus des autres animaux et des représentants de ces temps éloignés où l'homme gravissait péniblement les premiers échelons de la civilisation. Que les théologiens biblistes avec le dogme du péché originel et de la chute d'Adam répugnent à la théorie de l'évolution incessamment progressive de l'esprit humain, rien de plus naturel. Mais, nous ne nous expliquons que par l'entête-

ment du préjugé la tendance de certains philosophes à admettre que l'homme a eu dès le début la notion d'un dieu unique, créateur de l'univers. La théorie de l'évolution et les faits matériels démontrent le contraire, et nous ne voulons à l'appui de notre thèse que le tableau qu'on sera à même de se faire du fétichisme après la lecture des chapitres suivants de cet ouvrage.

D'autres penseurs font souvent une confusion regrettable entre le fétichisme et le polythéisme; c'est là l'erreur commune de la plupart des mythologues ordinaires, qui ne voient dans les religions fétichistes qu'un polythéisme grossier. Ils ne distinguent pas entre l'adoration d'un objet animé par la foi du dévot et le culte d'un dieu extérieur à la nature, qui a une puissance sur elle plus ou moins étendue. De là provient la masse considérable de renseignements suspects et douteux sur la foi des peuples sauvages, que nous fournissent les voyageurs les plus lettrés. La division si essentielle entre les dieux et les fétiches ne se fait pas dans leur esprit et donne naissance à une foule d'erreurs, à une confusion malaisée à débrouiller.

C'est à cette cause qu'il faut attribuer une autre théorie erronée, c'est-à-dire l'assertion qu'il existe des peuples absolument irréligieux. Le fait est absolument inexact. Toutefois, si par peuples athées on entend des peuples à qui la conception de la divinité, agent extérieur placé au-dessus et en dehors de la nature est étrangère, la théorie peut avoir une raison d'être, puisque toutes les races fétichistes se trouvent dans cette condition. Mais qu'il y ait des races si inférieures qu'elles ne se préoccupent point de l'explication des phénomènes de la nature, qu'elles n'éprouvent aucune terreur de l'inconnu qui les enveloppe, voilà l'assertion la plus hasardée qui ait jamais été faite. Nous pouvons à notre tour le dire hautement, prêt

à fournir la preuve de ce que nous avançons : il n'est pas une fraction, si petite qu'elle soit, de l'humanité, qui ne manifeste d'une façon ou d'une autre une aspiration marquée à interpréter l'univers, et l'expérience nous apprend que le mode d'interprétation primitif est celui que nous désignons par le nom de *fétichisme*.

CHAPITRE II.

LE FÉTICHISME DANS LA NATURE INANIMÉE. LE CULTE DES PIERRES, DES ROCHERS ET DES MONTAGNES.

Tout, dans la nature, est fétiche pour l'homme primitif; ainsi que le déclarait un Peau-Rouge Dakota : « il n'y a rien qu'on ne doive révérer comme une divinité » ; à ses yeux le surnaturel seul existe, et rien ne se fait naturellement. Les nègres, qui nous représentent l'état fétichique dans son développement le plus complet et dans son état le plus topique, les nègres font des fétiches de toute la nature, et en dehors d'eux-mêmes ne voient partout que fétiches hiérarchisés comme leur société rudimentaire. Ceux de la côte d'Or, par exemple, adorent leurs *Wongs* dans tout ce qui frappe leurs yeux. La mer et tout ce qu'elle contient sont des Wongs; les rivières, les lagunes, les fontaines, sont des Wongs; les tertres élevés par les termites, les *tumuli* érigés après les sacrifices, les pointes de terre au détour des cours d'eau, les caps, les montagnes, en résumé tous les accidents de terrain un peu accentués sont des Wongs; certains arbres, certains animaux comme les serpents, les crocodiles et les singes, sont des Wongs; les grossières figurines taillées et sculptées par les féticheurs ou sorciers sont des Wongs, ainsi que les amulettes ou *gri-gri* faits avec de petits os, des cheveux, des cordons, des morceaux d'étoffe ou d'écorce, etc.

La nature entière est animée pour les fétichistes; les

pierres, les rochers le sont aussi, et Regnard, dans son *Voyage en Laponie*, nous raconte que les Lapons établissent des liens de famille entre eux comme ceux de père, de mère et d'enfant, s'imaginant que la nuit ils se fréquentent et voyagent à l'instar des cloches qui dans la semaine sainte font, comme on sait, le voyage de Rome.

Le culte des pierres est répandu sur toute la terre et remonte aux temps primitifs de l'humanité. Nous le constatons dans toutes les parties du nouveau continent, chez les Onéidas, chez les Iroquois, chez les Dakotas qui prenaient une pierre ronde, la peignaient, et la plaçant à terre après en avoir arraché le gazon, lui faisaient des offrandes et la priaient d'écarter d'eux tout danger. Aux Antilles, on adorait trois pierres dont l'une avait pour mission de faire réussir les récoltes, la seconde d'aider à l'accouchement des femmes, et la troisième de donner de la pluie ou du soleil suivant qu'on en avait besoin.

Le Pérou, malgré sa civilisation relative sous les Incas, possédait aussi le culte des pierres d'une façon très-caractérisée ; les anciens écrivains espagnols, Garcilasso de la Vega, Babboa, Acosta, Ulloa, Montésinos, etc., en font foi. Les pénates ou patrons des villages y étaient des pierres et des rochers ; certains temples contenaient également des monolithes sacrés, soit que les Incas les aient pris pour des symboles, soit qu'ils les aient rattachés à leur nouvelle religion afin de complaire aux superstitions des peuples conquis et convertis ; c'est ainsi que la légende des quatre frères et des quatre sœurs de la grotte de Pacari-Tambo, à l'est de Cuzco, indique l'existence d'une antique litholâtrie. L'aîné de ces frères, à la sortie de la caverne, gravit une montagne d'où il prit possession du pays en laissant des pierres aux quatre points cardinaux. Cela éveilla la jalousie de ses frères. Le plus jeune, *Ayar Uchu Topa*, le plus rusé de tous, se mit en mesure de se

débarrasser de tous ses frères afin de conserver pour lui la souveraineté sur ce monde. Il amena l'aîné à pénétrer dans une profonde caverne, pour y prier le grand *Illatici Huiracocha*, et il l'y enferma en élevant un mur de grosses pierres à l'entrée. Grâce à sa piété, le frère aîné fut changé en rocher de forme humaine, objet d'une grande vénération. Le deuxième frère fut précipité dans un abîme par Ayar Uchu Topa, alors qu'il était à la recherche de son frère; et l'assassin prétendit qu'il avait été changé en pierre; ce fut son sort véritable, selon d'autres versions, ainsi que celui du troisième frère, Ayar Uchu Topa s'étant ligué avec un enchanteur. Toutes ces pierres étaient très-vénérées dans le pays. Quant au dernier frère, il épousa ses quatre sœurs, soumit les populations environnantes, fonda Cuzco et une foule d'autres villes, mais à son tour termina sa vie en étant aussi transformé en rocher. Cette tradition indique bien, à notre avis, qu'un ancien culte fétichique des pierres isolées avait existé dans le Pérou, culte modifié dans son ensemble par l'évolution théologique qui se fit dans ce pays, où, après avoir passé par le fétichisme astrolâtrique, les Incas amenèrent leurs peuples au seuil du polythéisme.

L'histoire de l'Inca Roca, également attribuée à Manco-Capac, qui renversa une pierre sacrée dans un village d'idolâtres, prouve bien l'existence d'un culte fétichique chez les Péruviens antérieurement à la religion solaire; mais ce qui prouve aussi l'obstination du fétichisme dans l'esprit des populations, c'est la fin de la légende : au moment où la pierre sacrée fut brisée, il s'en échappa un perroquet qui gagna une autre pierre où il disparut et qui devint à son tour l'objet de la vénération générale.

Aussi bien trouve-t-on comme substraction de l'ancienne religion péruvienne le culte des *Guacas*, *Huacas* ou *Villcas*. Le sens de ces mots a donné lieu à différentes interpré-

tations qui toutes se résument dans cette signification : quelque chose de surnaturel, de divin. Le grand prêtre du Soleil à Cuzco avait même conservé le nom de *Huacapvillao*, « celui qui parle avec les *Huacas* » ; les *Guacas* étaient donc l'objet du culte des habitants du Pérou avant les Incas, et de fétiches qu'ils étaient alors, ils devinrent dans la religion incatique des dieux secondaires. Leur forme était assez variée : tantôt morceaux de bois, tantôt pièces de métal, mais le plus souvent pierres et rochers, notamment météorites et pierres précieuses. Ainsi les Mantas adoraient, disent Meiners et Baumgartem, une émeraude de la grosseur d'un œuf d'autruche. Lacroix rapporte qu'on vénérait au sommet d'une montagne trois rochers que l'on disait être la mère et ses deux fils. Dans les villages, dans les familles existaient de ces pierres fétiches, de ces guacas, véritables dieux pénates. Les uns, placés dans les temples, étaient les protecteurs de la vallée, de la tribu, de la nationalité ou du chef ; à cette catégorie appartenaient les neuf guacas bleus des habitants de Guamachuco au temps des Incas et auxquels ceux-ci avaient attribué ou plutôt conservé la possession de nombreux troupeaux et d'autres richesses. Au milieu de chaque village s'élevait une pierre appelée *Guachecoal*, qui était le patron de la commune et que l'on choisissait pour sa beauté, sa couleur ou sa forme extraordinaire. Les guacas des familles, des maisons portaient plus particulièrement le nom de *Conapas*. Dans les champs, on trouvait aussi des pierres-fétiches, dieux-termes américains, qui protégeaient les récoltes. Un fétiche plus particulièrement chargé du soin des troupeaux, était une pierre appelée *Caullam*.

Toutes ces pierres avaient en outre des propriétés magiques ; les guacas formés de météorites étaient employés dans les affaires d'amour. Les roches isolées des champs

deviennent, dans certaines légendes, d'indomptables guerriers qui combattent victorieusement pour la tribu qu'elles protégent, et reprennent leur forme primitive après la bataille. Les habitants du Pérou, que les Incas ne purent arracher au culte des guacas, le conservèrent au moins jusqu'au seizième siècle, et il n'est pas démontré que certains d'entre eux ne le pratiquent encore aujourd'hui dans des localités écartées, et en secret; on faisait des offrandes à ces guacas, et ceux qu'on pouvait remuer étaient transportés processionnellement au milieu des chants, des danses et des libations.

Nous retrouvons ce culte des pierres dans l'Amérique centrale : Votan y était adoré sous la forme d'une grosse émeraude, et de semblables pierres vertes, qu'on désignait sous le nom de *Chalchiuites*, étaient en maintes localités l'objet de l'adoration des Mayas, des Mixtèques, des Chiapanèques et des Guatemaltèques. Les mêmes faits mythologiques se remarquent au Mexique dans le culte de Quetzalcoatl.

Dans ce même pays, à Cholula, Humboldt signale une grande pierre sacrée qui pourrait bien être la représentation de la pierre *Citlatonax* ; celle-ci, suivant la légende de l'Anahuac, étant tombée des Sept-Cavernes, *Chicomoztotl*, se brisa en seize cents fragments qui se changèrent aussitôt en autant de guerriers. Le mythe de Quetzalcoatl absorba lui aussi plusieurs particularités d'un ancien culte des pierres. Les habitants de ce même Cholula adoraient cette divinité tantôt sous la forme d'un bloc de pierre noire, tantôt sous celle d'une foule de petites pierres vertes qui étaient tombées du ciel. Dans la légende de Quauhtitlan, on voit Quetzalcoatl lancer des pierres dans le tronc d'un arbre, où elles restent fichées et offertes à l'adoration des mortels. A Tlalnepautla, une pierre consacrée avait survécu pour les fidèles à l'extinction officielle du fétichisme des races primitives, parce que l'on

racontait que Quetzalcoatl y avait un jour enfoncé sa main.

Enfin, dans l'Amérique du Nord, les anciens missionnaires signalent l'existence de l'adoration fétichique ou, comme ils le disent, diabolique et démoniaque, des rochers qui forment les rapides des rivières et qui rendent la navigation périlleuse ; les Hurons plaçaient du tabac dans le creux d'un de ces rochers et l'imploraient pour qu'il leur épargnât le naufrage, leur rendît la navigation facile et protégeât leur voyage et leur commerce. Les Monitarris faisaient des sacrifices à une pierre sacrée avant d'entreprendre une expédition, et les Natchez de la Louisiane adoraient une pierre conique.

Bien qu'en Océanie la grande race polynésienne soit arrivée à un polythéisme parfaitement caractérisé, elle n'en a pas moins gardé quelques restes d'un fétichisme primitif. Ainsi à Tahiti on adorait un dieu secondaire sous la forme d'une pierre, Tepapa ; on revêtait certains blocs madréporiques de vêtements et on leur rendait une foule d'honneurs; les idoles de l'île de Pâques pourraient passer pour des traces imposantes du culte des pierres, si elles n'étaient pas déjà sculptées grossièrement en forme humaine, ce qui est déjà une transition entre le fétichisme vrai et l'anthropomorphisme polythéiste; mais dans l'archipel des Fidji, où la race polynésienne se mêle avec la race mélanésienne, nous constatons l'existence positive du culte des pierres : ainsi à Vuna on offrait des aliments à de grosses pierres brutes ; de même sur un récif près de Naloa ; dans la grande île de Viti-Levou, il en est une appelée Lovekaveka, que l'on considère comme du sexe féminin, qui ressemble à une meule noire, qui est légèrement penchée et que ses adorateurs ont ornée d'une ceinture. Ailleurs, une grande pierre sacrée est l'ennemie des moustiques qu'elle chasse

loin d'elle ; celle-ci est mâle et a pour femmes deux autres grosses pierres voisines. Enfin, sur la côte sud de l'île de Vanoua-Levou, on voit une grosse pierre qui est tombée sur une petite ; ce sont les fétiches nationaux de deux villages ennemis qui ne cessent de se combattre depuis de longues années. Aux Nouvelles-Hébrides, on rend hommage à certains cailloux roulés par la mer.

A Fougna, près de Gouam (îles Mariannes), on montre encore un rocher qui passait pour avoir donné naissance à l'humanité au moyen de ses éclats, reste incontestable d'un ancien culte des pierres.

Dans toute la Malaisie, nous retrouvons les traces du même culte pour les pierres et les rochers ; aux Moluques, on adore de grandes pierres plantées en terre comme nos menhirs ; à Timor, aux Célèbes, à Sumatra, à Java, à Madagascar, où les Hovas sont de race malaise, les mêmes faits ont été constatés. A l'île d'Aur, sur la côte de la péninsule de Malakka, certains rochers épars dans la mer sont l'objet d'une grande vénération. Enfin, dans la baie de Djohore, certains galets bleus et ronds épars dans le sable sont sacrés ; malheur aux marins qui se permettraient d'en enlever quelques-uns, leurs embarcations seraient bien vite châtiées de ce sacrilége par un naufrage prompt et irrémissible.

Les Australiens, placés à peu près au dernier rang de l'humanité, n'échappent pas non plus à cette adoration fétichique universelle des pierres. Dans les régions orientales, on a constaté l'existence de cercles de pierres saintes au sommet des montagnes, près du lac Macquarie, et la légende veut qu'elles y aient été apportées par le faucon-aigle, oiseau très-révéré des indigènes. Dans le district Paterson, il y en a d'autres ; les pierres ne s'élèvent guère à plus d'un pied au-dessus du sol, et forment un cercle au centre duquel se dresse une autre pierre d'une hauteur

cette fois de 3 pieds ; les Australiens tiennent beaucoup à ces cercles, ils ne veulent pas qu'on y touche et sont très-réservés à l'endroit du sens qu'ils leur attribuent.

En Afrique, Bruce signalait des Abyssins encore payens comme adorateurs d'une pierre ; peut-être le célèbre voyageur écossais voulait-il désigner par là les Gallas et les Sômalis qui prêtent serment au nom de pierres sacrées, et de saintes roches. Partout, dans ce grand continent fétichiste, on retrouve ce culte ; Caillié vit, dans un village *N'pâl*, une pierre fétiche auquel chacun offrait un fil de son pagne, et qui, disait-on, faisait trois fois le tour du village lorsque celui-ci était menacé de quelque péril. Dans le pays des Véi, sur la côte occidentale, il y a au milieu de la rivière Mafa un écueil redoutable devant lequel on ne passe jamais sans lui offrir une feuille de tabac, une poignée de riz, ou une libation de rhum.

Les peuples du nord de l'Asie, selon Castrén, ont conservé, eux aussi, le culte fétichique de tous les corps de la nature, notamment des pierres et des rochers, soit que ceux-ci aient des formes bizarres qui les frappent, soit même qu'ils en soient dépourvus ; c'est surtout dans la Sibérie septentrionale qu'on rencontre des individus et des tribus entières qui adorent la nature dans son aspect matériel et n'en demandent pas plus long ; quelques peuplades ont la coutume d'emporter de petites pierres, qu'ils vénèrent beaucoup et auxquelles ils attribuent un grand pouvoir. Les Finnois, moins barbares, avaient cependant une crainte religieuse de certaines pierres, que leur polythéisme ultérieur avait transformées en habitations ou siéges préférés des dieux et des géants. Les Lapons ont également une vénération particulière pour les *pierres-seida*, qui sont de formation naturelle, mais remarquables pour l'étrangeté de leur aspect. Nous avons vu plus haut qu'ils animaient en quelque sorte les rochers. Quant aux

peuples congénères, nous trouvons chez les Samoyèdes deux fétiches, l'un, idole à tête de pierre, l'autre, simple pierre noire, tous deux couverts de robes vertes avec des ornements rouges, et ointes du sang des victimes des sacrifices ; chez les Tatars, se rencontre encore le culte des pierres, et les Kirghises, malgré leur islamisme officiel, ont conservé une dévotion spéciale et une pieuse terreur à l'égard de certains rochers de l'Altaï, qui, naturellement ou non, rappellent nos pierres levées ou de gigantesques mais grossiers obélisques.

Mais cette adoration des menhirs, tantôt isolés, tantôt en cercle, se manifeste avec une intensité remarquable, encore de nos jours, parmi des populations anaryennes de l'Inde. Dans le Dekkan, par exemple, nous trouvons que les Asagas du Maïsour adorent une pierre grossière qu'ils appellent *Bhuma Devam*, c'est-à-dire dieu de la terre, que deux castes esclaves du Tulava, les Bakadaras et les Betadaras, ont dans chaque maison une pierre-fétiche *Buta*, que les Chamars du Tinevelly font des sacrifices à deux pierres informes, placées sous un hangar, les jours de fête religieuse ; enfin par toute l'Inde méridionale, on remarque, dans presque tous les champs, quatre ou cinq pierres rangées suivant un ordre déterminé, peintes en rouge, et considérées comme les gardiens de la propriété ; l'éducation brahmanique leur a fait donner le nom des *cinq Pandous*.

Lubbock décrit ainsi, d'après le colonel Forbes Leslie, un groupe de pierres sacrées découvert dans le Dekkan, près de Delgaum : « Les trois plus grandes sont en avant, au centre de deux rangées droites composées chacune de treize pierres. Ces lignes sont tout près l'une de l'autre, et les coins sont aussi rapprochés qu'on a pu le faire avec des pierres qui, bien que certainement choisies, n'ont jamais été taillées. La pierre qui se trouve au centre de cha-

que rangée est presque aussi haute que la plus grande des trois placées en avant ; les autres diminuent graduellement en hauteur jusqu'à ce que celles qui forment les extrémités dépassent le sol, où elles sont fixées, de 1 pied à peine. Trois pierres non fixées se trouvent devant le centre du groupe ; elles occupent la même position et étaient sans doute destinées au même objet que celles formant le sanctuaire circulaire que nous venons de décrire. Toutes ces pierres sont anguleuses et ont quelque peu la forme d'un obélisque. Le groupe central et les deux rangées regardent l'orient, et de ce côté elles sont peintes en blanc. Sur cette peinture blanche, près du sommet de la pierre, sans y toucher cependant pas plus qu'aux côtés, est une large tache rouge, dont le centre est à son tour recouvert de noir, ce qui ne laisse qu'un cercle rouge. Cela fait l'effet d'une large tache de sang, et c'est là, je crois, ce qu'on a voulu représenter. »

De son côté, M. Hislop estime que le culte des pierres est répandu depuis le Berar jusqu'à l'extrémité orientale de Bustor, non-seulement dans les tribus des races inférieures, où l'on adore une pierre brute barbouillée de vermillon, mais encore parmi les Hindous de castes plus élevées ; souvent dans ces pierres sont incarnées les âmes des morts. Dans chaque village khond, une pierre placée sous un grand cotonnier est *Nadzou-Pennou*, le patron, le fétiche de l'endroit.

Les Hindous brahmanistes ont adopté ou retenu quelques-unes des pratiques du culte fétichique des pierres : ainsi les femmes ont une dévotion particulière pour une divinité inférieure, protectrice des enfants, qu'elles adorent sous la forme d'un caillou gros comme une tête d'homme, peinte en rouge, et placée sous l'ombrage sacré de l'arbre vata. Ce sont là des pratiques empruntées aux populations aborigènes, tout comme le culte de Çiva,

qui, comme nous l'exposerons plus loin, a recueilli les attributions d'anciens dieux des autochthones, et auxquels on fait des sacrifices, parfois sanglants, sous un arbre et sous l'apparence d'une grosse pierre taillée en forme de phallus. Chez les Siah-pouch de race vraisemblablement aryenne, on a signalé l'offrande de pierres aux divinités.

Sans quitter le continent asiatique, si nous passons chez les Sémites, nous nous trouvons encore en face d'un ancien culte des pierres parfaitement caractérisé ; certes, il a revêtu une apparence polythéiste, le développement religieux de ces peuples le voulait ainsi ; mais dans le *substratum* fétichique que l'on trouve au fond de toutes les mythologies, il n'en subsiste pas moins d'importantes traces d'une adoration très-évidente pour les pierres et les rochers animés et divinisés, aussi bien chez les Hébreux que parmi les Arabes, les Chananéens et les anciens Chaldéens.

En ce qui concerne les Israélites, la pierre dont Jacob fit un chevet la nuit où il eut le songe de l'échelle, fut une véritable pierre sacrée, du même ordre que celle que nous avons déjà vue dans d'autres régions; car Jacob la prit « et la dressa pour monument, et versa de l'huile sur son sommet, et il appela le nom de ce lieu-là, Bethel, » c'est-à-dire « demeure de Dieu » (Genèse, XXVIII, 18,19). Or, ce qui démontre que cet endroit et cette pierre avaient un caractère très-sacré pour les Juifs, c'est qu'après la séparation des dix tribus d'Israël de celles de Juda et de Benjamin, les rois d'Israël firent de Bethel un lieu saint par antagonisme pour Jérusalem, et y élevèrent un sanctuaire qui rivalisa dans l'esprit du peuple avec celui de Sion, ce qui ne fut pas arrivé si la pierre de Jacob n'eût pas été pour les masses un véritable *bethel*, une demeure de la divinité. Enfin un passage d'Isaïe est concluant sur la question, et nous nous contenterons de le citer :

Chap. LVII, 4... « N'êtes-vous pas des enfants prévaricateurs et une fausse race,

5. Qui vous échauffez après les chênes et sous tout arbre verdoyant, et qui égorgez les enfants dans les vallées, *sous les quartiers de rochers ?*

6. Une portion est dans les pierres polies des torrents : ce sont elles, ce sont elles qui sont ton lot ; *tu leur a aussi fait des libations, tu leur a offert des offrandes d'aliment...* »

Tout commentaire est inutile, ce nous semble. Il n'y a du reste rien de surprenant à retrouver chez les Hébreux les mêmes croyances que chez leurs voisins arabes et chananéens. Les auteurs grecs mentionnent fréquemment le culte des pierres sacrées qu'ils appellent βαίθυλος ou βαιθύλιον, *bétyles* (*Beith-Il*, *Beth-el*, « demeures de la divinité ») dans une grande partie de l'Asie sémitique ou soumise à l'influence des Sémites. Ces pierres divines se présentent à l'examen du mythologue sous trois aspects divers ou mieux avec trois divisions bien distinctes. Les bétyles, dont Pline parle aussi, étaient dans l'imagination populaire des aérolithes, des pierres tombées du ciel ou d'origine mystérieuse. Ces bétyles étaient généralement noirs; telles étaient les sept pierres noires du temple d'Ourouk ou Erech en Chaldée, qui, sous une influence astrolâtrique, étaient devenues les représentants des sept planètes. La chute de certains aérolithes avait été observée, et par cela seul, ceux-ci avaient été aussitôt consacrés, comme celui du temple de Zeus Kasios de Séleucie. Ce Zeus Kasios, du reste, paraît être un véritable fétiche devenu Dieu à une date postérieure, et son surnom de Kasios se retrouve sous sa vraie forme sémitique dans diverses parties de l'Asie du sud-ouest. C'est ainsi que M. de Vogüé l'a remarqué dans des inscriptions sémitiques du Hauran, dans la Syrie orientale, qu'on en

constate la présence dans des textes nabatéens, que Josèphe le cite parmi les dieux de l'Idumée en l'appelant Kozè (Κοζὴ ou Κοσὴ), nom qui se présente dans une dénomination géographique du prisme assyrien d'Assourbani-pal (la ville de *Khirata-Qasai*, au pays d'*Edom* ou *Udume*) et dans le nom d'un Iduméen, Kosbarakos, qui le grava sur une paroi du temple d'Apollon à Cyrène ; par une évolution naturelle des mythes, ce météorite, ce fétiche tombé du ciel, devenu dieu, est passé ensuite chez les Arabes musulmans à la condition d'un personnage surnaturel, tantôt ange, tantôt démon, armé d'un arc (l'arc-en-ciel) qui lui sert à décocher des flèches sur la terre. A Tyr, on adorait dans le temple de Melkarth, suivant Hérodote, une colonne d'émeraude que l'on disait être un astre tombé du ciel et ramassé par Astarté, et qui était probablement un chef-d'œuvre de la verrerie égyptienne. Mais l'aérolithe le plus important est sans contredit la pierre noire de la Kaabah, dont le culte, bien que modifié en apparence par l'islamisme, est au fond resté le même qu'aux époques reculées où elle était le palladium religieux des Benou-Koreïch. Le célèbre voyageur Richard Burton, qui, grâce à sa parfaite connaissance de la langue et des mœurs arabes, a pu pénétrer à la Mecque en qualité de pèlerin, la décrit comme il suit :

« Les musulmans racontent qu'elle était blanche à l'origine, et qu'elle devint noire par suite des péchés des hommes. Elle me parut être un aérolithe ordinaire, couvert d'un enduis épais et inégal, luisant et couleur de poix, usé et poli. Le docteur Wilson (de Bombay) me montra un spécimen d'aréolithe qui extérieurement paraissait une scorie noire, avec l'intérieur d'un blanc-grisâtre brillant et métallique, résultat d'un mélange de nickel avec le fer. Ce fait pourrait, comme le suggéra alors ce savant orientaliste, expliquer les mythes du changement de couleur,

de son apparition sur la terre après un orage, et de son origine céleste; on croit en effet qu'elle a été une partie matérielle des cieux. Kutb-ed-Din déclare expressément que lorsque les Karamites la restituèrent au bout de vingt-deux ans aux Mecquois, on la baisa, on la frotta du front, et on remarqua que la noirceur n'était que superficielle, mais que l'intérieur était blanc. »

Les inégalités remarquées par M. Burton ont donné lieu à diverses imaginations pendant l'époque païenne; on y a vu tantôt la marque du sexe féminin de la pierre, tantôt les traits d'un visage. Aussi quand les Arabes furent dans la phase astrolâtrique où ils se trouvaient encore presque complétement lors de l'apostolat de Mahomet, firent-ils de la pierre noire de la Kaabah une représentation d'une déesse sidérale, soit de la Lune, soit de la planète Vénus. Mais il est incontestable qu'auparavant l'aérolithe fut adoré fétichiquement pour lui-même, comme il l'est encore en réalité par la plupart des pèlerins ignorants de l'islam actuel, bien que le prophète l'ait présenté comme le marche-pied apporté à Abraham pendant qu'il élevait au Dieu unique le temple de la Mecque. C'est ainsi que l'antique objet du culte des Arabes fétichistes est encore de nos jours vénéré par des masses immenses qui risquent leur santé et leur vie pour venir y poser leurs lèvres.

Il n'y avait pas que cette pierre qui, dans les temps antérieurs à l'islam, fut adorée dans le sanctuaire de la Mecque qui était devenu le panthéon de l'Arabie; un autre bloc de pierre noirâtre, *Menah*, y recevait des hommages, ainsi qu'un rocher *El-Sât*, qui était le fétiche particulier aux Benou-Thekif.

Ceci nous ramène à l'autre classe de pierres sacrées. Celle-ci se compose de véritables menhirs, comme on en trouve encore en Syrie, et de rochers aux formes particulières, et assez semblables aux pierres debout. Dans cette

dernière catégorie, citons celui qu'adoraient les Benou-Malakân aux environs de Djeddah, celui de la ville de Kodaïd, entre Medine et la Mecque, particulier aux tribus d'Aus et de Khazerdj, et le rocher du mont Adja dans le Nedjd, où il était l'objet de la vénération des Benou-Tay.

Au sixième siècle, les Sarrasins de l'Arabie Pétrée avaient sur le mont Horeb une pierre sacrée de marbre blanc qui, disait-on, devenait noire comme de la poix pendant les fêtes qui coïncidaient avec les phases de la lune. C'était évidemment alors un culte astrolâtrique, mais probablement issu d'un culte plus ancien pour la pierre, qui, fait utile à constater, subissait momentanément le changement de couleur que les Arabes attribuent à la pierre de la Mecque. Au reste dans les temps antéislamiques, l'adoration de pierres levées, ordinairement en forme de cippes rectangulaires noirs ou blancs, était générale à toute l'Arabie. Les auteurs anciens le signalent et les écrivains musulmans confirment le fait. Sur ces pierres, on égorgeait des victimes, on les arrosait de leur sang, et par ce sang, et par ces pierres on prêtait serment. Porphyre accuse même les Arabes de Douma de faire chaque année à leur pierre-fétiche le sacrifice d'un enfant qu'ils enterraient au pied, comme le faisaient les Hébreux, ainsi qu'on l'a vu plus haut dans un passage d'Isaïe. Plus tard ces cippes devinrent les simulacres de divinités : ainsi, dans le Hedjaz, la grande déesse *Allilât*, et à Salkhât, dans la Syrie orientale, la forme syrienne *Alath* de cette divinité, étaient représentées de cette façon. A Petra, chez les Nabatéens, une pierre noire équarrie, de quatre pieds de haut et de deux de large, était devenue le dieu solaire *Dusarès*, qu'on retrouve sous le même aspect en Syrie.

Les antiques pierres-fétiches transformées en représentations de divinités du polythéisme sémitique abondaient dans les régions septentrionales, plutôt sous une forme

conique qui correspondait avec certains mythes obscènes de la mythologie de cette race.

Des médailles d'un roi d'Edesse, *Val*, contemporain des Antonins, portent au revers un temple dans lequel une pierre repose sur un autel; à Palmyre, la divinité du grand temple du soleil était représentée par une pierre; l'Astarté chyprïote, la Tanith carthaginoise avaient le même aspect sacré; à plus forte raison, les météorites qui avaient cette forme devaient-ils être vénérés; telles étaient les pierres noires divines de Laodicée de Syrie, et la fameuse pierre conique d'Emèse, *Elagabalus;* mais celle-ci, par son nom, se rattache au culte des montagnes sur lequel nous ne tarderons pas à revenir.

Les peuples de la Grèce et de l'Italie n'échappèrent pas non plus au culte des pierres : les populations que les Hellènes trouvèrent installées dans ce qui devint l'Hellade et qu'ils désignèrent sous le nom vague de Pélasges, le transmirent à la mythologie aryenne, qui le transforma à la façon de toutes les religions polythéistes, des fétiches faisant des images de dieux. Les trente pierres de Pharæ, blocs grossiers mal équarris, que Pausanias vit rangés autour d'un Hermès, et qu'il dit être les anciens simulacres des dieux, composaient un véritable cromlech des aborigènes fétichistes de la Grèce. En Arcadie, où les vieilles croyances avaient mieux résisté qu'ailleurs à l'invasion religieuse hellénique, le Zeus Teleios de Tégée, cippe tétragone suivant Pausanias, était une sorte de menhir-fétiche d'autrefois. En Béotie, Héraclès avait pris la place de la pierre sacrée d'Hyette, ou mieux s'était incarné dans celle-ci, comme Eros chez les Thespiens. Les colonnes qui avaient la prétention de représenter Zeus Meilichios à Sicyone et Apollon Agyieus à Ambracie, avaient été originairement des pierres levées adorées par la population autochthone. Nous n'insisterons pas sur la

pierre qui représentait l'Artémis d'Ephèse, dont le culte n'était pas sans rapport avec celui de la déesse de Syrie; mais nous ferons remarquer que la vénération générale pour ces Hermès, que le sacrilége Alcibiade mutila, était bien le vestige le plus frappant de la litholâtrie demeurée vivante au fond du cœur des masses populaires; le superstitieux de Théophraste qui s'agenouille devant les pierres des carrefours, et qui a soin de les oindre d'huile, nous en donne le spectacle concluant.

Cette vieille superstition fétichique se prolongea durant de longs siècles; car un des premiers docteurs chrétiens, Arnobe, raconte que lorsqu'il était païen et qu'il rencontrait une de ces pierres ointes d'huile, il lui parlait d'une voix recueillie, et lui demandait quelque faveur.

En Gaule, et notamment en Bretagne, le culte des pierres se prolongea fort avant dans le temps. Le concile de Tours (567) ordonne aux prêtres de refuser l'entrée des églises à ceux qui adorent encore les pierres levées; en Angleterre, au septième siècle, Théodoric, archevêque de Cantorbéry, condamne cette impiété; le concile de Nantes (895) ordonne d'arracher les pierres diaboliques qui, dans les forêts et dans les ruines, sont l'objet d'une criminelle vénération. Les conciles d'Arles, de Leptine, font les mêmes prohibitions. Déjà saint Eloi avait prêché contre la litholâtrie encore existante de son temps; Charlemagne, dans ses Capitulaires, au huitième siècle, le roi Edgar, d'Angleterre, au dixième, le roi danois Canut, au onzième, font défense de se livrer à ces actes de paganisme.

Au cinquième siècle, saint Patrick, apôtre d'Irlande, renversa un pilier appelé Crom-Cruach qu'adorait le roi Laoghaire; à la même époque, les Irlandais avaient un culte pour une autre pierre située à Clogher, qu'ils nommaient Kermand-Kelstach.

A des époques encore plus récentes, et presque de nos

jours, on signale dans l'Europe occidentale des cas fréquents de litholâtrie. Dans le Jura, on parle d'une pierre sacrée autour de laquelle on fait des rondes. Au village de Saint-Ours, dans la vallée de l'Ubayette (Basses-Alpes), il existe une ancienne roche sacrée sur la pente de laquelle les filles se laissent glisser pour trouver un mari et pour être fécondes. Les paysans du Quercy, de l'Auvergne, du Berry et de plusieurs autres provinces de France ont encore une grande vénération pour les menhirs, qu'ils adorent comme de véritables fétiches. Le culte des pierres sacrées subsiste encore dans les Pyrénées : MM. Piette et Lacaze y ont recueilli des superstitions locales fort curieuses à ce sujet ; des pierres levées, « pierres fites », passent pour jouir de pouvoirs surnaturels particulièrement à l'endroit de la génération et de la récolte. Toutefois, il y en a qui sont regardées comme l'habitation de quelque génie ; mais nous reviendrons sur ce sujet quand nous parlerons du culte fétichique du phallus, répandu d'ailleurs sur toute la surface de la terre. Dans les Hébrides, on croit qu'une grosse pierre noire rend des oracles, et notamment dans l'île de Skye, chaque district possède une espèce de menhir, consacré à un dieu solaire Gruagach, sur lequel les habitants font des libations de lait.

Tylor signale les habitants d'Inniskea, île située sur la côte occidentale d'Irlande, comme vénérant encore, en 1851, une pierre soigneusement enveloppée de flanelle ; on la sort et on lui rend hommage à certaines époques, et quand une tempête s'élève, on la supplie de faire se briser un navire sur les rochers d'Inniskea, afin de s'emparer des épaves. C'est là un fait de culte fétichique absolument caractérisé, aussi clair que peut l'être n'importe quel trait emprunté aux nègres ou aux Peaux-Rouges. Du reste, les habitants d'Inniskea se font remarquer par d'autres particularités ethnographiques non moins curieuses.

Enfin, en Norwége, M. Nillson a constaté l'existence de superstitions fétichiques invétérées à la fin du siècle dernier. Les paysans de certains districts gardaient précieusement des pierres rondes, qu'ils lavaient soigneusement tous les jeudis soir, qu'ils enduisaient de beurre devant le feu, qu'ils mettaient à la place d'honneur sur de la paille fraîche, et qu'ils plongeaient dans de la bière à certains moments de l'année, convaincus que ces pierres porteraient bonheur et santé à la maison et à ses habitants. Malgré le rapport qu'on peut tirer entre cette cérémonie du jeudi et le dieu scandinave du tonnerre, Thor, auquel ce jour est consacré, cette superstition n'en est pas moins de nature franchement fétichique et ne laisse pas plus d'hésitation sur l'état intellectuel de ceux qui en étaient imbus que sur celui des gens d'Inniskea ou sur celui des Dakotas de l'Amérique du Nord.

Intimement liée au culte des rochers et des pierres est incontestablement l'adoration des montagnes; non pas parce que celles-ci sont considérées comme les demeures des dieux ou des esprits des morts, mais pour elles-mêmes. La montagne est pleine de mystères, des voix étranges s'échappent de son sein, elle s'enveloppe tantôt de nuées, tantôt de rayons, elle projette l'avalanche meurtrière, le torrent destructeur aussi bien qu'elle donne naissance à la source fraîche et à la pluie bienfaisante. L'homme primitif, dans sa conception fétichique de l'univers, ne pouvait pas moins animer les montagnes que les rochers bizarres ou les cailloux du bord de la mer. Aussi rencontrons-nous à peu près partout le culte de la montagne : au Pérou, en Afrique, chez les peuples sibériens, comme les Yakoutes, les Bouriates et les Mongols.

Les insulaires de la Malaisie nous présentent la même particularité, bien que la plupart du temps ce culte se soit déjà modifié sous l'influence du culte des esprits ha-

bitant les hauteurs. Dans l'Inde, les vieux aborigènes tels que les Khonds, vénèrent les montagnes ; enfin au Thibet, dans cette région où se dressent les pics les plus élevés du globe, les montagnes sont l'objet d'un culte spécial.

Mais il n'y a pas besoin de courir au loin le monde pour retrouver des traces de cette antique conception fétichique ; la terre sacrée de Palestine nous en offre plusieurs exemples absolument indiscutables. Une inscription récemment découverte nous a révélé l'existence d'un dieu Liban, et non point d'un dieu du Liban, comme on serait tenté de le croire. Les premiers écrivains ecclésiastiques nous ont appris que les Amorrhéens avaient pour divinité Baal-Hermon, le grand Hermon, dont la masse gigantesque dominait leur pays. Le sommet, recouvert presque toute l'année de neiges étincelantes au soleil, porte encore aujourd'hui les restes d'un temple dédié à cette montagne, d'où sort le Jourdain. Tout alentour on trouve une véritable ceinture de sanctuaires tous orientés dans la direction du mont sacré. Le Tabor, le Morriah, le Sartaba, en Judée, furent les objets d'un culte qui persista jusqu'en plein polythéisme sémitique, et qui forme un digne pendant à l'adoration des pierres qui, comme nous l'avons vu, poursuit son cours même à notre époque, en plein islamisme, et est à peine défigurée sous la forme de la vénération des musulmans pour la pierre noire de la Kaabah.

CHAPITRE III.

LE FÉTICHISME DANS LA NATURE INANIMÉE (SUITE). LE CULTE DE L'EAU.

Plus encore que les pierres et les montagnes immobiles, cependant douées de vie, de volonté propre par l'imagination de l'homme primitif, l'eau sous toutes ses formes a été considérée comme véritablement animée dans la période fétichique de l'humanité. La mer avec son flux et son reflux semble respirer comme un être vivant ; dans ses tempêtes elle menace la terre, et pour le sauvage épouvanté elle dévore canots et pêcheurs ; dans ses bonaces, au contraire, elle lui fait don de poissons nourrissants, elle lui apporte les précieux vaisseaux légendaires chargés de richesses inconnues et aussi merveilleuses que les verroteries, les miroirs d'un sou, les petits couteaux, tous ces brimborions qu'il admire et à la possession desquels il aspire avec passion. Ailleurs, la source bienfaisante, le lac paisible, le puits aux eaux fraîches et revivifiantes sont de bons fétiches que l'homme ne saurait trop vénérer et servir sous peine de les voir se tarir, disparaître et amener par là la sécheresse, la disette et la mort. Le cours d'eau tantôt torrentueux, formidable, étourdissant, tantôt calme et majestueux, fait l'effet d'un être divin, capricieux comme l'homme, perfide ou bienveillant à ses heures, soit qu'il attire dans ses abîmes le baigneur ou le batelier trop confiant, soit qu'il comble le pêcheur de ses dons, soit qu'il ravage tout sur ses bords, soit enfin qu'il dépose un limon fertile dans la vallée qu'il arrose. Partout l'huma-

nité nous présente le spectacle de ce culte universel de l'eau, aussi bien dans les peuplades inférieures et sauvages que chez nos ancêtres en civilisation. C'est ainsi que les Tasmaniens et les Australiens vénèrent les sources et les rivières, en ont une sorte de terreur sacrée, et que d'autre part l'antiquité classique ainsi que l'histoire religieuse des peuples qui ont marqué le plus dans les annales de l'humanité nous présentent une foule de cas de l'adoration fétichique des fontaines, des fleuves et de la mer. Le culte si célèbre et encore si considérable aujourd'hui des Hindous pour le Gange, pour la Yamouna, pour la Nerbudda est un reste de l'époque du fétichisme à peine dissimulé par les dogmes de la théologie brahmanique. Bien que la haute doctrine de l'Avesta ne fasse mention du culte de l'eau qu'à un point de vue presque métaphysique, il n'en est pas moins certain, Hérodote nous l'affirme, que les Perses vénéraient partout les rivières, et d'autres auteurs nous signalent en Sogdiane le culte de la rivière qui donnait son nom à cette contrée, c'est-à-dire du moderne Zarafchan, qui prend sa source dans de hautes montagnes parmi lesquelles existe un lac sacré pour les Galtchas, habitants éraniens de ces régions écartées. Xerxès faisant battre de verges l'Hellespont, puis lui offrant plus tard un sacrifice propitiatoire, manifeste clairement qu'au moins en certaines occasions il pouvait naître dans son cerveau de véritables conceptions fétichiques. L'Egypte ancienne, demeurée si fétichiste, en dépit de sa théologie compliquée, est bien connue pour son culte du Nil auquel d'ailleurs elle doit tant. Nous pourrions multiplier les exemples du culte des rivières chez les Grecs; l'Alphée, le Sperchius, l'Acheloüs, le Xanthe, le Scamandre et tant d'autres jouent un rôle considérable dans la mythologie hellénique, et bien que la statuaire et la céramique nous représentent les fleuves sous l'aspect de

dieux barbus ainsi que les rivières et les fontaines sous celui de nymphes charmantes, conceptions absolument polythéistes, nous ne pouvons cependant nous empêcher de voir là les vestiges de l'ancien fétichisme. Cléomènes marchant sur Nauplie et Tirynthe, et sacrifiant un taureau à la mer, mais non à Poseidon, n'est pas moins fétichiste que le Perse Xerxès. Les Romains, dont la religion polythéiste avait conservé assez vive l'empreinte archaïque, vénéraient les sources des fleuves, les fontaines d'eaux thermales, les étangs profonds ou situés sur des hauteurs, enfin les gouffres où s'abîment ou bien d'où surgissent de puissants cours d'eau ; à l'instar de Cléomènes, leurs généraux, en s'embarquant, offraient des victimes aux flots, et Cicéron, dans son livre sur la nature des dieux, nous dit que si la déesse Tellus est la Terre, Neptune ne peut être que la Mer, comme Jovis est le Ciel, ajouterons-nous en rappelant l'expression bien connue : *sub Jove crudo*.

Les superstitions du moyen âge, et même des temps présents en France et dans les îles-Britanniques, nous sont des preuves irréfutables de l'existence du culte des eaux dans le monde dit *celtique*. Les auteurs anciens nous signalent dans les Gaules l'habitude de jeter des pièces de monnaie dans des lacs sacrés ; ils en citent un de cette sorte dans les environs de Toulouse ; Grégoire de Tours en mentionne un autre situé sur le mont Helanus. De nos jours le lac Saint-Andéol sur les causses élevées du département de la Lozère recevait encore des offrandes. La plupart des anciens lieux de pèlerinage, comme celui de Sainte-Mélars en Bretagne, ont leurs puits ou leurs fontaines sacrées. Et ce culte de l'eau est si puissamment enfoncé dans les superstitions populaires, que nous voyons à la Salette et à Lourdes les créateurs de ces sanctuaires d'invention toute contemporaine prendre bien garde d'avoir

là sous la main une source dont l'eau sera d'un grand secours pour l'exploitation de dévots à peine plus éclairés que les fétichistes des temps primitifs.

L'Ecosse et l'Irlande fourmillent de puits sacrés et de fontaines saintes où les paysans crédules déposent des pièces de monnaie et des fragments de leurs vêtements. Les Gallois sacrifiaient autrefois des coqs et des poules aux puits de Sainte-Thècle et de Llandegla ; ils se contentent aujourd'hui d'y jeter des épingles, des clous et d'autres menues offrandes, tirant des présages des bouillonnements de l'eau, et convaincus, en buvant de celle-ci, de se guérir de leurs maladies présentes ou futures.

La Germanie ancienne et moderne peut nous fournir, à son tour, de nombreux cas du culte des rivières, des lacs et des fontaines. Agathias le signale comme un des caractères de la religion des Alamans; Grégoire de Tours en dit autant des Franks; Rodolphe de Fulda, des Saxons; et Helmold, des habitants du Holstein. Le christianisme y a, comme toujours, hérité des superstitions antiques; Jacob Grimm rapporte qu'en maintes contrées d'Allemagne l'eau puisée à minuit, dans la nuit de Noël ou dans celle de Pâques, jouit, aux yeux des paysans, d'une puissance magique ou est souveraine contre les maladies. Le même mythologue mentionne également le culte des sources thermales ou salées, auxquelles on attribue des vertus merveilleuses, comme parfois de changer le sexe de ceux qui s'y baignent. Il parle encore des fontaines intermittentes qui, pour l'homme primitif, ne devaient point se tarir sans motif absolument spontané de leur part. Aux superstitions dont les eaux sont l'objet, il faut ajouter la croyance populaire, répandue à peu près sur toute la surface de la terre, que la disparition subite d'une source est un signe de sécheresse, de mauvaise récolte, de famine. L'association des idées entre ce phénomène et le desséchement ultérieur des

plantes est d'ailleurs toute naturelle et ne demande pas un grand effort d'imagination.

Si nous nous tournons à présent vers les Slaves, nous y trouverons les mêmes faits ou tout au moins des cas analogues à ceux que nous avons vus déjà. Procope dit que ceux qui furent en rapport avec Byzance adoraient les rivières; et Helmold signale le culte des fontaines chez ceux qui habitaient les bords de la mer Baltique et la vallée de l'Elbe. Dietmar de Mersebourg parle d'une source Glomazi (*Zlumici*) qui alimentait un étang et qui était l'oracle des tribus slaves d'alentour; lorsque l'étang était bien fourni d'eau par la source, c'était signe de paix, de beau temps et de bonne récolte; si l'eau, au contraire, venait à baisser, on devait s'attendre à une invasion, à des guerres désastreuses, à une mauvaise récolte. En Bohême, on offrait des libations et des victimes aux fontaines, et malgré les édits des princes et des évêques, le paysan tchèque ou morave s'agenouille encore au bord de la rivière où quelqu'un s'est noyé et y jette un pain frais et deux bougies de cire. Le même paysan ne manquera pas non plus, la veille de Noël, de mettre une cuillerée de chaque plat paru au repas sur un plat et de jeter le tout dans son puits, en le priant d'être bien pourvu d'eau toute l'année et de combattre la sécheresse si elle venait à se produire. Les Russes païens adoraient les grands fleuves près desquels ils vivaient, comme le Volga, le Don et le Dniepr; ils faisaient des sacrifices aux lacs et aux fontaines, et à présent encore, les paysans livrent quelques menus objets au courant des rivières qu'ils ont traversées ou sur lesquelles ils ont navigué heureusement à titre d'actions de grâces. Mais, si l'on offense les rivières, celles-ci savent se venger comme le fait la Smorodina dans une *byline* populaire : un jeune guerrier ayant prié respectueusement cette rivière de lui montrer un gué, eut la vanité, après l'avoir passée, de dire

que cette Smorodina qu'on faisait si redoutable n'était qu'une mare d'eau de pluie ; mais quand au retour il se confia de nouveau à la rivière, celle-ci l'engloutit tandis que ses flots murmuraient : « Ce n'est pas moi, mais ton orgueil qui te fait périr. » Des récits populaires nous offrent l'explication fétichique de diverses particularités géographiques des grands cours d'eau de la Russie : tel celui de la contestation du Volga et de la Vazuza qui, après avoir lutté longuement pour savoir qui des deux est la plus sage (en russe on dit *la* Volga), convinrent de donner le prix à celle qui s'éveillerait la première et gagnerait le plus tôt la mer Caspienne ; la Vazuza se leva en silence pendant la nuit et courut par la voie la plus directe et en toute hâte vers la Caspienne, mais le Volga, éveillé avec le jour, la rejoignit sans peine à Zoubtsof ; son aspect était si terrible, que la Vazuza effrayée se déclara vaincue et pria le Volga de l'emporter dans ses bras jusqu'à la mer ; c'est ainsi qu'on explique qu'un canal, la Vazuza, qui se détache du Volga pour le rejoindre avant son embouchure, est débarrassé des glaces plutôt que lui au printemps. L'histoire du Don et du Chat est de même nature : celui-ci ayant quitté son père, le lac Ivan, sans sa permission, chercha vainement un lit ; tandis que le Don, pourvu de la bénédiction paternelle, gagna paisiblement la mer Noire qu'il eût traversée entièrement, si le corbeau, qui devait lui donner le signal lorsqu'il serait arrivé à l'autre bord, n'eût croassé trop tôt. Les Petits-Russiens ont une fable de nature semblable sur le Sozh et le Dniepr. Enfin plus d'un conte russe anthropomorphise lacs et rivières et contient leurs aventures plus ou moins merveilleuses. Au reste, cette conception fétichique des eaux a duré si longtemps, qu'on vit au dix-septième siècle Stenko Razin, le chef des Cosaques du Don insurgés, après une grande et fructueuse expédition de pirates sur le Volga, précipiter dans les flots du fleuve une

belle captive persane qu'il aurait cependant beaucoup aimée, comme une offrande digne de « cette mère Volga » à laquelle il devait tant. Nous ne parlerons pas ici des Roussalkas, des Vodiany, des Vilas serbes qui, bien qu'intimement liés au culte des eaux, appartiennent, comme les Apsaras, les Pairikas, les nymphes et les fées, à la période polythéiste.

Les voisins des Slaves, les Finno-Ougriens et leurs autres congénères de l'Oural et de l'Altaï, nous offrent à leur tour maints exemples du culte fétichique des eaux. Les Lapons, les Finlandais, les Esthoniens vénéraient les fleuves et les lacs, et beaucoup d'entre eux portent encore le nom de *Pyhäjärvi*, lac sacré, *Pyhäjoki*, fleuve sacré, *Pyhävesi*, eau sainte, dit Castrén : en Esthonie, un certain ruisseau du nom de *Wöhhanda* était l'objet d'une adoration exceptionnelle; il coule non loin de Dorpat et se jette dans le lac Peïpus, il s'appelait autrefois *Pöha jögge* (cfr. le *Pyhä joki* de Finlande), fleuve sacré, et quiconque avait commis le sacrilége de couper un arbre ou même d'arracher une branche sur ses bords, devait, dans la pensée des Esthoniens, périr dans le courant de l'année. On avait bien soin de nettoyer son lit et le bassin de sa source, car on croyait qu'une tempête éclatait immanquablement si quelque objet impur venait à souiller cette eau sacro-sainte. On rapporte qu'un Allemand osa bâtir un moulin sur ce ruisseau, mais qu'un temps détestable s'étant produit et prolongé, les paysans s'empressèrent d'incendier le moulin de l'impie. On va plus loin, on dit même qu'on sacrifiait au Wöhhanda non-seulement des animaux, mais encore de jeunes enfants. A propos du culte des Esthoniens pour un certain lac *Eim*, Jacob Grimm raconte la légende suivante : Le lac Eim n'était pas autrefois à la place qu'il occupe aujourd'hui, il s'étendait dans une région habitée par des hommes méchants et sauvages qui ne

cultivaient point les champs que le lac arrosait et rendait fertiles et qui ensanglantaient ses ondes pures de leurs crimes. Aussi, un soir, le lac rassembla tous ses poissons et s'éleva dans les airs; les riverains de dire alors : « l'Eim est parti, emparons-nous des poissons et des trésors qu'il a dû laisser dans son lit. » Mais ils ne trouvèrent plus que des serpents et des crapauds qui les suivirent jusque dans leurs demeures. Pendant ce temps, le lac montait toujours, et bientôt on ne le prit plus que pour un nuage blanc ou pour un cygne. Toute la nuit, il courut dans l'atmosphère et le matin seulement il se rapprocha du sol. Bien accueilli par les gens du pays, il consentit à redescendre au milieu d'eux et à féconder leurs terres. On lui prépara un lit ample et paisible, on planta des arbres sur ses rives pour rafraîchir ses ondes; en récompense il rendit toute la contrée fertile et verdoyante et tout le monde se réjouit fort. Les Ostiakes, les Samoyèdes, les Tongouses, de nombreuses peuplades finnoises, mongoles et turques adorent les sources et les rivières, la mer et les lacs auxquels ils font de temps en temps des offrandes. Les Votiakes sacrifient une chèvre ou un coq; les Ostiakes et les Samoyèdes précipitent un renne avec une pierre au cou dans l'Obi, quand les poissons de ce fleuve deviennent rares; des Tatars sibériens ont soin de jeter dans l'eau avant le repas un morceau d'un mets qu'ils appellent *Takan*; les Bouriates, dont le bouddhisme est encore plus tolérant que le christianisme pour les superstitions populaires, ont un lac sacré, celui d'Ikeougoun, auquel ils ont élevé un petit temple, où, sur des autels, ils brûlent du beurre et de la graisse en l'honneur du lac-dieu; de même les Bachkirs adorent un autre lac sacré, le lac Ahouch.

Les peuples anaryens de l'Inde, tels que les Khonds, les Bodos, les Dhimals, ont aussi un culte pour les fontaines et les rivières. Les tribus des Nilghirries font de

même, et quand ils passent un cours d'eau, ces indigènes ont bien soin de jeter dans l'eau une petite pièce de monnaie, comme offrande propitiatoire. Dans tout le Dekkan, ainsi qu'à Ceylan, on couvre les plantes qui entourent les sources d'objets offerts à ces dernières. Quand les naturels de Sumatra se trouvent pour la première fois en face de l'Océan aux vagues retentissantes, ils s'empressent d'adorer la mer et d'essayer de calmer son courroux à force de gâteaux et de sucreries.

Les Eskimaux, d'origine asiatique, à peine sortis de la période du fétichisme, ont conservé dans leurs légendes sur les Inue bien des traits qui se rapportent au culte primitif de la mer et des eaux. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord font fréquemment des sacrifices propitiatoires aux lacs et aux rivières; ainsi en traversant les rapides des grands fleuves, ils ne manquent pas de livrer aux ondes écumantes du tabac, de la venaison, de menus objets, jusqu'à des objets de parure ; pour apaiser la fureur des lacs troublés par la tempête, ils précipitent un chien dans les flots. Les Navajos de Californie ont une fontaine sacrée dont ils n'approchent qu'avec terreur. Les habitants des Antilles, au moment de la découverte de l'Amérique, membres de cette douce et indolente race des Araouaks, étaient de fervents adorateurs de fétiches qu'ils appelaient *Zemes*, et parmi lesquels il faut compter la mer, les sources et les ruisseaux. Au Paraguay, on honorait les fleuves avec de la fumée de tabac. On retrouve le même culte chez les Patagons. Au Pérou, le fameux lac Titicaca, sur les bords duquel apparurent les divins ancêtres des Incas, était vénéré bien avant Manco Capac et Mama Ocllo. La religion péruvienne telle qu'elle fut constituée par les descendants de ces deux personnages n'était pas tellement éloignée d'un fétichisme quelque peu transcendant qu'on ne puisse y distinguer des traces de cultes

antérieurs. Celui de Viracocha, par exemple, est intimement lié à celui de la mer divinisée ; d'ailleurs le nom de ce dieu ou de ce héros aurait pour signification « écume de mer », tout comme l'Aphrodite des Grecs.

Dans une des cosmogonies péruviennes antérieures ou étrangères à la cosmogonie officielle des Incas, Viracocha, selon Montesinos, est la matière primitive de toutes choses et en même temps la personnification de l'eau, source de la vie universelle. Il apparaît sous le nom de Con comme un véritable fétiche de l'eau, puisqu'on le représente dépourvu d'ossements et pourtant s'étendant rapidement au loin, aplanissant tout devant lui, abaissant les montagnes, et comblant les vallées ; quelle peinture plus saisissante pourrait-on faire du pouvoir de l'eau considérée comme un être animé ? Puis, il se retira par dégoût de l'humanité, mais dans sa compassion pour les hommes, il leur laissa les rivières pour s'abreuver et arroser leurs récoltes. Le culte des cours d'eau existait également chez les Péruviens et subsiste encore de nos jours ; lorsqu'on en traverse un, on a bien soin de boire une gorgée d'eau pour lui faire honneur ; autrefois on jetait un peu de maïs dans le courant, afin de faire bonne pêche. Une autre cosmogonie péruvienne faisait de la mer, appelée Mamacocha, l'origine de tout ; les Chinchas, qui avaient une vénération particulière pour l'Océan, devaient avoir adopté cette cosmogonie. Les Collas se prétendaient issus les uns d'un fleuve, les autres d'un ruisseau et faisaient aux fontaines des offrandes parmi lesquelles on remarquait des coquilles marines que l'on tenait pour filles de la mer, cette génératrice de toutes les eaux. Le culte de l'eau comme la cause de la croissance de toutes choses a été aussi constaté à Cibola, au nord-ouest du Mexique.

L'Afrique fétichiste nous offre une foule d'exemples de l'adoration de la mer et des rivières pour elles-mêmes.

Les Cafres ne traversent pas une de ces dernières sans lui en demander la permission ou sans lui offrir un caillou après l'avoir passée; les tribus riveraines ne manquent pas de sacrifier un bœuf à la rivière en cas de sécheresse ou d'épidémie, signe infaillible de sa colère. Sur la côte orientale, les Ouanikas vénèrent les fontaines. Sur la côte occidentale, dans le royaume d'Akkra, les lagunes, les étangs, les rivières, reçoivent l'adoration des nègres. Un voyageur, cité par Waitz et Lubbock, raconte qu'un jour dans cette contrée, il assista au sacrifice d'un mouton en l'honneur d'un certain étang dans lequel on jeta aussi quelques vases ; les naturels lui dirent que cet étang était le messager de toutes les rivières du pays et qu'il leur porterait ces pots pour leur acheter de l'eau qu'il verserait ensuite sur leurs champs. Chez les Achantis, la rivière Pra n'est rien moins qu'un dieu, Bossum Pra. Au Dahomey, le fleuve Whydah est également sacré. Presque tous les nègres de la côte de Guinée adorent la mer. Au dix-septième siècle, un voyageur fut témoin à Whydah d'une cérémonie tout à fait topique : après une tempête, comme le mauvais temps menaçait de se prolonger indéfiniment, les Cabocères s'en plaignirent au roi qui, le lendemain, envoya son grand prêtre sur le bord de la mer. Celui-ci avait fait apporter une cruche d'huile de palme, une cruche de bière, une bouteille d'eau-de-vie, du riz, du millet, des étoffes et d'autres objets ; il commença par adresser à l'Océan mille compliments de la part du roi ; il lui dit que le roi était son ami, mais qu'il avait besoin que les hommes blancs vinssent et pussent débarquer toutes les belles choses qu'ils apportaient, qu'il fallait donc qu'il calmât ses flots, et comme on pensait qu'il pouvait désirer de l'huile, de la bière et de l'eau-de-vie ainsi que d'autres objets, on les lui offrait. Et le féticheur lança à la mer tout ce qu'il avait fait apporter. Vers cette époque,

la mer occupait le troisième rang dans la triade divine de la religion de Whydah, après les serpents et les arbres. Il en est encore de même, paraît-il, et cette religion s'étend par tout le Dahomey. La mer est appelée Hu, et son grand féticheur porte le nom de Huno; il réside à Whydah, où il mène un train royal avec ses cinq cents femmes. A certaines époques, il se rend sur le rivage, fait des offrandes à la mer du genre de celles que l'on faisait il y a deux siècles, et la prie de ne pas être trop tempêtueuse. De temps en temps, le roi de Dahomey expédie de sa capitale, Agbomey, un homme destiné à être sacrifié à l'Océan. On le porte dans un hamac, vêtu comme un cabocère, avec tous les honneurs, la chaise et le parasol, dus à cette qualité. On l'embarque ensuite dans un canot et, à quelque distance de la côte, on le jette à l'eau où les requins le happent immédiatement.

CHAPITRE IV.

LE FÉTICHISME DANS LA NATURE INANIMÉE (SUITE). LE CULTE DES PLANTES.

Au moment où la physiologie moderne constate chez les végétaux l'existence d'une véritable sensibilité, au moment où il commence à être avéré que les plantes souffrent ou jouissent, il est curieux de remarquer que l'humanité primitive, dans ses conceptions fétichiques de l'univers, a pressenti en quelque sorte les découvertes de la science moderne. Aussi bien, du moment où les fétichistes vivifient toute la nature inanimée, quoi de surprenant à ce qu'ils accordent une âme à des êtres qui, bien que dépourvus de la faculté de locomotion, naissent, croissent, se développent, dépérissent et meurent comme les animaux et les hommes.

Le murmure des branches est une voix que l'homme primitif entend dans les bois; les craquements des rameaux, de l'écorce ou du tronc sont des manifestations évidentes pour lui de la personnalité des arbres et des forêts. Les ronces, les broussailles, les lianes sont autant de bras qui s'étendent devant lui intentionnellement, qui arrêtent sa marche, qui l'égarent. Les bruits inconnus, l'ombre épaisse, le tapis de mousse qui étouffe le bruit des pas, le jeu bizarre de la lumière à travers le feuillage, tout cela inspire cette terreur sacrée dont parlent les poëtes antiques; et le culte fétichique des plantes et des bois se retrouve répandu par toute la terre, aussi bien parmi les peuplades sauvages aux croyances primitives que dans le *substratum* fétichique

persistant des mythologies les plus compliquées et les plus élevées.

Toutefois, le culte des plantes se présente à nous sous deux formes que nous n'hésitons pas à considérer comme successives. Dans un certain nombre de cas, c'est l'arbre en lui-même qui est vénéré, adoré ; dans beaucoup d'autres, c'est le génie, le démon, l'âme dont la plante n'est que l'enveloppe ou la demeure, qui est l'objet d'un culte. Dans les premiers cas, nous sommes en face d'une incontestable manifestation du fétichisme pur et simple ; dans les autres, nous touchons au polythéisme ; mais ces divers mythes se confondent, s'entremêlent à un tel point qu'il est impossible de les séparer, d'autant plus que, la plupart du temps, il est bien difficile de distinguer entre l'arbre adoré pour lui-même et l'esprit qui en est devenu comme la personnification ou la quintessence.

Shelley exprime à merveille cet état d'indécision dans ces beaux vers :

Est-ce la plante sensitive ou celle
Dans les rameaux de laquelle un esprit s'est posé
Avant que sa forme extérieure n'ait connu le dépérissement,
Qui a ressenti ce changement, je ne puis le dire.

C'est ainsi que Cook et Mœrenhout nous apprennent que les Tahitiens croyaient que les arbres et même les fruits avaient une âme, *varoua*, qui s'en allait dans le monde des esprits quand on les tuait, c'est-à-dire quand on les brûlait ou quand on les coupait. Mariner nous en dit autant des indigènes des Tonga et des Fidji, pour lesquels l'âme des plantes se rendait après la mort dans l'antique et mystérieuse Bolotou. Ces mêmes Polynésiens placent des offrandes au pied de certains arbres tels que l'*ava*, espèce de bananier, et le *dracæna*.

Les insulaires de l'archipel Indien sont également fort adonnés au culte des plantes, notamment les Dayaks de Bornéo. Pour eux, il est des arbres sacrés qu'il faut se garder d'abattre, car, si quelqu'un venait à mourir peu de temps après ce sacrilége, le coupable serait tenu pour responsable de cette mort, et les responsabilités de cette nature sont pesantes à Bornéo : il y va de la tête. Ces mêmes Dayaks croient que tout, même les arbres, contient un esprit, une essence qui, par son départ, cause la maladie et la mort. Ainsi, pour eux, le riz a son esprit ou son âme, son *samangat padi*, en l'honneur duquel ils font des cérémonies dans le but de l'empêcher de partir et de ruiner ainsi la récolte. Dans leurs forêts, ils attachent des fragments de leurs vêtements aux arbres des carrefours, convaincus que s'ils omettaient cette formalité, la forêt s'en vengerait en les rendant malades de la terrible fièvre des jungles de l'Inde et de la Malaisie.

Nous rencontrons encore le culte des arbres aux îles Philippines, où l'on vénère les grands et vieux troncs solitaires. Marsden nous dit qu'à Sumatra ces arbres à l'aspect vénérable sont regardés comme les génies tutélaires des bois. Les Malais de la péninsule de Malakka, les Mintiras croient à l'existence de *hantou-kayou*, « démons des arbres », ou « arbres-démons ». Il y en a pour toutes les essences de bois, et ce sont eux qui donnent les maladies ; il en est qui se signalent par leur malignité et la gravité des maux qu'ils infligent.

Si nous poussons plus avant dans l'Indo-Chine, nous rencontrons chez les Karens (au nord de la Birmanie) les mêmes croyances ; en traversant les jungles fiévreux, ils ne manquent jamais d'offrir un sacrifice à l'arbre sous lequel ils se sont reposés et dont l'ombrage malsain a pu jeter en eux les germes de la fièvre et de la mort. Ces mêmes Karens sont convaincus que chaque plante, comme

toute chose, à son *là* ou *kélah;* le riz a son *là,* son âme personnelle, et quand la récolte a mauvaise mine on prononce une curieuse prière pour le rappeler :

« Viens, ô kélah du riz, reviens ! Viens vers la rizière, viens vers le riz ! viens du couchant, viens du levant, viens du bec de l'oiseau, de la bouche du singe, du gosier de l'éléphant ! viens de tous les greniers ! O kélah du riz, reviens vers le riz ! »

Dans le même pays, les Talein ne coupent pas un arbre sans adresser des prières à son esprit, *kéluk* (cfr. *kélah*). Non loin de là, dans le royaume de Siam, on offre du riz et des gâteaux aux arbres avant de les abattre, et on est tellement convaincu que les esprits sont à un tel point inhérents aux arbres, qu'ils ne les quittent pas quand on fait de ceux-ci des bateaux, et, sous cette forme nouvelle, on leur adresse des prières et on leur fait de petits sacrifices. Le bouddhisme s'est parfaitement accommodé là comme ailleurs, ainsi que toutes les grandes religions, du reste, de ces superstitions populaires.

De même dans l'Inde, ni le brahmanisme ni le bouddhisme n'ont détruit les croyances séculaires des indigènes anaryens, qui ont conservé, entre autres, celle de la divinité des arbres et des bois. Chez les Khonds, un cotonnier est planté à la fondation de chaque nouveau village, et devient une sorte de palladium de la commune. Dans la cour de chaque maison Bodo s'élève un *sidj* sacré, espèce d'euphorbe, qui est à la fois le dieu pénate et le dieu national auquel on offre des prières et on sacrifie des porcs. Les Moundas de Tchota-Nagpour possèdent des bosquets sacrés où l'on dépose des offrandes aux esprits des arbres. Au Bengale, un grand pèlerinage a lieu vers un arbre-*bela* auquel on offre du riz, de l'argent, des victimes ; l'influence aryenne, brahmanique, en a fait l'habitation d'un dieu inférieur ; nul doute cependant qu'il n'y ait là les vestiges d'un

culte fétichique à un grand arbre. Le pippala (*ficus religiosa*) et le banyan (*ficus indica*) sont l'objet dans l'Inde entière d'un culte célèbre sans que les masses connaissent exactement d'autres raisons de cette adoration que la sainteté de ces arbres, sainteté qui remonte évidemment à des époques reculées et antérieures à l'arrivée des Aryens, déjà polythéistes quand ils descendirent la vallée de l'Indus.

M. Fergusson, auteur d'un livre sur le culte de l'arbre et du serpent (*Tree and Serpent Worship*), à l'endroit des doctrines générales duquel on peut certes faire quelques réserves, mais qui n'en demeure pas moins un ouvrage considérable, M. Fergusson raconte comment il assista à la naissance d'un culte pour un arbre sacré :

« Pendant mon séjour à Tessore, dit-il, je vis une fois une grande foule passant près de la fabrique que je dirigeais alors. Je n'y fis d'abord pas attention, pensant que que ces gens se rendaient à quelque foire ; mais la foule devint chaque jour plus considérable et prit un caractère plus religieux. Je demandai des explications et on me dit qu'un dieu avait apparu dans un arbre à un endroit situé à environ six milles de la fabrique. Je m'y rendis le lendemain matin. Dans un village que je connaissais bien, on avait déblayé une grande place au milieu de laquelle se trouvait un vieux dattier à moitié pourri, couvert de guirlandes et d'offrandes. On avait élevé, tout autour, des maisons pour les brahmines, et il se faisait déjà beaucoup d'affaires en offrandes et en poudjà. En réponse à mes questions sur la manière dont le dieu manifestait sa présence, on me dit que peu de temps après le lever du soleil l'arbre relevait ses rameaux pour le saluer et qu'il s'inclinait de nouveau le soir. Comme il était facile de vérifier ce miracle, je revins à midi et vis qu'on ne m'avait pas trompé. Quelques recherches et un peu de réflexion me permirent de me rendre compte du mystère. L'arbre se

trouvait anciennement au milieu de la principale rue du village, il finit par pendre si bas que, pour pouvoir passer dessous, on l'avait tourné de côté et on l'avait attaché parallèlement à la route. Pendant cette opération, les fibres qui composaient le tronc s'étaient tordues, comme les fils d'une corde. Quand le soleil du matin frappait sur la surface supérieure de ces fibres, la chaleur les faisait se contracter, de là une tendance à se détordre qui avait pour conséquence de relever le sommet de l'arbre. Les rosées du soir relâchaient les fibres et le sommet de l'arbre retombait. »

Il n'y a pas que dans l'Inde que des miracles aussi naturels arrivent, et il est des pays plus rapprochés de nous où les dévots et les ignorants font des pèlerinages en l'honneur de phénomènes beaucoup plus absurdes que celui de l'arbre de M. Fergusson. Mais, pour en revenir à notre sujet, il y a là un cas non équivoque de dendrolâtrie, à la façon de l'Inde moderne. Les gens relativement plus éclairés dans la foule des pèlerins ont dit à M. Fergusson qu'un dieu s'était manifesté dans ce dattier, mais parmi les dévots accourus pour assister au miracle, un grand nombre confondaient immanquablement l'arbre et le dieu. Il en est de même du fameux *Bo* de Ceylan, cette bouture de l'arbre sacré sous lequel le Bouddha Çakyamouni enseigna sa doctrine. Une branche de cet arbre fut envoyée à Ceylan par le célèbre roi Açoka (250 ans avant notre ère); plantée en terre, elle devint elle-même un grand arbre, qui, selon la pieuse légende, est le même que celui qui est adoré aujourd'hui. Inconsciemment la foule vénère dans le *Bo* un arbre divin. C'est du reste le cas de toutes les reliques qui ne tardent pas en Orient, comme en Europe, à se transformer de simples souvenirs pieux qu'elles sont d'abord, en véritables fétiches, en amulettes, en gris-gris dignes des Yolofs du Sénégal ou des Achantis de Guinée.

Le nord de l'Asie et de l'Europe nous fournit à son tour de nombreux exemples du culte des arbres et des bois chez les peuples de race ouralo-altaïque. Les Kirghises, devenus à peu près musulmans, ont conservé cependant une vénération spéciale pour le tremble sacré; les Yakoutes, à chaque arbre remarquable par sa taille, son aspect, sa situation, suspendent toute espèce d'objets de fer, de cuivre; c'est à l'ombre d'un de ces arbres qu'ils sacrifient au printemps bœufs et chevaux, dont les crânes sont soigneusement rangés autour du tronc; ils essayent de conjurer par leurs chants l'esprit de la forêt, et quand leur route passe à travers un bois, ils ont bien soin d'accrocher aux branches des crins de cheval. Certains mélèzes élancés sont, pour des tribus tatares, l'objet d'une vénération spéciale, et souvent on confie à leurs branches les plus élevées les cadavres des enfants morts.

Pallas rapporte que les Ostiakes adoraient les arbres, et tenaient pour particulièrement saints ceux sur lesquels des aigles faisaient leur nid depuis de longues années. Castrén raconte qu'un bouquet de sept mélèzes constitue pour eux un bois sacré; chaque passant doit y laisser une flèche; on y suspendait autrefois une grande quantité de pelleteries; mais comme ces offrandes étaient souvent dérobées par les étrangers, les Ostiakes se décidèrent à couper un gros bloc d'un de ces mélèzes et à le transporter dans un endroit caché où ils purent lui faire leurs dévotions sans crainte de sacrilége : ce qui prouve qu'il s'attache au culte des sept mélèzes un véritable sens fétichique, car c'est bien le bois lui-même qu'on adorait, et non l'habitation d'un dieu.

Nous trouvons le même culte du mélèze à Berezof, où un arbre de cette essence de cinquante pieds de haut et si vieux, que seul le sommet avait encore des feuilles, avait reçu les hommages des Ostiakes. Ce qui l'avait surtout

désigné à leur piété, c'était sa conformation singulière ; à six pieds au-dessus du sol il se séparait en deux troncs qui se rejoignaient un peu plus haut, et c'était dans cette niche que les dévots plaçaient leurs offrandes. Les Samoyèdes, les Tcheremisses, les Votiakes vénéraient de même les arbres et les bois. Chez ces derniers, les forêts de sapins situées au sommet des montagnes avaient surtout un caractère sacré. En Laponie, des arbres étaient également l'objet d'un culte.

Enfin, les Esthoniens, peuple finnois civilisé et chrétien, nous offrent plusieurs exemples de ces manifestations du fétichisme persistant jusqu'à notre époque. C'est ainsi que près de chaque maison de paysan, sur un emplacement bien tenu, s'élevait naguère, sans qu'on osât y porter la main ou la hache, l'antique arbre tutélaire de la famille, chêne, frêne ou tilleul, dont la racine était soigneusement arrosée, les vieillards s'en souviennent encore peut-être, du premier sang de tout animal tué pour l'usage domestique, avec la conviction que le bétail ne s'en porterait que mieux. A la Saint-Georges, à la Saint-Jean et à la Saint-Michel, dans ce même pays, on ne manquait jamais autrefois de sacrifier une poule noire sous quelques arbres désignés. Certaines forêts passaient pour sacrées, et il eût été impie d'y briser un rameau. Aujourd'hui encore, les paysans esthoniens n'oseraient y cueillir une fraise ou une framboise. Leurs voisins les Finlandais ont une égale frayeur de l'esprit des forêts, dont ils croient entendre parfois le cri terrible. Ils ont communiqué cette croyance aux Russes qui l'ont confondue dans leurs légendes slaves avec les *Lyechi*, qui sont de véritables personnages et n'ont aucun caractère fétichiste.

Du Nord au Sud, de l'Acadie à la Patagonie, le culte des arbres se trouve partout sur le continent américain. Charlevoix nous dit que les sauvages de l'Acadie adoraient

un vieil arbre planté au bord de la mer ; cet arbre miné par les flots y tomba un jour, et ses adorateurs ne cessèrent de lui adresser leurs prières qu'après que la dernière branche eût été à la fin emportée par l'Océan.

Les Indiens du lac Supérieur vénéraient un grand frêne au pied duquel ils entassaient ramilles et branchages. Les Abenaquis avaient le même culte que les Acadiens pour un arbre isolé sur le bord de la mer. Les tribus de la famille des Mingos adoraient les arbres et les plantes, dont les esprits, selon eux, étaient éternels. Les Cris possédaient un arbre sacré auquel ils suspendaient des morceaux d'étoffes et de longues lanières de viande de bison.

Au Mexique, un voyageur anglais, Tylor, vit de nos jours plusieurs grands arbres, des cyprès généralement, vieux de plusieurs siècles, et certainement antérieurs à la conquête espagnole, couverts d'espèces d'*ex-voto* apportés par les indigènes, tels que mèches de cheveux, dents, rubans, lambeaux d'étoffe. Le Père Romain Pane, chapelain d'une des expéditions de Christophe Colomb, déclare avec une foi naïve que dans les Antilles certains arbres donnaient ordre aux sorciers de faire de leurs troncs des idoles, *cemi*, qui, transportées dans les huttes sacrées, devenaient des oracles et recevaient l'adoration des fidèles. Là encore la divinité était inhérente au bois et persistait à travers les formes différentes données à l'arbre primitif. Au Nicaragua comme chez les Indiens Pimos du Nouveau Mexique, comme au Pérou, comme presque par toute l'Amérique semi-civilisée, de grands honneurs étaient rendus non-seulement aux arbres, mais encore au maïs et aux haricots, plantes cultivées et nourricières. Au Brésil, la forêt a pour esprit un démon boiteux qui égare le chasseur. Enfin, dans les Pampas de la Patagonie, le célèbre Darwin vit l'arbre sacré de Wallitchou. Cet arbre s'élève, dit-il, sur un monticule au milieu de la plaine, et dès que

les Indiens l'aperçoivent au loin, ils le saluent par de grands cris. Les branches en étaient couvertes de fils auxquels pendaient des offrandes consistant en cigares, en pain, en viande, en pièces d'étoffe. Les pauvres qui ne peuvent mieux faire y attachent un fil de leur poncho; dans une fissure de l'arbre on verse de l'eau-de-vie de grains et de l'infusion de maté; en fumant, on souffle la fumée de tabac vers les branches; ou sacrifie tout à l'entour des chevaux dont les ossements demeurent sur le sol. Les Indiens croient ainsi porter bonheur à eux-mêmes et à leurs chevaux. « Les Gauchos, ajoute M. Darwin, pensent que les Indiens regardent l'arbre comme le dieu lui-même, mais il semble beaucoup plus probable qu'ils ne le regardent que comme l'autel du dieu. » Nous sommes à ce sujet tout à fait de l'avis de sir John Lubbock, qui remarque que c'est là une distinction difficile à faire pour un Patagon, et nous estimons qu'en cette affaire les Gauchos sont beaucoup plus près de la vérité que M. Darwin lui-même.

L'Afrique fétichiste nous montrerait à chaque pas le culte des arbres si nous voulions l'explorer minutieusement à ce point de vue. Les Cafres couvrent leurs arbres sacrés d'ex-voto; au Congo, les nègres plantaient auprès de leurs cases un arbre qu'ils appelaient *Mirrone* et plaçaient au pied des calebasses pleines de vin de palmier à l'intention de l'esprit; l'écorce en était fétiche; le négliger eût été un sacrilége. Dans les villages, un grand figuier (*ficus religiosa*) était le fétiche tutélaire du pays, et sous son ombrage le roi réunissait son conseil. Sur la côte occidentale, en Guinée, nous constatons les mêmes rites. A Whydah, au Dahomey, on demande la guérison des maladies aux arbres sacrés. Les arbres sont, du reste, les fétiches du second ordre dans ce pays (les serpents sont ceux du premier ordre); on les prie, on les implore, on leur fait des of-

frandes en temps de sécheresse et pour éloigner la fièvre et les épidémies. Du reste, sur toute la côte, chaque hameau possède son bois sacré. Partout on rencontre de grands arbres, notamment les immenses baobabs, auxquels les passants accrochent des guenilles ou d'autres objets, et de temps à autre sacrifient des moutons. Mungo-Park, Bosman, Caillié, tous les voyageurs signalent des cas de cette nature. Les forêts inspirent aussi aux nègres une pieuse terreur, et le bûcheron noir n'y porterait pas la hache sans un sacrifice propitiatoire! parfois même il s'enfuit après l'avoir abattu, en laissant derrière lui de l'huile de palme, s'imaginant tenter ainsi l'esprit qui lui laissera le temps de s'échapper, tandis qu'il se repaîtra de cette friandise. Les Sénégambiens redoutent fort les démons chevelus des forêts, c'est-à-dire les arbres aux longs branchages, qui donnent la fièvre ou toute autre maladie. Les Changallas d'Abyssinie, entre autres fétiches, adoraient les arbres. Les Somali ont un culte pour certains arbres, et les Gallas du sud du Choa viennent de tous côtés en pèlerinage vers leur arbre saint, *Ouodanébé*, sur les bords de l'Haouach, et lui demandent richesses, santé, longue vie, etc.

Les anciens Egyptiens, dont la classe sacerdotale était en possession d'une religion polythéiste très-compliquée et très-élevée, n'en avaient pas moins conservé, surtout dans les basses classes, d'importants vestiges d'un fétichisme primordial. C'est ainsi qu'ils méritèrent par leur culte pour certaines plantes cette apostrophe du grand satirique latin:

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina.

Nous voilà ramenés au culte fétichique des arbres et des bois chez les peuples civilisés. Le Phénicien Sanchoniaton

dit que les premiers hommes consacrèrent les plantes de la terre, et en firent des divinités auxquelles ils offrirent des libations et des sacrifices. Les Hébreux, à l'exemple des autres peuples de la Palestine, ont dû faire partie de ces anciens adorateurs des arbres; quelques passages de la Bible en donnent l'intuition. Les Koreïschites d'Arabie vénéraient un dattier, et, pour tous les Arabes d'avant l'islam, l'arbre auquel on sacrifiait et on suspendait ses armes était dieu. Aujourd'hui encore, on rencontre fréquemment en Syrie, en Palestine, dans tous les pays arabes, de grands arbres isolés couverts de rubans, de morceaux d'étoffe qui sont revêtus d'un caractère sacré dont les habitants ne se rendent plus un compte bien exact, mais auquel ils continuent à rendre hommage. Nous pourrions bien entrer à ce sujet dans de longs détails sur le mythe d'Achera et sur d'autres points de la mythologie sémitique, mais nous nous écarterions trop des limites que nous impose l'étude présente du fétichisme.

Nous en dirons autant pour l'Eran et ses arbres sacrés, les deux *Haoma*. Certes, il est vraisemblable qu'il y a dans ce culte un vieux fond fétichique, mais il est si bien dissimulé par l'ensemble du polythéisme éranien et par les doctrines théologiques mazdéennes, que ce n'est point ici la place d'une étude de ce genre.

Le culte des arbres a été tellement transformé en Grèce par les gracieuses et poétiques créations anthropomorphiques des dryades et des hamadryades, qu'il est entré entièrement dans l'ensemble de la mythologie polythéiste de l'Hellade. Les chênes de Dodone, oracles antiques de ces Pélasges mystérieux dont le nom servait en réalité aux Grecs à désigner les populations antérieures à leur arrivée, sont les débris imposants d'un ancien culte fétichique. C'est également une idée fétichique assez semblable à la croyance que nous avons constatée chez les Siamois que

celle de l'auteur de l'Odyssée lorsqu'il doue d'intelligence les vaisseaux des Phéaciens. Mais nous nous refusons à voir des fétiches dans les troncs d'arbres non dégrossis, simulacres grossiers, *sine effigie rudis palus et informe lignum*, des divinités grecques alors que Phidias et son génie n'étaient encore qu'en puissance dans la race hellénique.

Mais, dans tout le monde antique, les bois sacrés avaient conservé leur prestige, et si on ne les vénérait plus pour eux-mêmes, ils bénéficiaient encore du culte qu'on adressait aux divinités dont ils étaient devenus les sanctuaires.

Les forêts de chênes sacrés de la Gaule ne nous semblent pas davantage avoir conservé leur ancien caractère fétichique, pas plus que celles de la Germanie, et que les bois sacrés des Slaves et des vieux Borusses lithuaniens. Lorsque nous les rencontrons dans l'histoire religieuse de l'humanité, ce ne sont plus des dieux, mais les demeures d'autres dieux. En revanche, une foule de témoignages isolés nous indiquent que, dans la foule ignorante, la confusion primitive entre l'objet matériel et l'esprit ou le dieu qui l'anime subsistait. Tel était sans doute le « dieu des six arbres » dont parlent des inscriptions gallo-romaines des environs d'Auch ; tels le « chêne du Val-à-l'Homme », près d'Elbeuf, redouté des paysans de nos jours.

Le christianisme, ne pouvant souvent détruire la foi populaire dans certains arbres sacrés, les acquit bien vite à sa cause en mettant des croix, des statuettes de la Vierge et des saints dans leurs fissures. Le nombre de ces anciens fétiches christianisés est trop considérable pour que nous en citions un seul. C'est ainsi que les interdictions des conciles contre le culte des arbres furent habilement tournées pour le plus grand bien du clergé. Parfois, cependant, les évêques agirent plus brutalement ; un certain Amator fit ainsi arracher et brûler un poirier d'Auxerre auquel tous les chasseurs des environs apportaient les têtes des bêtes

qu'ils tuaient; peut-être que s'ils avaient apporté le gibier intact, Amator eût sanctifié le poirier. Plus habile, Boniface, apôtre de la Germanie, bâtissait des chapelles avec le bois des grands arbres sacrés.

Malgré cela, la croyance dans la vie en quelque sorte humaine des plantes a subsisté en Europe dans les classes ignorantes. Mais où nous trouvons des traces non équivoques du culte fétichique des arbres, c'est en Bohême. Le vendredi saint, les paysans vont le matin dans leur jardin et s'agenouillent devant un arbre en disant : « Je prie Dieu, ô arbre vert, pour que tu deviennes bon. » Autrefois, avant la conversion au christianisme, on s'adressait directement à l'arbre, comme on le fait le soir en parcourant le jardin et en criant : « Bourgeonnez, arbres, bourgeonnez ou je vous écorcerai ! » Dans la Petite-Russie, lorsque les jeunes filles vont au bois chercher des fleurs et des branches de bouleau, elles chantent : « Ne vous réjouissez pas, chênes ; ne vous réjouissez pas, chênes verts ! Les filles ne vont pas à vous, elles ne vous apportent ni pâté, ni gâteau, ni omelette. *Io, io, Semik et Troïtsa!* Réjouissez-vous, bouleaux, réjouissez-vous, verts bouleaux ! Les filles viennent à vous, elles vous apportent pâtés, gâteaux et omelettes ! » Il y a évidemment là le reste d'un ancien culte fétichique rendu au bouleau, auquel on faisait autrefois des offrandes ; et, ce qui est le caractère du fétichisme, c'est bien au bouleau lui-même qu'on s'adresse et non à l'esprit ou à la dryade qui pourrait habiter cet arbre.

CHAPITRE V.

LE FÉTICHISME DANS LA NATURE ANIMÉE. LE CULTE DES ANIMAUX.

Le « temps où les bêtes parlaient » est sans contredit la période fétichique. Passé pour nous depuis longtemps, il dure encore pour une foule de peuples plus ou moins sauvages, qui, animant les plantes et les rochers, considèrent à plus forte raison les animaux comme des êtres semblables et souvent supérieurs à l'homme. Sur ce point d'ailleurs, le fétichiste possède une intuition de la réalité des choses naturelles beaucoup plus exacte que n'en ont ceux qui creusent dans leurs spéculations religieuses et métaphysiques un abîme profond entre l'humanité et le reste de l'univers. Le panthéisme hindou, en revanche, qui fait des animaux les frères pitoyables de l'homme, est bien plus près à la fois de l'antique fétichisme qui n'établit point de différence entre les divers êtres et objets de la nature, les douant tous d'une vie propre et d'une volonté semblables à celles de l'homme et des conceptions positives de la science moderne qui ne voit dans les bêtes que des associés inférieurs d'une part et d'autre part les formes des nombreuses étapes que dans leur évolution ont parcourues les êtres organisés, depuis la monère jusqu'à l'homme européen du dix-neuvième siècle.

Cette communion en quelque sorte de l'homme et des animaux à la période fétichique a donné lieu naturellement à de multiples phénomènes de zoolâtrie. Le fétichiste, en effet, ne se considère pas comme placé au sommet

et même en dehors de la nature ; les bêtes, encore plus que les plantes, l'eau ou les rochers, lui semblent des êtres raisonnables, mais dont la vie et les actes ont quelque chose d'inexpliqué et de mystérieux ; il les voit tantôt inférieurs tantôt supérieurs à lui, et dans ce dernier cas il tente de leur plaire, de les conjurer, d'apaiser leur colère ou de faire tourner leur force à son profit, il a pour eux en un mot un véritable culte. Combien d'hommes se distinguent peu, d'ailleurs, des animaux et ne montrent souvent pas une moralité plus grande que la leur : le Fuégien, le Boschiman s'élèvent de bien peu au-dessus de ce que nous nous permettons, peut-être à tort, d'appeler la brute ; sans les rudiments de langage articulé qu'ils possèdent, il serait parfois malaisé d'établir, entre eux et certains animaux supérieurs, une différence morale et intellectuelle bien tranchée. L'activité, les besoins, les désirs de l'homme inférieur ne s'écartent guère de ceux de l'animal. Le but que tous deux poursuivent est à peu de chose près le même. Comment alors le sauvage se placera-t-il orgueilleusement au-dessus de tous ces êtres qui sont ses concurrents et que souvent la force, l'adresse, la finesse et l'impressionnabilité sensorielle sont de beaucoup supérieurs à lui ? Il les voit agir absolument comme lui, il lui paraît qu'ils sont déterminés dans leurs actions par les mêmes motifs que les siens, aussi leur prête-t-il, non sans trop grande erreur, les mêmes sentiments que ceux qu'il éprouve. L'animal se trouve donc l'égal de l'homme ; bien plus, le mystère qui enveloppe pour celui-ci les faits et gestes de celui-là inspire un sentiment de terreur et de respect aussi mérité que celui que produisent les plantes, les eaux et les rochers dont le fétichiste fait des êtres fréquemment redoutables.

Aussi quand des fétichistes se trouvent en face d'animaux nouveaux, ils commencent par les considérer comme

des êtres supérieurs dont la bienveillance doit être citée par des actes d'adoration et des sacrifices. Prescott, dans son *Histoire de la conquête du Mexique*, rapporte que des indigènes épouvantés par les armes à feu des Espagnols, armes qu'ils prenaient pour le tonnerre et l'éclair, n'en attribuèrent point l'origine aux hommes blancs, qui n'étaient après tout que des hommes, mais à ces êtres inconnus et formidables qu'ils avaient amenés avec eux, aux chevaux ; Cortez, dans une retraite, dut laisser un de ceux-ci, blessé au pied, chez une tribu amie du Honduras ; les membres de cette tribu, fiers et effrayés de posséder parmi eux cet être terrible, le traitèrent comme un dieu, lui offrant des fleurs et lui apportant pour nourriture les plats les plus recherchés de leur cuisine, leurs volailles les plus appétissantes ; à ce régime, le pauvre cheval ne résista pas longtemps et mourut. Les Indiens, consternés, s'empressèrent de faire une statue de pierre à son image, la placèrent dans un de leurs teocallis, et lui rendirent un culte comme au dieu du tonnerre. Les noirs de la côte orientale d'Afrique ne furent guère moins frappés à la vue de l'âne d'un voyageur portugais, Monteiro ; ils lui parlaient, lui demandaient ce qu'il désirait, et le traitaient ni plus ni moins comme un homme. Parfois aussi, les peuples primitifs attribuent aux animaux inconnus une influence mauvaise : c'est ainsi que les Yakoutes, ayant vu arriver un chameau pour la première fois dans leur pays, et la petite vérole s'étant déclarée chez eux presque en même temps, n'hésitèrent point à accuser l'inoffensif animal de leur avoir méchamment apporté la pernicieuse épidémie, dont il demeura à leurs yeux la personnification.

La preuve la plus frappante de la ferme croyance des sauvages dans l'esprit des bêtes, c'est le sérieux avec lequel ils leur parlent et discutent avec elles, essayant de les convaincre de telle ou telle chose, la plupart du temps d'ail-

leurs pour les tromper. Les Peaux-Rouges ne tuent point d'ours sans lui demander pardon, sans lui expliquer la nécessité de l'avoir fait : « Ne nous en veux pas, lui disent-ils, de t'avoir tué. Tu comprends, nos enfants ont faim ; ils t'aiment et veulent te manger. Cela ne te fait-il pas honneur de servir de nourriture aux enfants d'un grand chef ! » D'autres fois, pour apaiser son âme irritée, ils lui mettent le calumet chargé de tabac dans la gueule, lui soufflant de la fumée dans la tête pour en chasser toute idée de vengeance, et lui demandent pardon. Pendant le repas, dont sa chair fait la pièce principale, la tête de l'ours est mise à la place d'honneur et on chante des chansons à sa louange. Toutefois, si un chasseur devient la victime d'un ours, on ne manque pas de dire que celui-ci a vengé les siens. Les Cafres se comportent de même avec l'éléphant ; en le chassant, ils le prient de ne pas les tuer, de ne pas les écraser ; quand il est mort, ils lui jurent qu'ils n'avaient pas l'intention de le tuer, mais, ils ont bien soin de lui couper la trompe, car l'éléphant est un puissant chef dont l'âme serait terrible si on ne lui enlevait son arme, qui est sa trompe. Quand les Malgaches prennent un baleineau, ils s'en excusent auprès de la mère et la supplient de s'éloigner. La plupart des indigènes de la Sibérie, Koriaks, Samoyèdes, Ostiakes, quand ils tuent un loup ou un ours, rendent à son cadavre de grands honneurs, pendent sa tête à un arbre et lui disent : « Qui t'a enlevé la vie ? Les Russes ! Qui t'a coupé la tête ? La hache d'un Russe ! Qui t'a ôté la peau ? Le couteau d'un Russe ! » convaincus que de cette façon l'esprit du loup ou de l'ours se méprendra sur les auteurs de sa mort et n'exercera sa vengeance que sur des étrangers.

Car, il ne faut pas en douter, le fétichiste ne tient pas la mort pour la conclusion définitive de l'existence ; il ne conçoit pas que tout soit fini par là, et cette vitalité,

cette intelligence qu'il découvre dans les objets inanimés et dans les animaux se prolongent sous une autre forme au-delà de la vie. Mais ne faisant pas de différence entre l'homme et le reste de l'univers, la vie future n'est pas uniquement propre au premier, mais au contraire est le lot de tout ce qui existe.

Les Mongols et les Bouriates immolaient un cheval sur la tombe du défunt, afin qu'il trouvât son coursier dans l'autre monde ; même coutume chez les Peaux-Rouges; les Arabes sacrifiaient dans le même but un chameau à la mort d'un d'entre eux ; de là cette habitude de faire accompagner dans les obsèques d'un chef militaire le cercueil par son cheval de bataille ; il y a même moins de cent ans de cela qu'un général de cavalerie allemand fut enterré à Trèves, en 1781, suivant les usages de l'ordre teutonique, c'est-à-dire que son cheval fut égorgé et jeté dans la fosse. L'Indien du Canada est convaincu que l'âme de son chien le suit dans le monde des esprits ; les Aztèques ne manquaient jamais d'en brûler ou d'en enterrer avec leurs morts, afin qu'ils aidassent ceux-ci à traverser les eaux du Chuhnahuapan en suivant la route des morts. Les Esquimaux font de même pour les enfants décédés en bas âge. Les Polynésiens et leurs congénères Malais de Madagascar, les Hovas, ne doutent point que les animaux de toute espèce n'aient part comme les hommes à la vie future ; au Kamtchatka, même opinion. Au Tong-King, on jetait à l'eau des animaux pour que leurs âmes entrassent au service des princes défunts ; les Koukis de l'Assam ne mangent pas leur gibier seulement sur cette terre, mais l'âme de celui-ci sera leur propriété dans le pays des esprits, et les Cafres comptent bien retrouver les ombres de leurs bestiaux dans l'autre monde.

La confusion fétichique entre l'humanité et l'animalité a amené naturellement la croyance à la métempsycose.

Les animaux qui hantent les cimetières, qui se nourrissent de cadavres, deviennent des incarnations des mânes des défunts. Souvent même tel animal est révéré spécialement parce qu'une peuplade est convaincue qu'il est le réceptacle de l'esprit d'un grand chef. De là, l'étonnante vénération des Malais, aussi bien du continent que de Sumatra, de Timor et de Bali, pour le tigre qu'ils appellent grand-père *datou* ou *nini*, comme disent les Battas, et qui est pour eux sacré, *kranat*. Les Lampoungs de Sumatra croient à l'existence dans l'intérieur de l'île d'une ville de tigres qui a un sultan et toute sa cour. Les mêmes Malais révèrent pour une raison analogue le crocodile, et certains pirates de ce pays, *Orang-laut*, « hommes de la mer », prétendent que les requins ne les attaquent jamais parce qu'ils sont leurs frères et comme eux pirates ou voleurs de mer, *perompah-laut*, tandis que les tigres, qui sont des voleurs de terre, *perompah-darat*, les attaquent et les mangent sans scrupule. A cet ordre d'idées se rattache le cycle de légendes répandues sur presque toute la terre relatives aux loups-garous ou lycanthropes des anciens. On sait que l'Europe tout entière a cru et croit encore dans quelques contrées à des êtres tantôt hommes, tantôt loups, qui, mus par une force invincible, s'en vont errer la nuit sous la forme de carnassiers, hurlant et dévorant ceux qu'ils rencontrent. Ces êtres horribles sont la terreur des Africains, aussi bien des noirs que des Somalis et des Abyssins. Ce sont particulièrement les forgerons qui jouissent de ce privilége de pouvoir se changer la nuit en bêtes féroces et se rassasier ainsi de chair humaine. Au reste, les fétichistes ne font souvent aucune différence entre l'âme humaine et l'âme des bêtes. Au Groënland, les sorciers ou *angakut* jouissent du pouvoir d'échanger l'âme d'un homme contre celle d'un chien ou d'un lièvre, et en Afrique, les singes qui hantent les

environs d'un cimetière sont regardés comme les représentants des âmes des décédés.

Mais, si l'homme se distingue mal, dans le monde des esprits, des animaux, c'est que chez la plus grande partie des peuples fétichistes, il ne se distingue pas davantage dans ses origines. La croyance en des animaux ancêtres de l'homme est excessivement répandue : elle l'est même à ce point que des auteurs éminents, comme sir John Lubbock et M. M'Lennan, n'attribuent au culte des animaux d'autre origine que le *totem*, c'est-à-dire le nom emprunté au règne animal par le fondateur d'une famille ou d'une peuplade. Il est toutefois bien difficile de dire si réellement cette sorte de héros éponyme a existé, ou si ce n'est pas plutôt l'animal lui-même qui dans la pensée du sauvage a véritablement été son ancêtre. « Le *totem* des Peaux-Rouges, dit Schoolcraft, est un symbole du nom du premier ancêtre, ordinairement un quadrupède, un oiseau ou quelque autre individu du règne animal, qui constitue, si nous pouvons nous exprimer ainsi, le surnom de la famille. C'est toujours un être animé, car il est bien rare qu'on en trouve un emprunté à un être inanimé. Son importance significative réside en ce fait que chaque individu n'hésite pas à y faire remonter sa généalogie. Quel que soit le nom qu'un individu porte pendant sa vie, c'est son *totem*, et non son nom propre, qu'on inscrit sur la planche ou *adjedatig*, qui indique le lieu de sa tombe. On retrouve ainsi les familles après qu'elles se sont développées en groupes ou tribus dont la multiplication dans l'Amérique du Nord a été considérable et a accru dans la même proportion les travaux de l'ethnologue. La tortue, l'ours et le loup semblent avoir été les premiers *totems* et les plus honorés ; ils occupent une place importante dans les traditions des Iroquois, des Lenapes et des Delawares ; les familles qui portent ces *totems* semblent avoir une certaine

prééminence dans les généalogies de toutes les tribus organisées d'après le principe du *totem.* »

Les exemples abondent : ainsi chez les Algonquins, chaque clan porte le nom d'un animal, tel que l'ours, le loup, la tortue, le daim, le lapin, etc., et chaque homme de cette tribu est désigné comme un ours, un loup, une tortue, etc., et en porte la figure peinte sur lui comme des armoiries de famille ; or, l'animal du *totem* est considéré comme le protecteur spécial de l'homme et du clan qui porte son nom. D'autre part, le même animal est considéré comme le lointain et vénérable ancêtre ; pour les Delawares c'était l'aigle, pour les Tonkaways le loup, pour d'autres le corbeau ; les Osages se prétendaient fils d'un homme changé en escargot, qui avait épousé la fille du castor ; les Kayuses, les Nez-Percés, les Wallawalla et quelques autres tribus se donnaient pour issus des divers membres du castor. L'Amérique du Sud nous fournit des faits de même nature : certaines tribus s'y disent enfants les unes d'un poisson, celles-ci d'un crapaud, celles-là d'un serpent à sonnettes ; les Péruviens croyaient descendre les uns des montagnes, des sources, des rivières et des lacs, les autres d'un puma, d'un jaguar, d'un aigle ou d'un vautour.

Nous retrouvons le *totem* chez les peuples si sauvages de l'Australie sous le nom et l'aspect du kobong : ce dernier est parfois une plante, et le plus souvent un animal ; un lien mystérieux unit l'homme et son *kobong*, qui est son protecteur, son génie tutélaire, et qu'il ne tue qu'à toute extrémité, quand il ne peut faire autrement, et en lui laissant une chance de salut.

Chez les Cafres, dans la nation des Bechouanas, on compte les clans des Bakouenas, fils du crocodile, des Batlapis, fils du poisson, des Bataung, fils du lion, des Bamorara, fils de la vigne vierge ; nul ne doit et n'ose

manger de la chair de l'animal dont il est le descendant, ni se vêtir de sa peau, et si l'on ne peut éviter de le tuer, quand c'est une bête féroce, on ne le fait qu'en lui demandant pardon et en se soumettant à une cérémonie expiatoire : d'autres tribus, comme celle des Ouanikas, respectent les hyènes pour la même raison. Il semble qu'au Congo la même superstition soit en faveur, car certains poissons, certains oiseaux, certains quadrupèdes sont sacrés pour tel ou tel indigène.

Les Khonds de l'Inde se divisent en tribus de l'ours, du hibou, du daim. Les Kols du Chota-Nagpour sont fractionnés en peuplades désignées chacune par le nom d'un animal, anguille, faucon, corbeau ou héron, que l'on se garde de tuer et de manger. En Malaisie, des familles souveraines se vantent de descendre du crocodile, et c'est un crime capital que d'attaquer un de ces sauriens dans les domaines de ces radjas. Les Yakoutes de Sibérie partagent la croyance des Kols et de tant d'autres peuples sur leur descendance animale, et leur respect pour l'ancêtre de la tribu.

Aussi bien, une foule de peuples sauvages n'ont point honte de faire remonter leur origine à un couple d'animaux ou à l'union d'une femme et d'une bête. Les Thibétains croient avoir pour grand-père un singe et pour grand'mère une guenon. Les Aléoutes et les Chippeways se donnent un chien pour ancêtre ; certains Malais, les Orang-Benoua, font remonter leur généalogie jusqu'à des singes blancs ; les Gallas se disent fils des serpents. Quant à l'accouplement primordial d'une femme et d'un animal, c'est une légende répandue presque sur toute la surface du globe. Certaines tribus de Peaux-Rouges du Nord de l'Amérique donnent cette origine à l'humanité. Les Eskimaux racontent qu'une femme qui avait un chien pour mari eut dix enfants. Quand ils furent

devenus grands, elle leur commanda de manger leur père, puis elle les divisa en deux groupes et les renvoya en leur disant de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Cinq d'entre eux demeurèrent au Groënland ; mais les cinq autres, ayant reçu de leur mère la quille d'un vieux bateau, la mirent à la mer, où elle devint miraculeusement un navire sur lequel ils s'en allèrent vers le Sud et devinrent la souche des Européens. Les Aïnos de Iesso racontent à peu près de même l'origine des hommes : le premier être humain fut une femme qui vivait seule dans une île ; un jour, un chien y aborda à la nage et n'en sortit plus, ayant épousé la femme ; celle-ci donna naissance aux premiers hommes. Les Kirghises et les Ouïgours passent pour avoir une origine de même nature. Une princesse tatare, raconte-t-on, accompagnée de quarante suivantes, retrouva, après une longue promenade, son aoul dévasté, sa famille massacrée, et un seul chien rouge, reste de la tribu : cet animal s'unit aux quarante suivantes, qui donnèrent naissance chacune à un fils, et ces fils furent les ancêtres des Kirghises actuels. Les Chinois rapportent sur l'origine des *Kao-tche* (Ouïgours) une légende de même nature. Un prince hun avait deux filles si belles que dans son orgueil paternel il résolut de ne les marier à aucun mortel ; il les enferma donc dans une tour située au milieu d'un désert, en priant les dieux de les venir visiter ; la plus jeune des deux sœurs, dévorée par l'ennui, tomba amoureuse d'un vieux loup qui errait sans cesse autour de la tour, se donna à lui au bout d'un an, et devint mère d'enfants qui furent les premiers *Kao-tche*. Pour le fétichiste qui ne sépare point l'homme des animaux, ces unions qui nous semblent monstrueuses n'ont point un caractère si étrange, et le sauvage, comme nous l'avons vu, se fait plutôt gloire de son origine zoologique, surtout si son *totem* représente une bête puissante ou adroite.

Par contre, la croyance en la métamorphose d'hommes en bêtes n'est pas moins générale; les singes notamment passent pour des hommes dégénérés, ce qui n'est pas surprenant. Aussi trouvons-nous cette légende dispersée un peu partout : à Madagascar, chez les Serracolets, les singes sont des hommes qui ont commis des péchés ; à Akra, où on les appelle « serviteurs des fétiches », ils passent pour des hommes manqués lors de la création ; les Tlascaltèques du Mexique disaient que les hommes qui avaient échappé au déluge, étaient devenus singes, avaient perdu la raison et la parole que quelques-uns d'entre eux recouvrèrent plus tard. La Grèce est féconde en mythes où les dieux transforment les hommes en animaux, soit pour les punir, comme Lycaon changé en loup, soit pour les consoler de malheurs immérités, comme Philomèle et Progné qui devinrent le rossignol et l'hirondelle, comme Cycnos, l'ami de Phaéton, qui devint le cygne. Ce sont là autant de traces d'un fétichisme persistant à travers le temps et les races, en dépit de l'évolution théologique de l'humanité. Pas plus que d'autres religions, le polythéisme adorable de l'Hellade n'a pu se dégager dans le détail de ces vestiges tenaces d'un état intellectuel et moral antérieur.

Mais le fétichiste pur pousse la confusion jusqu'à considérer l'animal comme supérieur à lui. Les couches populaires au Pérou, non encore bien converties à la religion des Incas, adoraient les poissons et les lamas dont elles se nourrissaient, les singes pour leur adresse, les oiseaux de proie pour la portée de leur vue ; elles vénéraient les jaguars et les ours des Andes, seigneurs de ces contrées où l'homme n'était selon eux qu'un nouveau venu, presque un intrus. Dans toute l'Amérique du Nord, le castor si habile est l'objet d'un culte de la part des Peaux-Rouges. Dans le lac Huron, une île était consacrée au Grand Castor,

une montagne voisine passait pour sa demeure, tous les Indiens s'y rendaient en pèlerinage et lui soufflaient de la fumée de tabac pour lui rendre hommage. Chaque fois que ceux-ci partaient pour la chasse, ils ne manquaient pas non plus de faire cette offrande de fumée de tabac au Grand-Castor en marmottant quelque prière ou conjuration. Le bison, pour sa force prodigieuse, pour son utilité à tous les points de vue, était un être non moins sacré aux yeux des Peaux-Rouges. Un certain Grand Lièvre passait à son tour pour un être mythique, tout-puissant, créateur de la terre qu'il tira du fond de la mer sous forme d'un grain de sable ; les uns l'ont confondu ensuite avec le Grand Esprit Michabou, les autres, au contraire, l'appellent Atahocan et lui donnent précisément pour adversaire Michabou, dieu des eaux, qui le troubla dans l'œuvre de la création à ce point que le Grand Lièvre ne put faire que six êtres humains, d'où sont issus tous les hommes. La tortue ne joue pas un rôle moins éminent dans les fables cosmogoniques des Peaux-Rouges ; sur une tortue repose la terre, qui tremble lorsque la première remue. Dans une légende iroquoise, les poissons et les autres animaux aquatiques construisirent dans la mer, sur le dos d'une tortue, une petite île avec de l'argile qu'ils allèrent chercher au fond de la mer ; l'île s'étant agrandie peu à peu, elle devint la terre ferme actuelle, qui flotte sur l'océan sans bornes. Les Indiens de la Floride vénéraient le grand cerf mâle d'Amérique et le crocodile que les Cris se gardaient bien de tuer. Les Caraïbes tenaient pour fétiches des figures d'animaux, des parties de ceux-ci, telles que plumes, griffes, morceaux de peau, dents, os, etc., et les animaux eux-mêmes, crapauds, grenouilles, tortues et couleuvres. Chez les Moxos de l'Amérique du Sud, le jaguar était un dieu terrible, non moins révéré que le tigre dans les îles malaises ; ceux qui lui avaient échappé, mais

qu'il avait marqués de sa patte redoutable, devenaient des personnages saints, assurément chers au dieu jaguar qui les avait épargnés. Chez les Abipones, les sorciers pouvaient se transformer en jaguars et commettre sous cet aspect tous les forfaits les plus odieux. Dans toutes les tribus du Brésil et de la Plata, à côté du culte du jaguar, commun à toute la race tupi-guarani, on trouve la croyance en la vertu malfaisante de quelque animal qui était la cause des maladies et des malheurs qui leur arrivaient. On ne s'en défend qu'à l'aide d'amulettes faites de dents ou de griffes de singes, d'onces, etc. A Mexico, on trouvait partout des fétiches en forme d'animaux; du reste, dans le Chiapa, le peuple, malgré la domination successive des Aztèques polythéistes et des Espagnols chrétiens, en est resté encore au fétichisme primitif et adore ses *nagual* ou dieux fétiches, parmi lesquels se trouvent toute sorte d'animaux, oiseaux, mammifères ou amphibies. Dans l'île de Cozumel et du Yucatan, les indigènes avaient un culte spécial pour de grands simulacres d'ours, et Grijalva vit un lion (un puma) de marbre au sommet d'une tour (teocalli), à qui l'on sacrifiait des hommes et que l'on encensait de fumée de tabac. Au Nicaragua le cerf était particulièrement révéré ; Squier a trouvé dans le même pays des représentations de tigres, d'alligators, de grenouilles. A Huehuetan, sur l'océan Pacifique, le culte national s'adressait à une figure de tapir, animal qu'on ne retrouve plus dans cette région, et dont la figure devait être conservée en souvenir soit d'anciens temps, soit d'une antique patrie beaucoup plus méridionale. Enfin les Quichés du Guatemala, bien qu'ils soient chrétiens de nom, s'imaginent avoir chacun une bête pour patronne et protectrice.

Les singes ont particulièrement le don de passer pour doués d'une intelligence exceptionnelle; non-seulement le

nègre croit que ce sont de malins personnages qui ne veulent pas parler pour ne point travailler, mais au Sénégal et au Kordofan il en fait une espèce de génie. Le chien si fin, si remarquable, n'est pas pour le sauvage un être ordinaire ; il parlait autrefois et parlerait encore s'il le voulait. Les Kamtchadales, qui vénèrent tout ce qui les entoure, qui font des offrandes à la baleine qui passe pour qu'elle ne culbute point leurs canots, les Kamtchadales racontent que si les chiens ne parlent plus, c'est par fierté, depuis le jour où les parents du dieu Koutka ne répondirent pas à leurs interrogations. De même les Arabes, malgré leur islamisme monothéiste, estiment que le chat aux airs réfléchis et graves médite la loi de Mahomet et accompagne les croyants au paradis ; de son côté, le cheval, disent-ils, lit le Coran.

Mais, à côté de l'animal fétiche révéré pour son intelligence, nous voyons l'animal fétiche craint et conjuré pour sa force. Nous avons mentionné tout à l'heure le culte si étendu du jaguar ; nous avons parlé déjà du tigre, du crocodile, du requin ancêtre ou parent de l'homme. L'éléphant, par exemple, est tenu en haute vénération en Afrique ; nous savons déjà que les Cafres lui demandent pardon de le tuer. Au Dahomey, c'est un grand fétiche, et les chasseurs, après l'avoir abattu, sont forcés de se purifier de ce crime. Les fables de l'Inde nous montrent quelle place prépondérante il occupe dans l'esprit des races aborigènes du pays. Le culte, pour les éléphants blancs à Siam, bien que rattaché à la foi dans la métemptycose, n'en a pas moins une figure assez nettement fétichique ; l'éléphant blanc y est traité en roi, et certains de ces proboscidiens y ont été pourvus de charges officielles comme des hommes.

Les animaux féroces sont naturellement l'objet d'une vénération exceptionnelle. Partout le lion a été considéré

comme un dieu, aussi bien en Arabie qu'en Afrique, où le Mandingue qui en tue un, est d'abord maltraité comme s'il avait commis un crime de lèse-majesté, et n'est relâché et récompensé que lorsque les chefs de son village ont déclaré que le chef mort, c'est-à-dire le lion, était un chef ennemi. Le tigre n'est pas moins respecté au Nouveau-Calabar et dans l'archipel Indien ; là on le prévient quand les Européens lui tendent des embûches, et nul n'ose l'appeler par son nom. Cette peur d'offenser l'animal redoutable ou de l'attirer en parlant de lui ouvertement, se retrouve bien loin de la Malaisie, en Sibérie, où il faut se garder de parler de l'ours, et même en Europe, où il n'y a pas très-longtemps les bergers évitaient de parler du loup pour ne pas mettre leurs troupeaux en péril : « Quand on parle du loup, on en voit la queue » est un proverbe trop connu pour que nous insistions davantage. Revenons en Afrique, cette terre du fétichisme : à Akra, où chaque village a une bête différente pour fétiche, les hyènes sont sacrées ; les Hottentots du Cap ne tuent point le léopard, cela porte malheur, tandis qu'au Dahomey on est convaincu que les victimes de ce fauve jouissent dans l'autre monde d'un bonheur parfait. Non loin de là, toujours sur la côte de Guinée, ce sont les loups qui sont les grands fétiches.

Un soldat danois, raconte-t-on, ayant tué à la chasse un de ces animaux, il s'ensuivit un véritable soulèvement parmi les nègres, qui menacèrent le commandant du fort d'abandonner le pays si le sacrilége n'était point expié ; les indigènes prétendaient que sans cela ils seraient, eux et leurs enfants, sous le coup d'une vengeance des plus terribles de la part du fétiche mort. Le gouverneur leur rendit le cadavre de leur dieu enveloppé de toile, les combla de poudre et d'eau-de-vie, et comme, dans la cérémonie funèbre du loup, un des assistants que ses compa-

gnons avaient enivré fut tué d'un coup de fusil, on déclara que l'âme du loup était satisfaite et vengée.

Le crocodile n'est pas un des fétiches les moins en faveur dans le monde : en Afrique, à Bonny, par exemple et, autrefois en Egypte, dans les îles de la Malaisie, aux Philippines, où, quand ils le rencontrent, les indigènes jettent à l'eau tout ce qu'ils ont sur eux en le priant de ne point leur faire de mal, aux îles Fidji, d'où il a probablement disparu en réalité, le crocodile, soit en personne, soit en image, jouit d'une vénération extraordinaire : en Malaisie particulièrement on le fête en se promenant sur l'eau avec de la musique, et en lui offrant du tabac et des mets recherchés ; dans certaines localités on allait jusqu'à lui sacrifier des jeunes filles vierges ou des enfants ; aux îles Célèbes on en entretient dans les maisons comme des dieux domestiques, lares ou pénates. A Madagascar, île peuplée en partie de Malais, le crocodile passe pour doué d'une puissance surnaturelle ; on adresse des prières à ce grand saurien pour émouvoir sa pitié, et à l'aide de charmes on tâche d'obtenir sa protection ; quiconque brandirait une lance au-dessus d'un étang hanté par les crocodiles, commettrait un sacrilége qui lui coûterait la vie la première fois qu'il irait sur l'eau ; le crocodile est d'ailleurs tenu pour un grand chef ou pour l'incarnation d'un ancien prince du pays. On raconte au Sénégal que lorsque le crocodile s'est emparé d'une proie, il convoque ses parents et ses amis, et convient avec eux du jour où l'on fêtera la bonne aubaine.

Le requin est également révéré. Nous en avons déjà donné un exemple à propos des pirates malais ; il est aussi tenu pour un grand fétiche par les nègres guinéens. Bien d'autres poissons sont adorés aussi par les peuples sauvages ou par ceux chez qui subsistent encore des conceptions fétichiques. Aux îles Mariannes, l'anguille est considérée

comme sainte ; non loin de là, à l'île d'Yap (Carolines), on croît que deux petits poissons affrontés au fond d'un étang maintiennent la terre en équilibre et que si l'on a le malheur d'agiter l'eau de l'étang, les deux poissons peuvent s'effrayer, se croiser et causer ainsi des tremblements de terre. L'espadon et la bonite sont, pour certains noirs, des fétiches dont on n'ose manger la chair ; cependant, s'il arrive qu'ils prennent un espadon, ces nègres de Guinée ont grand soin de lui enlever sa longue protubérance osseuse, son épieu, qu'ils consacrent et adorent comme un fétiche ; après quoi, il est permis de manger de ce poisson.

Nous pourrions continuer longtemps cette revue des manifestations d'une zoolâtrie fétichique dans l'univers ; nous accumulerions aisément une foule d'exemples de ces phénomènes religieux ; mais nous devons nous borner. Toutefois nous examinerons encore deux sortes de cas d'adoration fétichique des animaux, à savoir : le culte des oiseaux et celui des serpents, qui ont une importance exceptionnelle et par leur étendue à peu près universelle et par leur intensité.

CHAPITRE VI.

LE FÉTICHISME DANS LA NATURE ANIMÉE (SUITE). LE CULTE DES OISEAUX ET DES SERPENTS.

L'oiseau a dû frapper vivement l'imagination de l'homme primitif. L'être pour lequel il n'est rien d'inaccessible, qui passe au-dessus de tous les obstacles, qui est en quelque sorte maître de l'atmosphère, n'a pu manquer de revêtir un caractère religieux et extraordinaire aux yeux de l'homme attaché à la terre, suant et peinant pour gravir les montagnes dont l'oiseau atteint les sommets les plus élevés en quelques coups d'aile, pour traverser les forêts épaisses dans les branches desquelles se jouent les oiseaux, pour passer les rivières, les lacs et les marais au-delà desquels ceux-ci vont se poser sans difficultés. La régularité des migrations des oiseaux voyageurs leur a fait attribuer une prescience surnaturelle. L'oiseau enfin, par la rapidité de son vol, par son vol lui-même qui en fait un habitant de l'espace, un messager céleste ou même un dieu de l'air, par la grâce de ses mouvements, par la mélodie de son chant et souvent par la beauté de son plumage, frappa vivement sans aucun doute l'imagination des premiers hommes et fut pour eux un être doué de facultés divines. C'est ainsi que prit naissance la science augurale, qui n'est qu'une forme secondaire d'une conception fétichique que nous retrouvons encore dans le respect persistant en Europe pour les hirondelles et pour les cigognes, dont la venue porte bonheur, tandis que ceux qui les molestent doivent s'attendre aux châtiments, aux malheurs les plus redoutables

et les plus certains. Tout le monde connaît la foi des anciens dans les présages tirés du vol des oiseaux. Or, qu'elle remonte aux aborigènes de l'Europe ou aux Aryas qui sur les bords de l'Indus attribuaient au gazouillement du *kapinjala* la bonne fortune de leur maison et dans les plaines de la Perse croyaient, comme nos paysans, que le chant héroïque du coq chasse les démons des ténèbres, cette croyance appartient essentiellement à l'ensemble des conceptions fétichiques. Mais l'humanité ne s'en est pas tenue là ; cherchant à s'expliquer des phénomènes naturels, la constitution de l'univers, elle a pris d'abord certains oiseaux pour auteurs des mouvements de l'atmosphère. C'est l'aigle gigantesque Hraesvelgr qui, dans la mythologie du Nord, produit la tempête en agitant ses ailes ; ce sont des oiseaux comme l'aigle, le faucon, le pic, qui, dans les mythes aryens, apportent le feu céleste sur la terre. Les Algonquins disaient que c'étaient des oiseaux qui causaient les vents et les trombes d'eau, et que les nuages étaient formés par l'agitation de leurs ailes. Chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, un oiseau joue le rôle prépondérant dans leurs cosmogonies bizarres. On ne saurait même pas très-bien distinguer si cet oiseau géant n'est pas le Grand Esprit, le Grand Manitou en personne, ou s'il est seulement le corps qu'il revêt pour accomplir son œuvre. Chateaubriand a bien représenté Kitchi-Manitou chevauchant à travers les nuées sur son oiseau favori, le Wakon ; ce dernier est un petit oiseau, gros comme une hirondelle, à la poitrine d'un beau vert, et dont les quatre ou cinq plumes de la queue longues trois fois comme le corps sont nuancées de vert et de pourpre. Beaucoup d'Indiens lui rendent les honneurs divins et Müller dit que pour un grand nombre d'entre eux il n'est rien moins que le Grand Esprit en personne. Chez les Leni-Lenape, chez les Cris par exemple, comme dans les tribus mingos, les Mandans, les Mœni-

tarris et les Assiniboines, l'oiseau manitou réside au plus haut des cieux, le tonnerre gronde quand il bat des ailes, de ses yeux sort la foudre et la pluie coule de son bec. Les Assiniboines veulent à toute force l'avoir vu et les Mœnitarris lui attribuent la création du monde. Les Côtes-de-chien et les Chippeways racontent qu'autrefois la terre était recouverte par les eaux et que le seul être vivant était un oiseau gigantesque qui, plongeant une fois dans l'Océan, en ramena la terre; celle-ci se couvrit d'animaux sur son ordre, puis l'oiseau s'envola et on ne l'a jamais revu. Pour les Dakotas, le tonnerre est un grand oiseau qui possède une nombreuse progéniture; c'est lui qui produit le coup de tonnerre, dont le retentissement est continué par ses enfants; le vieil oiseau est sage et bon, mais les jeunes oiseaux sont turbulents et malfaisants, et ce sont eux à qui l'on doit les mauvais effets de la foudre. Chez les Navajoes des montagnes Rocheuses, les auteurs des différents vents sont quatre cygnes placés chacun aux quatre points cardinaux. Les Ahts de l'île de Vancouver croient que le puissant oiseau Toutoutch réside au loin dans l'atmosphère et qu'il fait tonner en battant des ailes, sa langue est l'éclair fourchu; il y avait autrefois quatre oiseaux semblables qui se nourrissaient de baleines; un jour le dieu baleine Quawteah les amena à s'abattre sur lui et à enfoncer leurs griffes dans son dos; puis il plongea au fond de la mer, noyant ainsi l'un après l'autre trois de ces formidables oiseaux; le quatrième put seul s'échapper en s'envolant, et alla se réfugier sur une montagne lointaine où il est demeuré depuis lors. Dans l'Amérique centrale, l'oiseau Voc est le messager du dieu de la tempête et de l'orage, Hourakan (d'où notre ouragan). Le nuage orageux pour les Caraïbes était un oiseau qui lançait la foudre, comme ils lancent leurs flèches empoisonnées, par une sarbacane. Même conception chez les peuples de race tupi.

Il en est de même en Afrique parmi les Betchouanas et les Basoutos, en Asie chez les Karens de l'Indo-Chine, en Océanie dans plusieurs archipels polynésiens.

En dehors de ces oiseaux fantastiques, il y en a de réels qui sont l'objet d'un culte. Les Natchez et les Arkansas adoraient l'aigle, dont les plumes formaient l'étendard de guerre des Cris, et la décoration la plus glorieuse pour les Cherokis et les Dakotas. Une tribu de la haute Californie révérait particulièrement un vautour qu'on appelait Panes; un missionnaire catholique rapporte qu'on en élevait dans chaque village et qu'on en tuait un une fois par an en grande cérémonie; on avait bien soin de ne pas verser son sang et son corps était entièrement brûlé; les indigènes assuraient que c'était le même oiseau qu'on immolait tous les ans, et le même aussi qui était sacrifié dans chaque village; le dieu vautour renaissait donc de lui-même et jouissait de la faculté de la présence réelle dans toutes les cérémonies où il était l'hostie sacrée; rien de surprenant dans tout cela pour le missionnaire. D'autres tribus californiennes ont un culte pour les corbeaux, avec lesquels les sorciers peuvent converser.

Le hibou passait aux yeux des Aztèques, des Quichés, des Mayas, des Péruviens et des Araucaniens, comme à ceux des Algonquins, pour le maître de la mort et pour l'oiseau de la sagesse. Chez les Chippeways, le vent glacé du nord est causé par les battements d'ailes d'un hibou, tandis que la douce brise du sud est l'œuvre d'un papillon diapré, et le pont que les âmes des morts doivent passer pour arriver à la Terre des esprits s'appelle « le pont du hibou ». Les sorciers des Cris, des Arikaris et des Indiens des Antilles du temps de Colomb portaient des plumes et des images de hibou comme emblème de l'inspiration divine dont ils pouvaient être animés. Le fétiche national des Mesayas des rives de l'Amazone est l'oiseau

Buêqué, charmant sylvain au plumage rouge, vert et or.

Les Polynésiens ont, comme la plupart des peuples, conservé de nombreuses traditions fétichiques en plein polythéisme. Les Tahitiens, par exemple, éprouvaient encore un certain respect superstitieux pour le héron, le pivert, le martin-pêcheur. Aux îles Hawaii, c'était au corbeau qu'on rendait hommage, et les Maoris de la Nouvelle-Zélande tenaient le pivert pour un oiseau sacré. Les Singhalais adorent l'oie ; chez les Iakoutes, cet oiseau, le cygne, le corbeau sont vénérés chacun par une tribu particulière. La poule est l'objet d'une sorte de culte dans les tribus du haut Nil. A Ardra, à Benin, sur la côte de Guinée, certains oiseaux noirs sont considérés comme des dieux et une île du fleuve Ogoouaï, au Gabon, appelée « île fétiche », ne doit ce nom qu'aux nombreux pélicans sacrés qui l'habitent. L'antique Égypte, que nous ne connaissons bien qu'à partir d'une époque où son développement intellectuel et religieux avait dépassé officiellement la phase du fétichisme, n'en avait pas moins conservé sous une forme, épurée pour les classes supérieures, mais toujours terre à terre pour les masses, les vieilles superstitions des premiers âges. Tandis que les prêtres et les gens relativement instruits d'alors ne voyaient dans les animaux que des simulacres des divinités, le peuple adorait dans Apis un véritable taureau sacré, sans élever sa pensée beaucoup au delà. Par là, les colléges sacerdotaux gardèrent leur influence sur les masses : tandis que le prêtre offrait un vautour à l'adoration des fidèles qui respectaient le rapace pour lui-même, il se disait à lui-même que c'était Neith qu'il trouvait ainsi; tandis qu'il rendait un culte à un dieu solaire sous la forme d'un épervier, le peuple adorait cet épervier autant et peut-être plus pour lui-même que pour la divinité qu'il représentait. L'ibis blanc, le vanneau à aigrette demeuraient de véritables fétiches pour la foule ignorante, alors qu'ils n'étaient plus que

des emblèmes, des attributs de personnalités divines parfaitement distinctes et souvent d'un caractère très-élevé. Combien aussi d'habitants de l'Asie antérieure ne faisaient pas non plus de différence entre les colombes de Derketo et la déesse elle-même. La Grèce, terre sacrée du plus beau polythéisme auquel se soit soumis le plus noble rameau de l'humanité, la Grèce nous offrirait, si nous l'interrogions avec soin, plus d'une trace de vieilles superstitions fétichiques. La dévote Italie à son tour ne resterait pas muette : la huppe et le pic, d'oiseaux fétiches chez les aborigènes italiotes, sont devenus les dieux Pilumus et Picus sans dépouiller tout à fait leur plumage. C'est ce dernier qui conduisit les Sabins dans le Picenum, auquel il donna son nom, comme un corbeau mena Battus et une colombe les Chalcidiens à Cyrène, comme les Huns apprirent le chemin de l'Europe d'une biche, comme les Francs reçurent du même animal l'indication d'un gué dans le Mein, qui fut leur salut. Le pic, oiseau sacré en Italie, connaissait les vertus secrètes des plantes et savait où était la précieuse mandragore ; aussi fallait-il avoir grand soin de ne l'arracher que de nuit ; autrement le pic se serait jeté sur vous et vous aurait crevé les yeux. Chez les Serbes, il est encore considéré comme un utile indicateur de cours d'eau. Enfin, les Votiakes l'honorent et le prient de ne point détruire les forêts avec son bec. La pie à son tour a conservé chez nous un peu de son ancien caractère sacré, aussi attache-t-on dans certaines provinces, dans le Poitou, par exemple, une touffe d'aubépine et de laurier en l'honneur de la pie pour la remercier d'annoncer l'arrivée du loup par son cri : c'est ce qui s'appelle « porter la crêpe à la pie ». Le rouge-gorge est demeuré pour beaucoup de paysans européens l'oiseau porte-foudre, l'ami du tonnerre, comme le Wakon est celui de Kitchi-Manitou. Le coucou, chez les anciens et dans le monde germanique, a été le maître des saisons, le

guide des laboureurs, le prophète annonçant à l'homme combien il a encore d'années à vivre ; autant de fois il poussait son cri, autant de fois il restait d'années d'existence. En Suède, les jeunes filles l'interrogent de même pour savoir quand elles se marieront.

Mais pour revenir aux oiseaux conducteurs de peuples, signalons encore la perruche qui, souvenir d'une période païenne dans une nation musulmane, mena les Peuhls à la conquête des régions du haut Sénégal; citons l'oiseau Caracara, qui ordonna aux Mbayas de l'Amérique du Sud de ne point fonder d'établissements stables, mais bien d'aller piller les tribus voisines ; parlons enfin de la première forme du dieu mexicain Huitzilopochtli : alors que les Aztèques habitaient encore le pays d'Aztlan, un colibri appelé Huitziton leur apparut en criant : *Tihui ! Tihui !* « Partons ! Partons ! » et tous de suivre l'oiseau, d'obéir à son ordre et de descendre d'étape en étape jusque dans l'Anahuac. Aussi bien, un autre oiseau, le Quetzal, un perroquet probablement, fut un des éléments constitutifs de l'autre grande divinité mexicaine Quetzalcoatl, le perroquet-serpent.

Autant et plus que l'oiseau, le reptile, le serpent est aux yeux du fétichiste un être mystérieux, étrange, doué d'une puissance surnaturelle. Glissant silencieusement, il apparaît soudain et frappe d'étonnement et de terreur l'homme primitif; ses actions semblent déterminées par des motifs particuliers mais inconnus ; bien que de taille souvent petite, il fascine de son regard des animaux beaucoup plus gros que lui, et sa morsure est parfois mortelle pour tout ce qui vit et se meut sur le globe. Pénétrant dans les entrailles de la terre, il est en quelque sorte le véritable génie chthonien; il sait où sont les trésors cachés, les sources vives, et peut ainsi enrichir ceux qu'ils favorisent. A la fois terrible et bienfaisant, il est considéré tantôt

comme le maître et l'auteur du mal, tantôt au contraire comme un génie bienfaisant et protecteur. Tous les peuples, toutes les races l'ont adoré ou redouté comme un dieu, et la vénération fétichique du serpent s'est prolongée longtemps à travers les diverses phases de l'évolution humaine et dure encore aujourd'hui. M. Fergusson, qui a fait un livre sur le culte de l'arbre et du serpent (*Tree and Serpent Worship*), a voulu circonscrire sur un point l'origine de ce culte du serpent. Il s'est trompé à notre avis, et l'humanité tout entière dans la première période de son développement intellectuel a partout fait du serpent un animal surnaturel, supérieur à tous les êtres animés. Par toute la terre, nous rencontrons des traces de l'antique ophiolâtrie, sans qu'il soit besoin de les rattacher entre elles autrement que par l'analogie naturelle aux manifestations régulières d'un phénomène psychologique partout identique. Partout où il y a eu des serpents, on les a craints, on les a doués d'une volonté, d'une intelligence, d'une force surnaturelles, et on les a adorés.

Les légendes relatives aux serpents se rencontrent aussi bien en Europe qu'en Amérique ou en Afrique. Les génies familiers à Rome se présentaient sous l'apparence d'un serpent : *nullus enim locus sine genio est, qui per anguem plerumque ostenditur*. Près de Lavinium, une caverne située dans un bois sacré servait de temple à un grand serpent auquel des prêtresses vierges apportaient des gâteaux comme offrande. En Epire, un serpent descendant, disait-on, de Python, était honoré de la même manière et rendait des oracles. A Athènes, la religion d'Athéné s'était vraisemblablement superposée à un vieux culte pour le serpent-fétiche, puisqu'on en élevait deux avec un soin pieux dans les temples de l'Acropole. Aussi bien dans toute la Grèce, les génies locaux, anciens fétiches, anciens dieux chthoniens, étaient, comme en Italie, représentés

sous la forme de serpents. De nombreux monuments iconographiques nous les représentent ainsi venant consommer sur leurs autels les offrandes des fidèles. A Lébadée, à Sosipolis, en Messénie, les dieux locaux étaient des serpents. Nous ne parlerons pas en ce moment du grand serpent d'Epidaure, transporté plus tard à Rome, car loin d'être indigène en Grèce, il était venu de Syrie avec le culte d'Echmoun-Esculape. Mais, ce culte persistant du serpent-génie local, agathodæmon, s'est prolongé jusqu'à nos jours; Fauriel ne nous dit-il pas que les génies domestiques sont encore désignés dans les chansons et dans les contes grecs modernes sous le nom de *Drakos ?*

Les paysans slaves n'ont pas un moins grand respect pour les serpents ; c'est d'un bon présage en Russie quand un de ces reptiles s'établit dans une *isba;* les habitants ne manquent jamais de lui tenir du lait prêt pour boire, et estiment que le tuer serait un crime. Les peaux et les têtes de serpents ont des vertus curatives très-efficaces. Dans certaines parties de la Pologne, la même superstition existe encore ; les paysans y ont grand soin d'offrir des œufs et du lait à une sorte de serpent noir qui pénètre souvent dans leurs habitations et ils seraient désolés qu'on fît le moindre mal à ces reptiles; les enfants n'en ont pas peur, mais les caressent et boivent dans les mêmes vases. Les Vendes de Lusace croient que les serpents peuvent rendre service aux hommes, les aider à devenir rapidement riches, et ne demandent pour cela que de légères offrandes. Tout cela indique l'existence d'un vieux culte fétichique pour les serpents subsistant encore chez les Slaves. Les peuples de la famille lithuanienne étaient manifestement adonnés à une ophiolâtrie bien caractérisée; les Prussiens adoraient un grand serpent dans le temple de leur dieu Potrimpos ; les Lettons ne refusaient jamais du lait aux serpents qui se glissaient chez eux, et en Lithuanie chaque famille en

entretenait un dans sa maison comme dieu domestique on y sacrifiait autrefois des hommes aux serpents.

Grimm, dans sa *Deutsche Mythologie*, rapporte qu'une foule de contes existent dans la littérature populaire allemande, où les serpents jouent le rôle de bons génies. Dans les prés, dans les jardins, dans les maisons, on voit souvent pénétrer des serpents qui s'approchent des enfants avec une couronne d'or sur la tête qu'ils déposent à terre pour boire et qu'ils oublient souvent. Jamais ils ne font de mal à ces enfants, ils veillent sur eux au contraire, et si ceux-ci sont assez grands, ils leur découvrent des trésors. Tuer ces serpents porte malheur, l'enfant commence à dépérir et meurt. Tout un peuple de serpents, roi couronné en tête, avait l'habitude de hanter une étable où bêtes et gens étaient préservés de tout mal et prospéraient; un nouveau garçon de ferme eut la mauvaise inspiration de tuer le roi de ces serpents et ceux-ci disparurent ; depuis lors tout alla de mal en pis, jusqu'à la ruine complète. Une vachère recevait aussi matin et soir dans l'étable la visite d'une grosse couleuvre qui portait une couronne d'or sur la tête et à laquelle elle offrait chaque fois du lait chaud à boire; la vachère fut un jour forcée de partir subitement à la suite d'un grand malheur, la servante qui la remplaça ne vit plus la couleuvre, mais sur l'escabeau où on s'asseoit pour traire, trouva la couronne d'or avec ces mots : « en reconnaissance. » Elle la porta à sa maîtresse qui la fit remettre à la fille à laquelle elle était destinée, mais on ne revit plus la couleuvre. On raconte aussi que Charlemagne, à Zurich, avait fait suspendre une cloche à un mât et proclamer que tous ceux qui lui demanderaient justice de quelque offense vinssent sonner la cloche. Un jour qu'il était à table, la cloche se mit à retentir, sans qu'on pût voir qui l'agitait, mais comme la sonnerie continuait, on regarda attentivement

et on s'aperçut que c'était un serpent enroulé autour de la corde qui faisait tout ce bruit; l'empereur se leva et vint voir ce curieux spectacle; aussitôt le serpent de se laisser tomber à terre et de se diriger lentement vers les rives de la Limmath, tout en se retournant de temps en temps pour voir si Charlemagne le suivait; arrivé au bord de l'eau, il s'arrêta et on vit que le nid du serpent avait été pris par un monstrueux crapaud; l'empereur voulant rendre justice à tous, même aux animaux, fit saisir et tuer le crapaud, restituant ainsi son nid au serpent. Quelques jours plus tard, l'empereur étant encore à table, le serpent pénétra dans la salle du festin, bondit sur la table et vint déposer dans la coupe impériale une pierre précieuse énorme, puis il disparut.

C'est le propre de ces animaux de posséder des richesses, comme des couronnes d'or et des joyaux. Nous avons en France, notamment dans la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais et la Bresse, des légendes sur la vouivre (*vipera*) qui ont d'incontestables rapports avec les contes tudesques d'une part et avec certaines croyances celtiques de Cornouailles de l'autre. La vouivre est un serpent ailé qui la nuit semble tout en feu et qui porte sur sa tête une pierre précieuse ou un globe lumineux. Les uns disent que ce dernier est en même temps son œil unique avec lequel il voit tout et de tous les côtés; la vouivre a 60 à 70 centimètres de long et sa peau est d'un jaune pâle. On raconte à Condes (Jura), dit M. Monnier (*Traditions populaires comparées*), qu'un homme courageux et habile résolut un jour de s'emparer de l'escarboucle, œil du serpent-fée; il se cacha pour cela dans un cuvier hérissé de clous pointus à l'extérieur, placé par lui auprès de la source où la vouivre avait coutume d'aller se désaltérer; or, chacun sait que la vouivre, comme font les serpents des contes allemands de leur couronne, dépose son œil avant de se

pencher sur l'eau; notre homme profita donc du moment pour poser son cuvier sur la pierre précieuse; en revenant, le serpent aveugle alors ne la trouva plus et se précipita avec fureur contre l'objet qui recouvrait son œil, mais en se heurtant à plusieurs reprises aux pointes acérées qui le recouvrait, il se blessa mortellement et périt; l'homme ne profita guère de son trésor, car il mourut le lendemain et la pierre disparut. Maintes localités pittoresques ou sauvages passent pour la demeure de vouivres dans la région que nous avons indiquée. En Normandie, on raconte des histoires analogues sur des dragons qui n'ont qu'un œil qu'ils déposent au bord de la source où ils boivent. On prétend aussi en Sologne que tous les ans, le 13 mai, tous les reptiles du pays se réunissent au bord d'un étang et font un gros diamant avec une espèce de liqueur très-brillante qu'ils ont sous la langue.

Chez les Celtes de Cornouailles, on croyait pouvoir se préserver de la piqûre des vipères au moyen de pierres talismaniques que ces reptiles produisaient eux-mêmes : c'était la *milpreve*, qui se formait à la façon du diamant des serpents de Sologne; c'était un anneau de couleur bleue avec une figure de serpent dessinée dessus en jaune et sorti de la respiration combinée des vipères réunies en grand nombre; l'eau dans laquelle l'anneau avait trempé était un remède souverain contre le venin. Une des superstitions les plus répandues autrefois, consistait à croire qu'à la veille du solstice d'été tous les serpents se réunissaient et, en sifflant tous ensemble, arrivaient à former une bulle qui se durcissait et devenait un charme auquel celui qui en devenait possesseur devait une richesse considérable. Suivant une légende assez semblable à celles qui ont cours en Allemagne, un enfant, qui mangeait ordinairement son pain et son lait à la porte de la chaumière maternelle, fut surpris partageant son repas avec une

vipère ; celle-ci venait régulièrement tous les jours et ne faisait point de mal à l'enfant, qui la caressait. La mère, épouvantée et contrainte cependant de laisser chaque jour son enfant seul pendant qu'elle allait travailler aux champs, l'entoura d'un rameau de frêne, arbre qui fait fuir les serpents, et la vipère ne reparut plus, mais l'enfant commença dès lors à dépérir et mourut bientôt.

Nous rencontrons encore de véritables serpents-fétiches chez les Lapons, les Finnois et les Kalmouks. Ainsi l'Europe entière nous présente une ophiolâtrie générale et persistante. Ce culte du serpent, dans certaines nations, prit une extension sérieuse, et comme, ainsi que nous le verrons plus tard, les mythes aryens ne contiennent guère de détails semblables sur les serpents, au moins envisagés comme de bons génies, agathodémons, nous sommes bien tentés de voir, dans cette superstition étendue, la trace de l'ancienne religion des indigènes anaryens de l'Europe. Les Lombards, bien que de langue germanique, avaient conservé ce culte jusqu'après leur conversion au christianisme. Les actes des saints nous en donnent la preuve dans la vie de saint Barbatus : le roi Romuald et ses courtisans, tout en suivant en public les cérémonies chrétiennes, n'en adoraient pas moins en secret une image de serpent en or. Pendant l'absence du roi, Barbatus le demanda à la reine Théodorada, et à force d'obsessions finit par l'obtenir ; il la fit fondre et en fit façonner un calice et une patène à l'aide desquels il administra les sacrements à Romuald dès son retour ; après quoi, il lui dit d'où provenaient les vases sacrés ; le roi s'inclina et reconnut l'inanité de son dieu ; mais un des assistants eut l'audace de dire que si sa femme s'était conduite comme la reine, il lui eût sur l'heure tranché la tête. Il n'est pas invraisemblable que la guivre qui se trouve dans les armoiries de Milan, ville lombarde, ne tire son origine du serpent sacré des Lombards : *guivre*

est une forme romane de *vipera*, nom sous lequel est désignée dans la *vie des saints*, l'idole détruite par Barbatus.

Si nous tournons les yeux vers l'Inde, nous y trouvons encore le culte du serpent répandu sur un vaste espace et excessivement intense. Dans toutes les légendes hindoues, les nagas jouent un rôle considérable, non point en tant qu'animaux mais en tant qu'êtres raisonnables, parlant et agissant comme les hommes. Or, il n'est pas douteux que cette ophiolâtrie accentuée n'appartienne point à la mythologie aryenne, mais qu'elle est d'origine indigène, dravidienne ou autre. L'Arya primitif n'a guère connu le serpent que comme un être malfaisant, un démon atmosphérique, une personnification des phénomènes pernicieux, il ne l'a guère tenu pour un bon génie familier, et les peuples indo-européens qui l'envisagent sous cet aspect ont très-probablemeut emprunté cette conception superstitieuse aux populations fétichistes qui peuplaient avant eux les contrées dont ils firent la conquête. En Europe, les mythes où les serpents exercent leur action favorable n'ont pas pour la plupart dépassé le cercle des croyances populaires, ou si le reptile a été associé, comme à Athènes, au culte d'une divinité supérieure, il est demeuré tout à fait au dernier plan ; concession évidente faite à la foi des autochthones. L'Inde, au contraire, a été le théâtre d'une réaction puissante de la vieille mythologie fétichique des aborigènes sur le polythéisme aryen. C'est le civaïsme qui est sorti de cette réaction théologique amenant avec lui toutes les anciennes superstitions et avec elles les serpents-fétiches des époques primitives.

Pas plus que les Aryas de l'Inde, les Eraniens de race pure, Baktriens et Perses, n'apportèrent avec eux le souvenir du culte fétichique du serpent protecteur. Pour eux, comme pour leurs ancêtres, le serpent était l'ennemi, l'incarnation et la créature du mauvais principe, L'*Ahi* des

hymnes védiques, immense reptile symbolisant les nuées de l'orage, se retrouve dans l'*Azhi Dahâka* de l'Avesta, le *Zohak*, prince aux deux têtes de serpent placées sur les épaules du Chah-Nameh. Mais on n'est pas éloigné de croire que les Mazdéens se heurtèrent dans leur marche au sud-ouest à des populations adonnées à l'ophiolâtrie. Leurs voisins de Mésopotamie adoraient sans conteste un grand serpent; bien qu'il soit plutôt un roman de mœurs et d'aventures, le livre de Daniel en fait foi : « il y avait un grand dragon en ce lieu et les Babyloniens l'adoraient. » D'autres Sémites, les Hébreux, ne vénéraient pas moins le serpent d'airain que Moïse lui-même avait élevé dans le désert ; ce culte, qui se prolongea jusqu'à la fin du royaume d'Israël, proscrit parfois par quelque roi piétiste, n'était autre que celui d'Echmoun, dont les Grecs firent plus tard Asklepios, adoré sous la forme d'un gros serpent à Epidaure. Toutes ces données appartiennent sans doute à la période polythéiste, mais la confusion entre l'individualité divine et un animal peu distinct d'un fétiche témoigne de la persistance invincible des idées fétichiques dans les classes populaires.

Quant à l'Egypte, Hérodote nous y signale expressément (II, 74) le culte de la vipère cornue, rendue inoffensive probablement par l'ablation des crochets à venin. L'urœus y ornait les diadèmes des dieux et des rois; enfin un génie familier, Chnouphis, que les Grecs confondaient avec leur Agathodæmon, y était représenté sous la forme d'un serpent barbu. Ce même culte a, d'ailleurs, continué, paraît-il, jusqu'à nos jours, et dans la haute Egypte et en Abyssinie. Les anciens Egyptiens avaient aussi un serpent mythique, Apapi ou Apophis, qui habitait les régions infernales; mais, pas plus que le serpent qui se mord la queue chez les Phéniciens, emblème du monde, pas plus que les serpents-démons de l'orage, *Ahi*, *Vrtra* et *Azhi-Dahâka*, chez les

Aryas, pas plus peut-être que Iörmundgandr, le serpent de Midgard qui dormait au fond de la mer pour les Scandinaves et qui causait les tempêtes en se remuant, Apapi n'a conservé un caractère fétichique suffisamment accentué pour que nous en parlions davantage dans ce chapitre.

L'Afrique semble la terre réservée au culte du serpent, et notamment l'Afrique occidentale. De la Gambie au fleuve Orange, il règne et domine d'une façon à peu près incontestée. Partout on le regarde comme un dieu bienfaisant, on le soigne, on l'aime ; c'est à lui qu'on demande de la pluie, des remèdes contre les maladies, une protection contre toute espèce de calamités. Nul n'oserait faire mal aux serpents-fétiches, et si quelque imprudent le tentait, la mort seule serait digne d'un tel sacrilége. On raconte que des matelots anglais s'étant permis de tuer un serpent qui avait pénétré dans la maison qu'ils habitaient, furent massacrés impitoyablement et la maison fut brûlée avec leurs cadavres. Il faut dire que les serpents-fétiches sont tous d'espèces inoffensives. On les entretient dans des maisons construites exprès et on leur apporte des porcs, des moutons, des chèvres, de la volaille, des légumes, etc., dont naturellement leurs prêtres font leur profit. Les noirs n'aiment pas qu'on parle mal du serpent, et un voyageur hollandais, Bosman, n'avait pas de meilleure façon de se débarrasser des importuns, sur la côte de Guinée, que de plaisanter les indigènes à l'endroit de leur fétiche, ceux-ci s'enfuyaient aussitôt en se bouchant les oreilles.

C'est surtout à Whidah, port du Dahomey, autrefois capitale d'un royaume indépendant, que le culte du serpent se montre avec la plus grande intensité. Les fétiches de ce pays sont de grosses couleuvres de 1 à 3 mètres de long ; « ils ont, dit M. Répin (*Tour du monde*, t. VII, p. 72), le corps cylindrique, fusiforme, c'est-à-dire un peu renflé au milieu et se terminant insensiblement par

une queue formant le tiers à peu près de la longueur totale de l'animal. La tête est large, aplatie, triangulaire, à angles arrondis, soutenue par un cou un peu moins gros que le corps. Leur couleur varie du jaune clair au jaune verdâtre, peut-être selon leur âge. Les uns (c'est le plus grand nombre) portent sur le dos dans toute leur longueur deux lignes brunes, tandis que d'autres sont irrégulièrement tachetés. Ces différents caractères me font penser qu'ils appartiennent tous aux diverses espèces de reptiles non venimeux que Linné avait rassemblées dans les familles des pythons et des couleuvres..... Quoi qu'il en soit, le nombre de ces animaux, lors de ma visite, pourraient bien s'élever à plus d'une centaine. Les uns descendaient ou montaient enlacés à des troncs d'arbres disposés à cet effet le long des murailles ; les autres, suspendus par la queue, se balançaient nonchalamment au-dessus de ma tête, dardant leur triple langue et me regardant avec leurs yeux clignotants ; d'autres, enfin, roulés et endormis dans les herbes du toît digéraient sans doute les dernières offrandes des fidèles... Il n'est pas rare de voir dans les rues de la ville quelques-uns de ces animaux sacrés promenant leurs loisirs. Quand les nègres les rencontrent, ils s'en approchent avec les plus grandes marques de respect et en se traînant sur les genoux, les prennent dans leurs bras avec mille précautions, s'excusant de la liberté grande et les reportent dans leur temple, de crainte qu'il ne leur arrive quelque fâcheux accident. Malheur à l'étranger imprudent ou ignorant qui les maltraiterait, il payerait cet outrage de sa vie ! »

M. Répin rapporte à ce sujet l'affaire grave, suscitée quelques années auparavant par le meurtre d'un de ces fétiches, dont un employé de la factorerie française, nouvellement débarqué, s'était rendu coupable ; heureusement le fait s'était passé dans la cour du fort, et on put le tenir à peu près caché, non sans avoir chèrement acheté

le pardon des prêtres irrités ; si le crime avait été commis en public, le malheureux employé eût subi à coup sûr le sort des matelots anglais dont nous avons parlé plus haut. Le président de Brosses, qui parle longtemps des serpents de Juidah (Whidah) dans son livre sur les dieux fétiches, signale également le massacre des Portugais à la suite d'un semblable sacrilége dont l'auteur avait été un de leurs compatriotes. Cet homme avait saisi et enfermé dans une caisse un de ces serpents sacrés, mais en passant la barre qui s'étend le long de cette partie de la côte d'Afrique, sa barque avait chaviré et il s'était noyé ; les bateliers nègres avaient remarqué avec quels soins jaloux il surveillait une caisse qu'il emportait, et s'étaient bien gardé de ne pas la retirer de l'eau ; l'ayant ouverte, ils y avaient trouvé leur fétiche, et ameutant la population, ils s'étaient jetés sur les comptoirs portugais et avaient tout tué, tout saccagé pour venger ce crime. Vers la fin du dix-septième siècle, la plupart des porcs de Whidah avaient été immolés par les noirs fanatisés, parce qu'un de ces animaux, appartenant aux Hollandais, avait dévoré un serpent fétiche.

Le peuple de Whidah n'avait pas toujours été adonné à ce point à l'ophiolâtrie. L'origine de la prépondérance de ce culte est celle-ci ; au moment où les habitants de Whidah allaient livrer bataille à l'armée d'Ardra, le dieu de celle-ci, un énorme serpent, la quitta et passa publiquement dans l'autre camp, où il fut accueilli par de grandes manifestations de respect et de joie ; surexcités, fanatisés, les guerriers de Whidah eurent facilement raison de ceux d'Ardra, découragés d'ailleurs par la désertion de leur fétiche, qui devint celui de Whidah à partir de ce moment. On rendit à ce gros serpent des honneurs extraordinaires, on lui bâtit un temple, on lui consacra des jeunes filles pour le servir. Il devint un fétiche si redouté,

que les grands prêtres seuls pouvaient le contempler ; la vue en était interdite au roi lui-même. Malgré la conquête de Whidah par le roi de Dahomey, le culte du serpent n'a guère changé depuis que de Brosses le décrivait au siècle dernier. Les serpents que vit M. Répin passent pour les descendants du transfuge d'Ardra qui, dit-on, est immortel ; ces fétiches secondaires se laissent voir de tous et ne sont pas confinés dans leur sanctuaire..

Quant à la consécration de jeunes filles au serpent, elle continue comme autrefois. De Brosses et M. Répin décrivent, presque dans les mêmes termes, la façon dont on recrute les colléges de prêtresses. A certaines époques de l'année, les vieilles féticheuses parcourent le pays et enlèvent les petites filles de huit à dix ans qu'elles rencontrent et les emmènent dans leurs cases ; là elles leur font subir un assez long noviciat, puis, quand elles sont nubiles, elles sont fiancées au serpent et deviennent des féticheuses à leur tour.

Le Congo ,tout entier fétichiste, n'oublie pas les serpents dans son adoration générale de tous les êtres, de tous les objets qui existent dans l'univers. Aussi bien, tous les voyageurs s'accordent à dire que l'ophiolâtrie est répandue dans toute l'Afrique occidentale. C'est de là que les nègres esclaves l'ont emportée avec eux aux Antilles et aux États-Unis, où la secte du Vaudou a compté et compte peut-être encore de nombreux et secrets adhérents. Le fond de la religion du Vaudou est le culte de la couleuvre ; les mystérieuses cérémonies en sont de véritables bacchanales, des orgies mystiques aussi abominables que cruelles ; l'ardeur sensuelle et la férocité du tempérament africain s'y donnent un libre cours, et en l'honneur du serpent sacré on verse le sang de victimes humaines, on s'abandonne aux élans affreux d'une promiscuité bestiale. C'est à bon droit que les autorités recherchent et punissent les membres de

cette coupable association, impossible à supporter dans tout état civilisé.

Toutefois, si les noirs d'Afrique ont apporté avec eux de leur brûlante et sauvage patrie le culte du serpent en Amérique, il ne l'y ont certes point introduit. La plupart des races américaines se livraient à l'ophiolâtrie bien avant la découverte du nouveau monde, et dans les cérémonies religieuses comme dans les mythologies du continent transatlantique, les reptiles occupent une place importante.

Le redoutable serpent à sonnettes était celui qui était le plus en faveur. Venimeux au plus haut degré, mais lent à l'attaque, le bruit qu'il fait en marchant, le pouvoir fascinateur dont il jouit, le goût qu'il manifeste pour la musique, et la propriété qu'il partage du reste avec d'autres de ses congénères de changer de peau à chaque saison, paraissant ainsi immortel, tout le désignait à l'adoration des Peaux-Rouges. Il était à leurs yeux le père et le roi des serpents; il pouvait susciter ou calmer les tempêtes. Certaines tribus se gardaient bien de le tuer. On conte à ce propos que les Shawnis de la vallée du Wyoming, irrités contre les blancs, avaient résolu d'assassiner le comte de Zinzendorf, fondateur de la secte des frères moraves, qui était venu prêcher sa religion chez eux. Un soir, quelques guerriers se glissèrent jusqu'à la cabane où était le missionnaire et, avant de le frapper, examinèrent ce qu'il faisait : il était assis auprès de son feu à la lueur duquel il lisait sa Bible ; sur ces entrefaites, voilà qu'un crotale rampa jusqu'à lui, passa entre ses jambes et s'enroula frileusement auprès du foyer sans lui faire du mal; à cette vue, les Shawnis furent frappés d'admiration et se retirèrent convaincus que l'homme qu'avait visité et épargné le terrible et divin reptile, était un être sacré qu'ils respectèrent et vénérèrent depuis lors.

D'autres tribus ne sont pas aussi respectueuses pour le

serpent à sonnettes ; elles le tuent sans remords ; toutefois elles ont bien soin de ne point le faire sans lui avoir auparavant adressé toute sorte de compliments et offert un peu de tabac, après quoi on lui brise la tête, et de sa peau on fait une précieuse et puissante amulette.

Une légende semblable à celle de la vouivre était très-répandue chez les Hurons, les Algonquins, les Cris et les Cherokîs. Il s'agissait d'un énorme serpent dont la tête était armée d'une corne qui perçait tout ce qu'elle rencontrait ; un morceau de cette corne était un talisman, dont le possesseur réussissait dans toutes ses entreprises. Les Cris prétendaient que ce grand serpent habitait au fond d'un lac dont les vieillards le faisaient peu à peu sortir par des incantations, ce qui permettait de lui couper sa corne, si on en avait le courage. Les Cherokîs racontaient de leur côté que dans les montagnes vivait le roi des crotales, entouré de sa cour, et couronné d'une pierre brillante et douée des vertus magiques les plus intenses. Tous ceux qui avaient osé chercher à la lui ravir, avaient péri sous la piqûre des venimeux sujets du roi. Un homme, plus habile cependant que les autres, se revêtit complétement de cuir et, malgré les sifflements et les morsures des reptiles qui ne pouvaient l'atteindre, il parvint jusqu'au roi des serpents et lui arracha son joyau, qui devint le talisman national des tribus des Cherokîs.

Les Caraïbes croyaient également que, dans une profonde vallée au centre de la Dominique, habitait un monstreux serpent qui portait sur la tête une escarboucle étincelante ; celle-ci illuminait d'une façon extraordinaire les rochers d'alentour, quand la bête buvait, car en temps ordinaire elle était recouverte d'une sorte de paupière. Nous ne voulons établir aucun rapport entre les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord et les Caraïbes d'origine méridionale. Nous n'avons garde non plus de vouloir rattacher ces deux races

américaines à quelque race préhistorique européenne, qui aurait inventé tous les mythes de serpents couronnés, de vouivres à pierrerie qu'on a vus plus haut. Bien au contraire, si nous insistons sur ces analogies, c'est pour combattre tout essai de rapprochements hasardeux et pour déclarer que dans notre pensée les procédés intellectuels de l'humanité ne sont pas tellement différents selon les races que des ressemblances pareilles, mais tout à fait fortuites, ne puissent se manifester fréquemment.

Si nous portons maintenant les yeux vers les tribus des bords septentrionaux du Pacifique, nous trouvons une série de mythes à peu près pareils. Les Apaches tiennent les serpents à sonnettes pour des êtres surnaturels, mais malfaisants.

« Les Piutes de la Nevada, dit M. Bancroft (*Native Races of the Pacific States*, t. III, p. 135), ont une divinité ou un démon sous forme de serpent qu'ils supposent exister encore dans les eaux du lac Pyramide. Quand le vent souffle sur les neuf îles du lac, il forme sur les eaux les tourbillons et les remous les plus fantastiques, même lorsque la surface générale du lac est passablement calme. C'est, disent les Piutes, le diable-serpent qui fait bouillir l'eau du fond comme une marmite; c'est le vieux serpent cherchant quelqu'un à dévorer, et pas un indigène en possession de ses cinq sens ne se dirigerait alors vers ces ondes troublées. Dans les villes des Pueblos, parmi les Pecos particulièrement, il y avait autrefois un énorme serpent que l'on croyait sacré et qui, d'après certains récits, était nourri de la chair de ses adorateurs... Ce serpent passait pour être en rapport avec Montezuma et avec les phénomènes de la pluie : on l'appelle souvent *serpent d'eau;* il fut décrit à Whipple comme étant aussi gros que le corps d'un homme, et d'une longueur excessive, glissant sur l'eau lentement avec de longues ondulations. On le

représenta à Mœllhausen sous la forme d'un grand crotale, exerçant son influence sur la mer, les lacs, les fleuves et la pluie ; plus gros que plusieurs hommes ensemble et plus long que tous les serpents du monde, il se mouvait suivant de grandes courbes et détruisait les méchants. Les Indiens des Pueblos lui demandaient de la pluie et vénéraient sa mystérieuse puissance. Un peuple appelé Tahus par Castañeda, établi à ce qu'il semble dans le Sinaloa près de Culiacan, regardait certains grands serpents avec des sentiments de grande vénération, sinon d'adoration. Ces reptiles paraissent avoir été tenus en grand respect au Yucatan. En 1517, Bernal Diaz remarqua des figures de serpent dans un temple qu'il vit à Campêche, et Juan de Grijalva trouva, vers la même époque, des images semblables à Champoton, parmi d'autres idoles d'argile et de bois. »

Le culte des serpents vivants a été signalé aussi au Guatemala. Chez les Zacatecas, on leur sacrifiait des victimes humaines.

On sait quel rôle jouaient les serpents dans les représentations du culte au Mexique et dans l'Amérique centrale. Le mot de *coatl*, serpent, se retrouve dans les noms d'une foule de dieux et de déesses. Toutefois, nous devons négliger ici tout cet ensemble de faits mythologiques qui touche de trop près au polythéisme pour que nous l'en puissions détacher. Disons néanmoins que plus d'un mythe mexicain a une origine encore assez clairement fétichiste pour qu'on ne puisse s'y méprendre. C'est ainsi que la mère du genre humain Cihuatcoatl, la femme-serpent, nous reporte à la vieille croyance en une origine animale de l'homme. En revanche, les serpents que Huitzilopochtli chez les Aztèques et Tlaloc chez les Toltèques portaient à la main semblent bien, suivant l'opinion de M. Brinton (*Myths of the New-World*, p. 118), n'être que le symbole

de l'éclair et de la foudre. Les Algonquins croyaient bien du reste que le premier était un serpent de feu vomi par le Manitou et prétendaient trouver souvent de ces reptiles sous les arbres que le tonnerre avait frappés. Les Shawnis disaient que le roulement de la foudre n'était autre que le sifflement du grand serpent. Ailleurs, il y a lieu de croire que le soleil était représenté sous la forme d'un serpent enroulé sur lui-même. Mais il n'en est pas moins positif que les aborigènes de l'Amérique centrale avaient été primitivement adonnés à une ophiolâtrie bien caractérisée, comme le prouve le nom mexicain, *teotcacozauhqui*, du serpent à sonnettes. Ce reptile s'appelait aussi *Yolcuatl*, ce qui était en même temps un des surnoms du dieu Quetzalcoatl, le perroquet-serpent. Enfin la grande divinité des Otomis, Mixcoatl, était un dieu ophidien.

Quand nous avons dit tout à l'heure que le culte des aborigènes de l'Amérique centrale avait été d'abord celui des serpents, lequel avait exercé son influence sur la religion des envahisseurs toltèques et aztèques, nous avions en vue les Mayas, dont le dieu national, Votan, dut être en principe un dieu serpent, un fétiche. « Non-seulement son image montre qu'il tient en partie de cette espèce, non-seulement il s'appelle le fils du serpent, non-seulement il se glisse dans un trou de serpent, mais même dans les documents qui lui sont attribués, Votan lui-même cherche à montrer qu'il est un serpent, une couleuvre (J-G. Müller, *Amerikanischen Urreligionen*, p. 487). » Adoré à Chiapa, à Soconusco, au Guatemala, par des peuples relativement avancés en civilisation, il devint un dieu anthropomorphe, pivot d'une religion polythéiste. Mais parmi les tribus Mayas demeurées sauvages, le culte fétichique des plantes, des animaux et du grand serpent Votan a persisté.

Sur les hauts plateaux de Bogota, le peuple civilisé des Muyscas avait conservé le culte des serpents, dont on

promenait les images dans certaines processions. Les tribus fétichistes du Pérou adoraient les serpents, avant la conquête du pays par les Incas; même après cette grande révolution à la fois religieuse, politique et sociale, la conception du génie de la terre, maître des trésors cachés, sous la forme du reptile qui semble hanter les régions souterraines dont il sort et où il rentre avec une soudaineté terrifiante, était demeurée intacte. Le dieu des richesses était représenté comme un crotale cornu et poilu, à la queue d'or ; on le disait descendu du ciel à la vue de l'armée de l'Inca. Aussi bien un de ces princes prit-il pour armoiries deux serpents entrelacés. On dit néanmoins que c'était là le totem ou le blason d'anciens rois du pays, ce qui nous paraît assez vraisemblable. Enfin, un serpent de pierre était l'objet d'une adoration persistante dans un édifice qu'on désignait comme la maison des serpents.

Quand Alvarez voulut passer du Pérou au Paraguay, raconte Charlevoix, il vit « le temple et la résidence d'un monstrueux serpent que les habitants avaient choisi pour dieu et qu'ils nourrissaient de chair humaine. Il était aussi gros qu'un bœuf et avait vingt-sept pieds de long, la tête très-grande et les yeux très-féroces, quoique petits. Les mâchoires étaient armées de deux rangées de crocs recourbés. Son corps entier, excepté la queue, qui était lisse, était recouvert d'écailles rondes d'une grande épaisseur. »

Chez les Guaycurus, nous trouvons un serpent fétiche du nom d'Anaconda. Au Brésil, on révérait un grand serpent caché au fond des bois; c'était une espèce de python de treize pieds de long qui suivant les indigènes rendait des oracles. On retrouve encore dans ces régions des dessins de serpent, comme en Guyane et sur les bords de l'Orénoque. Pour les peuplades de ces contrées, comme pour les anciens Caraïbes, les amulettes et les idoles en forme de reptiles ont des vertus extraordinaires.

ce qui exaspéra tellement les autres concurrents, qu'ils les attaquèrent et les forcèrent à se réfugier sur les plus hautes cimes de la forêt, d'où ils jugèrent prudent de ne plus descendre. Interrogé sur la disparition des éléphants de la côte de Guinée, un noir raconta avec conviction que ce n'était pas de la faute de ses compatriotes; mais que les éléphants, ayant su que les blancs désiraient leurs défenses, déclarèrent qu'ils ne les livreraient que contre de l'eau-de-vie; qu'après s'être dépouillés de leur ivoire et avoir bu l'eau-de-vie, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus rien, ce qui les plongea dans un profond désespoir et qu'ils se tuèrent les uns les autres.

La plupart des fables célèbres qui nous ont été transmises par Ésope, Phèdre et La Fontaine ont une origine qui se perd dans la nuit des temps. De savants travaux ont été publiés sur ce sujet et on a suivi la trace de leur passage jusque dans l'Inde, où des recueils, comme le Pantchatantra et l'Hitopadesa, ne sont remplis que de contes d'animaux parlant et raisonnant. Or, on a supposé, non sans raison, que toute cette littérature essentiellement populaire pouvait bien être de création dravidienne, qu'elle pouvait avoir pour auteur les aborigènes de l'Inde, dont les représentants actuels sont encore puissamment imbus d'idées fétichiques. C'est au moins un aperçu ingénieux et que semble confirmer l'étude des fables courantes chez les peuples les plus sauvages, comme les Boschimans.

Enfin, et pour terminer une étude aussi longue, nous rappellerons le célèbre *Roman du Renard*, qui a fait les délices de l'Europe du moyen âge et qui fait encore celles des curieux. Il est vrai que, pour la plupart des traits, l'apologue est évident, et que la confusion de l'homme avec l'animal est intentionnelle. Mais il n'est pas moins certain que plusieurs passages sont empruntés à de vieilles traditions qui remontent bien loin au-delà des temps historiques. Partout,

du resté, on retrouve l'histoire du loup Isangrin dupé par maître renard. M. Bleek a écrit là-dessus un livre curieux, *Reinecke Fuchs im Süd-Africa* (le roman du Renard dans l'Afrique australe); les mille tours que jouent les renards des contes japonais prouvent que l'esprit humain s'est exercé sur le même ordre d'idées au fin fond de l'extrême-Orient. Dans un conte basque, Acheria, le renard, s'associe avec le loup pour voler au berger un pot de lait caillé : tandis que le loup fait courir berger et chiens, le renard s'empare du pot, met de côté la crème qui est restée dessus et mange le reste, après quoi il remplit le vase de boue qu'il recouvre de la crème; quand le loup revient il lui donne le choix entre le dessus et le fond, qui, dit-il, est le meilleur; le loup n'hésite pas, il abandonne le dessus au renard qui lape la crème et laisse la boue à son camarade. Mais tout cela commence à sortir du domaine de la mythologie; c'est pourquoi nous ne pousserons pas plus avant dans cette voie, et reviendrons aux diverses manifestations du fétichisme.

CHAPITRE VII.

LE CULTE FÉTICHIQUE DES MANES, DES ANCÊTRES ET DES ESPRITS.

En même temps qu'il croit découvrir dans toute la nature inanimée, dans les plantes et dans les animaux une volonté consciente d'elle-même, une âme, le fétichiste ne manque pas d'en attribuer une également à l'homme. Cette croyance en quelque chose d'inhérent à notre personnalité, qui survit à cette existence ou qui la continue dans un autre monde, paraît universellement répandue dans l'humanité et avoir pris naissance avec elle. A coup sûr, l'âme telle que la conçurent les premiers hommes, telle que la conçoivent encore une foule de peuples sauvages, barbares ou même qui passent pour être civilisés, n'est rien moins que ce pur esprit dont les philosophies métaphysiques essayent de nous inculquer la notion. Partout où nous la rencontrons dans les croyances des hommes, elle se présente à notre observation comme très-matérielle et d'une essence souvent à peine plus raffinée que le corps lui-même.

L'idée de la mort n'existe pas non plus dans le fétichisme: ce phénomène, pour le sauvage, n'a rien que de naturel, c'est à la fois pour lui un accident qui a une cause voulue et une pure modification des conditions de la vie. Le serpent qui à certaines époques s'engourdit et paraît privé de sentiment, puis se dégage de sa peau et semble renaître plus vivace et plus fort qu'avant, est pour lui le véritable emblème de la vie et de la mort; le cadavre n'est que l'enveloppe usée d'une forme moins matérielle, mais animée des mêmes

passions et souvent douée de forces plus redoutables que pendant l'existence. De là, ce culte des morts, cette crainte des revenants, cette foi en une autre vie que nous trouvons dans toutes les fractions de l'humanité. Comment se représente-t-on l'âme? Voilà la première question qui se pose à notre examen. Nous l'avons dit, ce n'est certes pas comme un pur esprit qu'à l'heure présente nous avons peine à concevoir, c'est bien plutôt comme quelque chose de moins tangible, de moins palpable que le corps, mais toujours de saisissable et d'appréciable aux sens, surtout à ceux de la vue et de l'ouïe. L'âme humaine a une forme humaine; elle est pâle et nébuleuse, comme le croient les Eskimaux du Groënland, elle a la ténuité du pollen des fleurs pour les Polynésiens de Tonga, elle est subtile pour les Caraïbes, mais elle conserve toute l'apparence du corps qui l'a contenue, et cette pensée s'est continuée bien loin à travers les âges; l'empereur Marc-Aurèle, s'adressant à son âme, l'appelant *animula blandula vagula*, se la représentait comme un petit être humain fait d'une matière ténue; dans les images des premiers siècles du christianisme, on voit les âmes sous la forme de petites figures humaines, les εἴδωλα des anciens Grecs.

L'ombre que projette notre corps est aussi notre âme pour beaucoup de peuples, pour les grossiers Tasmaniens, pour les Cafres, pour les noirs du Calebar, pour les Eskimaux, pour les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, pour les Abipones et les Araouaks de l'Amérique du Sud, pour les Aztèques et les Quichés de l'Amérique centrale, pour les indigènes de l'Océanie, aussi bien que pour les Romains avec leur *umbra* et pour les Grecs avec leur σκία. De là, cette croyance générale aux revenants qui ne fait défaut dans aucun groupe de l'humanité.

Une autre manière de concevoir l'âme est celle qui en fait un souffle, *anima* et ἄνεμος. Mais ce n'est pas seulement

chez les Grecs et les Latins que l'on rencontre cette conception, c'est à peu près partout; l'*atman* sanskrit et le *duch* slave appartiennent à la même façon d'envisager le phénomène de la vie, ni plus ni moins que *nephesch* et le *ruah* des Sémites. Ce sont là autant de restes d'un état fétichique primitif dont nous trouvons des manifestations de même nature en Australie, où *wang* signifie à la fois âme et souffle, respiration; à Java, où l'âme *nava* s'envole par le nez comme l'haleine; en Amérique, où dans une foule de tribus le mot qui veut dire *respiration* a en même temps le sens d'*âme*.

Les rêves, communs aux hommes et aux animaux, ont de leur côté parfaitement contribué à la formation des théories sur l'âme conservant la forme du corps, ou prenant une autre enveloppe. Il est avéré pour le sauvage que les figures qu'il voit en dormant sont les émanations psychiques des êtres réels, et lui-même s'imagine que les aventures qui lui arrivent en songe sont des événements dans lesquels sa propre âme joue un rôle. C'est au moins ce que disent les nègres guinéens; au Groënland, les Eskimaux estiment de même qu'ils vont danser, chasser, pêcher, etc., pendant leur sommeil; aussi, pour éviter un malheur, c'est-à-dire pour donner le temps à l'âme de revenir dans le corps, les Tagals des Philippines exigent-ils qu'on ne réveille pas les gens en sursaut. Les Maoris vont visiter en rêve leurs ancêtres et croient avoir réellement eu des entretiens avec eux. L'âme de Patrocle apparaît en songe à Achille, dans l'*Iliade*. On trouve dans Pline et dans Lucien le conte d'Hermotime, dont l'âme ayant été errer trop longtemps loin de son corps ne retrouve plus ce dernier, car sa femme, le croyant mort, l'avait déjà fait pieusement brûler; on voit qu'aussi bien dans la Grèce civilisée que chez les barbares les visions apparues en rêve passaient pour des âmes.

Mais celles-ci n'ont pas toujours une forme aussi éthérée. On se les représente aussi comme de petits animaux; ce sont les contes populaires de l'Europe qui nous fournissent les exemples les plus caractéristiques de cette conception; cependant une légende de l'ancienne Grèce nous montre l'âme d'un certain Aristée de Prokonèse s'envolant de sa bouche sous la forme d'un corbeau. En Allemagne, l'âme s'échappe du corps pendant le sommeil sous l'aspect d'une belette, d'un rat, d'une araignée, d'un papillon; si l'on a l'imprudence de retourner le corps, ou de faire un signe de croix au-dessus de lui, il ne revient plus jamais à la vie, car l'âme ne peut plus rentrer. On connaît un conte allemand dans lequel l'écuyer d'un roi Gontran voit sortir un serpent de la bouche de son maître endormi dans une forêt où il était allé chasser; le reptile se dirige vers une montagne, mais est arrêté dans sa marche par un ruisseau sur lequel le fidèle serviteur étend son épée qui sert de pont au serpent; celui-ci s'enfonce dans les flancs de la montagne, puis revient bientôt et rentre dans le corps du roi qui s'éveille et raconte qu'il a rêvé qu'il pénétrait dans une montagne remplie d'or après avoir passé sur un pont de fer. Ce départ de l'âme est pour une foule de peuples la cause des maladies; c'est la cause des évanouissements pour les Fidjiens et aux yeux des Australiens du Sud, qui disent qu'un homme est « sans âme », *Wilya marraba*, lorsqu'il est sans connaissance. Les Algonquins attribuaient une cause semblable à la léthargie et tenaient ceux qui y avaient succombé pendant un certain temps pour des gens dont l'âme, partie pour le pays des esprits, n'avait pu y pénétrer; aussi bien toutes les maladies pour eux provenaient de ce que l'*otahchuck* (âme et ombre à la fois) était perdue ou dérangée ; les sorciers des Indiens de l'Orégon s'efforcent de faire rentrer l'âme dans la tête des malades; les magiciens karens dans l'Indo-Chine en font autant et courent

de droite et de gauche pour saisir l'âme fugitive des malades, qu'ils se représentent comme un papillon, *leip-pya*. Chez les peuples de la Sibérie, tels que les Tongouses et les Yakouts, où le bouddhisme n'a pas détruit les vieilles croyances fétichiques, mais s'est au contraire fort bien accommodé d'elles comme partout ailleurs, on croit fermement à l'absence de l'âme pendant la maladie, surtout si le patient a le délire et perd ses forces; c'est qu'un démon lui a fait sortir l'âme du corps et en ce cas les exorcismes des Lamas et des Chamans peuvent seuls l'y faire rentrer; si cela ne suffit pas, le malade est revêtu de ses plus beaux habits, environné de ses trésors; le Lama interpelle l'âme errante et lui rappelle les peines qui l'attendent aux enfers si, par suite de son vagabondage, son corps vient à mourir; pendant ce temps les parents et les amis font le tour de la hutte en appelant l'âme trois fois par son nom. Les nègres de Guinée pensent également que la folie et l'imbécillité proviennent de l'absence de l'âme.

Mais il n'est pas impossible de remédier à cela chez certains peuples. A Madagascar, par exemple, on essaye de saisir l'âme qui s'échappe d'un tombeau et de l'emprisonner dans un bonnet, pour la repasser à un parent malade; au Groënland, d'habiles Angakut, sorciers eskimaux, ont le pouvoir de remplacer une âme disparue par celle d'un enfant, d'un lièvre ou d'un renne.

Il y a plusieurs espèces d'âmes, et les distinctions subtiles que nous rencontrons dans des corps de doctrines théologiques et métaphysiques appartenant à des sociétés civilisées proviennent évidemment, par une filiation ininterrompue, des antiques conceptions fétichiques. Ainsi la division tripartite en âmes végétative, sensitive, rationnelle, si chère aux docteurs en scolastique au moyen âge, celle en νοῦς, en ψυχή, en πνεῦμα des philosophes grecs, celle des rabbins, ne sont pas si récentes et peuvent être rame-

nées sans peine à des distinctions analogues qu'on rencontre chez les sauvages. Les Romains, qui distinguaient dans l'âme une ombre voltigeant sur le tombeau, des mânes descendant aux enfers et un esprit s'élevant au ciel (*umbra*, *manes*, *spiritus*), n'étaient pas trop éloignés des théories psychiques du fétichisme. De nombreuses races séparent dans leur pensée l'âme rationnelle et pensante du principe vital : c'est ce que font par exemple les Indiens de l'Orégon dont il a été question plus haut, et les Algonquins, pour qui l'âme qu'on voit dans les rêves n'est pas celle qui demeure avec le corps endormi, la première s'en allant après la mort dans le monde des esprits, la seconde ne s'éloignant pas du tombeau ; les Karens ont à la fois un *là* ou *Khelah*, esprit ou fantôme, et un *thah*, âme rationnelle ; les Eskimaux distinguent l'ombre du souffle et les Fidjiens l'esprit sombre, l'ombre qui va dans l'autre monde, de l'esprit léger qui reste sur terre ; d'autres peuples ont une division de l'âme en trois parties, comme les Romains ; les Malgaches, par exemple, croient que l'une, *aina*, meurt avec le corps ; que la deuxième, *saina*, se perd dans l'air, et que la troisième, *matoatoa*, apparaît comme revenant près du tombeau ; les noirs estiment qu'à la naissance l'homme reçoit d'un dieu Mawé une âme, *soghe*, qui le fait vivre ; une ombre, *luwo*, qui est son esprit protecteur, *aklamo* durant la vie, et qui retourne au *Nodsie*, pays des âmes, après la mort, laissant pourtant un spectre, *noali*, sur la terre ; d'autres nègres voient dans l'âme (*Kla* pendant la vie, *sita* après la mort) un principe vital, *bla ;* une ombre, *susuma*, et une voix intérieure, *gbesi*, qu'ils vénèrent sous le nom de *won*, esprit-fétiche. Les Caraïbes pensent qu'à la mort d'un homme un bon esprit sort de son cœur, un esprit de l'air sort de sa tête, et des esprits malins naissent de ses membres. La division par quatre se rencontre aussi : chez les Dakotas de l'Amérique du Nord, une partie de l'âme

retourne au village, une autre s'élance dans l'air, une troisième va rejoindre les esprits, et une dernière reste fidèlement près du corps; chez les Siamois une partie de l'âme retourne à la maison, une autre se rend à un couvent, une troisième gagne les bois, et la quatrième devient un esprit errant; chez les Khonds de l'Orissa une des quatre âmes de l'homme meurt avec lui, la deuxième reste dans la tribu pour donner la vie à un enfant, la troisième va rejoindre le dieu Bouro, et la dernière erre sur la terre, s'incarnant parfois en un tigre. Chez les Karens règne une croyance bizarre : le *la* ou *kelah* possède, dit-on, sept existences distinctes ou plutôt est formé de sept individualités dont chacune tend à faire périr ou à corrompre le corps auquel le *la* appartient : l'une cherche à rendre fou ou idiot, l'autre à faire naître la folie furieuse, une troisième inspire les passions honteuses, une quatrième excite la colère, etc. Mais, ces efforts sont vains, tant que la force dirigeante, *tso*, n'abandonne point le sommet du cerveau. C'est le *kelah* qui se montre dans les rêves, tandis que le *thah* est l'agent responsable des actions humaines; toutefois le Karen ressent tout ce que le *kelah* éprouve en rêve. Pendant les funérailles on attache les enfants au mur d'une certaine partie de la maison avec un lien d'une nature spéciale, de peur que leurs *kelahs* ne les quittent pour passer dans le cadavre du décédé : cela dure tant que le corps est en vue; ensuite la maison est abandonnée, de peur que le kelah n'y revienne et n'entraîne avec lui celui d'un parent ou d'un ami. Du reste, les âmes des morts revêtent divers aspects : tandis que les *mukhahs* ou ancêtres sont considérés comme des esprits divins, les mânes des tyrans, des [illegible]ltères, des criminels reviennent sous la forme de che- [illegible] d'éléphants gigantesques et prennent le nom de [illegible] ou *tahkas*, celles des enfants, des personnes qui [illegible]as reçu de sépulture, ou des vieillards morts de

vieillesse, c'est-à-dire dont leur *tso* les a abandonnés, sont les *sekhahs* ou revenants; les autres âmes vont rejoindre les ancêtres dans l'autre monde ou *plu*.

Cette distinction entre les âmes qui vont rejoindre les mânes des ancêtres et celles qui passent à l'état de revenants pour un motif spécial se fait à peu près sur toute la surface du globe. Dans nos pays d'Europe, on croit généralement que ce ne sont que les âmes en peine qui reviennent; les damnés peuvent reparaître sur cette terre soit pour y tourmenter les vivants, soit pour y expier plus cruellement leurs péchés; les âmes du purgatoire apparaissent ou se manifestent à leurs proches pour demander des prières; dans l'antiquité, en Grèce et en Italie, les morts qui n'avaient pas reçu les honneurs funèbres revenaient, croyait-on, les réclamer ou gémir sur leur impuissance à pénétrer sans ce viatique dans la région des mânes. C'est ainsi que l'ombre d'Elpénor, compagnon d'Ulysse, qui s'était tué la nuit en tombant d'une terrasse dans l'île de Circé, sans qu'on se fût aperçu de son sort, vient dans l'Odyssée, demander des obsèques à son chef. Or, nous retrouvons cette même croyance chez les Australiens pour qui les revenants sont les esprits des morts qu'on n'a pas enterrés. A Siam, ceux qui ont péri de mort violente apparaissent comme spectres. Le Damit Bukang, de Bornéo, fantôme d'un homme assassiné, ne quitte le lieu du crime que lorsqu'on l'a entouré d'une haie. Les Maoris de la Nouvelle-Zélande redoutent fort les esprits de ceux dont les cadavres gisent sans sépulture ou qui ont été tués et mangés à la guerre. Au Brésil et chez les Iroquois, on pensait que les âmes voltigeaient perpétuellement là où leurs corps avaient été laissés sans qu'on leur fît des funérailles. Il en est de même pour les Sibériens. Dans certaines parties de l'Allemagne, dans l'Oldenbourg, par exemple, on s'imagine que si l'on n'e-

terre pas les morts assez profondément, leurs reviennent facilement. En Russie, au moyen âge, brait des cérémonies annuelles spéciales pour les gens décédés de mort subite.

Aussi bien les morts ressentent-ils dans l'autr les passions dont ils pouvaient être animés dans et ceux qui ont été assassinés ou auxquels o rendu les honneurs funèbres sont-ils irrités et C'est pourquoi on s'efforce de les apaiser ou de impuissants à faire du mal : chez les Battas, *datou* ou sorcier reconnaît qu'une maladie est l'inimitié d'un mort, on offre à celui-ci une fêt tenir son pardon ; d'autres fois, et chez d'autr on emploie des moyens violents : les Peaux- l'Amérique du Nord chassent à grands cris coups de bâton l'esprit du prisonnier qu'ils faire périr dans la torture ; quand un Australi homme, il lui écorche le pouce de la main vaincu qu'ainsi il mettra son âme dans l'inca venger. C'était du reste dans une pensée anal meurtriers dans l'ancienne Grèce coupaient q ceaux des pieds et des mains de leurs victim plaçaient ensuite sous les aisselles. Parfois aus de tourner la rage des suppliciés contre les e tribu ; c'est alors affaire aux prêtres de jouer partie, comme chez les Alfourous des Molu sorciers enterrent de malheureux enfants jusq laissent là en plein soleil, excitant les vers m en leur introduisant du sel et du poivre dan et les font mourir dans un état de fureur i avec l'espoir de lancer, par la force des âmes irritées de ces malheureuses victimes adversaires.

Dans d'autres cas, si les esprits des mo

vais, c'est sans aucun motif raisonnable : aux îles Salomon, par exemple, les chefs qui n'ont pas été tyranniques et cruels pendant leur vie, qui n'ont tué ni mangé des hommes à tort et à travers, deviennent de terribles démons après la mort ; si l'on ne tue pas pendant la vie, l'âme ne goûtera point de repos qu'elle n'ait tué après la mort. Dans ce cas, elle est l'auteur des maladies qui s'abattent sur les vivants, et le prêtre a pour mission d'expulser cet esprit malfaisant *ataro*, en lui disant avec force conjurations : « *Ari*, *ari mataoua* » (va, va en pleine mer). A Tahiti et dans d'autres îles de la Polynésie, on craignait fort les *tupapau*, revenants ; les mêmes peuples croyaient aussi que les âmes des morts, *tii*, sortaient la nuit de leurs tombeaux et se glissaient dans les cases pour y déchirer le cœur et les entrailles des dormeurs. Chez les Karens, les magiciens peuvent envoyer au dehors d'eux leur estomac, pour dévorer l'âme des malades. Ce sont de véritables vampires, dont nous constatons l'existence dans presque tous les groupes humains. Les nègres de l'Afrique croient pour la plupart au vampirisme, c'est-à-dire à des êtres qui sortent du sépulcre pour aller se repaître la nuit de la chair et du sang des vivants endormis. En Amérique, sous les wigwams des Peaux-Rouges, on conte d'épouvantables histoires de revenants qui dévorent les cadavres et sucent le sang des vivants ; mais aussi, quand on supplicie un prisonnier, on évoque les mânes des ancêtres pour les engager à boire le sang de la victime. L'Europe elle-même nous offre une longue série de légendes sur les vampires : à Rome, les lémures n'étaient rien moins que de terribles mânes avides de sang humain ; la Grèce paraît avoir partagé cette superstition, qui y règne encore aujourd'hui, et sur le continent, où le vampire porte le nom d'origine slave de Βουρκόλακας, et dans les îles de Crète, de Rhodes, de Chypre et de l'Ar-

chipel, où cet être redoutable n'est désigné que par des noms purement helléniques. Toute l'Europe orientale est vouée à la superstition du vampire. Celui-ci est un sorcier ou un fils de sorcière qui, bien que mort et enterré, jouit cependant d'une sorte d'existence et a le pouvoir de sortir la nuit du tombeau pour aller sucer le sang des enfants et des jeunes filles ; parfois cependant il s'embusque dans les carrefours et se jette sur les voyageurs attardés. On croit aussi que la première victime d'une épidémie est condamnée à devenir un vampire. Cela arriva en Lusace à la première apparition du choléra. On prétend reconnaître un vampire quand, en exhumant un cadavre, on le trouve encore frais, la peau souple, la joue rose ; mais pour découvrir la tombe, comment faire ? Les Serbes promènent un poulain noir sans tache dans le cimetière, et la fosse sur laquelle il refuse de passer est celle du vampire ; pour le forcer à demeurer dans sa bière, il n'est qu'un moyen, c'est de lui enfoncer dans la poitrine un pieu d'une essence de bois spéciale, de tremble, par exemple, et de la blessure jaillit le sang rose, dont le monstre s'est gorgé ; d'autres peuples cassent aussi les jambes des vampires ; enfin on brûle son corps suivant un rite particulier, et les cendres en sont dispersées au vent ; toutefois, il faut avoir bien soin de ne frapper qu'un coup en enfonçant le pieu, car un second coup rendrait aussitôt la vie au cadavre maudit.

Toutes les âmes ne sont pas malfaisantes : le plus grand nombre au contraire s'en va dans un autre monde, constitué à peu près sur le modèle de celui-ci. Un grand nombre de peuples cependant font une distinction dans le sort futur des âmes, tantôt suivant leur genre de mort, tantôt suivant leurs actions durant la vie. Au fond, c'est la même pensée qui domine : la vie posthume est déterminée suivant l'idée que les diverses sociétés humaines se font

du bien et du mal. Tandis que pour les chrétiens, les juifs et les musulmans les âmes pieuses vont au paradis et les impies sont plongés en enfer, pour les Germains et les Scandinaves, seuls les braves tombés en combattant pouvaient entrer au Walhalla, et les autres étaient condamnés à habiter dans les sombres demeures d'Hella. La même conception se rencontre à peu près chez tous les peuples barbares et sauvages. Ainsi, chez les farouches Dayaks de Bornéo, on croit à l'existence de plusieurs mondes futurs ; ceux qui meurent noyés vont dans l'un, ceux qui meurent de maladie vont dans un autre. Si une femme meurt avant son mari, elle en épouse un autre chez les mânes, mais à l'arrivée du premier elle doit le rejoindre. Les Polynésiens de Rotouma croient que les âmes des morts vont dans le pays des esprits, mais qu'auparavant elles sont ballottées par les vents dans l'atmosphère ; enfin elles arrivent à Kainakaki ; si elles sont trop vieilles ou trop faibles, les mânes qui les ont précédées leur viennent en aide pour les conduire au lieu de l'éternel repos ; là, les âmes des enfants sont soignées par les âmes de leurs parentes jusqu'à ce qu'elles aient atteintes leur croissance ; car les Polynésiens ne conçoivent pas l'autre vie sous un aspect immatériel ; suivant les habitants de Tonga, les paradis sont pleins de fruits et de légumes en abondance, et il y a beaucoup de femmes pour les esprits de cette race voluptueuse. Mais, seuls les gens tatoués, c'est-à-dire de libre naissance, peuvent gagner le paradis, les âmes des autres sont dévorées en route par la géante Bainé. Les Aztèques du Mexique et les Indiens du Nicaragua envoyaient dans le royaume du soleil les âmes des guerriers morts sur les champs de bataille ou immolés dans les cérémonies religieuses, ainsi que les âmes des femmes décédées en couches ; les trépassés par suite de causes accidentelles ou de maladies particulières allaient au Tlalocan, région en-

chantée; les autres défunts devaient se rendre dans le monde souterrain, à Mictlan. Les Pawnies, les Apalaches croyaient de même que les braves devenaient les compagnons du soleil. Nous multiplierions sans utilité les exemples ; nous nous contenterons seulement de signaler, en opposition aux conceptions des races guerrières, celle d'une trop pacifique peuplade du Guatemala qui laissait pourrir avec mépris le corps des hommes tués à la guerre, et qui n'accordait la vie heureuse qu'à ceux qui mouraient en paix dans leurs demeures.

Mais, nous ne cesserons de le répéter, l'idée que le fétichiste s'est fait de la vie future et qui a, du reste, persisté à travers le polythéisme est une idée toute matérielle : les âmes ont des besoins, elles ont faim, elles ont froid, elles se fatiguent sur la longue route hérissée d'obstacles qui mène à la région des esprits. Prenons, par exemple, les Négritos ou Aëtas de Luçon (Philippines), ils offrent aux mânes de leurs ancêtres des sacrifices de riz, de coco et de porc ; ils ensevelissent leurs morts armés et vêtus, ils mettent des aliments pour plusieurs jours dans leurs tombes. Pendant le repas funéraire, ils laissent une place vide à l'intention de l'esprit du défunt. Ces Aëtas supposent que les âmes des morts rendent parfois visite aux vivants ; pour s'en assurer, ils couvrent le foyer de cendres, et si le lendemain ils croient y distinguer l'empreinte d'un pied ou le moindre vestige du passage d'un être quelconque, ils sont saisis d'une grande terreur, car ils pensent qu'un mort est revenu pour se venger de quelque offense ou punir quelque négligence, et sur-le-champ ils lui offrent quelque sacrifice pour l'apaiser. Combien tout cela rappelle les habitudes d'Européens modernes qui enterrent encore avec les morts les objets qui leur ont appartenu, sans se douter souvent qu'ils accomplissent un rite funéraire tout à fait fétichique. Les paysans de Gallicie et de

Russie qui placent dans ou sur les tombeaux des aliments destinés au mort ne se montrent pas moins fétichistes que les Aëtas. Les Peaux-Rouges et les Indiens de Californie qui ont soin de chausser les morts de bons mocassins pour la route vers le pays des esprits, ne sont guère plus fétichistes à ce point de vue que les Souabes qui mettent des sabots dans la bière ou que les paysans de l'Erzgebirge et du Voigtland (en Allemagne) qui y déposent des galoches en caoutchouc et un parapluie. Aussi bien la route est longue et pénible, l'accès de l'autre monde difficile, redoutable même. Ici l'âme est menacée de se perdre et il lui faut un conducteur, un chien qu'on sacrifie aux funérailles, comme chez les Eskimaux; là, c'est un torrent furieux, une mer orageuse qu'il faut traverser; ailleurs, c'est un gardien farouche qui fait subir une épreuve ou dont il faut gagner les bonnes grâces, comme dans l'antiquité classique, au moyen de l'obole à Caron ou du gâteau au miel à Cerbère. La distance est plus ou moins longue, il est nécessaire d'entreprendre un voyage dans lequel non-seulement la chaussure est très-utile, mais encore les provisions de bouche, les armes de chasse et les instruments de pêche sont indispensables; il fait froid le long du chemin, et, comme le demanda un Peau-Rouge revenu de ce qui pour tous est le dernier voyage, il convient d'entretenir un bon feu sur la tombe pendant quelques jours, afin d'éviter à la pauvre âme la fatigue d'emporter une lourde provision de bois. Suivant une légende de la Grèce antique, Mélissa, femme de Périandre, apparut à son époux pour se plaindre de ce qu'on n'avait pas mis assez de vêtements sur son bûcher et qu'elle avait froid chez les mânes.

Quant à la région où se trouve le pays des esprits, elle varie beaucoup selon les peuples. Les chefs des Guaycourou vont dans la lune, ainsi que les chefs d'autres nations de diverses contrées; ceux des Patagons, comme ceux

des Maoris, vont dans les étoiles ; les chefs des Natchez vont dans le soleil, et certains Australiens pensent que les âmes vont au-delà des nuages ; d'autres tribus australiennes croient que les morts disparaissent à l'horizon pour revenir sous l'apparence de blancs ; plus d'un convict fugitif fut adopté par des familles qui étaient convaincues que les Européens étaient tels ou tels de leurs membres décédés. Mais, en général, le pays des morts gît à l'occident, là où le soleil disparaît dans les ténèbres de la nuit : c'est la pensée de certains Australiens, des anciens Chiliens, qui plaçaient leur paradis au-delà de l'océan Pacifique, des Haïtiens, dont l'Eden, *C'oaïbai*, se trouvait dans les vallées occidentales de l'île ; le *plu* des Karens est également à l'ouest, ainsi que les fabuleuses îles des Morts des Algonquins ; la mystérieuse *Bolotou* des Polynésiens est dans la même direction, tout comme les îles Fortunées, où le Kronos hellénique régnait sur les âmes heureuses, et l'île de Bretagne, pour laquelle partaient les mânes des trépassés de la Gaule. L'autre monde se trouve sous terre aux yeux de bien d'autres peuples, et c'est par des cavernes mystérieuses, comme celle de Cumes en Italie, que les morts peuvent y descendre : les Naudovessis précipitaient au mois d'avril les cadavres de leurs compatriotes défunts dans la chute de Saint-Antoine, où des gouffres les engloutissaient et les amenaient ainsi dans l'autre monde ; les Patagons ont des grottes des ancêtres qui s'ouvrent pour les mânes. Ailleurs ce sont les volcans qui servent de portes au pays des morts ; les indigènes du Nicaragua jetaient les cadavres dans le cratère du Masayo, et au Congo un volcan s'appelle le *Mullondo-Zombi* (montagne des esprits), parce qu'il sert de demeure aux âmes des trépassés. Les montagnes passent aussi pour être habitées par les mânes. Les divers territoires de chasse des Peaux-Rouges sont cachés au centre

des montagnes Rocheuses. Au Mexique, le Tlalocan était placé sur une montagne. A Bornéo, à Java, à Bali, le sommet de certaines montagnes est considéré comme le siége du paradis. Parfois aussi, les âmes ne résident dans le pays des morts que pour un temps. Nous avons vu que les Australiens considèrent les blancs comme des revenants ; or, ils en pensent autant des Malais. Les indigènes de la Virginie prirent les noirs pour des esprits. Ailleurs, on estime que les âmes des ancêtres reparaissent au bout d'un certain temps dans le corps de leurs descendants ; c'est au moins une croyance répandue chez les Eskimaux et chez les Peaux-Rouges, aussi bien que chez les noirs de l'Afrique, les Khonds de l'Inde, les Maoris de la Nouvelle-Zélande et quelques tribus finno-ougriennes comme les Lapons et les Tchérémisses. La foi dans la résurrection des morts en un temps donné n'est pas du domaine exclusif du millénarisme occidental ; c'est une vieille idée intimement liée à la conception fétichique de l'âme. Les Egyptiens, célèbres par le soin avec lequel ils préparaient leurs momies en vue d'une résurrection future, tenaient à coup sûr cette manière de voir de leurs ancêtres fétichistes, dont ils avaient conservé intactes maintes parties de l'héritage religieux. Dans l'Amérique du Nord, un grand nombre de tribus au lieu d'enterrer ou de brûler leurs morts, exposent les cadavres à l'action de l'air, du soleil, de la température et du bec des oiseaux, en les plaçant soit au sommet des arbres, soit sur un échafaud, puis, quand le squelette est bien dépouillé de chair, ils recueillent pieusement tous les os, les nettoient avec soin et les ensevelissent enveloppés de fourrures de choix sous des tumuli ; c'est à cette pratique d'une antiquité considérable qu'il faut attribuer l'existence des tertres ou *mounds* que l'on rencontre en nombre presque illimité sur la rive droite du Mississipi, par exemple. Les cadavres momifiés par la

dessiccation que conservaient certains Caraïbes, ainsi que les diverses nations du Pérou, n'avaient probablement pas d'autre raison d'être que cette croyance en une future résurrection du corps lui-même, dont il fallait préserver les éléments constitutifs aux yeux de leurs pieux descendants. Cette crainte de ne pas être en possession de tous ses membres au jour du retour à la vie se manifeste chez beaucoup de peuples, comme les Chinois et les Arabes, où la mutilation et la décapitation sont considérées comme des peines beaucoup plus sévères que d'autres qui nous paraîtraient plus cruelles.

Au fond de tout cela, il faut voir la persistance de la conception d'une âme matérielle et de la confusion qui s'est longtemps faite et qui se fait encore chez la plupart des hommes entre le corps lui-même et la force vitale qui l'anime. Lorsque les ministres de religions d'un ordre très-élevé dépeignent à leurs ouailles la vie future, ce ne sont qu'images matérielles dans leur bouche : l'enfer, même conçu par le Dante, n'est qu'un lieu de supplice où des peines corporelles sont infligées à des êtres matériels ; le paradis, qu'on le conçoive à la façon des chrétiens ou à celle des musulmans, est toujours un lieu de délices matérielles où les sens sont avant tout satisfaits ; peu importe que ce soit l'ouïe qui se délecte à l'audition de la céleste musique des anges ou que des appétits plus grossiers trouvent un aliment sous les ombrages délicieux hantés par les houris de l'Islam ; il n'y a dans tout cela rien de bien différent en fait des conceptions de certains Peaux-Rouges, les Crîs par exemple, qui se figurent que les bons pénètrent sur les territoires de chasse des esprits, tandis que les méchants errent au dehors en proie à la faim, à la soif, au froid, à la plus horrible misère, celle de l'homme perdu dans les déserts, souffrance tout aussi redoutable que les chaudières du diable chrétien où cuisent les damnés de l'Eglise.

Partout, la vie future est calquée sur le modèle de la vie de ce monde ; le fétichiste surtout ne la conçoit pas autrement. Le Peau-Rouge chasse l'élan et le bison dans les prairies du Grand-Esprit, l'Indien sauvage des forêts du centre de l'Amérique du Sud s'imagine que quand il sera mort son âme, réunie à celles de ses ancêtres au-delà de la cordillère des Andes, s'y gorgera avec elles d'une nourriture exquise et abondante et s'y enivrera de rhum à discrétion. En Afrique, sont répandues des conceptions de même nature; les Krous ne jouissent dans l'autre monde d'une certaine considération qu'autant qu'ils sont en possession de vastes troupeaux de bœufs; aussi, suivant la richesse des défunts, fait-on de larges hécatombes à leurs funérailles.

Nous avons vu déjà combien il était naturel d'immoler sur la tombe des décédés les animaux dont les âmes devaient les accompagner dans l'autre existence; nous savons également que le fétichiste, convaincu que tout a une âme, ne manque pas de joindre aux cadavres tous les objets dont il a besoin, parfois en les brisant, c'est-à-dire en dégageant leur âme en les tuant; c'est ainsi que dans maintes peuplades l'âme de l'homme est suivie de l'âme de son chien de chasse et de celle de son cheval de guerre, et emporte l'âme de son arc ou de sa hache avec l'âme de sa marmite. De là, à lui donner pour compagnons et pour serviteurs des âmes humaines, la transition est si mince, qu'elle n'existe pour ainsi dire pas, et sur toute la surface du globe nous pouvons constater que des sacrifices humains ont été pratiqués aux funérailles des chefs et des hommes puissants. Nulle part, plus qu'en Afrique, chez les noirs guinéens du Dahomey, par exemple, nous ne pouvons trouver des marques plus éclatantes de cette terrible application de la théorie fétichique de la vie future. La mort des rois est surtout accompagnée de massacres qui soulèvent notre

indignation par le farouche entrain avec lequel ils sont accomplis, et qui, s'ils sont aggravés dans la forme par le cruel despotisme des souverains, n'en paraissent pas moins légitimes aux yeux du peuple, aux yeux des victimes elles-mêmes. Quand un roi de Dahomey passe de vie à trépas, on commence par lui créer une garde du corps de cent hommes en immolant autant de soldats, et on porte ensuite son cadavre au caveau royal, où il est accompagné par huit danseuses de son harem et cinquante autres soldats chargés de provisions qui s'immolent tous en l'honneur du prince, heureux de former sa suite dans le pays des esprits; pendant trois jours, le caveau reste ouvert et quiconque le veut vient s'y suicider; les victimes volontaires ne manquent jamais et sont même fort nombreuses. Dix-huit mois après, a lieu le couronnement du successeur et un nouvel envoi de serviteurs et de sujets au roi défunt; cela s'appelle la « grande coutume »; des milliers de victimes humaines sont mises à mort; on massacre des hommes sur la place publique; on immole des femmes dans l'intérieur du harem; chaque grand personnage fait sacrifier plusieurs esclaves; et tous sont chargés d'aller prouver à l'âme du feu roi qu'on vénère sa mémoire dans ses anciens Etats. De temps en temps, ces horribles cérémonies recommencent, car il faut tenir les mânes des souverains au courant des événements politiques, et on ne le peut faire qu'en leur expédiant des messagers qu'on tue pour qu'ils puissent remplir leur mission.

Les peuples américains n'en agissaient pas autrement, notamment chez les Aztèques, dont les hauts personnages devaient être suivis chez les mânes par des esclaves des deux sexes et des artisans de toutes les professions, afin de ne manquer de rien dans l'autre monde. A Guataro, au Guatemala, on se disputait l'honneur de mourir aux funérailles des caciques, car c'était un moyen sûr d'entrer dans

le paradis réservé aux guerriers et d'éviter ainsi le triste séjour des âmes du commun. Chez les Natchez, les gens du peuple méritaient ce privilége en immolant leurs enfants sur la tombe des chefs, à la mort desquels on assommait leurs femmes et leurs principaux officiers. Au Pérou, malgré la douceur relative de la religion des Incas, la mort d'un de ces fils du soleil était suivie d'une véritable hécatombe humaine : aux funérailles de Hayna Capac, plus de mille individus perdirent ainsi la vie pour aller former au prince défunt une cour dans l'empire de Cupay ; parmi les victimes, on comptait les femmes de l'Inca décédé et des vierges du temple du soleil. A la mort des grands seigneurs, leurs épouses se sacrifiaient en se pendant, mais dans certaines parties du Pérou cette destinée ne tombait en partage qu'à une seule de ces femmes, qui toutes étaient très-jalouses de mériter ce sort. Les Caraïbes ne manquaient pas non plus de tuer des esclaves sur la tombe de leurs morts.

Aux Fidji, on enterrait des esclaves et des femmes avec le cadavre. Les Dayaks de Bornéo, ces obstinés coupeurs de tête, sont convaincus que leurs meurtres leur procurent ainsi des serviteurs dans l'autre monde ; les Kayangs, de la même île, font blesser par leurs femmes des esclaves qu'ils achèvent eux-mêmes ensuite aux cérémonies funèbres, en chargeant ces victimes de messages pour les morts ; à Bali, on immolait sur la tombe des sultans un harem tout entier pour les accompagner dans l'autre monde.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la coutume, autrefois si répandue parmi les veuves de l'Inde, de se brûler sur le bûcher de leur époux. Cette année même (1877), deux des femmes de Djung Bahadour, régent du Népaul, ont tenu absolument à se sacrifier. Il faut dire que la triste destinée réservée aux veuves dans la société brahmanique ne doit pas les rattacher beaucoup à la vie, et rend la *suttie*

très-compréhensible. La Grèce a connu de ces sacrifices volontaires : Pausanias rapporte qu'en Messénie trois veuves partagèrent le bûcher de leurs maris, Evadne agit de même pour ne pas survivre à son époux, et Homère raconte qu'Achille égorgea, aux funérailles de Patrocle, des prisonniers troyens avec les chevaux et les chiens préférés de son ami. Les Scythes tuaient des esclaves pour les envoyer à Zamolxis, leur héros divinisé ; à l'enterrement d'un prince mongol, on frappe tous ceux qu'on rencontre, et les esclaves tués après avoir creusé la fosse d'Attila ne le furent pas sans doute pour cacher la sépulture du guerrier, comme le crurent les auteurs byzantins, mais bien pour lui faire honneur chez les morts. Les traditions germaniques mentionnent de véritables sutties : Nana se brûlant avec Baldr; Brynhild se couchant à côté de Sigurd sur le bûcher. Non-seulement tous ces exemples indiquent la pensée de ne pas survivre au mort bien-aimé, mais encore celle de le suivre au-delà du trépas et de ne le jamais quitter. Chez les anciens Slaves existait la même coutume funèbre que chez les peuples les plus fétichistes : les Russes (suivant Ibn Fezlan) et les Vendes (suivant saint Boniface) immolaient les femmes sur la tombe de leurs maris. César assure également que les Gaulois sacrifiaient des esclaves et des animaux aux funérailles des guerriers.

Nous avons vu tout à l'heure que l'on tenait à rester en communication avec les esprits des morts ; c'est que ceux-ci n'ont pas cessé de s'intéresser aux affaires de ce monde et à leur progéniture, et comme ils jouissent, dans la pensée des hommes, du pouvoir surnaturel, on tient à se les concilier, on les invoque, on leur fait des sacrifices. Partout ou à peu près on retrouve ce culte des ancêtres, qui dans notre société actuelle s'est perpétué en se transformant souvent d'une heureuse façon en tendre souvenir de ceux qui ne sont plus. Certains peuples fétichiques n'ont

guère d'autre religion que celle des mânes : nous verrons cela un peu plus loin chez les peuples *babantous* ou Cafres. Les Mélanésiens de l'Océanie se trouvent dans le même cas ; un voyageur allemand, M. Meyer, qui a nouvellement visité la Nouvelle-Guinée, nous fournit d'intéressants détails à ce point de vue sur les Papouas. « Ils vénèrent les esprits de leurs morts, » dit-il, et cette adoration constitue le fond de leur système religieux. « Ils croient que les esprits de leurs parents décédés exercent une grande influence sur leur existence quotidienne et sur leur destinée en général. » On commence cependant, aussitôt après la mort, à orner de fleurs et de feuillages les maisons et les bateaux, pour que l'âme du défunt ne vienne pas les hanter ; toutefois, on évite de forger, de se livrer à des occupations bruyantes de peur de les troubler ; c'est pour les mêmes raisons qu'au Congo on ne balaye pas la maison d'un mort une année durant, que les Karens abandonnent et laissent tomber la cabane où un décès a eu lieu, que les Hottentots aussi bien que les Eskimaux ont soin d'emporter les cadavres, les uns par un trou fait au mur, les autres par une fenêtre en lançant des tisons enflammés après eux, comme les Tchouvaches jettent des pierres rougies au feu, que les Siamois font en courant trois fois le tour de la maison pour que l'âme perde son chemin, et que les Chinois pratiquent un trou dans le toit quand un malade rend le dernier soupir. Ces traits de mœurs fétichistes ne sont pas étrangers à nos populations européennes, n'en est-ce pas une preuve que cette habitude d'ouvrir une fenêtre au moment de la mort de quelqu'un, qui existe à peu près partout en Europe? on la laisse même ouverte en Prusse jusqu'à ce que l'inhumation soit complète, autrement l'âme du défunt resterait à l'état de revenant dans son ancienne demeure ; dans le Brandebourg on verse de l'eau au lieu de feu là où le cadavre a passé, et en Poméranie on fait un lit

de paille à mi-chemin entre le cimetière et la maison mortuaire pour que l'esprit s'y arrête, au cas où il serait tenté de rentrer chez lui. Mais revenons aux Papouas. Ceux-ci appellent l'esprit du mort en l'enterrant avec ses armes et parfois son canot, si c'est un homme; avec ses ustensiles de ménage, si c'est une femme. Puis on va dans la forêt en poussant de grands cris et en menant grand tapage pour y couper un petit morceau de bois qu'on remet à un artiste-sorcier qui, pendant que la famille chante, danse, boit, crie et fait un vacarme épouvantable, sculpte une petite image humaine d'environ un pied qu'on appelle *korrowâr* ou *korwâr*. Pendant plusieurs nuits, à grand renfort de tambour, de cris, de chants, on invite l'esprit du défunt errant autour du village à venir habiter le *korwâr*, ce dont le sorcier s'aperçoit par un signe qui lui fait pousser une retentissante exclamation et le renverse à terre; désormais, l'esprit n'est plus vagabond et ne peut plus faire de mal; il appartient au contraire à sa famille, à laquelle il doit rendre tous les bons offices qu'elle réclamera de lui, comme de guérir les maladies, de prévenir les attaques des ennemis, de présager le succès d'une expédition ou d'un voyage, d'indiquer les endroits favorables à la pêche des tortues ou des tripangs; dans les grands voyages on emporte les korwârs afin d'obtenir d'eux un bon vent et d'être préservé de tout accident. Mais l'expérience semble prouver à ces sauvages que ces fétiches ne sont pas de même force ni de même aptitude : il arrive qu'un korwâr se montre entièrement impuissant, il est alors méprisé, dédaigné et finalement mis de côté ou vendu aux étrangers, Malais ou ou Européens, amateurs de curiosité; parfois tel korwâr ne fait preuve de puissance que sur un certain genre de choses, et une famille a ainsi ces idoles pour la pluie, le vent, la pêche, la récolte. Mais tous les esprits des morts ne deviennent pas des korwârs, il y en a qui continuent à

errer dans les bois, à rôder la nuit dans les villages pour avoir du tabac et du feu, qui se glissent dans les maisons en profitant de l'arrivée d'un visiteur nocturne; ceux-ci se rendent alors généralement coupables de quelques méfaits et jouent de méchants tours aux vivants; d'autres âmes préfèrent se plonger dans la mer, où ils soulèvent des tempêtes que l'on peut apaiser en leur offrant du tabac; nous ne pouvons que rattacher à ces deux sortes de mânes errants d'autres esprits, qui hantent la cervelle des Papouas : c'est le *Narvoyé*, démon qui se tient dans les bois, qui se cache dans les nuages et qui fait mourir les petits enfants, c'est le *Faknik*, celui-là démon des eaux, qui demeure sous les écueils redoutables et qui se plaît à faire naître des orages; quand une embarcation s'approche d'un rocher qui passe pour être le séjour d'un Faknik, on jette à l'eau un bracelet de coquillages ou quelque autre objet qui puisse être à sa convenance. On voit, par cet exemple tiré des croyances d'une race tenue pour assez peu élevée dans l'échelle des groupes humains, combien le culte des esprits est intimement lié au culte des ancêtres ou des mânes, et par quelle voie insensible on est amené au polythéisme, c'est-à-dire à concevoir l'existence d'agents surnaturels ayant une existence indépendante des objets et des phénomènes de la nature.

Les mânes des ancêtres ainsi que les autres esprits restent donc en relations avec les vivants et sont tantôt leurs protecteurs, tantôt leurs ennemis. C'est ainsi que les Mélanésiens de Tanna (Nouvelles-Hébrides) invoquent les âmes des morts en faveur de leurs champs de taro. Les Tasmaniens imploraient leurs ancêtres défunts pour qu'ils les défendissent contre les mauvais esprits; chez les Polynésiens, les âmes des chefs et des guerriers constituaient un peuple de divinités inférieures en rapport constant avec les vivants. Dans l'archipel Malais, on recherche le secours

des mânes; à Bali, par exemple, on montre la plus grande vénération pour eux, on est persuadé que, jaloux du bien-être et de la prospérité de leurs familles, ils veillent constamment sur elles. La croyance aux esprits et aux démons n'est pas moins répandue parmi les autres Malais. Aussi bien, la conception fétichique de l'univers, où tout est animé d'une individualité propre, conduit-elle naturellement l'homme à se figurer que le monde est rempli d'esprits bons ou méchants qui s'agitent autour de lui; or, s'il y a des revenants-hommes, il y a des revenants de tout ce qui vit pour le fétichiste; de là ces terreurs profondes qu'éprouve le sauvage pendant la nuit, si propice aux embûches des êtres mauvais. L'Australien, par exemple, ne se hasarde pas dans ses bois, quand il fait noir, sans avoir un brandon allumé à la main, car la lumière chasse les esprits malins; le noir d'Afrique, ainsi que bien d'autres hommes soit-disant moins primitifs, redoute ces êtres inconnus, et par conséquent leur rend plus fidèlement hommage qu'à ceux qu'il considère comme doués d'une nature bienveillante: l'homme est ainsi fait. Du reste, la confusion primitive entre les âmes des morts et les esprits nous est bien démontrée par ce qui nous est rapporté au point de vue mythologique des anciens indigènes des îles Mariannes. Nous ne connaissons leur religion que par quelques récits incomplets de voyageurs et par une certaine histoire due à la plume d'un missionnaire catholique, le P. Le Gobien, qui, en sa qualité d'apôtre d'une religion exclusive, n'a pas pris soin de s'étendre beaucoup sur un sujet peu digne d'intérêt à ses yeux. Toutefois, il a recueilli une série de superstitions propres à ses catéchumènes qui ne laissent pas de jeter un jour assez clair sur le point que nous étudions ici.

Ce que rapporte le père Le Gobien sur les croyances des Mariannais a surtout rapport au culte des âmes des morts,

que ces naturels confondaient avec le culte des esprits, les appelant les uns et les autres *anitis* ou *antis*. Le sort des antis variait selon les circonstances de leurs décès. Les mânes des gens qui périssaient de mort violente allaient dans une région de malheur dont le nom, *sassalagôhan*, signifie, d'après Freycinet, « le lieu où l'on distribue ». Les âmes de ceux qui mouraient naturellement s'en allaient sous terre, dans des jardins délicieux, remplis d'arbres chargés de fruits exquis. Les bons *antis* luttaient contre un mauvais esprit, *Kaïfi*, roi de l'enfer, qui passait son temps sur la terre à faire du mal aux hommes. Les mânes des ancêtres de ceux qu'il tourmentait les défendaient vigoureusement; mais tandis que ceux des hommes vaillants et laborieux l'emportaient sur l'ennemi, ceux des lâches et des paresseux étaient vaincus par lui. Malgré le rôle important que jouaient les femmes dans la société mariannaise déjà très-compliquée, les âmes de celles-ci étaient moins puissantes que les antis masculins. On doute que la race aristocratique et conquérante des Chamorres, qui régnait sur l'Archipel, attribuât le droit à l'immortalité de l'âme aux vaincus aborigènes, aux gens de basse classe, aux *mangatchangs*. Dans le danger et dans le besoin, on invoquait les antis, d'abord à voix basse, puis plus haut, enfin à grands cris. Quand quelqu'un changeait de tribu, il tâchait d'occuper la maison d'un mort, et par des prières et des offrandes il s'efforçait de gagner la bienveillance de l'âme du défunt et de celles de ses ancêtres. D'autre part, renverser le pilier d'une maison, c'était déchaîner contre soi la colère des antis de celui qui l'avait élevé. Ces esprits n'étaient pas d'ailleurs toujours bienveillants. Ils se plaisaient parfois à effrayer les vivants, pendant la nuit, par d'affreux cauchemars; ils pouvaient rendre la terre stérile, la pêche infructueuse, soulever des tempêtes, propager des maladies, aussi les craignait-on fort, et avant de

partir pour la pêche, par exemple, on jeûnait, et on faisait silence pendant l'opération, de peur d'irriter les antis. Les sorciers, *makahnas*, servaient d'intermédiaires entre les vivants et les esprits ; il y en avait de mauvais, qui étaient mangatchangs, et de bons, qui étaient chamorres. Chaque makahna conservait des crânes de morts dans des corbeilles ; c'était probablement pour avoir de l'influence sur les antis des individus auxquels ces crânes avaient appartenu. Lorsque mourait un Mariannais, on priait son âme de se reposer dans une corbeille placée près de la tête du cadavre ; d'autres fois, on oignait le corps d'huile parfumée et on le promenait de maison en maison, chez tous ses parents, afin que son anti choisît celle qu'il visiterait de préférence en revenant sur la terre. On ensevelissait encore les morts dans des cavernes peu éloignées des habitations et qu'on nommait *maisons des morts*. Toutefois certains vieillards pouvaient se transformer en antis avant leur mort.

Dans l'Amérique tout entière, les indigènes étaient convaincus que les esprits des morts se mêlaient des affaires des vivants, leur attribuaient tous ce qu'ils ne pouvaient pas directement expliquer, leur demandaient de les protéger dans leurs chasses et dans leurs expéditions ; les Peaux-Rouges du Nord croyaient leur faire plaisir en leur consacrant les *scalps* des ennemis de la tribu.

Un fait assez curieux s'est produit à Madagascar ; les Hovas de race malaise, qui dominent sur la grande île africaine, ont une véritable terreur sacrée pour les âmes des morts des Ouazimbas. Les derniers étaient les habitants de l'île, qui furent dépossédés par les conquérants, et dont il reste, dit-on, un noyau dans le centre de l'île. C'était vraisemblablement un peuple de la famille bantou, comme les Cafres ; au moins la conformation de son nom semble l'indiquer. Leurs tombeaux, tumuli surmontés d'une pierre

grossière, sont l'objet de la vénération et de la crainte des Malgaches, et ceux-ci n'y toucheraient pour rien au monde, de peur de s'attirer le ressentiment des esprits ouazimbas : loin de là, ils graissent la pierre tombale et apportent, sur ces tombes d'une race à peu près disparue à Madagascar, les têtes des moutons et des volailles, les cornes des bœufs qu'ils tuent pour leur nourriture.

Les croyances religieuses des peuples de la grande famille bantou sont, en majeure partie, basées sur le culte des ancêtres et des esprits; nous le verrons d'ailleurs plus amplement dans un chapitre spécial. Les noirs de la côte occidentale nous présentent un état mental peu différent de celui des Papouas; comme eux, ils ont des fétiches en forme de statuettes, qu'ils adorent et qu'ils s'imaginent être l'enveloppe des mânes de leurs ancêtres ou d'autres esprits qu'on a su captiver : les cases des nègres du Congo et de l'Angola en sont toutes remplies. Dans la Guinée septentrionale, les morts peuplent le monde de bons et de mauvais esprits. Et l'on voit, dans les moments critiques, les nègres invoquer leurs parents décédés et leur demander secours. Zinga, puissante reine noire de Matemba, prétendait que ses ancêtres avaient créé le monde, et qu'elle était aussi puissante qu'eux.

Ceci se rapporte à une idée très-répandue dans l'humanité, que le premier homme a été le créateur de l'univers, et que son ombre est devenue l'esprit le plus puissant. Le grand Manitou ou le Wakondah des Peaux-Rouges est quelque chose comme cela, tout en se confondant avec l'idée du grand fétiche céleste. *Ehsickä Wahäddisch*, chez les Mœnittarris, est le maître de la vie et fut le premier homme, mais il ne mourut pas. Chez les Leni-Lenape, le premier homme, *Nahabusch*, est le Créateur, et pour les Mandans, le premier homme, *Numank Machana*, fut le seul qui se sauvât du grand déluge. *Tamoï*, le grand esprit

des Guaranis, est leur grand-père. Le premier homme, chez les Polynésiens (*Maui* à la Nouvelle-Zélande, *Tiki* à Rarotonga, *Tii* à Tahii) est devenu un dieu. Nous verrons plus tard aussi la légende cafre d'*Unkulunkulu*, qui est vraiment typique pour ce genre de mythes.

L'Asie tout entière est adonnée au culte des morts, depuis le Veddah presque sauvage de Ceylan, qui croit que ses ancêtres le visitent dans le malheur, le guérissent quand il est malade, le favorisent à la chasse, jusqu'au Chinois et au Japonais civilisés. A Siam, le bas peuple préfère adorer les *thepharak* ou esprits, que les divinités supérieures, dont il ne saisit pas bien la nature, resté qu'il est fétichiste au fond. Les Mongols ont fait des dieux de Tchenghiz-Khan et de sa famille, comme les Néo-Zélandais ont fait de grands guerriers des dieux de la mer, comme les Romains divinisaient leurs empereurs, comme les catholiques ont des saints. Mais cela nous écarte déjà du fétichisme pur, bien que cette continuation du culte des morts rattache notre société moderne à la société primitive.

Les Romains, qui avaient, d'ailleurs, pour une raison que nous tâcherons de dégager quand il le faudra, une grande propension au fétichisme, avaient porté le culte des ancêtres à la hauteur d'une institution sociale. Les mânes des ancêtres étaient des génies pour eux, Servius le dit : *Sunt etiam qui putant manes eosdem esse quos vetustas genios appellavit.* « Il y en a aussi qui pensent que les mânes sont ce que l'antiquité appelait des génies. » Mais ce sont en même temps les dieux lares ou pénates, esprits familiers de la maison, et pour en avoir, Arnobe raconte que les Romains enterraient autrefois leurs parents dans leurs maisons, afin que leurs mânes en devinssent les dieux pénates ; le caractère originairement fétichique de ces divinités domestiques est très-suffisamment démontré par les offrandes d'aliments qu'on leur faisait. Nous rencontrons

cette croyance aux esprits familiers, aussi bien dans notre Europe civilisée que chez les peuples sauvages : les kobolds et autres petits génies domestiques des populations germaniques, les *domovoï* slaves qui, chez les Ruthènes, passent pour l'esprit du constructeur du foyer, tout ce petit monde surnaturel se retrouve chez les nègres et chez d'autres races fétichistes. L'ange gardien des légendes chrétiennes a son pendant en Australie, où l'âme du premier homme tué par un guerrier ne le quitte plus et devient son *nourrie* ou avertisseur. Les Peaux-Rouges ont également leurs génies familiers, ainsi que les Araucans du Chili et les Caraïbes. L'angakok eskimau ne devient un bon sorcier que lorsqu'il a obtenu la compagnie d'un *torngak*, démon non moins familier que ceux des philosophes grecs. Le nègre construit pour son génie tutélaire une petite cabane-fétiche, lui offre des liqueurs et des aliments, et le fait venir par des pratiques de sorcellerie.

Mais ces génies protecteurs, il faut parfois les attacher au lieu que l'on veut qu'ils gardent et qu'ils défendent, et la magie des sorciers n'est souvent pas assez puissante pour les y attirer. En ce cas, on a recours à des sacrifices humains, et ce n'est pas toujours chez des sauvages sans pitié que l'on s'abandonne à ces horribles superstitions, dont des légendes européennes nous signalent l'existence. Que les cruels et sanguinaires Fidjiens immolent un homme au pied de chaque pilier de la nouvelle case d'un chef afin d'attacher un esprit à la conservation de chacun des soutiens de l'édifice ; qu'ils en sacrifient d'autres pour donner des génies tutélaires à chaque nouveau canot, on n'a pas le droit de s'en étonner ; les Fidjiens sont des barbares plus qu'à moitié fétichistes, qui sont tout à fait en cela d'accord avec eux-mêmes. La chose devient plus étonnante en Birmanie, dans un pays bouddhiste, quand pour consolider les murs de Mandalay et lier à leur durée des es-

prits, nous apprenons qu'on y ensevelit dans les fondations de malheureuses victimes humaines. Mais ce qui devient révoltant au premier abord et ce qui ne s'explique que par la persistance de superstitions antiques, c'est la légende si répandue de la fondation soit de la citadelle de Scutari d'Albanie, soit du monastère d'Argis en Roumanie, soit de quelque autre localité célèbre de l'Europe orientale, où l'architecte, pour rendre inébranlable son ouvrage, a la barbarie d'emmurer sa jeune épouse, et d'assurer à ce prix épouvantable la longue solidité de l'édifice. Plus près de nous, en Allemagne, règne la même superstition. Lors de la construction d'un pont de chemin de fer sur la Gœlsch, les paysans ne prétendirent-ils pas qu'un enfant avait été enseveli dans les fondations? Ne dit-on point la même chose sur l'édification de la digue du port de la Jahde? Nos pays latins ne sont, du reste, pas exempts de ces souvenirs de la barbarie religieuse des temps primitifs.

Mais détournons les yeux de ces idées pénibles, et malgré la tristesse du sujet constatons que le culte des morts a survécu à toutes les vicissitudes intellectuelles de l'humanité. C'est aussi qu'il répond à un sentiment que le développement moral ne peut qu'accroître et ennoblir. Du fétichiste primitif qui adore l'esprit de ses ancêtres, ou qui l'emprisonne dans une poupée de bois pour l'empêcher de lui nuire et l'amener à user de sa puissance surnaturelle en sa faveur, au Parisien de nos jours, par exemple, visitant pieusement à jour fixe la tombe de ceux qui ne sont plus et lui portant des fleurs, il y a loin, et cependant la ligne qui les unit n'est rompue nulle part. Le mobile a changé, il s'est transformé peu à peu, mais l'acte a gardé sa physionomie générale, et la gardera toujours, nous l'espérons bien, car si la religion de la crainte et de l'intérêt arrive à disparaître un jour, il est utile, il est bon que la religion du souvenir et de l'amour lui survive.

Il nous est impossible de ne pas ajouter à cette étude sur le culte des mânes quelques considérations sur la croyance aux esprits, car c'est en réalité une seule et même conception. Nous l'avons dit plusieurs fois déjà, l'humanité primitive, dans la phase du développement fétichique, ne distingue point entre l'homme et le reste de l'univers. Tout pour elle est animé, tout est doué de cette personnalité qui se manifeste à ses yeux sous la forme d'un esprit. Aussi, les événements qui, pour la plupart, semblent fortuits aux sauvages ne s'expliquent que par l'action des esprits : c'est là un aspect très-caractéristique du fétichisme, et qui se présente avec une telle intensité, qu'un célèbre ethnologue anglais, M. Tylor, dans sa *Civilisation primitive*, lui a donné le nom d'*animisme,* qu'il préfère à celui de *fétichisme*, employé pour la première fois par le président de Brosses et dont Auguste Comte s'est servi pour désigner la première étape de l'intelligence humaine.

Il n'est pas un phénomène naturel, mais qui paraît extraordinaire au sauvage fétichiste, que celui-ci n'interprète aussitôt autrement que comme l'acte d'un esprit. Le monde entier pour lui est livré aux esprits, et, comme la crainte de l'inconnu a fait naître dans son cerveau le besoin de rechercher la cause des faits qui le frappent, ce sont particulièrement les démons malfaisants qu'il conjure et dont il essaye de détourner la puissance mystérieuse à son profit ou, ce qui revient au même, au détriment de son prochain.

C'est là le fond des idées religieuses des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, par exemple ; les noms diffèrent suivant les familles, mais l'idée est la même ; ainsi, chez les Leni-Lenape, trouvons-nous les fameux Manitous ; or, s'il y avait pour eux quelque Grand Manitou quelque part, la nature n'en était pas moins remplie et animée par une quantité innombrable de Manitous ; chez les Mingos, on dé-

signe les esprits sous le nom de *wakondah;* les Iroquois se figuraient qu'il y en avait de plusieurs sortes, les *hondal konsana*, esprits de toute nature, et les *agotkon*, esprits inférieurs. Mais à côté d'eux on trouve de mauvais esprits qui s'efforcent de faire le plus de mal possible. Aux Antilles, les *zemes* ou *cemis* passaient également pour des esprits élémentaires, pour lesquels on éprouvait une terreur réelle : c'étaient, aux yeux des indigènes, tantôt des génies protecteurs, tantôt des démons redoutables qui causaient tous les malheurs ; ils leur apparaissaient en songe et cherchaient à posséder les femmes pendant leur sommeil, ils se manifestaient la nuit sous forme de spectres et de fantômes; par ce côté, ils se confondaient avec les mânes des morts. Pour se rendre les cemis favorables, les sorciers fabriqnaient des figurines qui, dans la pensée des croyants, se confondaient avec les esprits qu'elles étaient censées représenter : c'étaient les dieux pénates des insulaires. Chose curieuse, les Caraïbes, conquérants et ravisseurs des femmes des habitants des Antilles, avaient adopté partiellement les cemis de ces dernières, ou plutôt celles-ci avaient conservé leurs esprits-fétiches à côté de ceux de leurs époux et maîtres. Les Caraïbes croyaient, en effet, à l'existence d'une foule d'esprits *akampoyés*, les uns bons, *opoyés*, les autres méchants, *mapoyés;* les premiers ne s'intéressaient qu'aux hommes, puisque les femmes avaient leurs cemis ; quant aux seconds, c'étaient tout ce qui pouvait nuire; les maladies étaient leur œuvre, et ils se manifestaient sous la forme d'animaux malfaisants ou, disons-le à notre honte, sous celle d'Européens. Au Brésil, les Indiens Tupi-Guaranis croient aux *juruparis*, qui sont à la fois des esprits et des âmes des morts, à des esprits des forêts et à des esprits des eaux. Nous pourrions continuer longtemps cette énumération, aussi bien pour l'Amérique que pour l'Afrique, où chaque race nègre se croit le jouet de bons

et de mauvais esprits, comme les *zombis* au Congo. En Australie, les naturels voient partout des esprits, ou plutôt des démons, comme les *boil-yas* et les *koins*, qui sont cachés dans les bois, dans les fourrés, sous les rochers, au fond des eaux et des ravines, qui errent la nuit pour mal faire, et que le feu seul peut arrêter. Les Tasmaniens en étaient là, alors qu'il existait encore quelques représentants de cette race malheureuse. Nous avons vu plusieurs fois combien les Karens étaient adonnés à cette sorte de croyance, et presque tous les peuples de l'Asie ont gardé de la phase du fétichisme la conviction que le monde est hanté par une foule de génies et de démons. Quand nous étudierons les mythologies polythéistes des peuples de race supérieure, nous y discernerons la présence de ces êtres qui n'ont pas cessé de jouer un rôle très-important dans le domaine religieux. Aujourd'hui encore, et dans notre société occidentale, ne constatons-nous pas, à côté de légendes et de superstitions populaires très-vivaces sous leur vêtement chrétien, un renouveau pour le culte des mânes et des esprits confondu dans les absurdes pratiques de ce spiritisme qui a fait perdre la tête à tant d'intelligences faibles et par conséquent exaltées? Si, chez quelques-uns, la science a vaincu les conceptions erronées des anciens âges de l'humanité, combien d'autres, en revanche, ne sont que trop enclins, par une métamorphose régressive, à retomber dans l'état de développement embryonnaire des hommes primitifs!

CHAPITRE VIII.

LE CULTE FÉTICHIQUE DU FEU, DE L'ORAGE ET DU VENT.

L'invention du feu est sans contredit le fait le plus considérable de l'enfance de l'humanité. Après l'apparition du langage articulé chez quelques primates ainsi devenus hommes, rien ne pouvait contribuer davantage à la victoire de ceux-ci dans l'incessant combat pour l'existence que nous devons livrer à toutes les forces naturelles qui nous enserrent et nous oppriment. L'art de faire du feu a été la première de ces découvertes qui, petit à petit, a conduit l'humanité, dans ses représentants les plus nobles, à la puissance sur le milieu ambiant encore si fort et si redoutable. Les vestiges les plus anciens de l'industrie humaine nous montrent que l'action du feu n'était point ignorée des premiers hommes ; l'être (nous n'osons pas l'appeler *un homme*) qui, dans les terrains tertiaires, nous a laissé quelques fragments de silex intentionnellement éclatés, façonnés dans un but de commodité, connaissait l'usage du feu, puisque plusieurs des instruments qu'il a laissés en portent la marque indiscutable. Mais ce feu, l'avait-il produit artificiellement? ou bien, comme on dit que le font quelques singes, s'efforçait-il de le conserver, de l'entretenir après qu'il avait été allumé par une cause accidentelle? Nous ne pouvons le dire, et il est douteux qu'on arrive jamais à savoir la chose avec précision. Le culte universel du foyer, du feu éternel, semblerait indiquer qu'une longue période s'est écoulée, pendant laquelle il fallait veiller at-

tentivement à la conservation d'un élément, d'une puissance surnaturelle qui ne s'était manifestée que dans une circonstance extraordinaire. Les sauvages Damaras, de l'Afrique centrale, donnent aux filles de leurs chefs et sorciers la charge de ne point laisser s'éteindre le feu de la nation, et quand une tribu émigre, elle a bien soin d'emporter avec elle un tison enflammé et de conserver ainsi une émanation du foyer national; on dit que quelques peuplades australiennes font de lointains voyages pour aller chercher de quoi rallumer leur feu lorsque celui-ci est éteint, soit qu'elles ne sachent le faire, soit qu'elles tiennent à ne se servir que du feu entretenu depuis des siècles dans leur race. Chacun songera aux vestales romaines, prêtresses d'un culte du foyer national, puisque la prospérité de la patrie était liée à la perpétuité du feu sacré. Nous rencontrons les mêmes particularités mythiques sur presque toute la surface de l'Amérique : les Indiens des Pueblos du Nouveau-Mexique, bien que chrétiens de nom, entretiennent dans des souterrains un feu sacré qui, s'il continue à brûler sans interruption, leur paraît un gage du retour de Montezuma. L'ancien Mexique nous fournirait encore des exemples du culte du feu; mais ceux-ci ont une physionomie polythéiste trop caractérisée pour que nous en parlions davantage dans ce chapitre. Le culte fétichique du feu est bien plus évident chez d'autres peuples moins civilisés, comme les premiers habitants de la Louisiane, qui entretenaient dans les temples des feux éternels; comme les Chippeways, qui ne laissaient point éteindre le feu sacré dans le principal village de leur nation.

Il faut bien distinguer surtout entre le culte fétichique du feu, considéré comme un être animé et vivant, et le culte polythéiste d'un dieu du feu. A cette première conception appartient évidemment l'idée que les Egyptiens se faisaient du feu, qui, suivant Hérodote, était considéré

par eux comme un animal. *Ignis animal*, dit plus tard Cicéron dans son traité *De la nature des dieux*, « le feu est un être vivant ; » n'y a-t-il pas là une conception fétichique très-clairement formulée, et dont nous devons nous servir pour confirmer nos aperçus? En faisant du feu une bête, les Egyptiens ne pensaient point l'abaisser : le fétichiste, nous l'avons vu, ne croit pas que l'animal soit quelque chose d'inférieur, bien au contraire, et en se représentant le feu comme tel, l'antique habitant des bords du Nil avait été frappé de son avidité dévorante, semblable à celle des fauves et des carnassiers les plus redoutables. Or, si le feu est un être vivant, il possède une âme, un esprit que les hommes primitifs, les Peaux-Rouges ne séparent guère de son apparence visible sous forme de flamme et de charbon ardent. Les Chinouks et les Indiens de Colombie considèrent cet esprit du feu comme plus nuisible que bon, et c'est pourquoi ils lui font des offrandes. C'est pour lui plaire que les peuples de l'Altaï, Tongouses, Mongols et Tatars, jettent dans le feu un morceau du mets qu'ils vont manger, que les Kamtchadales font brûler le bout du museau des animaux qu'ils tuent à la chasse. Le feu est aussi le fétiche principal des Aïnos.

C'est également à la partie fétichique du culte du feu qu'appartient la coutume de placer, au Dahomey, un vase rempli de charbons incandescents au milieu d'une case, de lui adresser des prières pour que *Zo*, ou le feu-fétiche, reste dans le pot et ne détruise pas la maison. Qui sait si le culte du phallus, répandu dans ce pays, n'est pas en rapport avec celui du feu? Les premiers habitants du Pérou, dont nous avons maintes fois signalé le fétichisme antérieur à la religion des Incas, ne manquèrent pas d'adorer le feu pour lui-même, puisque la légende rapporte que les sorciers lui demandèrent, lors de la venue de Manco Capac, s'ils devaient adopter la nouvelle religion ; le culte du feu

demeura lié, du reste, avec celui du soleil, avec lequel il a eu, ailleurs qu'au Pérou, de fréquentes et nombreuses analogies. Nous pourrions constater les mêmes faits chez les Muyscas et chez les Aztèques ; les Natchez entretenaient un feu perpétuel dans leurs temples du soleil ; mais, où nous retrouvons de nouveau le culte du feu, c'est dans les diverses races de Peaux-Rouges, chez les Indiens de la Virginie, chez les Comanches, chez les Algonquins et les Abenaquis, où il rendait des oracles ; chez les Leni-Lenape, chez les Mingos, dont une peuplade, les Chippeways, donna naissance à une véritable secte religieuse, celle des Wawbeno, dont les pratiques et les doctrines furent toutes basées sur l'adoration et la croyance aux propriétés surnaturelles du feu. Nous suivrons dans une autre partie de cet ouvrage le développement du fétichisme au polythéisme dans des mythologies appartenant à des races supérieures, chez les Aryas, par exemple, où le dieu *Agni* (lat. *ignis*) a conservé dans les hymnes védiques une physionomie encore profondément imprégnée d'éléments fétichiques. Nous verrons tout à l'heure les relations que le feu-fétiche peut avoir avec les phallus-fétiches. Si le culte du feu a des rapports incontestables avec celui du soleil, il en a de non moins évidents avec les sentiments religieux nés de la crainte de la foudre et de l'orage. La terreur produite par ce phénomène météorologique joue un grand rôle dans l'histoire primitive des religions, et il est tout à fait naturel que le sauvage ait divinisé ce déchaînement épouvantable des forces de la nature, devant lequel il demeure faible et tremblant, désarmé et impuissant. Nulle race, si intrépide qu'elle soit, n'est restée insensible à l'impression produite par l'orage ; et si la crainte religieuse s'est transformée plus tard en un sentiment de pieuse vénération chez certains peuples, il n'est pas permis de douter qu'à l'origine ce ne fût la peur qui inspira la déification de la foudre et

de la tempête. Les Caraïbes, race turbulente et guerrière, par exemple, n'en redoutaient pas moins grandement les orages ; quand les nuées sombres s'élevaient au-dessus de l'horizon, quand elles s'amoncelaient menaçantes au zénith, quand les premiers grondements du tonnerre se faisaient sourdement entendre, ils rentraient précipitamment dans leurs cabanes, poussant des cris lamentables, pleurant et se cachant le visage dans les mains, donnant enfin le spectacle de la consternation la plus profonde et de la désolation la plus grande, jusqu'à ce que l'orage fût passé. Il est vrai de dire, à la décharge des Caraïbes, que les orages, dans les climats tropicaux qu'ils habitent, sont véritablement épouvantables et présentent un caractère de violence capable de remplir d'effroi le cœur d'hommes plus cultivés que ces Indiens presque sauvages.

Mais, la plupart du temps, les phénomènes de l'orage ne furent pas adorés d'abord pour eux-mêmes ; en effet, la foudre semble plutôt la manifestation d'un être quelconque ; c'est généralement l'arme d'un génie incarné dans la nuée d'où elle sort, et le véritable fétiche de l'orage est le nuage, qui, nous l'avons vu, est fréquemment pris pour un oiseau gigantesque et surnaturel, dont la voix est le roulement et le fracas du tonnerre, et dont les ailes produisent par leurs battements le grand vent qui s'élève pendant l'orage. Parfois aussi, les éclairs, ainsi que nous l'avons dit, sont considérés comme des serpents de feu. Mais la plupart des mythes relatifs au tonnerre doivent être rapportés au culte du ciel, que nous étudierons bientôt.

Le culte de la pluie, très-souvent rattaché à celui de l'eau, en dépend également dans bien des cas, et quant à l'adoration du vent, on ne peut raisonnablement pas la distinguer de celle du ciel. Toutefois, chez les nègres du Congo, le souffle de la tempête, le vent de l'orage est considéré comme un être vivant, la monture de Boungie. Cette

personnalité du vent est également acceptée par quelques peuples de l'Amérique du Sud, comme les Payaguas, qui, lorsque la tempête renverse leurs huttes, se jettent au-devant d'elle en brandissant des tisons enflammés ou en donnant de grands coups de poing en l'air ; les Finno-Ougriens, dans les tribus demeurées à peu près fétichistes, rendent un culte aux tempêtes et aux vents, que les Peaux-Rouges se représentent souvent comme des oiseaux, et dont les Grecs et les Romains acceptaient la réalité objective, l'individualité. Mais nous devons reconnaître que, par une tendance très-répandue qui a conduit au polythéisme, le vent, la pluie et le tonnerre paraissent être de simples manifestations, des actes du ciel envisagé comme un personnage divin. Toutefois, nous pouvons découvrir, dans certains cas, des traces d'une conception exclusivement fétichique dans quelques mythes de religions relativement plus avancées.

Nous en avons un exemple dans la légende préincasique de *Catequil*, le Jupiter du Pérou. Ce dieu du Panthéon péruvien appartient plutôt à la mythologie fétichique des populations sauvages qui reçurent plus tard la civilisation des Incas, et se trouve en relation immédiate avec le vieux culte des grosses pierres, car des trois rochers sur la montagne, dont il a déjà été fait mention, un d'eux était en quelque sorte sa représentation, son fétiche. Il portait en même temps trois noms : *Chuquilla*, le tonnerre ; *Catuilla*, l'éclair ; et *Intiallapa*, le coup de foudre ; ainsi que la dénomination générale d'*Illapo*, la foudre. Sous cette forme, il était redouté à ce point, que surpris par l'orage, dans les défilés des Andes, où les roulements du tonnerre se répercutant dans les rochers acquièrent une intensité extraordinaire, des Indiens se laissèrent, dit-on, souvent mourir d'épouvante. Plus tard, Catequil, dont le nom nous paraît composé, suivant les procédés de l'agglu-

tination polysynthétique, de *Catuilla*, éclair, et de *Chuquilla*, tonnerre, devint un dieu que l'on plaça non loin du grand dieu solaire, dont Manco Capac passa pour le prophète.

Chez les Araucans, *Pillan* est un dieu-foudre qui fut vraisemblablement la foudre elle-même aux temps primitifs de cette race énergique de l'Amérique du Sud. Aussi bien, la confusion entre l'objet ou le phénomène et l'agent qui y préside se perpétue-t-elle à travers les âges, et en ce qui concerne le tonnerre, le mythe aryen de *Parjanya*, que nous exposerons en son lieu, nous démontrera comment une ancienne conception fétichique élevée avec le temps au rang de dieu personnel, peut avoir conservé dans le langage et les croyances populaires une foule de traits qui marquent son ancien caractère persistant à travers les âges, malgré le développement et la transformation des idées.

CHAPITRE IX.

LE CULTE FÉTICHIQUE DES CORPS CÉLESTES.

Nous entrons ici dans une phase en quelque sorte postérieure ou secondaire du fétichisme et qui sert de transition entre ce premier état de l'intelligence humaine et le polythéisme. Le culte des corps célestes, c'est-à-dire de la lune, des étoiles et du soleil, ne présente pas ce caractère d'universalité que nous rencontrons dans le culte des animaux ou dans celui des mânes et des esprits par exemple, et dans cette astrolâtrie se trouve une certaine hiérarchie constituée par le plus ou moins de priorité de l'adoration de chacun des corps célestes : c'est ainsi qu'il résulte de l'observation des conceptions des sauvages, que loin d'être le premier en date, le culte du soleil est, au contraire, apparu le plus tard dans l'évolution théologique, et qu'il a toujours été précédé par celui des astres, et surtout par celui de la lune, première manifestation des idées astrolâtriques.

Wuttke, J.-G. Müller, Schultze ont, chacun à leur tour, constaté la réalité de ce phénomène mythologique, au moins dans ses grandes lignes.

L'explication nous en paraît d'ailleurs assez aisée. L'homme primitif ne vénère et ne cherche à se concilier que ce qui lui paraît le plus étrange et le plus redoutable. Or, la régularité de la marche du soleil, son lever et son coucher imperturbables ne durent pas attirer sur lui l'attention de l'homme sauvage ; le jour lui semble une chose toute naturelle, tandis que la nuit avec ses ténèbres pleines

d'embûches et de périls lui parut un phénomène effrayant et partant adorable. Pendant le jour, le sauvage est absorbé par la recherche des aliments, et, comme le fait remarquer M. Schultze (*Der Fetichismus*, p. 235), n'a ni le temps ni l'occasion de se livrer aux spéculations d'une philosophie enfantine en cherchant à s'expliquer pourquoi il fait clair et si la lumière provient d'un foyer céleste.

Lorsque la nuit tombe, au contraire, son activité physique est singulièrement ralentie; s'il a pu se procurer de quoi assouvir sa faim, il a le loisir de réfléchir; et quand même il aurait des motifs pour ne point rêver ou méditer, la terreur qu'inspirent les ombres nocturnes et les dangers réels qui menacent l'homme pendant la nuit, suffisent à tenir son esprit en éveil et à le pousser à scruter les causes des phénomènes nocturnes : or, parmi ceux-ci, le plus surprenant est sans contredit l'apparition d'un foyer de lumière étrange, pâle, aux reflets bizarres et aux effets trompeurs, de la lune enfin. C'est pourquoi, nous voyons des races entières des peuples divers répandus sur un espace considérable rendre à la lune un culte beaucoup plus accentué qu'au soleil encore dédaigné, ou bien ailleurs, lorsque les deux astres sont les objets de l'adoration des hommes, la lune est considérée comme un être masculin et le soleil comme une femme; la langue allemande nous fournit un exemple de cette manière de voir; la lune, *der mond*, est du genre masculin, tandis que le soleil, *die sonne*, y est du féminin.

Les phases de la lune qui se montrent tantôt sous la forme d'un disque parfait, tantôt sous celle d'un croissant mince et effilé, n'ont pas peu contribué à attirer sur elle l'attention des premiers hommes qui dans ces changements voyaient la manifestation d'une vie propre, d'une activité personnelle; de là tout naturellement est issu le culte fétichique de la lune, et à sa suite, celui des astres et du

soleil. Il existe cependant des peuples, comme les Kamtchadales et les Pécherais de la Terre de Feu qui n'ont aucune vénération pour les corps célestes, dont ils ne s'occupent point, frappés et absorbés qu'ils sont uniquement par les phénomènes terrestres.

L'Afrique est sans contredit le pays où la lune joue dans le domaine religieux le plus grand rôle. Elle y est généralement considérée comme un être mâle fort puissant, digne d'une vénération très-marquée, tandis que le soleil n'y est que peu ou point adoré, au moins parmi les populations noires. Chez les Hottentots par exemple, la lune est l'objet d'un culte tout particulier et elle l'est non point vaguement et en général, mais bien en raison de son action astronomique ; les danses mystiques, les cérémonies spéciales qui ont lieu à la nouvelle lune et à la pleine lune, en la priant de procurer beaucoup de miel et de lait, de faire prospérer le bétail ; la manière de mesurer le temps, empruntée aux révolutions de notre satellite, démontrent que les Hottentots se sont livrés à une certaine observation suivie qui a donné naissance à un culte véritable. Au reste, la lune, douée de volonté et de puissance, joue le principal rôle dans une légende de l'origine de la mort qui a un pendant chez les Cafres. La lune chargea, au commencement du monde probablement, le pou d'aller dire aux hommes : « De même que je meurs et que je revis en mourant, de même vous mourrez et vous revivrez en mourant. » Or le lièvre, ayant rencontré le pou, se chargea du message ; mais il dit aux hommes de la part de la lune : « De même que je meurs et que je péris en mourant, de même vous mourrez et tout sera fini pour vous. » Quand le lièvre vint rendre compte à la lune de son message, la lune, irritée de ce qu'il avait travesti sa pensée, le frappa d'un coup de bâton sur le museau et lui fendit la lèvre supérieure, sur quoi le lièvre lui sauta à la figure et la griffa,

c'est ce qui produisit les taches de la lune. Les Hottentots des diverses familles (*Koi-Koins*, *Namaquas* et *Koranas*) ont également un culte pour les Pléiades, qui sont visibles pour eux une partie de l'année. Les Cafres ne sont pas moins pieux vis-à-vis de la lune, qu'ils saluent par de grands *koua!* lorsque dans sa première phase elle apparaît à l'horizon. Cette résurrection de la lune morte à son dernier quartier a vivement frappé l'imagination des peuples primitifs, nous venons de le voir dans la légende hottentote; au Congo, les noirs s'écrient à sa vue : « Puissions-nous renaître à la vie comme toi! » et s'agenouillent en tendant les bras vers elle. Sur la côte de Guinée, on danse, on saute en gesticulant devant elle; toutefois, les Achangos du Gabon la considèrent comme un être malfaisant, ce qui ne contribue pas médiocrement à accroître la vénération qu'ils ont pour elle. Bruce assure que les Changallas d'Abyssinie ont un culte pour la lune.

Nous la rencontrons encore dans les légendes australiennes, où elle est mâle et s'appelle *Taorong*, tandis que le soleil est femelle et se nomme *Gnoah;* la femme tue chaque mois son époux, mais celui-ci ressuscite bientôt. On prétend d'ailleurs qu'il y a une certaine confusion parmi les tribus sauvages de l'Australie sur la différence entre le soleil et la lune, car le même mot *pik* signifie tantôt l'un, tantôt l'autre, selon qu'on est chez des naturels du Sud ou chez des indigènes du nord de la baie Morton, par exemple. D'autres Australiens racontent que la lune, *mityan*, était un chat qui tomba amoureux de la femme d'un autre et qui pour ce crime fut condamné à errer éternellement dans le ciel.

Mais cette renaissance de la lune, que nous avons vue être si remarquée en Afrique et comparée à la vie humaine, a donné naissance à des mythes de même nature chez les Fidjiens, qui disent que *Ra-Voulo* (la lune) voulait que

l'homme pût comme elle revenir à la vie, tandis que *Ra-Kalavo* (le rat) exigea et obtint des dieux que l'homme mourût comme les rats. De même on raconte dans l'archipel des Carolines que les premiers hommes suivaient le sort de la lune, mourant et renaissant avec elle, mais qu'un mauvais esprit fut l'auteur de la mort dont on ne revient pas; les habitants des îles Palaos tirent des présages de la lune.

Les Aléoutes prétendent que, lorsqu'on manque de respect à la lune, elle lance des pierres sur les irrévérencieux. Bien que les Eskimaux du Groënland paraissent peu adonnés à l'astrolâtrie, ils n'en possèdent pas moins un mythe lunaire intéressant : la lune est un être masculin, *Anningat*, amoureux de sa sœur, *Mallino*, le soleil, qu'il poursuit à travers le ciel. Bizarre coïncidence avec la légende de Mityan, le chat-lune des Australiens, ainsi qu'avec celle des Khasias de l'Inde qui croient que la lune est un individu épris chaque mois de sa belle-mère qui lui jette de la cendre au visage, ce qui produit les taches de la lune. Chez les Ahts de l'île Vancouver, c'est encore la lune, surtout en son plein, qui est l'être le plus respecté et c'est encore un mâle, époux du soleil féminin.

L'Amérique, qui pourrait être appelée la terre du soleil en opposition à l'Afrique, où prédomine le culte de la lune, n'en présente pas moins plusieurs cas intéressants de ménolâtrie presque exclusive ou tout au moins prépondérante. C'est ce qui a lieu chez les Hurons, pour qui Aataentsic, la lune descendue du ciel sur la terre, y mit au monde deux fils, Taouiscaron et Iouskeha, qui, devenus grands, se querellèrent et se battirent; le premier fut blessé par son frère et s'enfuit en répandant son sang, dont chaque goutte se changea en silex. Chez d'autres Peaux-Rouges, chez les Algonquins, la lune est également la grand'mère du grand esprit Manabozho. Il en était de même chez les

indigènes de la Louisiane qui donnaient la lune pour mère au Grand-Esprit, mais qui en même temps la considéraient comme la forme du mauvais principe. Aussi bien l'Aataentsic des Hurons était-elle tenue pour la reine des méchants manitous, et son fils Iouskeha, le soleil, s'employait-il activement à préserver les âmes des morts des embûches de la lune pendant leur route vers les divins territoires de chasse. On lui attribuait l'existence sur le bord du lac Erié de plantes qui donnaient la fièvre, et à la veille d'une expédition de guerre, les guerriers hurons l'invoquaient comme l'esprit de la haine et de la vengeance.

En revanche, les Caraïbes avaient un culte tout particulier pour la lune, qu'ils plaçaient bien au-dessus du soleil. M. J.-G. Müller estime que c'est là un caractère propre aux races sauvages et guerrières comme les Caraïbes. Ces derniers croyaient que l'astre de la nuit était un être du sexe fort et l'appelaient *Nonun*. Ils fêtaient la nouvelle lune, et divisaient le temps à l'aide des révolutions lunaires. Les tribus de chasseurs sauvages qui errent encore dans les forêts vierges du Brésil révèrent la lune par-dessus toute chose, et lui attribuent à la fois le bien et le mal; ils élèvent les mains vers elle en criant : « *Teh! teh!* Qu'elle est admirable ! » Pour éviter les maladies qu'elle envoie, on lui présente les enfants nouveau-nés. Les Botocoudos désignent tous les phénomènes physiques par des mots dans la composition desquels entre le nom de la lune, *Tarou*. Le soleil s'appelle *Taroupido;* le tonnerre, *Taroudecouwong;* l'éclair, *Taroutemerang;* le vent, *Taroucouhou;* la nuit, *Taroutatou*. Parfois elle descend sur la terre, où elle fait de grands ravages parmi les hommes; elle cause la mauvaise croissance des fruits, mais on peut s'y opposer à l'aide de quelques sortiléges. Au fond, la lune est malfaisante, et c'est pourquoi on l'adore. Il va sans dire que les éclipses, aux yeux des Caraïbes comme à ceux

des Indiens de l'Amérique du Sud, sont des phénomènes terribles qu'ils expliquent, comme on le fait d'ailleurs à peu près partout, par le combat de l'astre avec un génie, un monstre ou un animal qui essaye de le dévorer, et que les hommes doivent faire fuir en menant un tapage épouvantable, et en employant toutes les ressources de la sorcellerie. Chez les Mbocobis, on disait qu'un chien rongeait les entrailles de la lune au moment des éclipses, et quand les forêts prenaient feu, on attribuait ce fait à l'astre qui s'était laissé tomber sur la terre. Les Payaguas accueillaient le lever de la lune avec de grandes démonstrations de joie.

En revanche, chez les autres peuples américains, nous constatons l'existence d'un culte du soleil parfaitement caractérisé ; mais avant d'étudier cette partie de l'astrolâtrie reportons-nous un instant au culte des étoiles et constellations qui se lie, du reste, fort intimement à celui de la lune. Il est assez étonnant, au premier abord, que des peuplades sauvages auxquelles le puissant et magnifique soleil demeure à peu près indifférent se soient laissées aller à l'admiration et à l'adoration de points lumineux dispersés dans l'espace et dont l'influence tangible, directe, immédiate sur la nature, paraît tout à fait nulle. Ce n'en est pas moins un fait constant, et partout où nous trouvons soit le culte de la lune, soit celui du soleil, et même avant lui, nous trouvons aussi le culte des étoiles. Nous avons dit que les Hottentots révèrent les Pléiades, qu'ils savent bien distinguer entre les autres constellations. Les Australiens, si peu avancés en civilisation, donnent des noms à diverses étoiles, et content des légendes symboliques sur leur origine et leurs fonctions : ainsi la planète Jupiter s'appelle chez eux « le Pied du jour », *Ginabong-Bearp*, et est le chef d'une ancienne tribu d'esprits qui monta au ciel avant que l'homme parût sur la terre. La planète Vénus est nommée

Djula-go-ling. Les Australiens connaissent bien une étoile *Parna*, qui, par son apparition, leur annonce l'automne. Les constellations sont pour eux des familles d'étoiles qui se conduisent au ciel comme les hommes sur la terre : *Wour-dou-itch* est une étoile mariée à une autre, *Wour-djal-luk;* son beau-frère est encore une autre étoile appelée *Worditch*, qui a deux femmes, deux étoiles, *Tda-dum* et *Boal-gout*. Castor et Pollux de notre nomenclature stellaire portent en Australie les noms de *Yurrî* et *Wandjel*, et sont censés poursuivre le kangourou *pourra* (notre Chèvre) ; ils le tuent au commencement de la saison chaude, et le mirage n'est que la fumée du feu qui le rôtit. Les étoiles du baudrier d'Orion sont des jeunes gens, danseurs de corrobori, grands chasseurs aussi de kangourous, d'emus, de tout le gibier qui court dans la plaine céleste ; ils sont fils d'une étoile appelée *Parnak-Koyerli*, et ont pour femmes les pléiades *Mankamankarauna*, qui, comme les filles australiennes, passent le temps à chercher et à arracher des racines comestibles en attendant le retour des chasseurs. *Marpean-Kurrk* (Arcturus) et *Neilloan* (la Lyre) passent pour avoir enseigné aux indigènes l'usage et la façon de prendre certains oiseaux et certains insectes dont ils font leur nourriture, parce que ces constellations sont bien en vue à la saison propre à ces aliments.

La conception fétichique de l'existence propre des étoiles considérées comme des êtres vivants se retrouve, aussi bien chez les aborigènes anaryens de l'Inde, tels que les Khasias, qui croient que les astres ont été des hommes qui, après avoir grimpé au ciel à l'aide d'un arbre, n'en ont jamais pu redescendre, que chez les Eskimaux, qui prétendent que les étoiles de la constellation du baudrier d'Orion sont des chasseurs de phoques égarés. En Californie, les grossiers sauvages, qui y demeuraient à l'origine, assurent que le soleil, la lune, l'étoile du soir et

l'étoile du matin sont animés comme des hommes et des femmes, qui plongent le soir dans la mer et nagent toute la nuit de l'ouest à l'est, pour reparaître de l'autre côté le matin. Chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, le culte des étoiles, notamment de celle du matin, le *Lucifer* des anciens, est très-répandu. Cette adoration spéciale pour la planète Vénus est, semble-t-il, d'origine méridionale et peut se rattacher à la mythologie mexicaine; dans celle-ci, en effet, Vénus était un astre plus ancien que le soleil. Chez les Pawnis, par exemple, elle préside à l'agriculture, elle féconde les champs de maïs, de haricots et de courges; ces Indiens lui faisaient même des sacrifices humains; on cite entre autres ce fait, qu'en 1837 ou 1838 une fille siou prisonnière, à laquelle on n'avait point révélé le sort qui lui était réservé, et qu'on avait bien nourrie, bien soignée, fut liée sur un bûcher et criblée de flèches, mais avant qu'elle mourût, on lui enleva plusieurs morceaux de chair pour asperger les jeunes récoltes du sang qui en découlait. Ailleurs, Vénus, considérée comme étoile du soir, passait pour une femme transformée en étoile. Il faut remarquer ici qu'en Amérique, comme dans bien d'autres pays, on tarda longtemps avant de reconnaître que l'étoile du soir et l'étoile du matin sont une seule et même planète. Les Mingos connaissaient et vénéraient trente et une séries d'étoiles et de constellations; les Osages, outre Vénus, distinguaient dans le ciel l'étoile polaire, les Pléiades, le baudrier d'Orion; aussi bien les Peaux-Rouges appellent-ils les premières « le danseur et les danseuses », et disent que les trois étoiles de la seconde constellation sont trois jeunes gens dans un canot. La grande Ourse, *Okuari*, est pour eux un animal poursuivi par trois chasseurs, qui sont les trois étoiles dont en Europe on fait la queue de l'Ourse. Les Algonquins désignaient une constellation sous le nom du

« Faiseur d'été » et qu'ils expliquaient par ce conte : au commencement l'hiver régnait continuellement sur la terre, et il n'y avait ni printemps, ni été, ni automne ; un jour un petit animal, appelé le Pêcheur, pratiqua une ouverture dans le ciel implacable et glacé ; par cette ouverture les vents tièdes s'échappèrent, le printemps apparut, et les oiseaux prisonniers s'envolèrent ; à cette vue, les habitants de la voûte céleste entrèrent en fureur et se mirent à la poursuite du Pêcheur, qu'ils frappèrent d'une flèche au bout de la queue, le seul point vulnérable qu'il eût ; mais le « faiseur d'été » devint une constellation qui apparaît au printemps et semble tomber vers le nord avec le trait fatal encore enfoncé dans sa queue. L'influence des étoiles sur les hommes ne s'exerce pas seulement en général, mais les astres ont une action spéciales sur les destinées individuelles ; toute l'astrologie judiciaire empruntée aux mythes de la Chaldée et de l'Assyrie, sur lesquels nous reviendrons plus tard, est fondée sur cette croyance ; nous la retrouvons en germe, d'ailleurs, dans une légende des Iowas, suivant laquelle un Indien se prit d'affection, dans son enfance, pour une étoile qu'il aimait à contempler avec respect et amour ; un soir qu'après une longue journée de chasse infructueuse, l'Indien était brisé de fatigue et désespéré, l'étoile descendit du firmament, parla à son adorateur et le conduisit à un endroit où le gibier abondait et était facile à prendre.

Pour les insulaires des Antilles, les étoiles étaient des fétiches, des cémis. Aux yeux des Caraïbes, la planète Vénus était l'épouse de la lune, parce qu'elle s'aperçoit sans cesse à côté d'elle ; ces indigènes de l'Amérique étaient d'ailleurs livrés complétement à l'astrolâtrie ; les constellations étaient identifiées avec les agents surnaturels auteurs des grands phénomènes de la nature, ce qui nous offre un état bien voisin de celui du polythéisme :

l'étoile Rkumon donnait les pluies fécondantes ; Sawaka était une étoile, dont le tonnerre était la voix, comme l'ouragan était celle de l'Achimaon; enfin l'étoile Kurumon soulevait les flots de la mer et excitait les tempêtes. Les sauvages du Brésil craignaient aussi les esprits des étoiles; les Moxos de l'Amérique du Sud partagent cette crainte ; les Abipones et les Tapuyas considèrent les Pléiades comme le signe ou la figure du mauvais esprit, et vénèrent la Grande-Ourse, dont ils accueillent l'apparition par des chants et par des danses; ils racontent qu'autrefois, ils étaient protégés par cette constellation et qu'ils jouissaient, grâce à elle, d'un bonheur sans mélange, qu'ils avaient de quoi se nourrir sans travailler, mais que par la faute d'un renard, qui l'offensa, la constellation les a abandonnés. Les Patagons content toute une histoire sur les positions relatives des étoiles du firmament : c'est une histoire de chasse au nandou (autruche de Pampas), dont les pieds sont les étoiles de la croix du Sud ; le baudrier d'Orion est pour eux composé de trois *bolas* de fronde lancées par le chasseur céleste au nandou ; les nébuleuses de l'hémisphère austral qu'on appelle « nuages de Magellan » leur paraissent un amas de plumes d'autruche fait par le chasseur.

On a cru longtemps que le culte du soleil a été l'origine et le fond de toute religion ; dans toutes les mythologies des peuples qui ont marqué dans l'histoire, on le retrouvait et on essayait d'expliquer par ce moyen les fables religieuses au sens obscur. Nous verrons même plus tard qu'une école s'est formée qui interprète tout par des mythes solaires, et qui à la base de toute conception religieuse s'imagine rencontrer l'adoration du soleil. Si nous raisonnions suivant les règles des méthodes *à priori*, nous devrions exposer que la phase de fétichisme qu'a traversée l'humanité avant de s'élever au polythéisme se dis-

tingue par une héliolâtrie très-caractérisée. Or, il n'en est rien et l'examen dégagé d'idées préconçues de l'état théologique de maints peuples sauvages, nous prouve que le culte du soleil tantôt y fait défaut, tantôt n'occupe qu'une place secondaire et inférieure. La théorie de J.-G. Müller, qui veut que le soleil ne soit adoré comme un être tout à fait prééminent que dans les sociétés déjà arrivées à un certain degré de civilisation, est fort séduisante et peut être dès à présent admise comme une hypothèse assez vraisemblable pour ne pas être écartée. Il n'en reste pas moins assez difficile de déterminer pourquoi telle race rend peu d'honneur au soleil, comme la plupart des noirs d'Afrique, et telle autre race au contraire en fit son principal fétiche, élevé plus tard à la dignité de dieu suprême. La cause en est très-probablement géographique et climatérique, en même temps qu'elle peut être attribuée chez certains peuples au développement de l'agriculture. Le mythe mexicain de la préexistence de Vénus sur le soleil, indique qu'avant de reconnaître l'influence directe de l'astre de lumière sur la végétation, on avait attribué le pouvoir fertilisateur à la planète qui, comme étoile du matin, amène à la fois la douce et féconde rosée et la chaleur bienfaisante du jour.

La transition est marquée, dans d'autres cas, soit par l'égalité que l'on établit entre le soleil, la lune et les étoiles, comme chez les Aëtas de Luçon, les Aborigènes des Célèbes et de Bornéo, ou les Ahts de Vancouver, qui honoraient la lune en son plein et le soleil au zénith, soit par l'identité de sexe entre les deux astres, alors tous deux mâles, c'est-à-dire frères, ou tous deux femelles, c'est-à-dire sœurs. Nous avons un exemple du premier cas chez les Comanches, pour qui le soleil et la lune sont fils de la terre, et du second chez les Minitiras de la presqu'île Malaise et les Hos du Chota-Nagpour, qui racontent que

le soleil et la lune étaient deux sœurs qui avaient des étoiles pour enfants ; le firmament n'étant pas assez vaste pour les deux familles, dont l'éclat manquait de tout embraser, les deux sœurs convinrent de dévorer chacune sa propre progéniture ; le soleil tint parole, mais la lune cacha ses enfants, qu'elle ne montra que lorsque le soleil eût mangé tous les siens ; ce dernier, furieux, ou mieux furieuse, voulut se jeter sur sa sœur, qui s'enfuit, et la poursuite dure encore.

Enfin, la prépondérance du culte du soleil se manifeste pleinement lorsque celui-ci est tenu pour un mâle, dont la lune est la femelle, pour un prince dont la lune est l'épouse. C'est ce que nous voyons en Amérique, qui est vraiment, comme nous l'avons déjà dit, la patrie des peuples fils du soleil. Sans parler des Péruviens, des Muyscas, des Mexicains chez qui le culte fétichique du soleil s'est transformé en véritables religions polythéistes, et auxquels nous consacrerons plus loin quelques chapitres spéciaux, les mille tribus du Nord et du Sud nous offrent autant d'exemples de peuples franchement héliolâtres, c'est-à-dire adorateurs du soleil en lui-même et considéré non comme le char, l'arme, la demeure d'un dieu, mais bien comme un être vivant, animé de passions et de volonté doué de conscience. C'est pour lui faire honneur que les Peaux-Rouges fumaient et fument encore le calumet sacré : au lever du soleil, les chefs des Indiens de la baie d'Hudson tirent trois bouffées de leur pipe et adressent à l'astre du jour une prière remplie de respect. Les Corbeaux, les Pieds-Noirs, les Knistenos ont pour lui une vénération exemplaire. C'est à lui que les Cris offrent leur première bouffée de tabac et demandent du secours à la chasse et à la guerre ; vers lui les Nadowessis élèvent leurs regards et leurs pipes en lui disant : « Fume, soleil. » En Virginie, on lui faisait des offrandes de tabac, et l'on tendait les bras vers

lui à son lever et à son coucher. Les Leni-Lenape, les Mingos, l'adoraient comme un des grands manitous et lui attribuaient le don ou l'invention du calumet. Au sommet de leurs huttes, les Potawotomis s'agenouillaient au soleil levant et lui offraient un plat de maïs. Nous pourrions encore citer parmi les adorateurs du soleil, les Apalaches de la Floride et les Natchez du bas Mississipi, si des indices sérieux ne rattachaient mythologiquement ces peuples aux religions polythéistes du Mexique de l'Amérique centrale. Il en est de même des indigènes d'Haïti, qui appelaient le soleil *Tonatik*, à l'exemple des Aborigènes de l'Amérique centrale qui le nommaient *Tonatrikli*, dont les Atzèques firent *Tonatiuh*. C'est là un point sur lequel nous nous proposons de revenir lorsque nous traiterons des mythes mexicains.

Bien qu'adonnés plus spécialement à l'adoration de la lune, les Caraïbes n'en révéraient pas moins le soleil, et ils commençaient sans doute à faire l'évolution commune à leurs voisins américains vers l'héliolâtrie prédominante. *Houjou*, le soleil, régnait sur le monde des esprits et des mânes; comme la lune, il était sorti d'une caverne où l'on allait en pèlerinage. Il en est de même chez les Botocoudos, qui semblent considérer le soleil comme un être bon, ce qui explique pourquoi ils vénèrent davantage la lune malfaisante.

Les indigènes de l'Amérique australe sont, au contraire, de grands adorateurs du soleil; les Puelches et les Moluches lui attribuent tout ce qui est bien et bon; les Araucaniens lui font des sacrifices comme à l'Être suprême; les Aucas lui font des libations de sang de bêtes fauves, comme les Diguites du Paraguay, qui avaient des temples consacrés au soleil, où ils apportaient des plumes d'oiseaux, qu'ils remportaient ensuite chez eux où, de temps en temps, ils jetaient sur elles quelques gouttes de sang tirées d'ani-

maux sacrifiés dans ce seul but. D'autres Indiens du Paraguay racontaient qu'une vierge avait mis au monde, sans le concours d'aucun homme, un enfant qui, après avoir fait de nombreux miracles sur la terre, était monté au ciel et était devenu le soleil. On ne peut nier qu'il n'y ait là quelques ressemblances lointaines avec des mythes péruviens. Par le Tucuman, le Paraguay a dû être en rapport avec la Bolivie et le Pérou, et il n'y a rien d'étonnant à ce que la civilisation de ce dernier pays ait eu quelque influence sur les indigènes du Paraguay. Mais, ce n'est pas ici l'endroit de nous étendre longuement sur cette question qui a sa place marquée dans le chapitre réservé à la mythologie péruvienne.

Si le soleil joue un grand rôle dans l'évolution religieuse des Américains, il n'occupe pas en Afrique une place bien grande dans l'adoration fétichique de la nature qui fait le fond des croyances des noirs. Les Hottentots le regardent simplement comme un morceau de lard, conception que nous avons peine à expliquer. Dans le centre de l'Afrique, il est regardé comme malfaisant et son apparition y est plus redoutée que désirée, sentiment analogue à celui des Atarantes ou Atlantes d'Hérodote, qui, selon ce grand historien classique, habitaient un pays situé au-delà de celui des Garamantes et injuriaient et maudissaient le soleil quand il commençait sa carrière; il n'y a qu'en Egypte et chez les autres peuples chamitiques du nord de l'Afrique que nous rencontrons une véritable religion solaire, mais celle-ci est déjà polythéiste, bien qu'elle ait conservé d'importants restes de fétichisme. Le même fait se présente chez les Polynésiens où le dieu du soleil n'est plus une individualité fétichique, mais un membre du panthéon de la grande race océanienne. En revanche les anciens indigènes préaryens de l'Inde nous offrent de nombreux cas d'héliolâtrie. Les Hos, les Bodos, les Dhi-

mals, les Mounda-Khols, les Orans, les Santals, adorent le soleil pour lui-même, lui sacrifient de blanches victimes et ont recours à lui contre les maléfices des autres méchants esprits. Chez les Khonds déjà polythéistes, nous trouvons que *Boura-Pennou* ou *Bella-Pennou*, le soleil, est le créateur de toute chose et l'origine de tout bien. Les tribus sibériennes, qui appartiennent probablement à une race dont au moins un rameau, le rameau finnois, s'est élevé au polythéisme le plus complet, ont conservé, nous l'avons déjà vu fréquemment, un grand nombre de pratiques et de croyances fétichiques. Une partie de celles-ci se rapportent au culte du soleil. Castrén rapporte qu'une femme samoyède lui disait que soir et matin elle avait l'habitude de sortir de sa tente, de s'incliner devant le soleil et de lui adresser la parole en ces termes : « Quand tu te lèves, ô *Filibeambaertje*, je me lève de mon lit, » et « quand tu te couches, ô Filibeambaertje, je me livre au repos. » C'est là un signe évident de l'existence d'un culte du soleil pour lui-même, d'une véritable adoration fétichique. Aussi bien en rencontrons-nous de pareils chez les Mongols, dont les Chamans invoquent le soleil et jettent du lait en l'air en son honneur, chez quelques tribus tartares qui lui consacrent la tête et le cœur des ours et des cerfs qu'ils tuent, chez les Tongouses, les Ostyaks, les Vogouls, les Lapons, dont les sorciers ont tous l'image du soleil peinte sur leurs tambours magiques. Enfin les Massagètes des anciens, qui étaient vraisemblablement un peuple de race ouralo-altaïque, sacrifiaient des chevaux au soleil qui était le principal objet de leur culte.

Nous pourrions entrer dans de nombreux détails sur l'héliolâtrie primitive des races supérieures et nous étendre longuement sur le rôle du soleil envisagé comme fétiche au début de la constitution des mythologies aryenne et sémitique par exemple. Mais il nous paraît préférable

d'attendre le moment où nous étudierons ces mythologies dans leur ensemble, et de ne pas scinder la suite des manifestations théologiques de deux groupes humains qui ont joué un rôle aussi important sur notre planète.

CHAPITRE X.

LE CULTE DU CIEL ET DE LA TERRE. LA PUISSANCE CRÉATRICE.

Les manifestations religieuses que nous allons étudier, bien qu'appartenant encore au fétichisme, nous rapprochent très-sensiblement du polythéisme et servent, pour ainsi dire, de transition entre ces deux phases de l'évolution intellectuelle de l'humanité. Il faut d'ailleurs un développement mental assez considérable pour concevoir l'ensemble de la voûte céleste et pour se faire une idée quelconque de la masse solide sur laquelle nous nous agitons. Le culte fétichique du Ciel et de la Terre semblerait être une intervention gratuite de théoriciens, s'il ne se présentait pas très-nettement chez plusieurs races qui ne se sont notoirement pas élevées au-dessus de l'état religieux dans lequel les objets sont animés d'une vie propre et sont adorés pour eux-mêmes. Or, si nous trouvons dans toutes les mythologies polythéistes des dieux du Ciel et des déesses de la Terre, l'examen de mythologies inférieures nous démontre que ces divinités anthropomorphes ont seulement succédé à de grands et universels fétiches, nés de l'épanouissement suprême de la première doctrine théologique de l'humanité. Ces fétiches, nous en constatons l'existence sur toute la surface du globe, en Asie, en Afrique, en Amérique, où parfois ils ont un caractère bien dessiné et déjà même nous apparaissent en voie de transformation: il est même souvent assez difficile de distinguer si c'est le dieu ou le fétiche auquel on a affaire.

Dans cet ordre d'idées le Ciel est considéré comme le grand fétiche, le fétiche suprême. Les noirs de la côte de Guinée sont tous fétichistes, le fait n'est douteux pour personne, et plusieurs de leurs tribus ont pour le Ciel une adoration tout à fait spéciale. A Accra, par exemple, le Ciel-fétiche, *Nyongmo*, est considéré comme le créateur, comme le maître du soleil et de la pluie, comme le chef ou le roi de tous les esprits, de tous les *wongs* qui sont ses serviteurs et ses messagers sur cette terre. Tantôt on l'adore directement, tantôt on s'adresse à lui par l'intermédiaire des wongs ; les sorciers demandent des philtres et des talismans à ces derniers, qui ne les leur procurent qu'avec l'assentiment de Nyongmo: dont ils sont les enfants ; à Mankasim, le fétiche local *Nananim* est le premier-né de Nyongmo ou du Ciel. Chez les Ewéens, *Che* ou *Checheme* est l'atmosphère, c'est-à-dire le Ciel, et a pour enfant l'oiseau *Chevi*, ou l'éclair *Chebies*, ainsi que tous les esprits-fétiches, *edro*. A Bonny, le même mot sert à désigner le ciel, le nuage et la puissance surnaturelle ; à Akuapim, il en est de même avec *Yankoupong*, qui est à la fois le grand fétiche et l'atmosphère ; chez les Odjis, le même fétiche, appelé *Nyankoupon*, a dans l'esprit de ses adorateurs une apparence confuse qui est bien le propre du fétichisme : un certain Rijs, cité par Waitz, dit que l'idée que les nègres ont de lui est obscure et vague, qu'elle se confond avec celle des cieux visibles ou du firmament, comme avec celle d'un monde supérieur, qui est hors de la portée de l'homme, et que ce même mot de Nyankoupon est employé également dans le sens de ciel et dans ceux de tonnerre et de pluie. Il y a du reste une confusion presque universelle entre le Ciel-fétiche et les phénomènes de l'orage et de la pluie ; si, par exception, les Yoroubas de l'Afrique occidentale font une distinction entre *Olorun*, le ciel, et *Chango-Dzakouta*, le tonnerre lanceur de pierres,

ce dernier n'en est pas moins subordonné au premier à leurs yeux. Mais le Ciel, en laissant pleuvoir, est pour l'habitant de la torride Afrique le grand créateur, le puissant fécondateur, et le nègre de la côte d'Or lui demande du riz et des légumes, des richesses et des esclaves, ainsi que la santé. Au Congo, *Soukou-Vakandje*, qui demeure calme et impassible jusqu'au moment où il foudroie les méchants esprits, n'est autre à coup sûr que le Ciel. Chez les Cafres, le Ciel-fétiche joue un rôle considérable et manifeste son pouvoir par la pluie qu'il fait tomber et par le tonnerre qu'il fait gronder, et les Mangandjas du lac Nyassa lui offrent un panier de farine et un pot de bière, faisant des libations de l'une et jetant à terre l'autre, poignée par poignée, tandis que la fétichcuse lui demande d'envoyer de la pluie; les Zoulous présentent des bœufs au Ciel donneur de pluie; les chefs en tuent un et consacrent les autres; la chair de la victime est mangée dans chaque maison en gardant le plus profond silence, les os en sont brûlés hors du village et l'on termine la cérémonie par des chants d'un caractère particulier.

Chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, le culte du Grand Esprit est intimement lié avec celui du Ciel, et nous présente un exemple intéressant de cette phase du développement théologique de l'humanité où la conception fétichique de la voûte céleste ou de l'atmosphère animée est en voie de se transformer en une personnalité polythéiste, en un dieu, en un régent du Ciel. Au début de la colonisation du Canada par les Français, les Hurons, qui, suivant la description du père Brébeuf, étaient de véritables fétichistes, invoquaient *Aronhiaté*, le Ciel lui-même, brûlaient du tabac en son honneur, et le croyaient doué de toutes les facultés des êtres animés passés à la suprême puissance ; c'est ainsi qu'il voyait toutes les actions des hommes et qu'il punissait ceux qui se moquaient

de lui, c'est-à-dire qui lui adressaient des prières sans lui offrir de sacrifices. Ces mêmes Hurons l'appelaient aussi *Okki*, ce qui signifie à la fois « puissance surnaturelle, fétiche, démon, esprit, » expression qui se retrouvait chez les Virginiens. Aussi bien, les autres nations de cette race des Mingos ne laissaient pas de confondre leur Grand-Esprit *Atahokan*, ou *Michabou*, le Grand-Lièvre, avec la puissance céleste; car elles lui donnaient les noms de *Taronhiouagon*, « celui qui embrasse le ciel », et de *Harakouaunentaktou*, « celui qui domine le soleil ». Nous voyons donc bien là la supériorité du culte du Ciel sur celui du Soleil. Du reste l'*Agriskowé* des Iroquois, l'*Areskowi* des Hurons règne à la fois sur le ciel et le soleil, comme l'*Andouagni*, *Cudouagni* ou *Cudrouagni* des anciens Canadiens. Tous reconnaissaient au Ciel ainsi divinisé la puissance et le rôle d'un créateur suprême. De même, chez les Leni-Lenape et leurs congénères, *Kitchi-Manitou*, le Grand-Esprit, est le père de la nature tout entière, être suprême bien distinct du Soleil, mais, au fond, le même que le Ciel: les Delawares, par exemple, donnaient la première place à celui-ci sur celui-là, et les Chippeways n'adoraient réellement ni le soleil ni la lune, mais bien leur *Manedo* (Manitou), Grand-Esprit céleste. Les anciens habitants de la Floride identifiaient *Aguar*, créateur de toutes choses, avec le Ciel lui-même ; et il n'en est encore pas autrement chez quelques tribus de la Californie. Nous verrons plus tard comment, dans d'autres races plus avancées de l'ancien et du nouveau monde, le Ciel, fétiche suprême, est devenu le dieu du ciel, maître des autres dieux et des hommes.

En Amérique, comme en Afrique, le Ciel manifeste sa puissance à la fois par la pluie fécondante qu'il verse sur la terre et par l'orage et la foudre qu'il fait éclater. Les grands phénomènes météorologiques difficiles à interpré-

ter et à expliquer pour les fétichistes devenaient ainsi les hauts faits et les actes de la grande puissance céleste, de cette atmosphère douée de volonté et d'intelligence qui domine et enveloppe l'univers. Et les divinités de la pluie et de l'orage dans les mythologies polythéistes ne sont guère que le dédoublement, sorte d'hypostase, du Ciel devenu dieu personnel et anthropomorphe. Mais le grand fétiche céleste se manifeste encore d'une autre manière : c'est de lui que vient la lumière, et par là il se confond avec le soleil, qui tantôt est son fils, tantôt sa créature et son esclave, tantôt enfin sa face elle-même. Le nom du Ciel, *Dyaus*, en sanskrit, est emprunté à l'idée de briller et d'éclairer, qui a donné naissance en même temps au mot *Deva*, « dieu, génie, démon ». Nous reviendrons en temps utile sur ce point, mais il nous paraît nécessaire de le signaler dès à présent afin de montrer par un exemple frappant et bien connu les rapports intimes, inextricables parfois, qui existent entre le culte fétichique du Ciel et celui du Soleil. C'est ce qui s'est passé également chez les peuples de race ouralo-altaïque, dont les uns, comme ceux de la Sibérie et d'une partie de l'Asie centrale, sont demeurés à peu près fétichistes, et les autres, comme les Finnois proprement dits, s'étaient élevés déjà au polythéisme avant leur conversion à la religion chrétienne. Le *Tengri* des Mongols a conservé en général son sens de « Ciel » proprement dit et fut longtemps adoré pour lui-même : toutefois il a pris l'acception de « dieu du Ciel », de « dieu » en général et enfin de « génie de toute espèce, bon ou mauvais ». C'est aussi le cas du *Jumala* finnois. *Ukko*, lui-même, nous le verrons, appartient à la même famille, bien qu'il se soit à peu près entièrement dépouillé de ses vieilles formes fétichiques. Enfin, par *Num* les Samoyèdes entendent particulièrement le Ciel, aussi bien que la Divinité, quoique dans leur langue cette expression s'applique en-

core à tous les agents surnaturels. Le *Bouga* des Tongouses n'est autre que le Ciel-fétiche ; et les auteurs chinois rapportent que les ancêtres des Turcs actuels, les *Tou-Kiou* et leurs congénères les *Hioung-nou*, étaient surtout adonnés au culte du Ciel. « Il n'y a, dit Castrén, en un mot, dans toute l'immense étendue de l'Asie, pas un seul peuple païen qui, autant que nous ayons connaissance de sa religion, ne vénère le Ciel et sa divinité. » L'affirmation est peut-être un peu trop absolue, mais elle paraît au moins exacte pour un grand nombre de races de l'Asie. La Chine nous fournira tout à l'heure un exemple frappant du culte fétichique du Ciel dans son développement le plus complet.

A côté du grand fétiche céleste nous trouvons presque partout dans les religions de l'humanité primitive le grand fétiche terrestre. La Terre-fétiche partage avec le Ciel l'adoration des hommes arrivés au degré où nous rencontrons le culte fétichique des milieux. Le Rig-Veda nous présente des exemples topiques de ce fait mythologique dans ses hymnes au Ciel et à la Terre unis en une seule expression : *Dyâvâprthivyau*. Chez les Finnois, *Ukko*, devenu dieu du Ciel, a toujours pour compagne *Akka*, autrefois la Terre, transformée ultérieurement en divinité de la Terre. Nous verrons dans le mythe polynésien des enfants du Ciel et de la Terre une conception analogue. Enfin, la Chine tout entière, en même temps qu'elle vénère le Ciel, rend un culte non moins pieux à la Terre.

Toutefois, cette conception, que nous appellerons le chthonisme avec M. J. Baissac (*Origines de la Religion*), bien que celui-ci n'étudie guère cette manifestation que dans le polythéisme, appartient déjà à un état assez avancé de développement intellectuel dans l'humanité. Elle nous paraît même postérieure à la conception fétichique du Ciel ; car, si nous rencontrons cette dernière chez un assez

grand nombre de peuplades nègres, nous n'y trouvons point l'idée de la Terre, en tant qu'être déterminé, assez développée pour que nous affirmions qu'il y ait chez tous les Africains un grand fétiche terrestre. Les noirs Akouapim pourtant, après avoir invoqué le Ciel, s'adressent ensuite à la Terre; mais c'est là une exception. Il faut en effet, afin de lui donner naissance, que la faculté de généralisation soit déjà assez puissante pour que l'esprit se figure le sol qui nous porte, et du sein duquel sortent toutes les plantes, comme un tout, comme un être immense. Le culte des montagnes, celui des rochers, celui de certaines localités particulières que nous avons déjà étudiés suffisent amplement aux premières hypothèses mythologiques de l'homme, et ce n'est que plus tard, alors que l'intelligence lui permet d'embrasser et de comprendre ce vaste ensemble de faits, de phénomènes ou d'objets, qu'il arrive à se figurer la terre comme une entité précise qu'il se représente généralement sous la forme féminine et dont la fonction principale lui paraît être celle de la maternité. C'est dans cette fonction qu'elle est généralement associée au Ciel et plus rarement au Soleil, l'un ou l'autre jouant le rôle du mâle, du fécondateur; aussi bien la pluie qu'il verse sur le sein de la terre, et qui active ou même détermine la végétation, contribue-t-elle puissamment à faire naître la pensée d'une union charnelle entre les deux grands fétiches.

La terre-mère nous apparaît généralement dans toutes les mythologies fétichistes assez avancées dans l'évolution religieuse pour comporter une pareille conception. La majeure partie des Peaux-Rouges, pour qui le Ciel-fétiche est le créateur, considèrent la Terre comme leur mère commune. Un mythe des anciens Canadiens raconte que le Grand-Esprit lança des flèches sur la terre, d'où sortirent ensuite les hommes et les femmes. Celles-ci, suivant diverses légendes américaines, vinrent au monde avant les

hommes, ce qui peut s'expliquer par le caractère féminin que l'on donne au grand fétiche terrestre. Dans une occasion grave, un chef shawni déclara à un général américain qui se donnait vis-à-vis de lui le titre de père, qu'il n'avait d'autre père que le Soleil et d'autre mère que la Terre. Les Comanches croient de même qu'ils ont eu pour ancêtres le Grand-Esprit et la Terre. Chez les Algonkins, la terre était considérée comme un *Okki* ou puissance surnaturelle grand'mère de toutes choses. *Mesonkkoumik Okki* était favorable à l'homme, protégeait spécialement les animaux dont les hommes mangent la chair et revêtent la fourrure ; aucun Indien n'eût osé récolter les racines et les plantes dont les sorciers font ce qu'ils appellent des médecines, sans déposer une offrande dans la terre.

Parmi les *Cemis* des anciens habitants des Antilles, il en était un de sexe féminin, *Iemao*, que les uns donnent pour une personnification de la Lune, et d'autres pour la Terre elle-même. La confusion entre la Terre et la Lune n'a rien d'extraordinaire et constitue un phénomène assez fréquent en mythologie. Encore Iemao avait-elle plusieurs noms différents. Un autre Cemi féminin, dont on ne connaît pas le nom, a été signalé aux Antilles. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'impossible à ce que ce fût également Iemao. Les Caraïbes regardaient aussi la Terre comme leur mère, et quand le sol tremblait, ils disaient que leur mère était joyeuse et dansait; aussi se trémoussaient-ils à leur tour pour l'imiter et lui faire plaisir en partageant sa satisfaction. Les anciens Péruviens, fétichistes avant l'établissement de l'empire des Incas, avaient un culte pour la Terre, qu'ils adoraient sous le nom de *Pacha mama*, « Terre-mère ». Nous verrons en outre dans la mythologie polythéiste du Mexique des divinités chthoniennes qui portent encore les marques d'anciens fétiches terrestres tels qu'ils furent d'abord.

C'est ce que nous retrouvons en Asie. Les tribus aborigènes de la vallée de la Sionî, dans l'Inde, ont pour la Terre même, *Dhourtimak*, une vénération plus grande que pour tout autre pouvoir surnaturel et ne manquent jamais à chaque repas de lui faire quelque offrande. Chez les Khonds de l'Orissa nous rencontrons le culte de la Terre développé à un haut degré; mais nous devons constater que l'ensemble des croyances de ces indigènes a déjà nettement dépassé la limite du fétichisme et appartient au polythéisme; aussi croyons-nous devoir ne pas insister sur un sujet qui fera plus tard l'objet d'un chapitre à part.

Castrén déclare que les peuples apparentés de race aux Finnois, tels que les Tongouses, les Mongols, les Turcs, etc., que nous avons vus adorateurs du Ciel, n'avaient pas une moindre dévotion pour la Terre; il constate en outre que chez les Finnois polythéistes il restait encore des indices évidents d'une conception fétichiste de la Terre; c'est dans le mot *maa emä* qu'il en voit le principal, puisque cette expression signifie proprement: « Terre-mère ». Plus tard, le fétiche fut remplacé par une déesse, épouse d'Ukko, c'est-à-dire l'*Akka*, « la Vieille », dont nous avons déjà parlé, qui porte pour épithète un nom peu différent de celui de l'ancien fétiche, à savoir *maan emo*, « mère de la Terre ». Le même fait s'est produit chez les Esthoniens et même chez les Lapons, avec quelques variantes cependant chez ceux-ci.

Nous avons mentionné tout à l'heure le caractère fécondateur du grand-fétiche céleste et la fonction procréatrice de la Terre-mère dans les théories religieuses du fétichisme. Il ne nous semble pas douteux que ce ne soit dans cet ordre de conceptions qu'il faille aller chercher l'origine du culte si répandu du *phallus* et du *kteis*, des parties sexuelles de l'homme et de la femme. C'est là un sujet bien scabreux, mais qu'il ne nous est pas possible de passer

sous silence. Nous allons essayer de le traiter avec toute la discrétion et nous espérons pouvoir tout dire sans choquer aucune susceptibilité légitime. Deux faits sont en présence: l'un, c'est l'existence à peu près universelle de simulacres très-vénérés et souvent gigantesques des organes de la génération; l'autre, c'est la pensée excessivement répandue que de l'union du Ciel-mâle et de la Terre-femelle est né l'univers. Or, quand chez les noirs de la côte de Guinée nous trouvons côte à côte l'adoration de Nyongmo, le Ciel, et le culte de l'emblème de la virilité sous sa forme la plus brutale, nous sommes conduits à admettre que les idoles et les amulettes priapiques de l'Afrique ne sont guère que des symboles du grand-fétiche céleste, du grand et souverain producteur. Les populations des basses castes ou d'origine anaryenne dans l'Inde sont toutes adonnées au culte du grand-dieu (*Mahadeo*) Çiva représenté par le célèbre *lingam*. Il ne nous vient pas à l'esprit de présenter le çivaïsme comme une forme de fétichisme; c'est au contraire une phase particulière du polythéisme hindou, sur laquelle nous reviendrons plus tard; mais, comme nous l'exposerons alors, le çivaïsme s'est enté sur les antiques superstitions des aborigènes de l'Inde, très-probablement fétichistes avant l'arrivée des Aryas. Or, de ce fétichisme il est demeuré des traces nombreuses, et dans ce culte du *lingam*, c'est-à-dire des organes sexuels unis dans l'acte de la génération, nous sommes enclins à voir l'adoration du phénomène de la création universelle, de l'accouplement des deux grands fétiches. Mais Mahadeo se présente aussi dans les régions habitées par des peuplades non aryennes, chez les Santhals par exemple, tantôt sous l'aspect d'idoles ithyphalliques, tantôt sous celui de piliers de pierre plus ou moins bien taillés, et même de véritables *menhirs*. Or, parmi ces menhirs, il en est qui portent certains dessins,

certains emblèmes qui ne laissent guère de doute sur le caractère sexuel attribué à ces pierres levées. Nous avons dû à l'obligeance d'un officier anglais, M. Rivett-Carnac, la communication de nombreuses et intéressantes représentations de ces objets qui ne nous laissent pas de doute sur leur nature essentiellement priapique, et sur la présence chez les races anaryennes de l'Inde d'une très-antique idée de la conjonction génésiaque du Ciel et de la Terre, représentés aujourd'hui, l'un par Mahadeo et l'autre par Dourgâ ou Bhavânî, qui n'est, on le sait, qu'une terrible divinité chthonienne née de la primitive adoration fétichique de la Terre.

Lorsqu'on voit tous les menhirs de l'Inde rattachés dans l'esprit des classes qui ont gardé soigneusement le souvenir des anciennes idées à un culte où le phallus joue un rôle important, on résiste difficilement à la tentation de raisonner par analogie en ce qui concerne les pierres levées de nos pays. Nous savons que ces monuments remontent à l'âge préhistorique de la pierre polie et nous avons tout lieu de supposer qu'ils avaient une signification religieuse. Or, il semble que cette signification était la même que celle des Mahadeos de l'Inde: presque partout en France on trouve des pierres debout, des pierres fites auxquelles on attribue un pouvoir surnaturel sur la fécondité des femmes et la puissance génératrice des hommes; encore aujourd'hui dans les campagnes les filles à marier et les femmes stériles vont embrasser en cachette ou à certaines époques de l'année ces pierres, dans l'espoir que par ce moyen les unes ne tarderont pas à se marier et les autres à avoir des enfants. MM. Piette et Lacaze, dont nous avons mentionné plus haut (chap. II) les observations sur les superstitions relatives aux monuments mégalithiques dans les régions pyrénéennes, nous parlent de rocs phalliques qui ont conservé toute la confiance des

paysans : telle est la pierre de Pourbeau, à l'ombre de laquelle les unions entre filles et garçons se concluaient avant qu'on se présentât au maire et au curé, autour de laquelle on dansait le soir du mardi gras une ronde naïvement obscène; tel est aussi le menhir du Bourg-d'Oueil, que les femmes embrassent et touchent d'une certaine manière pour devenir fécondes.

L'extension du culte du phallus dans toute l'Europe et même en Germanie exclut l'hypothèse d'une prédication et d'une origine phénicienne. Quand nous lisons en effet dans Adam de Brême que « *Fricco*, le dieu qui dispense la paix et le plaisir aux mortels, est représenté par un priape colossal, et que c'est à lui qu'on offre des sacrifices lorsqu'il s'agit de célébrer des noces, » nous ne pouvons voir dans cet exposé que l'indication d'une adoration pour le pouvoir fécondant, semblable au culte des pierres levées dans l'Inde et dans la Gaule avant les Gaulois. L'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure nous offrent maints exemples de la religion du phallus que l'on a pu faire remonter jusqu'aux Sémites et qu'il n'est pas extravagant d'attribuer, au moins en partie, à une ancienne vénération fétichique du Ciel, mâle et procréateur, fécondant à l'aide de la pluie et de la foudre la Terre, femelle et mère.

Aussi bien, l'extension de la mythologie indo-européenne n'a pas dû nuire à ces croyances primitives et populaires. La grande dyade chantée dans les Védas sous le nom de *Dyâvâprthivyau* nous montre que le culte fétichique du Ciel et de la Terre n'a pas été étranger aux Aryas, et il est plus que vraisemblable qu'il s'est manifesté, lui aussi, sous l'aspect où nous le voyons un peu partout dans l'univers. Ainsi, la pieuse femme hindoue des hautes castes du nord de l'Inde, qui porte un lingam au cou comme on porte chez nous une croix, peut aussi bien avoir conservé cette superstition de l'héritage théologique de ses ancêtres

aryens que l'avoir empruntée aux aborigènes du pays, et la Grecque, la Romaine d'autrefois, ainsi que l'Italienne moderne des provinces du Sud, ont pu prendre leur petit amulette phallique dans le bagage des croyances aryennes comme dans le matériel fétichique des populations primitives de l'Europe. L'étude du polythéisme sémitique nous fournira plus tard un ensemble de mythes fondés sur la sexualité qui se rattache plus que probablement à un fétichisme antérieur.

L'étendue à peu près générale de la conception du pouvoir créateur sous la forme de l'acte générateur et de ses facteurs, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, soit par une filiation ethnique, soit par une prédication, se vérifie encore par l'étude des religions américaines, où le culte du phallus tient une place aussi grande que dans celles du vieux monde. L'image du priape a été souvent trouvée en pierre ou en terre cuite sur les bords du Mississipi, et les femmes des Guaranis du Paraguay la portaient au cou comme les dames romaines ou comme les femmes de l'Inde portent le lingam. Les Espagnols, quand ils firent la conquête du Mexique et de l'Amérique centrale, trouvèrent des temples où l'idole était un grand phallus : à Panuco, au Nicaragua, à Costa-Rica, au Yucatan, les ruines portent encore des bas-reliefs obscènes; à Tlascala, on adorait une image représentant les organes de la génération chez les deux sexes réunis dans leur fonction naturelle.

Pour célébrer le grand acte de la génération à la suite du mariage du Ciel et de la Terre, les fêtes orgiaques où les assistants, sous l'influence de la surexcitation mystique, répètent et reproduisent l'action des deux êtres suprêmes semblent peu surprenantes. Ces orgies, ces prostitutions sacrées, ces danses obscènes, nous les verrons chez les Sémites, nous les trouvons en Afrique parmi les nègres ar-

lents à la volupté et adorateurs de fétiches ithyphalliques, en Amérique, chez les Algonkins et les Iroquois, chez les Californiens, chez les Noutkas du Nord comme chez les Mexicains, les Tlascaltèques; au Yucatan, au Sinaloa, au Nicaragua. L'idée que la puissance génératrice est représentée par le phallus se manifeste encore par les aspersions de sang tiré du membre génital sur les récoltes, par la coutume des Pipiles de faire consacrer en quelque sorte le commencement des semailles par un couple amoureux uni charnellement pour cette occasion. Mais il ne faut pas voir dans tout cela une marque de débauche, de perversité, de sensualité. L'homme peu ou point civilisé ne se représente la création que comme le résultat de l'accouplement du Ciel et de la Terre, dans l'acte de la génération il ne voit qu'une fonction naturelle imitée de ces grands et divins parents. Ce n'est que sous l'influence d'une civilisation spéciale, sous l'action d'idées particulières comme celles qui règnent en Occident, qu'il arrive à avoir honte et à considérer l'acte ou les symboles comme répugnants et obscènes. Sans sortir de notre pays, par exemple, ce n'est que depuis peu de temps relativement que les filles de Poubeau et des villages environnants n'osent plus aller adorer et embrasser publiquement les pierres phalliques, les menhirs dont il a été question plus haut, et que les jeunes gens ne se livrent plus à la ronde bizarre du mardi gras, dont l'origine remonte bien au-delà des temps historiques, à une époque où l'on croyait représenter et célébrer ainsi l'acte par lequel les grands fétiches avaient donné naissance à l'univers.

CHAPITRE XI.

LE SACERDOCE DANS LE FÉTICHISME. SORCIERS ET SORCELLERIE.

Dès que l'humanité anime d'une existence et d'une volonté propres tous les êtres, tous les phénomènes, tous les aspects de l'univers, dès qu'elle leur reconnaît une puissance surnaturelle et une influence redoutable sur elle-même et sur la nature, il devient très-facile à comprendre qu'elle veuille exercer une action quelconque sur les fétiches, soit pour détourner leur colère ou leur malveillance, soit au contraire pour leur plaire et gagner leur faveur. De là, l'institution de cérémonies propitiatoires et la constitution d'un sacerdoce composé des gens qui, par une intuition extraordinaire ou à la suite d'un enseignement mystérieux, ont pu pénétrer certains arcanes de la nature et acquérir ainsi certaines connaissances qui nous paraissent souvent puériles ou déraisonnables, mais qui n'en constituent pas moins le bagage scientifique de l'homme à ses débuts dans l'évolution sociologique.

Le vulgaire implore le fétiche, il lui offre des sacrifices; mais qui mieux que celui qui l'approche de près, qui en a peut-être sondé la nature, peut servir d'intermédiaire entre lui et ses adorateurs?

Aussi, chez tous les peuples sauvages encore dans cet état intellectuel que nous avons appelé *fétichisme*, voyons-nous des individus qui passent pour être en relations constantes avec les puissances surnaturelles, avec les esprits, qui, croit-on, savent les bien disposer vis-à-vis de

leurs dévots, qui les domptent, les dirigent à l'aide de paroles, de pratiques ou de charmes merveilleux, et qui exercent ainsi sur l'imagination de la foule ignorante et crédule une action très-intense. Nous ne voulons pas dire que ces personnages sont des charlatans qui trompent leurs ouailles et qui connaissent l'inanité de leurs fétiches et de leurs cérémonies: nous croyons au contraire à la bonne foi sincère de la plupart des féticheurs, sorciers, magiciens, chamans et hommes-médecines des peuples non civilisés: tout au plus quelques-uns sont-ils arrivés à un développement intellectuel un peu plus accentué et distinguent-ils déjà, dans l'objet de la vénération publique, un agent extérieur et supérieur à cet objet, un dieu; en un mot, peut être quelques-uns sont-ils déjà polythéistes. Qu'il y ait cependant des farceurs parmi les prêtres des fétiches, le cas est probable, mais doit être très-rare; dans les sociétés véritablement fétichistes le scepticisme n'est point développé à ce point que les sorciers ne puissent, à l'imitation des augures romains de la fin de la République, se regarder sans rire.

Se figurant les fétiches à son image, l'homme primitif ne leur fait d'offrandes que celles qui lui semblent précieuses et désirables pour lui-même. Aussi, la plupart du temps est-ce de la nourriture qu'on apporte à l'objet vénéré, avec cette conviction qu'il la consomme d'une façon ou d'une autre. Tout aboutit d'ailleurs à une offrande, à un sacrifice. Quand un peuple fétichiste est dans le malheur, c'est qu'il a offensé quelque fétiche; aussi s'empresse-t-il de rechercher quelle faute a été commise et de s'enquérir auprès du féticheur de la façon de l'expier: c'est généralement par des dons et des sacrifices qu'on peut reconquérir la faveur du fétiche. Parfois encore, on lui présente un spécimen des objets qui ont rapport avec ce qu'on attend de lui: les nègres d'Assinie, par exemple,

apportent à la case du fétiche des pots vides quand il leur faut de la pluie, des sagaies ou des sabres quand ils partent pour la guerre, des arêtes de poisson pour être heureux à la pêche, des petits couteaux pour faire une bonne récolte de vin de palmier. Quelquefois encore, les offrandes sont faites d'une façon singulière; ce sont les noirs de Cabanda au Congo qui crachent sur leurs fétiches la première bouchée de leur repas après l'avoir mâchée ; ce sont les Sibériens qui n'offrent, en fait de vêtements, que des haillons et des guenilles hors d'usage. D'autres fois, les sacrifices sont terribles, car il s'agit de victimes humaines. Mais, nous l'avons dit déjà, le fétichiste ne fait aucune distinction entre l'homme et les autres êtres; tout au plus attache-t-il plus de prix à l'existence du premier quand celui-ci fait partie de la famille ou de la tribu : les massacres de prisonniers de guerre en l'honneur des fétiches n'ont donc guère plus d'importance que les hécatombes d'animaux, et quand la victime est un enfant ou un parent, la croyance sincère en la vitalité de l'esprit enlève à cet acte, aux yeux de l'homme primitif, tout caractère criminel et mauvais. Mais, on n'est pas toujours content du fétiche ; au lieu de rendre des services, au lieu d'accorder ce qu'on lui a demandé, il est resté insensible et inerte : parfois même, aux prières, aux offrandes il a répondu par quelque malheureux événement survenu au détriment de ses adorateurs. Alors, le fétichiste s'irrite et punit cet être qui a besoin de son respect, il le maltraite pour le ramener à un meilleur sentiment de son devoir; il le frappe, le dépouille de ses ornements, le jette à terre, le traîne dans la boue. Ainsi agissent les Ostiakes quand ils ont fait mauvaise chasse ou mauvaise pêche, ce qu'ils attribuent à la mauvaise volonté ou à la paresse de leurs fétiches. On va plus loin : le Lapon, par exemple, jette au feu son fétiche impuissant à préserver ses rennes de l'épizootie; les

nègres se conduisent aussi absolument de même et l'on a vu des peuples entiers changer leurs impuissants fétiches nationaux pour ceux de leurs ennemis victorieux et plus heureux.

C'est à ce changement de fétiches qu'il faut attribuer le commerce de charmes, d'amulettes, de talismans auquel se livrent les magiciens ou sorciers qui constituent le sacerdoce dans le fétichisme. Cela constitue un des principaux revenus de cette catégorie d'individus, qui, dans les peuplades nègres comme dans les tribus américaines, dans les villages de l'archipel indien comme sous les tentes des Sibériens, ne sont pas peu nombreux. C'est aux jongleurs et aux hommes-médecines, aux chamans, aux sorciers, en Afrique *Ouagangas*, etc., que l'on s'adresse pour obtenir des fétiches. Mais le transfert d'un de ces objets vénérés et puissants ne se fait point comme cela, de la main à la main. Bastian, dans son voyage à San-Salvador (côte occidentale d'Afrique), décrit le cérémonial qui ajoute un haut prix à la cession du fétiche : le prêtre-sorcier place l'impétrant ou acheteur au milieu d'une foule d'objets baroques, tels que pieds d'antilope et cornes de bélier, et lui met un miroir en main avec injonction de souffler dessus ; de son côté, il s'évertue avec une énergie croissante à battre un tambour fait d'une calebasse recouverte de peau. La plupart du temps le fétiche est un grossier produit de la nature enveloppé d'étoffes, ou bien l'objet essentiel est dissimulé dans l'intérieur creux de quelque statuette de bois. Tout ce tapage est une sorte d'incantation pour faire entrer dans ce qui doit être le corps du fétiche l'esprit errant qui l'animera et le rendra efficace; nous avons vu plus haut, lorsqu'il s'est agi des esprits des morts en Papouasie, qu'on les invite de cette façon à venir habiter les Korwars sculptés à leur intention. Les fétiches des nègres sont encore, suivant la description du

haut Nil, où les rois ont seuls le pouvoir, en sifflant, de faire tomber la pluie bienfaisante, mais aussi où ils payent de leur trône et de leur vie l'insuccès dans l'accomplissement de cette fonction météorologique. Chez les Bandjars (Feloupes), le roi est également le grand magicien, responsable de tous les malheurs qui peuvent fondre sur le pays, auquel cas il reçoit de ses sujets une formidable volée de coups de bâton. Le roi de Loango concentre en sa personne le pouvoir royal et le pouvoir sacerdotal : il peut faire pleuvoir ou faire briller le soleil, il peut favoriser ou empêcher la germination des récoltes ; il pourrait, s'il le voulait, détruire l'univers entier. Rien qu'en ôtant son bonnet, un roi du Congo causait le désespoir de ses sujets, qui voyaient là l'indice d'une calamité. Dans l'Ousambara on allait plus loin, on appelait le roi *Zombi* (fétiche) et *Mouloungou* (dieu).

Dans les sociétés fétichistes où le pouvoir royal est séparé du pouvoir sacerdotal, les prêtres n'en jouent pas moins un rôle très-considérable. Nous confondons d'ailleurs, sous le même nom de prêtres des fétiches, tous les individus qui servent d'intermédiaires entre les êtres puissants et surnaturels et l'humanité : aussi bien, chez une foule de peuples n'y a-t-il aucune distinction entre leurs fonctions diverses ; c'est le cas pour tous les féticheurs asiatiques, tels que les chamans de Sibérie, les sorciers des Karens et des autres tribus de race jaune de l'Indo-Chine. Les sorciers australiens se trouvent dans ce cas, ainsi que ceux des Lapons ; tous se livrent à la fois aux cérémonies du culte, à la préparation des sortiléges, à l'exercice d'une médecine tout à fait primitive. Le fétichisme africain, au contraire, nous fournit un exemple de constitution du sacerdoce en plusieurs colléges ; aussi constatons-nous chez les noirs l'existence de féticheurs-médecins, de féticheurs-faiseurs de pluie et magiciens, de féticheurs-prêtres, c'est-

à-dire affectés spécialement au culte immédiat des fétiches, et diseurs d'oracle, c'est-à-dire interprètes de la volonté des puissances surnaturelles. Bastian nous apprend par exemple que les Ouagangas sont dans la hiérarchie sacerdotale du Congo supérieurs aux Scingillis, simples magiciens évocateurs de la pluie ; Cavazzi nous dit en outre que, parmi les sorciers, il y avait de son temps (et cela n'a pas changé) une foule de catégories distinguées par le fétiche spécial auquel elles étaient consacrées; contre les effets du tonnerre, on avait recours au *Mganga amaloro;* le féticheur de l'eau, *Montinoua-maya*, rendait ses oracles en observant les mouvements d'une calebasse jetée à la rivière; l'issue des maladies était prédite par le *Molonga* à l'inspection de l'eau bouillante, et par le *Moni*, auquel elle était communiquée par les idoles ; l'*Amaboundou* avait pour spécialité la protection des champs ensemencés; et le *Mganga mnene* veillait à la conservation des récoltes renfermées dans les greniers; le *Mganga matombola* se faisait apporter des trésors par ses parents trépassés qu'il pouvait faire sortir de leurs tombeaux; quand on allait à la chasse à l'éléphant, il fallait avoir gagné la faveur du *Ngourianamboua;* le *Npombola* aidait par ses charmes les chasseurs à capturer des fauves dans leurs piéges, et le *Nbacassou* faisait retrouver les vaches égarées. Les *Npoungou*, *Cabanzo* et *Issa* préservaient les guerriers des blessures, et le *Mganga ęmbougoula* donnait, en sifflant la victoire sur l'ennemi. Toutes les actions de la vie sont ainsi placées sous le contrôle et l'intervention d'un prêtre-sorcier, car tous les faits de l'existence sont soumis à l'influence d'un fétiche distinct pour chacun d'eux. Une maison ne devient habitable que lorsque le féticheur en a chassé les mauvais esprits par des purifications et des cérémonies indiquées par son rituel barbare. Le mariage, la grossesse, la naissance, l'entrée dans l'âge de puberté, la

mort exigent le ministère du magicien. Ce sont les prêtres des fétiches qui président en Afrique à ces terribles épreuves du poison ou de la liqueur-fétiche, véritables ordalies qui remplacent l'administration de la justice chez les farouches populations noires: un crime vrai ou supposé a été commis, un homme est mort, par exemple, sans que ses ignorants concitoyens puissent s'expliquer la cause du décès, le prêtre est consulté, et grâce à son talent de devin ou à ses procédés divinatoires il apprend de son fétiche que l'auteur de la mort est un tel, qui a employé un sortilége contre le défunt ; si l'accusé ne tombe pas immédiatement victime de la foule irritée, il est traîné devant le chef et contraint, pour se justifier, de subir l'épreuve de la boisson-fétiche; là, le prêtre intervient encore, c'est lui qui prépare la mystérieuse potion, qui recèle un poison terrible ; si l'accusé succombe, c'est qu'il était coupable et que le fétiche, qui sait le secret des choses, l'a tué, à la plus grande gloire du sorcier dénonciateur; s'il résiste, son innocence est démontrée, au grand profit des féticheurs, qui, préalablement gagnés par de riches présents, ont préparé en conséquence la liqueur d'épreuve. Armée de pouvoirs si terribles, la classe sacerdotale, sur certains points de l'Afrique, a atteint un haut degré de puissance; à Whidah, le grand prêtre du serpent exerce une autorité souveraine, non-seulement sur son collége de prêtres et de prêtresses, mais sur la population tout entière et sur le roi lui-même. C'est le *Botikomaon*, grand pontife à Fernando-Po, qui consacre les rois du pays; à cette occasion, il descend dans une fosse profonde où il est censé recevoir l'inspiration du grand-fétiche *Maon* par l'entremise des *Roukaroukos*, serpents-fétiches; quand il en sort, il instruit le nouveau roi de la volonté de Maon; puis, l'oignant d'une espèce de poudre jaune appelée *Tchéoko*, il place sur sa tête le chapeau de son prédécesseur. Mais l'exemple le plus frappant de la

suprématie sacerdotale en Afrique, c'est dans le *Chitome* du Congo que nous le trouvons; il dépasse en puissance tous les tyrans de l'Afrique, sa demeure et sa personne sont plus saintes que les fétiches et leurs temples les plus vénérés; il frappe sans appel quiconque lui a déplu, et nul n'oserait non-seulement entrer en lutte avec lui, mais même discuter le moins du monde ses ordres; sans son autorisation, les rois n'entreprennent rien d'important et ne font aucune nomination qui n'ait son agrément. Quand quelque noir est nommé gouverneur de province, son premier devoir est de se rendre en pompe, suivi d'un nombreux cortége porteur de riches présents, à la case du Chitome et d'implorer la permission de lui offrir ses plus humbles hommages; cette grâce n'est jamais accordée du premier coup; ce n'est qu'après s'être humilié, traîné dans la poussière en gémissant et en pleurant, ce n'est surtout qu'après avoir considérablement accru le total de ses cadeaux que le dévot est admis à contempler la personne de l'orgueilleux grand prêtre; celui-ci sort de sa case et asperge d'eau et de poussière le grand fonctionnaire prosterné; il lui ordonne alors de se coucher tout de son long sur le dos et le foule aux pieds plusieurs fois pour lui bien montrer qu'il est son maître; puis il lui fait jurer d'obéir toujours passivement et instantanément au Chitome. C'est un grand honneur et une grande joie quand ce souverain pontife accorde à son pieux et humble visiteur un peu de bois à demi brûlé enlevé du foyer sacré. Le Chitome prélève une part importante sur toutes les récoltes et tous les fruits de la terre, car l'univers ne subsiste que par son seul pouvoir. Aussi, pour qu'en mourant naturellement il ne laisse point périr le monde, le Chitome, dès qu'on le voit à l'agonie, est assommé ou étranglé, à son choix, en secret par son successeur, qui devient ainsi Chitome à son tour sans qu'il y ait eu d'interruption dans

la hiérarchie. Nous nous trouvons là en face d'un véritable culte fétichique semblable à celui de l'Ousambara pour son roi, comme nous l'avons vu tout à l'heure. Et les âmes de ces hommes-fétiches deviennent à leur tour des esprits puissants et redoutables, qui exercent de l'autre monde une autorité sur l'univers, analogue à celle de leurs successeurs et même plus considérable que celle-ci.

Le fétichisme américain nous fournit des exemples de même nature : les anciens Canadiens traitaient de *Manitou* leurs sorciers, ceux que les Anglo-Américains appellent *medicine-men* (hommes-médecines). Les Iroquois employaient également le même mot *Agotkon* pour désigner les esprits secondaires et les prêtres de leurs fétiches. On nommait aussi ceux-ci *Okki* (fétiches). Toutes ces tribus de Peaux-Rouges avaient donc dans leur sein un sacerdoce organisé, et les peuplades qui subsistent encore ont conservé leurs prêtres-magiciens. Cette catégorie d'individus se présente à nous sous un double aspect : celui de sorciers malfaisants qui ensorcellent les gens ou qui les empoisonnent et celui de médecins-oracles qui guérissent les maladies et prédisent l'avenir. Les individus revêtus du premier de ces aspects étaient craints et abhorrés des Indiens, qui, à l'instar des inquisiteurs, ne se privaient point de brûler vifs ces malheureux ; quant aux hommes-médecines, ils sont tenus en grand honneur et exercent une grande influence dans leurs tribus ; ils habitent des tentes où personne n'ose pénétrer, ils possèdent de fameux sacs-médecines pleins d'amulettes, de talismans et d'objets bizarres dont ils font commerce d'ailleurs, mais à un prix très-élevé. Quand ils se mêlent de prédire l'avenir ou de jouir du don de double vue, c'est en songe qu'ils croient exercer leur ministère, car leur âme, se détachant des liens corporels, franchit les espaces ou entre en communication plus intime avec les Manitous. Le sommeil nature

n'est point l'état le plus propice à la divination; c'est dans l'extase produite par l'absorption de substances enivrantes, par la danse la plus bizarre, par la surexcitation nerveuse t mystique, par le jeûne fécond en hallucinations. qu'ils ient, qu'ils pressentent les faits et les choses. Quant au itement des maladies, les médecins américains, convain- que le mal est causé par la possession, s'efforcent de sser le démon en menant grand tapage, en soumettant atient à de rudes épreuves, telles qu'une transpiration i intense que possible ou des fumigations énergiques ; oient anéantir le mauvais esprit en brisant une figu- soi-disant faite à son image; enfin, avec l'idée féti- e que la maladie est quelque chose de tangible, de riel, un objet et non un désordre dans l'économie gé- e, ils tentent de la faire sortir du corps en frottant, çant le membre ou la partie malade, d'où ils finissent xtraire un os, un caillou, un morceau de bois qu'ils ent impudemment à la famille comme le mal lui- . Mais ces magiciens n'en sont pas moins les inter- ires obligés entre les hommes et le Grand-Esprit.

Antilles, les *Butios* ou *Piayes* étaient les prêtres mis, qui redisaient aux mortels les volontés des êtres turels, leurs inspirateurs. Ainsi lorsque le Butio gai, chantait et dansait, c'est que le Cemi était favo- ement disposé, et l'on devait s'attendre à quelque suc- dans les entreprises mises en train ; quand, au con- ire, le magicien était triste, c'était que le Cemi avait un jet d'irritation, et il fallait s'attendre à quelque malheur u'on ne pouvait éviter que par des sacrifices, des jeûnes et des cérémonies expiatoires. Ces mêmes Butios ou Piayes étaient médecins, comme les hommes-médecines des Peaux-Rouges, et leur thérapeutique était absolument la même. Comme les Ouagangas du Congo, les Piayes caraïbes étaient prêtres, jongleurs et médecins; ils jouissaient

d'une grande influence et passaient pour pouvoir combattre les sortiléges des ennemis, faire périr ceux-ci, attribuer la victoire à leurs ouailles, changer le temps. Ils interprétaient aussi la volonté des fétiches, dont chacun était le maître d'un Piaye. C'est sous le même aspect que nous retrouvons ces magiciens au Brésil, où, avec le nom de Piayes, ils portent aussi celui de « Caraïbes », au Paraguay et en Patagonie.

Nous avons parlé plus haut de la bonne foi des féticheurs, et cependant dans le cours de cette étude nous avons signalé en passant quelques traits de supercherie : cette contradiction n'est qu'apparente, ou plutôt relative ; les exigences de la foule fanatique ont trop souvent forcé les sorciers impuissants à vaincre la nature, à tromper les sectateurs de leurs fétiches par quelques jongleries, la vie des féticheurs se trouvant en jeu. Mais il n'en demeure pas moins constant que la plupart de ces individus sont convaincus de la gravité de leur mission et de la réalité de leur pouvoir. Quand, par exemple, dans un duel de sortiléges entre deux hommes-médecines chez les Peaux-Rouges, l'un d'eux annonce avec une autorité souveraine à son adversaire qu'il va mourir frappé par l'esprit et que celui-ci meurt en effet de terreur, comme cela est arrivé, il est impossible de douter qu'aucun des deux magiciens ait jamais été atteint de scepticisme à l'endroit de sa force surnaturelle. Les hommes qui, pour atteindre l'état extatique dans lequel ils se mettent aussi bien en Afrique qu'en Amérique ou en Asie, supportent les épreuves d'initiations atroces auxquelles on les soumet, ces hommes ont une foi invincible et seraient prêts à marcher au martyre. Le mysticisme, qui n'est pas incompatible avec les idées fétichistes, détermine, surtout chez des êtres insuffisamment développés au point de vue intellectuel, un état névropathique, ou une sorte d'hystérie, qui n'a pas été encore

bien étudiée, mais dont les phénomènes de l'exaltation religieuse indiquent assez clairement sinon la nature, au moins l'existence. Cette névrose ou cette hystérie joue un grand rôle dans le développement de la religiosité humaine, et nous la constatons amplement chez tous les peuples fétichistes.

CHAPITRE XII.

LE FÉTICHISME CHEZ LES CAFRES.

Il nous a paru qu'il ne serait pas inutile de donner dans cet ouvrage quelques exemples d'ensemble de religions fétichiques. Jusqu'ici nous avons étudié cette manifestation intellectuelle de l'humanité d'une façon théorique et presque subjective. Pour l'intelligence exacte de ces phénomènes moraux nous avons cru devoir choisir deux types de fétichisme pratique et réel bien distincts l'un de l'autre. C'est d'une part le fétichisme tel qu'il apparaît dans la majeure partie des peuples demeurés à cette période de l'évolution, et nous avons pris les Cafres pour objet de notre étude; c'est d'autre part le fétichisme porté à sa plus grande puissance, et la Chine nous fournira cet étonnant exemple.

Ce que l'on a pu démêler des idées religieuses des Cafres, c'est qu'ils croient à une vie future et que les mânes des morts sont chez eux l'objet principal du culte. Les uns, comme les *Amaxosas*, placent le monde des esprits dans des cavernes souterraines et impénétrables, tandis que d'autres, tels que les *Bechouanas* et les *Herreros*, pensent qu'il est sur le sommet des montagnes ou bien au loin vers le nord. Quoi qu'il en soit, l'opinion générale est que ces esprits visitent les vivants, ont le pouvoir de leur nuire et que, pour cette raison, il est indispensable de les invoquer et de leur plaire.

Le monde des mânes est assez semblable à celui des vivants; le mort y retrouve maisons, villages, vaches, mou-

tons, gibier, etc., mais tout cela beaucoup plus petit; lui-même y prend la figure d'un nain dont la substance est très-subtile, et sur la nature de laquelle les Cafres ne s'expliquent guère, parce qu'ils n'en conçoivent pas beaucoup plus. A cause de l'origine septentrionale de la race, et en même temps, pour certaines peuplades, de la situation du monde des mânes, le cadavre est enterré la tête au nord, tout vêtu, et pourvu de ses armes qu'il est censé emporter avec lui. Mais, comme nous l'avons dit, il reste en communication avec les vivants, auxquels il se manifeste parfois par de légers sifflements.

A cette foi se joint comme toujours une grande confiance dans les pratiques de sorcellerie. Chaque tribu a les siennes propres; elles sont l'œuvre des magiciens, qui en font partie, et varient naturellement beaucoup. Ces magiciens sont également médecins, puisqu'ils soignent les malades, à leur façon s'entend; ils font également des conjurations pour écarter la malechance, pour fortifier les guerriers et les rendre victorieux. On les appelle *Isintonga*.

Les âmes des morts que les sorciers conjurent sont nommées *imi-chologou*. Il faut remarquer à ce propos que chez les Amaxosas cette forme est aussi employée au singulier *um-chologou*, et semble ainsi impliquer la croyance en un esprit supérieur, chef des mânes, âme peut-être d'un ancien chef renommé ; le nom de *inkosi* (chef), qu'on lui donne, le pouvoir spécial qu'on lui reconnaît sur la foudre font de cet esprit une sorte de dieu ; conception qui tend à s'écarter du fétichisme pur, et qui, dans un autre milieu ou à l'aide d'une autre constitution intellectuelle, aurait pu amener les Cafres au polythéisme. La même croyance existe chez les autres tribus de cette race : chez les *Amazoulous*, on trouve un certain *Ounkoulounkoulou*, roi des *Amahlozi*, esprits des morts; chez les *Herreros*, le

mot *moukourou*, singulier de *ouakourou*, les ancêtres, signifie la même chose; de même chez les *Bechouanas*, on trouve un *Morimo*, chef des *Barimo*, qui est plutôt cette fois un génie venu sur la terre en même temps que l'homme, ce qui est déjà une conception plus avancée que celles des autres Cafres.

Les *Isi-ntonga*, médiateurs entre les vivants et les morts, forment une caste à part dans laquelle il est difficile d'entrer; et pour ce faire on est requis de passer par un rude temps d'épreuve. Les gens atteints de maladies nerveuses ou sujets à des hallucinations forment la classe où se recrutent ces magiciens-novices; car leur état de santé démontre qu'ils sont visités par les mânes; en ce cas, sur l'ordre des chefs, ils sont visités et examinés par les maîtres-sorciers, qui déclarent ensuite s'il faut oui ou non procéder aux mystérieuses initiations.

Ce n'est que dans un état spécial de surexcitation morbide appelé *Oubou-xentsa* que les magiciens se trouvent capables d'accomplir leur office ; car alors ils sont possédés par les esprits; ils s'y préparent au moyen d'une danse sauvage et particulière qui a pour résultat de les mettre dans l'état de surexcitation convenable pour prophétiser, indiquer les remèdes, les pratiques qui éloignent le mauvais sort, et, ce qui est plus grave, pour découvrir des coupables ou désigner ceux qui doivent perdre leurs procès.

La cérémonie pour la réussite d'une expédition militaire présente un caractère tout à fait topique. Les guerriers se réunissent, loin de la vue des femmes et de tous ceux qui ne font point partie de l'armée, autour du chef des sorciers, *Intongo yakwomkoulou;* celui-ci, harnaché de plumes, de peaux de bêtes, de peaux de serpents, etc., se démène au son des chants de l'assistance jusqu'à ce que les esprits lui aient désigné le bœuf propice au sacrifice; ce bœuf n'est naturellement jamais de qualité médiocre;

on l'amène, on le renverse, on lui coupe une jambe de devant qu'on fait cuire dans un chaudron *ad hoc* ou griller sur les charbons avec une foule de cérémonies indiquées par le sorcier. Chacun goûte de ce mets ; puis le chef pratique une incision dans la peau de chacun de ses hommes et la frotte avec les cendres consacrées. On achève ensuite la pauvre bête, on met de côté quelques bons morceaux pour le prêtre-sorcier, et l'on mange le reste ensemble. Ceux qui sont tués à la bataille, après cela, ne le sont naturellement que parce qu'ils ont été ensorcelés par un ennemi ou parce qu'ils se sont attiré l'animadversion des mânes. Mais, si l'armée est battue, c'est que l'ennemi avait un sorcier plus habile, ou que celui des vaincus a oublié quelque chose dans ses conjurations ; aussi n'est-il pas rare que la colère du chef défait ne tombe sur lui, et qu'il ne le fasse jeter à l'eau, pieds et poings liés. Tout n'est pas rose dans le métier de sorcier.

Il a cependant bien des compensations; car tout dans l'existence des Cafres amène l'intervention du magicien. Quand, par exemple, le tonnerre est tombé sur une maison, c'est, bien entendu, le chef des mânes qui l'a lancé ; la maison et son emplacement sont condamnés, personne n'y peut entrer, et les habitants de la maison ne peuvent s'approcher de leurs compatriotes qu'après avoir, eux et tout le village, fait offrir un sacrifice propitiatoire au Grand-Esprit : si un homme, ou une pièce de bétail, a été frappé de la foudre, ceux qui ont dû l'ensevelir sont considérés comme impurs ; ils doivent s'abstenir de lait, ainsi que les femmes pendant leurs règles ou après la mort de leur mari, jusqu'à ce qu'une cérémonie lustrale ait été accomplie à leur intention.

Pour les Cafres, de même que pour tous les peuples fétichistes, la mort, les maladies, et généralement tous les accidents de la vie, n'ont point de causes naturelles ;

ils sont le résultat de pratiques de sorcellerie exercées contre les victimes par un envieux ou un ennemi. Si le mal est irréparable, il faut s'en venger ; s'il ne l'est pas, il faut chercher le remède, qui n'est autre que de détruire l'objet qui sert à l'ensorcellement. On a donc recours au prêtre, au devin, qui cherche le coupable, le désigne et préside à son interrogatoire. Le malheureux indiqué par le sorcier est aussitôt saisi par la foule, sommé de dévoiler son sortilége, et s'il refuse et nie d'abord, comme bien on pense, il est livré aux tortures les plus raffinées et les plus épouvantables. Les prêtres président à la question, et si le patient a le bon esprit de s'en rapporter à eux et d'avouer, il échappe aux tourments et à la mort ; on découvre bien vite dans la case de l'ensorcelé un paquet d'herbe, de racine, etc., que l'on conjure ; et le tour est fait ; quant à l'enchanteur, s'il n'a pas, par sa fortune, sa richesse ou sa puissance encouru la jalousie du chef, il en est quitte pour une amende et une cérémonie purificatoire, et rentre dans le giron de la petite église fétichiste de sa tribu.

Les Cafres paraissent avoir aussi un culte pour un autre génie ou dieu, pour un esprit des eaux, *Icanti*, auquel on fait des sacrifices ; mais en ce cas on ne brûle point les parties réservées au dieu, on les jette à la rivière. La colère de certains êtres qui paraissent habiter dans les fleuves est, selon les Cafres, une cause fréquente de maladie.

A cet ordre d'idées appartient la superstition concernant la pluie. Certains sorciers cafres ont, selon leurs compatriotes, le pouvoir d'assembler les nuages pendant la sécheresse et de faire pleuvoir. On conçoit l'importance de cette fonction chez un peuple pasteur et éleveur de bétail pour qui la fraîcheur et l'abondance des pâturages sont d'une importance considérable La cérémonie consiste

principalement en un sacrifice au Grand-Esprit, accompagné d'une foule de jongleries plus ou moins convaincues. Tantôt, c'est la malveillance de celui-ci ou de celui-là, tantôt la colère des mânes, qui retient la pluie. La désignation des individus qui ont ce pouvoir est une arme formidable entre les mains de ces derniers, et fréquemment les missionnaires ont été l'objet des malédictions de ces sorciers ; si leur malice s'attaque à quelque personne de la tribu, le sort de celle-ci est bientôt décidé : saisie et liée, elle est bien vite noyée dans le prochain cours d'eau ; mais aussi, au cas où le magicien ne réussit pas, il peut devenir la victime de ses sectateurs, et être à son tour jeté à l'eau.

Les Cafres professent une grande vénération pour les serpents. En effet, c'est sous cette forme que, d'après eux, les morts apparaissent aux vivants. Les esprits qui revêtent pour se révéler des formes animales, ont, paraît-il, un goût prononcé pour celles des reptiles. Aussi, lorsqu'un serpent pénètre dans une maison, est-il généralement respecté, de crainte d'offenser l'esprit qui y est incarné. Si quelqu'un par malheur en en chassant un de chez lui, en est mordu et meurt, c'est à coup sûr l'esprit du mort qui se venge. Il y a des sorciers qui ont le pouvoir de charmer ces êtres redoutables et de rendre leurs morsures inoffensives ; ils se servent pour cela de certains procédés et de certains remèdes qui ne sont pas sans efficacité ; mais quand le succès ne couronne point leurs efforts, quand leurs incantations et leurs soins n'aboutissent à rien, ce n'est point une faute, mais bien celle d'un sorcier plus puissant, ou bien la cause en est dans la mauvaise humeur des esprits.

Les mêmes superstitions existent chez les *Ama-Zulus*. Là aussi les morts apparaissent sous forme de serpent, mais encore sous forme de buffle, d'hippopotame ou de tout autre animal. Ce n'est point une croyance à la mé-

tempsycose ; l'esprit du mort n'est point incarné dans une bête, mais celle-ci est une apparence transitoire et fugitive de l'esprit.

Chez ces *Ama-Zulus*, bien que le peuple des mânes joue un grand rôle et soit comme chez les autres Cafres l'auteur de la plupart des événements, il y a cependant une mythologie plus distincte que chez leurs congénères. Le chef des esprits, *Unkulunkulu*, joue un rôle assez important. Il est le héros de quelques mythes parfaitement constitués, tel que celui de l'origine de la mort.

Cet esprit suprême envoya aux hommes le caméléon pour leur dire : « Vous ne mourrez pas. » Mais, le messager s'amusa en route et tarda longtemps à accomplir sa mission. Sur ce, *Unkulunkulu*, changeant d'avis, on ne sait trop pourquoi, dépêcha cette fois le lézard chargé d'annoncer aux hommes qu'ils devaient mourir. Le lézard se hâta de transmettre son message, et le sort de l'humanité était décidé quand le caméléon vint enfin, mais trop tard, apporter le premier ordre du Grand-Esprit. Aussi les Zulus ont-ils horreur de ces deux reptiles, du lézard pour s'être trop pressé de transmettre la mauvaise nouvelle, et du caméléon pour avoir tant tardé à communiquer la bonne.

Unkulunkulu joue, en bien d'autres cas, un rôle de créateur ou, pour mieux dire, d'ordonnateur ; car l'idée de la création *ex nihilo* semble absolument étrangère aux peuples primitifs. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui a voulu qu'en mourant l'homme devienne un esprit, que pour plaire aux esprits il faille leur sacrifier des bestiaux, qu'à la mort d'un individu ce soit son plus jeune frère qui épouse ses femmes pour que celles-ci ne se marient pas en dehors de la tribu ; bref, c'est à lui que remontent toutes les lois, toutes les coutumes des *Ama-Zulus*.

Quant à la nature propre d'*Unkulunkulu*, elle est assez

vague. C'est incontestablement le chef des mânes, le plus puissant de tous les esprits, mais son origine est assez obscure. Les *Ama-Zulus* disent qu'*Unkulunkulu* est sorti du tronc primitif, *hlangeni*; mais ce mot signifie, selon plusieurs auteurs, Bleek entre autres, « un lieu planté de roseaux », et en ce cas *Unkulunkulu* serait sorti d'un lieu planté de roseaux. Somme toute, c'est un patriarche, un héros éponyme, et non un dieu dans le sens polythéiste du mot.

D'autres légendes parlent d'un autre promoteur originel des *Zulus*, un certain *Umvelikangi*, qui aurait été un véritable créateur, et d'où serait sorti *Unkulunkulu* lui-même; néanmoins il y a des traditions dans lesquelles ces deux personnages sont placés sur le même pied et proviennent tous deux du tronc primitif.

Nous ne ferons que mentionner le mythe d'un couple primitif, ayant habité un beau jardin rempli de fruits exquis de toute sorte, d'où l'humanité serait issue; ceci a trop de ressemblance avec la tradition biblique d'Adam et d'Ève pour qu'on n'en attribue pas l'origine à une prédication étrangère, aux missionnaires chrétiens ou peut-être même, et plus anciennement, aux navigateurs arabes du moyen âge qui fréquentaient les côtes d'Afrique et qui donnèrent aux peuples de la famille *Bantu* le nom de Cafres (arabe *Kaffir*, infidèle, païen).

Nous avons déjà signalé la croyance des *Bechuanas* en un génie, *Morimo*, qui aurait apparu dans l'univers en même temps que les premiers hommes et les animaux. Ils seraient tous sortis d'une caverne du pays de *Bakoui*, et l'on montre encore les traces de leurs pas. Ce nom de *Morimo* est cependant le singulier d'un substantif dont le pluriel *Barimo* a pour synonyme *Liriti*, les ombres des morts, ce qui nous amène à les identifier certainement avec les esprits que nous avons vus déjà révérés par les autres

Cafres. Cela est clair, d'après ce que disent les Bechuanas, lorsqu'on les interroge sur la destinée des morts, et qui répondent que ceux-ci deviennent des *Barimos*. Livingstone rapporte qu'un jour le soleil étant entouré d'un énorme halo, un Bechuana lui affirma que c'étaient les *Barimos* qui s'assemblaient pour le conseil autour du *Marimo*.

Les missionnaires protestants n'ont donc pas eu plus raison de dire que les Bechuanas n'avaient point un concept d'une vie future que d'affirmer le caractère exclusivement nuisible et malfaisant du *Marimo;* selon eux, la pensée de la bonté de ce génie ne serait venue aux Bechuanas qu'après leurs prédications. Cette assertion a le cachet de l'invraisemblance, puisque nous avons vu tout à l'heure que chez les *Ama-Xosas* et chez les *Ama-Zulus* le Grand-Esprit, généralement redoutable, avait néanmoins un pouvoir favorable que l'on tentait de se concilier par des sacrifices et des offrandes. Lichtenstein assure que lorsque le Marimo n'a pas octroyé ce que les Bechuanas lui demandaient, ils l'accablent d'injures.

On retrouve chez les Bechuanas les mêmes sorciers, avec leurs pratiques, que chez les Cafres précédemment étudiés. La production de la pluie est la principale et la plus dangereuse fonction des magiciens; nous disons la plus dangereuse, parce que, s'il est démontré par des expériences répétées qu'un sorcier assez hardi pour conjurer les nuages n'a pas le pouvoir de leur faire verser les ondées bienfaisantes, les gens de sa tribu lui font un mauvais parti.

Une divergence notable existe entre deux observateurs, M. Casalis et M. Fritsch. Le premier assure que les Bechuanas considèrent une foule de choses et de situations comme impures et qu'ils se purifient par certaines cérémonies; tout ce qui a rapport à la mort, ensevelissement ou guerre, serait dans ce cas; mais le second fait observer

que des cérémonies analogues à celles que M. Casalis considère comme purificatoires ayant lieu à l'intention de la récolte nouvelle, ou de l'érection d'une nouvelle ville, il y a plutôt là dedans la pensée de chasser toute mauvaise influence. Cette manière de voir nous semble plus conforme à l'ensemble des conceptions fétichistes. Ce sont plutôt des « enchantements » que l'on fait là chez les Bechuanas.

Que ces peuples n'attachent pas une idée religieuse, dans l'acception que nous donnons vulgairement à ce mot, à une quantité de pratiques de sorcellerie, cela est très-possible. Mais ces enchantements n'en impliquent pas moins la croyance à des moyens surnaturels pour dominer les forces de la nature, et les faire tourner au profit de ceux qui exécutent ces jongleries, comme on serait trop légèrement tenté de les qualifier.

Le *Molèmo*, pour les Bechuanas, est une amulette, un fétiche, qui joue dans leur existence un rôle aussi considérable, plus même que le culte des esprits. Cette amulette est généralement formée de substances extraordinaires ou difficiles à se procurer. Il y a même chez les Bakouains des sorciers, *Baloï*, qui exploitent certaines parties des cadavres pour faire des maléfices; ce qui amène des enterrements parfois trop précipités. Un des principaux emplois de ces talismans consiste en la guérison des maladies, et surtout en la préservation contre les empoisonnements ; cependant ces indigènes connaissent bien les contre-poisons et en font souvent usage.

Ce sont les chefs qui possèdent les plus puissants *Molemos*. *Sechelé*, chef des Bechuanas visités par Livingstone, en possédait un d'une efficacité singulière pour faire pleuvoir; mais un autre chef, *Sekhomé*, en possédait un redoutable pour ses ennemis, aussi n'était-il attaqué par aucun de ses rivaux, qui, s'ils ne le craignaient ni lui ni son armée, avaient grand'peur de son *Molemo*.

Le même culte des ombres des ancêtres se retrouve chez les *Ouaherreros*, peuple parent des Cafres et des Bechuanas, sous le même aspect que chez ceux-ci. Ces esprits, *Ouakuru* (pl.), sont gouvernés par un esprit suprême, *Mkuru* (sing.), absolument analogue aux Grands-Esprits des peuples congénères. Anderson assure que chaque village a son *Mo-Kuru* propre; à cela, rien de surprenant, l'esprit du noir fétichiste concevant avec peine quelque généralité, et bornant, au contraire, son horizon intellectuel aux concepts les plus terre à terre et les plus étroits. Cela est si vrai que, si chaque village possède un *Mkuru*, un Herrero est incapable de distinguer, en quoi que ce soit, celui de son village de celui du voisin. Mais, ce qu'il sait bien, c'est que le *Mkuru* et ses *Ouakuru* peuvent le servir ou lui nuire, et que pour cette raison il leur faut faire de nombreuses offrandes. Dans ces occasions, le père de famille ou le chef de la tribu plante autant de petits bâtons que de mânes auxquels il croit s'adresser, et c'est à eux qu'il s'adresse. M. Fritsch assure, très-correctement, que ce ne sont point là des idoles, bien que ces petits bâtons soient empruntés à un arbre sacré, *Eyenda;* mais que ce sont autant de mémentos pour fixer l'esprit obtus du nègre Herero, incapable d'une conception générale et abstraite.

L'arbre joue un grand rôle dans la vie religieuse des Herreros; chaque tribu a son arbre sacré; c'est d'un arbre que l'homme, c'est-à-dire le Herrero, est sorti; ce qui est bien le même mythe que nous avons vu plus haut chez les Zulus, où les hommes, aussi bien que le Grand-Esprit, provenaient d'un tronc primitif ou d'une forêt de roseaux. C'est enfin sur un buisson que les Herreros placent leurs offrandes aux mânes des morts. Certains animaux domestiques, bœufs et moutons, d'une certaine couleur, marqués de certaines taches, aux cornes d'une forme

particulière, sont l'objet d'attentions spéciales, et le sujet de chansons en leur honneur. Le feu et le foyer sont aussi chez ces peuples revêtus de caractères religieux. Au reste, Anderson rapporte la légende suivante : lorsque les hommes et les quadrupèdes furent nés de l'arbre primitif (les oiseaux, les poissons et les insectes naquirent de la pluie), la nature était plongée dans d'épaisses ténèbres ; un Herrero fit du feu, la lueur effraya le zèbre, la girafe, le gnou et les autres bêtes sauvages, mais attira au contraire les animaux domestiques, tels que le bœuf, le mouton, le chien, qui se groupèrent autour de lui et par conséquent autour de l'homme.

Le grand soin que les Herreros mettent à ne laisser éteindre le feu en aucune occasion, tant il est pénible d'en produire à l'aide du frottement de deux morceaux de bois, a comme jeté la base d'un culte du feu et du foyer ; culte non encore développé, vu l'état actuel des Cafres, mais possédant en germe tous les caractères que nous retrouverons plus tard chez les polythéistes. Le centre du village, le lieu consacré pour la tribu est le foyer sans cesse incandescent qui est placé devant la hutte du chef, sous la garde des filles de sa famille, ébauches cafres de vestales. Quand pour un motif quelconque le village doit se déplacer, on a bien soin d'emporter le feu. Si celui-ci vient à s'éteindre, c'est le présage des plus grands malheurs, et on ne le rallume qu'avec des cérémonies de toute espèce. Enfin, dans chaque famille, le foyer particulier est l'objet des mêmes soins, les filles sont chargées de sa garde et de son entretien ; quand un fils se marie, quand il va fonder une nouvelle famille, le père lui donne pour créer son nouveau foyer un brandon, enlevé au sien.

Outre ces croyances et ces pratiques religieuses générales, les Herreros ont, comme leurs congénères, une grande foi en la sorcellerie. Ils croient aux revenants, aux

fantômes en forme d'animaux réels ou fantastiques ; ils croient surtout aux amulettes et aux sortiléges. Ils possèdent parmi eux des magiciens dont les procédés ne diffèrent pas sensiblement de ceux des sorciers bechuanas ou cafres. Les maladies n'ont pas non plus pour eux de causes naturelles ; elles proviennent des enchantements d'ennemis et d'envieux ; les accidents n'ont également pas d'autre origine ; si vous voulez faire dévorer quelqu'un par les lions, prenez un peu de poussière dans la trace d'un d'eux et versez-la sur les vestiges des pas de votre ennemi ; si vous revenez de la chasse, avec un butin abondant, emplissez votre bouche d'eau, crachez trois fois sur vos pieds et trois fois dans le foyer : de la sorte, votre bonne chance vous restera fidèle ; mais surtout ayez soin de posséder de bons talismans fabriqués par d'habiles sorciers, cela vaut mieux encore que la protection spéciale du *Mkuru* : tels seraient les conseils qu'on vous donnerait si vous étiez Herrero.

Ces mêmes peuples consultent le sort au moyen de petites pierres qu'ils jettent en l'air, et tirent des conséquences de la manière dont ces pierres sont retombées en des positions ou des points donnés. Ils croient également à la divination de l'avenir par l'explication des songes.

Citerons-nous la légende qui raconte que le ciel, en punition des péchés des hommes, s'écroula sur la terre, et que seuls, des gens qui sacrifiaient un mouton noir furent sauvés ? Depuis ce temps, on ne pourrait plus, comme avant. monter au ciel, lequel est habité par des géants qui n'ont qu'un œil, qu'une oreille, qu'une jambe et qu'un bras. C'est le missionnaire Hahn qui rapporte cette légende. Mais cet auteur, très-préoccupé de sa mission, a, selon M. Fritsch, fréquemment mal interprété la pensée des Herreros auquel il a attribué des spéculations étrangères à la nature de leur esprit. Cette tradition ne se re-

trouve pas, à notre connaissance, parmi les autres Cafres, et elle nous semble d'origine étrangère ; l'analogie entre le sacrifice du mouton sauveur et le dogme chrétien de l'agneau, *Agnus Dei qui tollit peccata mundi*, lui donnerait une physionomie toute occidentale, et ferait remonter son origine aux récentes prédications, si le reste du mythe ne portait pas non plus une apparence étrange qui le rattacherait aux imaginations des Arabes qui ont fréquenté depuis de longs siècles la côte cafre, et peut-être des Chaldéens, dont les flottes au temps de la puissance babylonienne ont très-vraisemblablement été chercher au sud de l'Afrique orientale de l'ivoire, des esclaves et de l'or. Mais tout cela est bien problématique, et le plus sûr est de constater la différence de cette légende avec l'ensemble des conceptions religieuses et fétichiques des peuples de la race bantou.

Au nombre des peuples qui ont de nombreux liens d'affinité avec cette race, on compte les *Balondas* et les *Barotses ;* ils ont la même croyance dans les *Barimos*, qui se recrutent parmi les âmes des trépassés et qui restent en communication avec les vivants ; ils ont la même foi dans les amulettes et dans les sortiléges ; ils marquent, par exemple, d'un amulette l'arbre où ils ont trouvé du miel, le verger dont les fruits sont bons à cueillir, et presque toujours la protection est efficace par crainte d'être frappé de maux épouvantables si l'on venait à y toucher ; cependant, il y a parfois des vols, et alors les magiciens déclarent gravement que le voleur devait avoir un amulette plus puissant. La manière de préparer ces talismans ou ces charmes n'est point toujours très-innocente ; il faut parfois se procurer pour cela quelques parties du corps humain, et les chefs ne regardent point alors à tuer un de leurs sujets. Parfois aussi, les enchanteurs déterrent les morts pour accomplir quelque acte de sorcellerie, comme font les *Ba-*

loï chez les Bakouains. Mais ce qui les distingue des autres Babantous et les rapproche des nègres de la côte occidentale, c'est leur culte pour les idoles ; dans chaque village, on en trouve qui ont la prétention de représenter tantôt un homme, tantôt un lion, tantôt un crocodile, ou tout autre animal ; elles sont soit en bois, soit en argile ; et les Balondas battent le tambour toute la nuit pour les invoquer, quand ils ont des malades ; on les interroge sur tout ce qui peut intéresser leurs adorateurs, au moyen de certaines pratiques qui amènent forcément une espèce de réponse. Mais ce n'est pas seulement dans les villages qu'on en trouve. « Plus la forêt est profonde et ténébreuse, dit Livingstone, plus les idoles se multiplient ; des visages humains sont gravés sur les arbres ; ils ont en général une étroite ressemblance avec les figures que l'on voit sur les monuments égyptiens, et des offrandes nombreuses, épis de maïs ou racines de manioc, sont appendues aux branches de ces arbres qui bordent les sentiers. On trouve de distance en distance des monceaux de petits bâtons formés, ainsi que les cairns des anciens peuples du Nord, par la bûchette que les passants ne manquent jamais d'ajouter à cette espèce de tumulus ; ailleurs, ce sont quelques baguettes placées en travers du sentier, dont chacun se détourne avec respect ; il semble que leur esprit effrayé cherche sans cesse à désarmer la colère des êtres invisibles qu'ils supposent habiter ces forêts pleines de ténèbres. »

Dans tout ce tableau, je ne puis voir que des traits accentués de fétichisme commençant à se transformer par l'anthropomorphisme en un nouvel état religieux. Mais cet état n'est point incompatible avec un certain sens moral ; et la légende de la naissance du lac *Dilolo* appartient à ce cycle si répandu dans le monde entier de la punition de l'avarice et de la dureté de cœur.

Une femme, *Moëne Monenga*, se présenta un soir au village d'un chef nommé *Mosogo ;* bien qu'il fût absent, l'épouse de celui-ci accueillit charitablement l'étrangère et lui donna de quoi se rassasier. Celle-ci se dirigea ensuite vers un autre village, où on la reçut fort mal, où on ne lui donna rien, et où on répondit en riant à ses reproches : « Que feras-tu pour nous punir ? » Alors *Monenga* se mit à chanter lentement un air étrange, et au moment où elle prolongeait la dernière syllabe de son chant, le village avec tous ses habitants s'engloutit dans la terre, et fut remplacé par le lac *Dilolo* actuel. Ce conte de fétichistes, de même nature que le joli mythe grec de Philémon et Baucis, que les nombreuses légendes d'Allemagne, de France, de toute l'Europe enfin, sur le voyage de Jésus-Christ déguisé en mendiant et éprouvant la charité des hommes, nous démontre que cet ordre de récits, malgré les couleurs qui changent avec le temps, appartient incontestablement à une phase antique de l'histoire de la civilisation.

Les tribus du Zambèze, les *Batokas* entre autres, ont les mêmes croyances que leurs congénères; toujours le culte des mânes ou *Barimos* constitue le fond de leur système théologique. Les grandes et admirables chutes Victoria sont le séjour par excellence de ces esprits, et les îles qui se trouvent dans le lit du Zambèze, juste sur le bord de la formidable cascade, sont comme des sanctuaires sacro-saints. Les colonnes de vapeurs immenses qui s'élèvent jusqu'aux nues, et où les rayons du soleil se jouent et créent sans cesse de nouvelles et plus admirables irisations, sont pour les indigènes comme les tabernacles où siégent les *Barimos*. L'arc-en-ciel, du reste, est pour les Babantous en général le pilon des esprits (*Motse* ou *Barimo*). Rien, du reste, de moins étonnant que cette association des génies de la nature avec ce phéno-

mène surprenant ; le contraire eût été vraiment singulier.

Les Zambéziens partagent, avec leurs compatriotes de Cafrerie et du bassin du lac Ngami, la croyance que les âmes des morts devenues *Barimos* restent en rapport avec les vivants, partagent leur nourriture, s'occupent de leurs affaires, mais n'ont qu'un désir, c'est d'arracher le plus de monde possible à l'existence.

La mort n'est que le fait des *Barimos* ou bien des sorciers ; aussi se garde-t-on par des invocations, des sortiléges et des amulettes ; on a vu même une secte atroce, pour plaire à ces esprits et obtenir d'eux une prolongation de vie, leur offrir des cœurs humains arrachés à des victimes palpitantes sacrifiées ainsi à la terreur des vivants.

CHAPITRE XIII.

LE FÉTICHISME DES ANCIENS CHINOIS.

C'est un fait remarquable, unique en son genre, que la Chine arrivée à un degré de civilisation si éminent ait conservé une langue monosyllabique et une religion absolument fétichique. On dirait qu'avec les races jaunes de l'extrême Orient asiatique on a affaire à une autre humanité, et que ce qui paraît une règle pour les autres groupes humains n'en est pas une pour ceux qui vivent entre le Thibet et la mer Jaune. Le premier état par lequel passe le langage articulé est l'état monosyllabique (1); la première phase de l'évolution religieuse est le fétichisme. Chez les Chinois, ces deux termes coïncident exactement; on se tromperait étrangement si on déduisait de cela que ce peuple est dans les autres manifestations intellectuelles d'une infériorité correspondante; il jouit au contraire d'une civilisation très-complète, très-originale sans doute, mais en même temps beaucoup plus avancée que celles de races célèbres dans l'histoire.

Les Chinois sont fétichistes : il n'y a pas moyen de le nier, et leur religion nationale est fondée sur le culte du Ciel et de la Terre et sur celui des esprits et des mânes des ancêtres. Nous avons vu plus haut que c'étaient là les deux principaux facteurs du fétichisme. Là, comme ailleurs l'adoration du Ciel constitue le caractère principal de la religion : celle de la Terre y est relativement moins im-

(1) Voir *la Linguistique* par M. Abel Hovelacque, p. 39 et suivantes, Reinwald et Cᵉ, éditeurs.

portante ; mais, à côté du culte de la grande dyade fétichique, nous trouvons une vénération intense et très-répandue pour les esprits de la nature et pour ceux des hommes qui ont quitté cette vie. C'est ce qu'un examen plus attentif va nous démontrer amplement (1).

Le Ciel, *Thian*, porte le nom de *Chang-Ti*, c'est-à-dire le souverain suprême ; mais, c'est bien de la voûte céleste elle-même et non d'un dieu personnel dont il s'agit et qui est l'objet de la vénération générale : il est, suivant les livres sacrés de la Chine, « sans voix et sans odorat », et cependant « c'est un esprit rempli de pénétration », *Ming-Chin*. Son action se manifeste par les phénomènes naturels, et si ceux-ci sont réguliers, c'est que le Ciel n'est pas irrité; mais si l'ordre de la nature est dérangé, c'est que l'on a offensé le Ciel. Rien n'arrive en dehors de son intervention : les événements politiques, les révolutions sont son œuvre. Un disciple de *Meng-Tseu* (Mencius) demandait à ce philosophe : « Est-ce *Iao* qui transmit l'empire à *Chun ?* » et Meng-Tseu répondit : « Non ! l'empereur ne peut remettre l'empire à personne. » Son disciple, l'interrogeant de nouveau, lui dit : « Chun obtint cependant l'empire ; qui le lui donna donc ? » « Le Ciel, » répliqua Meng-Tseu. « Le Ciel exprima-t-il sa volonté ? » demanda le disciple, et le maître répondit : « Non ! le Ciel ne parle pas. C'est d'après la situation et les circonstances qu'on connaît sa volonté. »

Le sage voit donc l'action du Ciel dans tout et particulièrement dans les faits qui sont hors du domaine de l'homme. Et cependant, les Chinois n'ont aucune idée de la création proprement dite, dont leur langue ne possède

(1) Nous avons surtout consulté, pour ce chapitre, l'ouvrage classique de M. Plath : *Die Religion und der Cultus der Alten Chinesen* (la Religion et le Culte des anciens Chinois). Munich, 1862.

pas d'ailleurs le mot, paraît-il. On n'a jamais pensé ni dit que le Chang-ti ait créé le Ciel et la Terre, et les missionnaires chrétiens sont profondément ridicules lorsqu'ils enseignent à leurs catéchumènes que « le Chang-ti créa le Thian, » c'est-à-dire que le Ciel se créa lui-même! Aussi bien, le peu de succès de la prédication chrétienne, dans les classes tant soit peu éclairées en Chine, est-il dû à ces non-sens que les missionnaires débitent avec une gravité digne d'un meilleur sujet. Si donc le Ciel n'est point créateur, « toutes choses ont en lui leurs racines, comme l'homme dans ses ancêtres. » (*Li-Ki*, *Kiao-te-seng*, chap. x.) Le *Chi-King* assure que le Ciel donna la vie à l'homme, et Meng-Tseu enseigne qu'il constitua les peuples et leur donna leurs chefs. Mais, c'est bien le Ciel matériel, la voûte céleste dont il s'agit, ainsi que le prouve cette prière du *Chi-King* : « O Ciel bleu, abaisse tes regards sur les orgueilleux et aie pitié des malheureux ! » Quoi qu'il en soit, il est tout-puissant et omniscient, puisque la voûte céleste embrasse l'univers. S'il faut le craindre et le respecter, il ne hait personne, toutefois sa colère est terrible pour ceux qui se sont rendus coupables d'injustice, et il frappe sans pitié les criminels. Lorsque quelque calamité désole le monde, c'est que le souverain a manqué à son devoir directement ou indirectement, en ne surveillant pas ses fonctionnaires. C'est une opinion établie que la sécheresse, l'inondation, la famine ou les épidémies résultent des fautes du gouvernement, tandis que la prospérité est due à la bonne conduite de l'empereur et de ses agents.

Mais si le Ciel est l'objet prépondérant du culte fétichique des Chinois, la Terre est aussi vénérée par eux. Au Ciel, *Thian*, la Terre, *Ti*, est fréquemment associée dans la religion de l'empire du Milieu. « Si le Ciel enveloppe tout, la Terre contient tout. » « Leur ensemble est comme un œuf

d'oiseau : le Ciel en est la coquille et la Terre le jaune. » Ce sont là des dictons très-répandus en Chine. « Le Ciel et la Terre s'unissent, dit l'*I-King* (chap. II), et les dix mille objets sont en action. » C'est d'eux que dépend l'ordre général de l'univers. « Quand le Ciel et la Terre se comportent docilement, le Soleil et la Lune et les quatre saisons suivent régulièrement leur cours. » (*I-King*, chap. XVI.) Les deux grands fétiches semblent donc soumis à une règle qui leur est supérieure, mais il n'est trace nulle part de l'auteur de cette règle qui est inhérente à leur nature et qui comme eux n'a pas eu de commencement.

Fréquemment à leur conjonction, à leur action commune sont attribués les phénomènes naturels : « Le Ciel et la Terre s'ouvrent, dit l'*I-King*, et le tonnerre et la pluie prennent naissance ; le tonnerre et la pluie prennent naissance et les cent fruits, plantes et arbres poussent et se développent... Le Ciel et la Terre soutiennent (nourrissent) toutes choses... Le Ciel et la Terre entrent en action et toutes choses se transforment et naissent. » Suivant un passage du *Chou-King*, la grande dyade fétichique aurait un caractère génésiaque : le Ciel et la Terre y étant appelés le père et la mère de toutes choses (chap. IV). Nous n'ignorons pas que M. Plath refuse aux Chinois l'idée qu'un sexe soit attribué aux deux grands fétiches. « La religion populaire de la Chine, dit-il (*op. cit.*, Ire partie, p. 37), a toujours ignoré la dualité en question : on se tromperait complétement si l'on s'imaginait que les Chinois considéraient le Ciel comme père et la Terre comme mère de toutes choses et croyait que tous les êtres ont été produits par l'union sexuelle des deux. La Terre n'est jamais et en aucun cas présentée comme émanant du Ciel, mais se tient toujours auprès de lui comme un être subordonné ; mais il en est de même des montagnes, des fleuves, etc., de la façon la plus simple, car il n'est jamais

question d'une création originelle. L'expression *père et mère* ne signifie rien autre que la vénération pour les ancêtres. Cela s'explique aisément, car dans le même passage, comme dans beaucoup d'autres, un bon prince est appelé aussi *père et mère* de son peuple. » Nous avouons n'être pas convaincus par cette argumentation. En premier lieu, l'analogie nous dispose fortement à admettre que les Chinois primitifs n'ont pas conçu les deux grands fétiches d'une autre façon que le reste de l'humanité. Nous acceptons aisément la prééminence considérable de *Chang-Ti*, car nous avons des exemples nombreux de la supériorité du Ciel-fétiche sur tous les autres, et la situation subordonnée du fétiche terrestre peu différente de celle des monts et des fleuves-fétiches n'a rien qui doive surprendre, c'est le résultat de la soumission de l'élément femelle à l'élément mâle. M. Plath lui-même nous fournit des passages des livres sacrés de la Chine qui à notre avis battent singulièrement en brèche sa manière de voir. Dans l'*I-King* (chap. xv), on trouve ceci par exemple : « Le Ciel et la Terre entrent en une étroite union et les dix mille choses se transforment et se manifestent... ; l'homme et la femme s'unissent et les dix mille choses se transforment et naissent. » Et ailleurs (chap. I) : « Le symbole du Ciel, *Kien*, est la voie ou la règle (*tao*) de l'homme, le symbole de la Terre, *Koen*, est la voie ou la règle de la femme. » Enfin on attribue à Confucius les paroles suivantes : « Kien et Koen (le Ciel et la Terre) sont les portes et ouvertures des transformations (Y). Kien constitue les êtres-*Yang* et Koen les êtres-*Yn*. La puissance réunie (*te*) de Yn et de Yang donne au fort et au faible les traits (du corps). » Il est donc bien difficile de séparer l'idée de sexualité de l'idée fétichique du Ciel et de la Terre chez les Chinois, surtout si l'on remarque que *Yang* représente l'énergie du mâle et *Yn* la passivité

de la femelle. Nous savons, il est vrai, que ces deux termes de *Yn* et de *Yang* appartiennent à des systèmes philosophiques que M. Plath considère comme postérieurs à la conception du *Chang-Ti* prépondérant. Nous l'accordons volontiers, tout en trouvant qu'une théorie qui remonte tradionnellement à Fo-hi, c'est-à-dire à un personnage aussi fabuleux que le premier empereur, né sans père d'une vierge immaculée, a le droit de passer pour une théorie nationale et non propre seulement à quelques philosophes. Que ce ne soit pas sous les noms de *Yang* et de *Yn* que le principe mâle et le principe femelle aient été originairement désignés, cela n'est pas impossible; mais, il n'en subsiste pas moins que les expressions de *Yang*, *Kien* et *Thian* sont attachées à l'idée de virilité et que celles de *Yn*, *Koen* et *Ti* le sont à celle du sexe féminin, et que nous voyons toutes choses naître aussi bien de l'union du Ciel et de la Terre que de celle de l'homme et de la femme. Nous avons du reste un autre passage de l'*I-King* très-concluant à notre avis et ainsi conçu : « *Kien* est le Ciel, c'est pourquoi il est appelé Père, *Koen* est la Terre, c'est pourquoi elle est appelée Mère. »

Outre le nom de *Ti*, qui correspond à *Thian* (Ciel), la Terre-fétiche porte en chinois celui de *Heou-Thou*, qui signifie « vassal » et aussi « princesse », et qui correspondrait à *Chang-Ti*. Les épouses principales des empereurs de la troisième dynastie, celle des Tcheou, se paraient du titre de *Wang-heou*. On voit donc encore là un signe de l'existence du grand couple-fétiche chez les Chinois. Par cette dénomination de *Heou-thou*, on entend toute la terre, et en même temps tout l'empire du Fils du Ciel. Il y a d'ailleurs un synonyme explicatif de ce sens, c'est le mot *Thian-hia*, « ce qui est au-dessous du Ciel », et qui comprend bien tout ce qui constitue l'élément terrestre.

A côté de l'adoration du Ciel et de la Terre, nous trou-

vons que, dans l'ancienne religion chinoise, le culte des Esprits et des Ancêtres constitue la base des croyances générales de la race. Il est même plus que probable que cette manifestation théologique a de beaucoup précédé l'époque où la conception de la grande dyade céleste et terrestre a dominé l'ensemble des idées religieuses des Chinois. Aux yeux de ces derniers, l'univers entier est soumis aux Esprits (*Chin*) ; il y en a de célestes, *Chang-Chin*, de terrestres, *Khi-Chin*, et d'humains, *Koueï-Chin ;* ceux-ci peuvent d'ailleurs être confondus avec les mânes des morts qui portent le même nom de *Koueï*. Il y a partout des *Chin* ou esprits : « tout ce qui est extraordinaire ou surnaturel, dit le *Li-Ki* (chap. XVIII), est Esprit. » Dans l'*I-King*, nous trouvons cette autre définition : « On nomme esprit (*Chin*) ce qu'il y a de subtil (*miao*) dans les dix mille objets. » Il s'agit évidemment de l'essence de chaque chose, et il y a donc autant d'esprits qu'il y a d'objets et d'êtres divers au monde. C'est bien là, comme on voit, la pure théorie fétichique exposée cette fois par un peuple civilisé dans des textes positifs et non extraite, comme nous l'avons fait plus haut, de récits et d'observations de voyageurs plus ou moins exacts à l'endroit des peuples sauvages. Aussi en Chine, le nombre des esprits est infini, on en désigne l'ensemble par les expressions de *Pe-chin,* les cent esprits ; de *Kiun-Chin*, l'armée des esprits. On se les représente comme des êtres incorporels, mais cependant liés aux objets ou incarnés en eux. Si l'on pense qu'ils viennent assister aux sacrifices, on n'en est pourtant pas bien sûr ; toutefois quand ils viennent, ils suivent la direction naturelle que leur impose la situation des objets qu'ils animent ; les esprits célestes descendent vers l'autel, les esprits terrestres s'élèvent de terre à l'exception de ceux des montagnes, qui descendent aussi des sommets qu'ils paraissaient hanter de préférence ; enfin

les *Koueï-Chin* vaguent dans l'espace qui s'étend entre le Ciel et la Terre, c'est-à-dire dans l'atmosphère.

Les esprits se manifestent aussi sous forme d'animaux dont chaque genre représente une catégorie d'esprits qu'on évoque avec de la musique. Le *Tchéou-li* expose qu'une certaine mélodie attire les êtres emplumés qui sont les esprits des lacs et des rivières ; une autre mélodie fait venir les êtres sans plumes, c'est-à-dire les esprits des montagnes et des forêts ; les esprits des côtes apparaissent sous l'aspect d'animaux à écailles au son d'un air donné ; une quatrième mélodie évoque les animaux poilus, qui représentent les esprits des plaines et des plateaux ; les bêtes recouvertes d'une carapace sont les esprits de la Terre qu'attire une cinquième mélodie ; enfin avec un dernier chant on exerce une action sur les constellations, figures des esprits célestes. Nous avons parlé déjà du rôle considérable que jouent les renards-fées dans la littérature populaire de l'extrême Orient et qui semblent avoir été empruntés aux traditions des Chinois.

L'intervention des esprits dans les affaires humaines est souvent invoquée et passe pour très-efficace. On les appelle quand on est dans le malheur, et ils viennent au secours de leurs adorateurs ; on a recours à eux dans les maladies. Mais, pour qu'ils se laissent toucher, il faut avoir le cœur pur, et c'est en cela que se montre toute la haute moralité de l'ancienne religion de la Chine, conservée précieusement par le gouvernement et le monde officiel. Sans cesse on répète qu'une bonne conduite est le parfum qui évoque les esprits. « Le parfum ne vient pas du grain (du sacrifice), mais la pureté et la vertu constituent ce parfum. » Les tyrans, comme le roi de Hia de la légende historique, qui maltraitent leurs peuples, offensent les esprits, perdent la protection du Ciel et sont justement détrônés. Lorsque *Wou-Wang*, fondateur de

la troisième dynastie, celle des *Tchéou*, leva l'étendard de la révolte contre *Chéou-Sin*, dernier souverain de la deuxième dynastie, celle des *Chang*, il implora le Ciel, la Terre, les montagnes et les grands fleuves, et sa prière fut exaucée par les esprits, parce qu'il était vertueux et bon et non vicieux et méchant.

Tout ce monde immense des esprits est soumis à la domination du Chang-Ti, du Ciel. Pour les Chinois, l'empire du Milieu est la représentation du monde et *vice versâ ;* de même que l'empereur règne sur ses peuples et dirige un nombre considérable de fonctionnaires, de même le Ciel règne sur les esprits, parmi lesquels se trouvent une foule d'agents du grand fétiche-céleste. On lit dans le *Li-Ki* (chap. v) :

« Les esprits sont les fonctionnaires du Chang-Ti, ils sont les serviteurs du Ciel. »

Bien que suivant l'ensemble de la théorie officielle de la religion chinoise, il ne doive pas y avoir de démons, puisque les calamités publiques et privées ne sont que les conséquences du péché et les marques de la colère céleste, la croyance aux mauvais esprits n'en existe pas moins chez les classes populaires. Dans les villages on fait encore, comme au temps de Confucius, la cérémonie *No* pour chasser les démons. Il y en a un très-redouté, *Po* ou *Pa*, qui est celui de la sécheresse ; dans les provinces du Sud, on se le représente comme un homme de 2 à 3 pieds de haut, vêtu de haillons, à la démarche rapide comme le vent et qui a un œil au milieu du front. On en cite un autre, *Ma-Po*, le démon des chevaux, qui fait du mal à ces animaux, et auquel les maîtres de haras et d'écuries font des sacrifices pendant l'hiver. Les animaux venimeux passent aussi pour une sorte de mauvais esprits qu'on chasse et qu'on éloigne à l'aide de conjuration et de plantes particulières. Enfin, les mânes (*Koueï*) des méchants

prennent plaisir à tourmenter les vivants et à leur faire du mal.

Nous avons vu plus haut qu'il y a pour les Chinois trois sortes d'esprits : ceux du ciel, ceux de la terre, et les mânes, *Kouei ;* dans la première de ces catégories, figurent en première ligne les objets d'une astrolâtrie bien caractérisée : le soleil, la lune, les étoiles et les constellations. En ce qui concerne les premiers, il est clair et démontré jusqu'à l'évidence, qu'il n'a jamais été question en Chine de dieux du soleil et de la lune, mais bien d'eux-mêmes animés chacun par un esprit. Le culte du soleil est d'ailleurs en relations étroites avec celui du ciel ; quand on célèbre, par exemple, le solstice d'hiver par le sacrifice *Kiao*, bien qu'officiellement celui-ci soit offert au ciel, les prières sont en réalité adressées au soleil. Les sacrifices en l'honneur de cet astre sont toujours accomplis sur un autel, tandis que ceux qu'on offre à la lune le sont dans une crypte, car l'un représente la lumière et l'autre l'obscurité ; les sanctuaires du premier sont pour ce motif orientés à l'est et ceux de la seconde le sont à l'ouest.

Un signe concluant du développement de l'astrolâtrie chez les Chinois est le système de dénomination des planètes (*Sing*) qui sont l'objet d'un culte ; suivant les données de la physique chinoise, il y a cinq éléments, le métal, l'eau, la terre, le feu et le bois ; or chacun de ces éléments est en rapport direct avec une planète : Vénus est l'étoile du métal, *King-Sing ;* Mercure l'étoile de l'eau, *Choui-Sing ;* Saturne l'étoile de la terre, *Tou-Sing ;* Mars l'étoile du feu, *Ho-Sing*, et Jupiter l'étoile du bois, *Mo-Sing*. Cependant, il y a une autre classification des planètes basée sur la disposition des points cardinaux : Jupiter est ainsi préposé à l'est, Mars au sud, Vénus à l'ouest, Mercure au nord, et Saturne règne sur la région centrale comprise entre ces quatre régions. Toutes exer-

cent une influence très-sensible sur l'univers, et pour cela on les appelle, dans le *Chou-King*, les Sept Régents, car on ajoute dans ce cas à leur nombre le soleil et la lune.

Les constellations ne sont pas tenues à l'écart dans cette cosmographie théologique ; il y en a un grand nombre qui sont considérées comme de puissants agents ; et au premier rang, on signale Orion, *Sin*, le Scorpion, *Fa*, et le Vaisseau, *Pé-tchin*.

Enfin, parmi les esprits immédiatement soumis au Chang-Ti, il nous faut citer les huit esprits, *Pa-tcha*, qui peuvent favoriser les récoltes ou leur nuire, et qui sont ceux du vent, du tonnerre, de la pluie, de la grêle, du froid, de la chaleur, des nuages et des insectes. Mais, par ce côté, la Chine commence à échapper au fétichisme et à pénétrer dans le domaine polythéiste. C'est du reste le propre des choses que de n'être point absolument cantonné dans des catégories immuables ; l'évolution incessante de l'esprit humain établit ainsi des transitions entre les divers états ou manières d'être, et il eût été impossible que la Chine, arrivée au plus haut degré du développement intellectuel dans le fétichisme, n'ait pas été reliée par quelques points à la phase subséquente de l'histoire théologique de l'humanité.

Parmi les esprits terrestres, *Khi-Chin*, il y en a d'inférieurs et de supérieurs. Au nombre de ces derniers, il faut compter les esprits des montagnes, ceux notamment des cinq montagnes sacrées, *Yo*. Dans les premiers temps de l'empire chinois, on n'en connaissait pourtant que quatre, auxquelles sacrifiait l'empereur Chun ; ces quatre montagnes représentaient en même temps les quatre points cardinaux ; dans une inscription de l'empereur Yu, interprétée par Klaproth, elles portent les noms de *Hoa*, *Yo*, *Taï*, et *Heng ;* plus tard, on leur adjoignit la montagne *Sung*, et toutes les cinq devinrent les esprits pro-

tecteurs des cinq premières provinces de l'Etat. Lorsque celui-ci se fut agrandi de quatre autres provinces, celles-ci eurent également des esprits protecteurs dans quatre montagnes.

En même temps que ce culte des hauts lieux, nous rencontrons en Chine celui des eaux, et notamment celui des quatre grandes mers et des quatre grands fleuves, sans préjudice de celui des rivières, des ruisseaux, et de cent fontaines. Le nombre des autres esprits terrestres est infini, puisque chaque objet a le sien, depuis l'esprit tutélaire de l'empire jusqu'aux cinq esprits familiers des maisons *Ou-sse*.

Quant aux esprits humains, leur culte est intimement lié à celui des ancêtres, et en réalité esprits et mânes éveillent la même idée chez le Chinois. « Quand l'homme meurt, disent les livres sacrés, il devient *koueï*. » C'est l'état auquel retourne l'être humain. Mais les Chinois, comme bien d'autres fétichistes, reconnaissent dans l'âme de l'homme plusieurs divisions : il y a le *Pe*, il y a le *Hoan*, il y a encore le *Sing* et le *Khi*.

C'est une étude assez difficile et qui n'a pas encore donné de résultats bien positifs que d'établir la distinction et la signification exacte de ces diverses conceptions. Il semble que le *Pé* est en quelque sorte la force vitale inhérente au corps et que le Hoan provient, comme le *spiritus* latin, de l'idée de souffle et de respiration. Le mot *Sing* s'appliquerait plutôt à l'intelligence, et le mot *Khi* à l'haleine, en tant que manifestation de la vie. Mais tout cela est bien conjectural et tout aussi peu précis que ces conceptions elles-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour les Chinois, quand un homme meurt, une partie de lui-même s'élève et on l'appelle *hoan*, et une autre, *pé*, revient à la terre.

Quoi qu'il en soit, les mânes, *Koueï*, restent en commu-

ication avec les vivants et s'intéressent encore à eux. On croit que les ancêtres assistent généralement aux sacrifices offerts par leur descendants, et personne n'ignore la grande place qu'occupe dans la société chinoise le culte des ancêtres. Chaque famille possède une chapelle des ancêtres où elle se réunit à des époques consacrées pour sacrifier aux mânes des grands parents, où on les informe de tous les événements importants, où on leur demande leur protection dans toutes les entreprises. Les empereurs, les princes et les lettrés ont seuls le droit d'avoir des temples particuliers dédiés aux ancêtres, mais dans chaque maison il y a une salle qui est affectée à ce culte. Lorsque l'on édifie un palais, c'est par la salle des ancêtres qu'on doit commencer. Le Chi-King prescrit qu'à la fondation des villes les temples des ancêtres soient construits en même temps que les remparts. Quand ces temples ou ces salles vont être livrés au culte, on en sanctifie le mobilier par des aspersions de sang des victimes sacrifiées en l'honneur des ancêtres, moutons et poules. C'est dans la salle des ancêtres que l'on donne le chapeau aux enfants arrivés à l'âge d'homme, c'est dans cette même salle que s'accomplit la cérémonie du mariage.

Or, comme, dans la civilisation chinoise, l'empire est réglé sur le modèle de la famille, il est tout naturel que les souverains et les princes se rendent dans les temples des ancêtres de leur dynastie pour leur rendre compte des affaires d'Etat.

Le prix qu'on attache à la protection des ancêtres se manifeste par le luxe qu'on déploie aux cérémonies faites en leur honneur, luxe qui contraste avec la simplicité des sacrifices au Ciel et à la Terre. C'est l'aîné de la famille qui officie toujours en ces occasions. Jamais les ancêtres n'ont été représentés en Chine par des statues ou des portraits : autrefois, c'était un enfant, le petit-fils, qui rece-

vait les adorations de la famille au lieu et place du grand-père, le premier ancêtre; mais depuis Thsin-Chi-Hoang-Ti cette coutume est tombée en désuétude, et c'est désormais à des tableaux de bois sur lesquels les noms des ancêtres ou des esprits sont inscrits qu'on s'adresse.

Ce culte des ancêtres a donné naissance au culte des grands hommes, des bienfaiteurs de l'humanité. C'est ainsi qu'est née l'adoration de Confucius qui est entrée dans la religion officielle de la Chine. Les anciens sages, les anciens et éminents magistrats, hommes d'Etat, généraux reçoivent encore les prières et les sacrifices du Fils du Ciel et de ses sujets. Dans les universités, les cours ne commencent jamais sans que les professeurs offrent en sacrifice des fruits et des légumes aux anciens philosophes. Chaque métier a pour esprit protecteur l'âme du premier inventeur. Ces esprits régissent la nature, président aux saisons, sont en un mot présents et actifs toujours et partout.

CHAPITRE XIV.

LE FÉTICHISME CHEZ LES PEUPLES CIVILISÉS.

Tout en accomplissant l'évolution incessante qui lui semble imposée par sa propre nature, l'esprit humain conserve la trace des anciens états par lesquels il a passé, et, dans le monde moderne européen, parmi les classes dites *cultivées*, nous constatons l'existence de conceptions qui appartiennent encore au fétichisme le mieux caractérisé. Il est vrai que les progrès faits par l'humanité à travers les âges ne sont réellement appréciables, en dehors des choses de l'industrie, que chez un nombre relativement petit d'individus, et que les masses profondes des populations ne se délivrent que peu à peu des liens des antiques superstitions, greffées d'ailleurs les unes sur les autres, et souvent tolérées, acceptées, adoptées même par des systèmes théologiques d'une grande élévation morale. C'est ainsi que le fétichisme sauvage des premiers habitants de nos contrées s'est perpétué jusqu'à nos jours, à bien des points de vue, sans être trop rudement atteint par les polythéismes druidique et romain, ainsi que par le christianisme lui-même. Nous en avons donné de fréquents exemples au cours de cet ouvrage, et on a pu trouver dans les précédents chapitres des cas assez nombreux d'adoration fétichique des montagnes, des rochers, des arbres, des eaux, des animaux ou des esprits, encore existante parmi les populations qui nous entourent. L'étude des superstitions toujours vivaces donnerait naissance, à elle seule, à un volumineux ouvrage, si on voulait les relever

et les grouper par le menu. Mais ce n'est pas ici le lieu de faire une pareille revue, qui nous entraînerait bien plus loin que ne le comporte le plan de ce livre. Il nous suffira de glaner dans ce champ, encore trop fécond et trop riche, quelques gerbes pour bien faire connaître cette vérité que, dans l'évolution intellectuelle comme dans l'évolution physique, l'humanité a conservé plus qu'on ne croit les vestiges de ses anciennes phases de développement.

Il s'est évidemment passé dans l'esprit des hommes des races primitives en Europe ce qui se passe dans celui des nègres du Congo, qui, d'après M. Bastian, tout convertis qu'ils sont en apparence au christianisme, n'en demeurent pas moins profondément fétichistes. Pour ces indigènes, les prêtres portugais, les missionnaires catholiques ne sont rien moins que les sorciers, les magiciens, les *ouagangas* des blancs. Dans les localités où l'appui du gouvernement a permis à ces ecclésiastiques d'extirper les anciennes croyances et les pratiques terribles ou repoussantes de l'ancienne religion fétichique, les nègres n'ont pas acquis pour cela de notions théologiques plus élevées : Jésus-Christ est le grand fétiche des blancs, *Desu*, mais il est trop puissant pour les noirs, qui préfèrent s'adresser encore en secret à des fétiches plus abordables et mieux appropriés à leur intellect. La ville de San Salvador, remplie d'églises et de couvents, à ce point qu'on l'appelle dans le pays *Congo dia Gunga*, « le son des cloches, » passe, dans toute l'Afrique du Sud, pour la résidence d'un terrible fétiche. Pendant quelque temps les indigènes s'imaginèrent que le propre de la religion chrétienne était de manger salé, afin que les enfants devinssent gros et gras, et, après avoir délaissé leurs anciennes cérémonies, ils se crurent en règle avec les puissances extérieures en assaisonnant de sel leurs aliments; mais ils abandonnèrent bientôt cette pratique, car ils remarquèrent que les éléphants, qui

deviennent forts et gras, ne mettent pas de sel dans leur nourriture. Les prédications sur la vie future, sur l'autre monde, sur les récompenses et les peines après la mort n'ont jamais été comprises, et ces idées se sont confondues dans la cervelle des noirs avec l'expatriation forcée de leurs compatriotes, esclaves embarqués sur des bateaux négriers, transportés en Amérique, et qu'on ne revoyait jamais. La bénédiction des prêtres catholiques, donnée en grande pompe sur les quais au moment du départ des négriers, ne fit jamais d'autre impression sur les nègres de ces pays que n'en produisaient les incantations et les simagrées de leurs féticheurs.

Le phénomène intellectuel que l'on a constaté de nos jours chez les nègres n'est pas moins remarquable dans les couches inférieures de nos populations dites *civilisées*, chez lesquelles une foule d'usages et de croyances ont persisté à travers les âges. Certaines conceptions, même d'ordre plus élevé, appartenant à des théologies supérieures, ont été fréquemment ravalées à un état purement fétichique. Nous n'en voulons pas d'autre exemple que le culte de la Vierge. L'adoration tendre et mystique pour celle qui donna naissance au Sauveur du monde, qui fut choisie pour être la mère du Rédempteur, et qui, chez les théologiens catholiques, fut une véritable réhabilitation de la femme, souvent si grossièrement traitée dans les religions anciennes ; cette adoration, d'un caractère si pur et si délicat, s'est transformée souvent en un culte tout à fait fétichique, non plus à l'égard de la Vierge-Mère, mais envers telle ou telle image, telle ou telle statue. Quand Louis XI adressait ses prières tantôt à Notre-Dame d'Embrun, tantôt à Notre-Dame de Cléry, dont il distinguait les images, ce n'était plus en réalité la grande médiatrice entre les hommes et son divin Fils qu'il invoquait, mais bien un véritable fétiche, une idole pareille à celle

des nègres ou des Papous. Toutes les Notre-Dames aux fonctions et aux attributs divers dont on fait tant de bruit de nos jours, celles de Fourvières, de la Salette, de Lourdes; toutes les Vierges noires de Chartres ou du Puy-en-Velay, ne sont plus au fond de simples représentations de la Mère de Jésus, mais deviennent des personnalités distinctes dans les croyances intimes de ces pèlerins inconscients, qui ne se doutent guère qu'ils ne sont plus chrétiens, mais bien fétichistes comme les sauvages. Ce ne sont, en effet, même pas plusieurs Vierges distinctes qu'ils adorent; ils rendent un culte à des images, à des statues qu'ils douent d'une puissance et d'une volonté propres, absolument comme font les Papous pour leurs *Korwars*. Mille autres traits de même nature peuvent se rencontrer dans l'hagiolâtrie chrétienne, aussi bien en Occident, chez les Latins, qu'en Orient, chez les Grecs et les Russes, où la vénération pour les saintes images, les icones domestiques, ne se différencie guère du culte des fétiches domestiques, des pénates, si répandu dans toutes les sociétés primitives. Il y a dans tous ces faits une preuve indiscutable de la persistance des premières idées de l'humanité à travers les âges, et si la notion du progrès continu est tout à fait confirmée, il n'en est pas moins positif qu'avant d'arracher de son cerveau les antiques formules, les premières conceptions de son enfance sociale, l'homme doit faire de puissants efforts. Lorsque, sur un point, il échappe à l'enlacement des idées du passé, souvent il reste attaché par quelque point à son ancienne manière d'être, et emporte avec lui un fragment plus ou moins grand du bagage de ses ancêtres. Telles sont, par exemple, ces mille petites superstitions courantes que l'on rencontre chez les gens les plus sérieux du monde et les plus dégagés de préjugés; emporter son parapluie par un temps douteux en disant qu'on empêchera ainsi de pleuvoir, est un trait de fétichisme qui se présente

très-fréquemment; les chasseurs, les joueurs se montrent également fétichistes en mainte occasion; pour celui-ci, une plume particulière au chapeau est une garantie de succès dans sa poursuite du gibier; pour cet autre, tel vieux fusil bien supérieur à tous les points de vue à une arme de premier choix, jouit d'un pouvoir surnaturel que ne possède pas le chef-d'œuvre d'armurier dont il pourrait se servir. Ceux qui se livrent à la passion du jeu, qui hantent les tripots et les salons de conversation de Monaco, de Saxon, etc., ont tous pour la plupart un fétiche à l'aide duquel ils prétendent dominer le sort; ce sont là des particularités bien connues et dont nous pourrions citer une foule d'exemples.

La croyance aux sorciers est loin d'être éteinte dans notre société civilisée; des faits contemporains nous démontrent qu'en cela nos paysans ne sont pas beaucoup plus éclairés que les noirs.

Il n'y a pas bien longtemps, les journaux racontaient qu'au Mexique, dans une ville importante, les autorités avaient fait brûler des malheureux accusés de sorcellerie. Mais il n'est pas besoin d'aller en Amérique pour constater d'aussi coupables erreurs d'opinion. Que de fois en France les tribunaux ne nous révèlent-ils pas des actes de sauvagerie atroce commis sur la personne d'individus accusés par leurs ignorants concitoyens d'avoir jeté des sorts sur eux, sur leurs enfants ou sur leurs biens! En 1872, nous fûmes appelé par nos fonctions à sévir contre un individu, sorcier fameux, qui, appelé des environs de Toulon dans les Alpes par des bergers dont les troupeaux transhumants étaient en proie à une épizootie, ne craignit pas de désigner d'inoffensifs montagnards à la colère de ses superstitieux clients en les accusant d'avoir jeté des sorts (c'est l'expression consacrée) sur les moutons; des menaces de mort avaient été proférées contre les prétendus

coupables, et, sans une répression prompte, quelque crime aurait pu être commis. Cette dangereuse foi dans la puissance surnaturelle de certains individus est répandue plus qu'on ne croit par toute la France, non-seulement dans les contrées reculées comme les vallées des Alpes, des Cévennes et du massif central d'Auvergne, comme la Bretagne. Des pays qui passent pour relativement assez instruits ne sont pas exempts de ces superstitions : le Berry, la Touraine, la Normandie, nos belles provinces de l'Est, telles que la Champagne et la Lorraine, possèdent encore des sorciers, des meneurs de loups, des loups-garous, qu'on redoute. Nous pourrions indiquer même tel village de la vallée de la Meuse dont les habitants sont encore mal vus *in globo* de leurs voisins, et qui passaient, il y a peu d'années, pour des jeteurs de sort. Les prêtres, par une association d'idées assez naturelle dans des esprits primitifs, tout en étant les ennemis des sorciers, sont fréquemment tenus pour des magiciens. On croit, en Auvergne, que leurs âmes chevauchent les nuées d'orage et de grêle, sur lesquelles ils ont même une action de leur vivant; plus instruits que leurs ouailles, en communication avec les puissances supérieures, ils ne pouvaient manquer de jouer aux yeux de paysans, demeurés en grande partie fétichistes, le rôle que jouent les hommes-médecine chez les Peaux-Rouges et les Ouagangas chez les nègres ; aussi, tout en faisant appel à leur ministère pour dissiper les charmes, les redoute-t-on en même temps, parce que leur puissance surnaturelle peut être terrible à un moment donné.

Il n'y a pas qu'en France où la sorcellerie ait encore de fervents adeptes. Toute l'Europe nous présente encore des traces profondes de l'ancien fétichisme, commun à l'humanité tout entière : les pays celtiques, comme l'Irlande, l'Ecosse, la principauté de Galles, la Cornouailles, offrent

des exemples nombreux et frappants de ce phénomène de persistance d'un état primitif. L'Allemagne, en dépit de la diffusion de l'instruction, est célèbre par ses nombreuses superstitions. Les Slaves enfin ont pieusement conservé de leur ancienne mythologie, non pas peut-être le souvenir des divinités de leur polythéisme national, mais les croyances barbares d'un état mental antérieur; chez eux, chez leurs populations rurales, le sorcier et la sorcière, le loup-garou et le vampire exercent une influence considérable sur l'esprit de la masse; si parfois, cependant, le magicien est maltraité, il est plus généralement bien vu et hautement considéré. On sent qu'il y a là comme le représentant d'une vieille foi non encore éteinte dans le cœur de ses fidèles, comme le prêtre d'une religion disparue en apparence, mais dont les racines sont encore profondément enfoncées dans ce que l'homme simple et naïf a de plus cher et de plus intime. Chaque village avait et a sans doute encore son *koldun*, celui qui sacrifie, et sa *vyedma*, celle qui sait. On les consulte sur l'avenir, sur les présages, on les emploie pour obtenir de bonnes récoltes, pour se préserver des maux de tout genre. Ce sont bien là les prêtres populaires, les pontifes d'une vieille religion inoubliée.

Parmi les symptômes de la persistance du fétichisme dans le monde moderne, nous plaçons encore en première ligne, car ils se manifestent jusque dans la société cultivée, la foi dans les arrêts portés par les cartes et la divination des songes. En ce qui concerne ces derniers, nous avons vu plus haut de quelle importance ils sont pour les sauvages fétichistes; c'est pendant le sommeil que l'âme visite les pays lointains et découvre les choses cachées; cette âme ainsi douée d'une acuïté de perception surnaturelle peut bien prévoir les événements futurs, mais elle a pour cela des procédés étranges dont il faut dégager l'inconnu, éclaircir les mystères. Quand un être apparaît dans le

sommeil, comme il arrive aux héros d'Homère, ce n'est point là à proprement parler une conception fétichique, c'est au contraire une manifestation de l'esprit polythéiste, puisqu'il s'agit là d'une entité divine présidant aux éventualités qui doivent arriver. En revanche, lorsqu'on prétend dévoiler l'avenir à l'aide des signes plus ou moins étranges qui se sont produits dans le cerveau de l'homme endormi, on fait acte de fétichiste, puisqu'on attribue à ce qu'on croit être l'âme un pouvoir extraordinaire, mais parfaitement propre à son individualité. La divination par les cartes, malgré l'âge relativement récent de celles-ci, est une manifestation fétichiste, en ce sens que pour le croyant ces morceaux de carton sont remplis de pensées profondes, sont en quelque sorte animés, puisqu'ils influent sur la destinée des gens ou tout au moins puisqu'ils la peuvent contenir et révéler. Nous porterons le même jugement sur les autres moyens de prévoir l'avenir : la divination par le marc de café, la lecture dans les lignes de la main ou du front et bien d'autres pratiques encore en usage, même dans des milieux qui passent pour beaucoup plus relevés que nos populations rurales.

L'astrologie, si cultivée, si honorée il n'y a pas encore bien longtemps, et qui subsiste de nos jours à l'état d'institution dans quelques cours de l'Orient, est une forme fétichique du culte des astres. Qu'à l'exemple du sauvage, le campagnard auvergnat voie dans la lune un être dont la face ronde épie les actions des hommes, c'est là un fait qui ne doit point nous surprendre outre mesure ; mais que des hommes distingués, comme il y en avait tant au seizième siècle, aient été convaincus que leurs destinées étaient réglées par les mouvements des étoiles, par la conjonction des planètes et des astres, c'est là un de ces phénomènes de persistance d'un état primordial inférieur qui étonnent toujours malgré leur fréquence et leur authenticité. Faire

des points brillants de l'espace, de ces mondes, de ces soleils lointains, des êtres animés d'une volonté et d'une individualité bien distinctes, c'est du fétichisme absolument caractérisé, bien qu'on en constate l'existence à une époque très-voisine de la nôtre et chez des personnages dégagés de toute superstition et souvent même tout à fait sceptiques à l'endroit d'autres croyances plus élevées et plus respectables.

Enfin, il est un ordre d'idées fort en faveur à notre époque, au moins dans certains pays qui sont réputés marcher à la tête de la civilisation, tels que l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique : nous voulons parler du spiritisme et de ses manifestations variées. Nous avons étudié précédemment le culte fétichique des âmes et nous avons montré à quel point il est intimement lié à l'état mental de l'homme primitif. Ce dédoublement de l'individualité humaine, cette conception d'un être d'essence plus ou moins épurée qui survit à la dernière crise de l'existence, qui poursuit sa vie propre dans un autre monde, dans le monde des esprits, qui éprouve des joies et des tourments analogues aux nôtres, et qui reste enfin en communication avec les vivants, cet ensemble de croyances remonte à la plus haute antiquité et fait partie des premières idées qui aient eu cours dans l'humanité primitive. Il y a là de nos jours un renouveau de superstition dont notre société, dite *civilisée*, n'a pas lieu d'être fière, surtout quand on considère l'extension qu'ont prise ces folies dans des classes suffisamment instruites. La croyance aux revenants, aux spectres, aux âmes en peine, s'est perpétuée dans les couches populaires et ignorantes, personne ne l'ignore et personne n'en est surpris. C'est affaire à l'instituteur d'extirper ces idées saugrenues et arriérées de l'esprit des générations nouvelles. Mais il est véritablement triste d'assister au spectacle que nous donnent des personnes qui ont reçu de

l'éducation et qui, en se livrant aux pratiques superstitieuses les plus insensées, se ravalent à l'état intellectuel d'un Cafre ou d'un Papou.

On se rappelle les distinctions nombreuses que maintes peuplades fétichistes font entre l'âme, l'esprit, l'ombre, etc. Les spirites modernes ne sont pas de moins habiles anatomistes d'une chose impalpable. Entre le corps et l'âme ou l'esprit il y a le perisprit, suivant les uns ; le corps aromal, suivant les autres, c'est une enveloppe fluide, gazeuse, vaporeuse, on ne sait vraiment pas au juste, qui sert d'habitation à l'âme, à cette pure essence de l'homme. Il fallait bien en effet adopter cette théorie renouvelée des anciens, des nègres, ou des Esquimaux, pour expliquer les phénomènes spirites, phénomènes d'ordre matériel qui nécessitent de la force — on soulève des tables, on les agite, on frappe des coups dans le mur — et de la forme — on voit des apparitions, des mains lumineuses, on photographiait même des spectres, avant que la police correctionnelle fût intervenue aussi victorieusement qu'utilement. Ces esprits qui habitent les astres au dire des adeptes vivent d'une vie quasi matérielle. N'avons-nous pas entendu dire qu'un écrivain dramatique bien connu, aujourd'hui académicien, s'est fait dessiner par un esprit la maison de Mozart dans nous ne savons quelle planète? Cette maison a été représentée comme toute construite en notes de musique ! C'est d'ailleurs une manie chez les évocateurs d'esprits que d'appeler et d'interroger les âmes des grands hommes, auxquelles ils font débiter mille sottises, la plupart du temps en opposition avec leur caractère et leurs opinions bien connues. De même que le premier fétichiste venu ne peut faire apparaître à son gré les mânes de ses ancêtres, de même le vulgaire profane n'inspire pas assez de confiance aux esprits pour qu'ils répondent à l'appel de tout le monde. Il faut pour cela des êtres d'élection, doués d'une foi ardente et

d'un tempérament spécial, des *médiums*, comme on dit. Ces médiums, parmi lesquels, à côté de quelques pauvres hallucinés, on compte un nombre considérable de charlatans et d'aigrefins, constituent le sacerdoce de la nouvelle religion fétichique, qui a surgi avec tant d'intensité dans notre civilisation. On ne va pas chercher pour les recruter les individus les plus distingués ou les plus instruits de la secte, ce sont au contraire pour la plupart de tristes sires, de pauvres hères choisis dans les classes inférieures et qui jouent le rôle qui leur est imposé par d'habiles intrigants avec une naïveté et une simplicité profondes.

Est-il nécessaire d'entrer dans de plus longs détails sur ce sujet? Devons-nous insister davantage sur ce qu'il y a de choquant dans les récits de personnages qui affirment gravement avoir vu transporter des objets matériels à travers murs et portes fermées, passer des brins d'herbes, des rubans à travers une table massive et sans solution de continuité? Les prodiges attribués aux magiciens et aux sorciers des sauvages sont du même ordre que ces billevesées qui font au dix-neuvième siècle le sujet d'une littérature aussi considérable que ridicule. Il nous suffit pour notre thèse de démontrer ainsi qu'il peut se produire dans le domaine des idées religieuses et philosophiques des cas d'atavisme aussi caractérisés que ceux que nous signalent les physiologistes.

Ce phénomène intellectuel est d'autant plus singulier, qu'il se produit parfois sur un point isolé du domaine moral : on voit fréquemment des hommes distingués sous beaucoup de rapports, instruits, quelquefois savants, sacrifier tout à coup et de la façon la plus inattendue à quelque superstition bizarre, à quelque croyance saugrenue, dont ils auraient honte s'il leur fallait s'en expliquer. C'est très-souvent inconsciemment, en quelque sorte, que de pareilles réversions se manifestent, et ce qui se passe

chez un individu a lieu à plus forte raison au sein d'une collectivité où les organismes inférieurs ne manquent point.

Cette résurrection fétichiste est un fait qui nous semble concluant et qui prouve, trop solidement, hélas! que dans sa marche continue en avant l'humanité ne s'est pas encore absolument débarrassée de tout le bagage que ses premiers représentants lui ont laissé, qu'elle porte encore en elle-même le germe des conceptions primitives qui ont satisfait tant bien que mal nos ancêtres, qui satisfont les races inférieures, et qui, pareilles aux mauvaises herbes dans les parterres un instant négligés, surgissent tout à coup là où on ne se serait guère attendu à les voir paraître.

CHAPITRE XV.

THÉORIE DU POLYTHÉISME.

Au cours de l'étude que nous venons de faire du fétichisme, nous avons pu assister à une évolution lente, mais continue, des premières conceptions théologiques de l'humanité, et nous avons pu voir s'en dégager progressivement une nouvelle forme religieuse.

L'idée de la matière animée, douée de volonté et de passion, s'est transformée à l'aide de la croyance aux esprits, elle est devenue le polythéisme, c'est-à-dire la foi en des êtres supérieurs distincts de la nature, dont ils sont les régents. Deux phénomènes moraux semblent avoir présidé à ce changement : la croyance aux esprits, comme nous venons de le dire, et une sorte de syncrétisme qui, condensant les fétiches de divers objets de même espèce, en a fait un seul être, lequel n'anime plus ces objets en eux-mêmes, mais les gouverne, règne sur eux.

La croyance aux esprits a été le principal facteur dans l'éclosion des idées polythéistes. Cela se manifeste surtout dans la phase du fétichisme supérieur, alors que les milieux sont l'objet d'une adoration. L'esprit de la terre, celui du ciel, de la lune, des astres, des grands phénomènes météorologiques, n'ont en effet pas tardé à se séparer de leur enveloppe, de leur corps, pour devenir des individualités divines que l'on s'est bientôt figurées sous l'aspect humain. L'anthropomorphisme est d'ailleurs le complément obligé du polythéisme. L'homme a fait les dieux à son image après avoir attribué toutes ses pas-

sions aux fétiches. Nous avons vu chez les Chinois, par exemple, le culte du ciel, de *Thian*, pour lui-même; c'est bien le ciel qu'on adore dans l'empire du Milieu, et non un esprit, un être quelconque qui s'y cache, ou qui y réside; mais à côté des Chinois, mêlés souvent à eux, les peuples de l'Altaï et de la Sibérie, les Tatars, les Mongols, les Mandchoux, vénèrent également le ciel, *Tengri;* seulement, ce n'est plus seulement la voûte céleste qui est l'objet de leur piété, c'est un esprit puissant qui habite ces hauteurs infinies, qui, autrefois confondu avec elles, s'en est peu à peu distingué et est devenu ainsi, d'esprit du ciel qu'il était, dieu du ciel, dieu suprême. Les Peaux-Rouges, si fétichistes cependant dans la plupart de leurs manifestations religieuses, ont suivi dans leur développement religieux une voie analogue. Le Grand Esprit, moins distinct de l'ancien Grand Fétiche céleste que *Tengri* ne l'est peut-être de *Thian*, commence pourtant à prendre l'apparence d'un dieu personnel. La confusion entre lui et la voûte céleste n'a pas encore tout à fait disparu ; mais une véritable distinction semble s'être établie néanmoins entre eux, et l'on peut souvent discerner chez ces peuples deux idées assez nettes : celle du ciel lui-même et celle, non de l'esprit qui l'anime, mais de l'esprit qui le régit et qui régit en même temps les hommes et tout l'univers. Cette transformation du grand fétiche en dieu suprême, nous la rencontrerons dans toutes les mythologies polythéistes, notamment dans celles que nous passerons en revue dans la suite de cet ouvrage.

Mais, en même temps que se formait la notion d'un dieu par l'individualisation de plus en plus accentuée de l'esprit, conçu en tant qu'âme d'un objet considéré d'abord au point de vue fétichique, ce phénomène de syncrétisme, de condensation dont nous avons dit quelques mots tout à l'heure se produisait. Les phénomènes importants, remar-

quables, terribles ou bienfaisants, dont l'atmosphère est le théâtre, le phénomène de l'orage par exemple, ainsi que celui de la pluie, au lieu de continuer à être pris pour autant d'actes d'êtres matériels, tels que les nuées-fétiches, sont devenus des manifestations éclatantes du pouvoir et de la volonté du ciel, qui les a fréquemment absorbés dans sa grande virtualité, lorsqu'il s'est transformé en divinité anthropomorphe dominant et régissant le monde. Les éclairs, qui sont restés dans d'anciennes fables des serpents de feu qui parcourent le ciel, ont été considérés par les polythéistes comme les flèches rapides et les traits redoutables d'un dieu qui combat ses ennemis dans les espaces inconnus qui s'étendent sur nos têtes.

Le mythe du fétiche terrestre s'est transformé par une évolution analogue ; la terre, considérée comme la grande procréatrice, comme la mère commune, adorée d'abord en elle-même, sans qu'on se la représentât autrement qu'elle n'est, prit, à la suite de transformations successives et graduelles, l'apparence d'une femme dont le vaste sein, fécondé par le dieu du ciel, donne naissance à tout ce qui existe. Le génie impersonnel du sol fertile revêtit avec le temps la figure d'une divinité féminine, tantôt d'une grande bonté, tantôt animée de dispositions malfaisantes. Tandis que chez les Chinois, *Ti* est bien et uniquement la terre, d'où sortent cependant les dix mille êtres, mais qui n'a aucune personnalité, aucun aspect anthropomorphique, nous voyons ailleurs l'individualité du fétiche terrestre se dégager de son enveloppe primitive et devenir une véritable entité divine, une déesse de la maternité et de la génération. C'est ce qui se passe chez les Khonds de l'Inde, qui sont sur la limite du polythéisme et du fétichisme. *Tari-Pennou* n'est plus la terre proprement dite, c'est la déesse de la terre, celle qui a enseigné l'agriculture aux hommes, qui, en versant son sang sur le limon primitif, en a fait un sol ferme et

arable, aussi lui offre-t-on des victimes humaines dont on disperse les débris pantelants et déchirés en minces parcelles sur tous les champs du village où le cruel sacrifice a eu lieu. Les Mongols qui adorèrent la terre-fétiche nous présentent également un exemple de la transition sur ce point du fétichisme au polythéisme, puisqu'à côté de la terre-mère ils placent dans leur vénération, en les confondant toutes deux quelque peu, une divinité de la terre sous forme de vieille femme. Nous reviendrons d'ailleurs en plusieurs occasions dans la suite de cet ouvrage sur l'antique caractère fétichique d'un grand nombre de dieux.

Les mêmes phénomènes de transformation et d'évolution se sont produits à propos de tous les objets importants de la vénération des hommes que leur développement intellectuel et moral a fait dépasser la phase du fétichisme. L'Océan, adoré fétichiquement encore sur les côtes de Guinée, est devenu ailleurs le royaume d'un dieu puissant et redoutable dont la volonté excite ou calme les tempêtes, et qui, tout en gardant une physionomie étrange, n'en a pas moins une individualité propre et est revêtu d'un corps la plupart du temps de forme humaine, il est entouré de génies, de dieux inférieurs qui sont ses sujets, mais qui ne sont plus ni les poissons, ni les écueils, ni les vagues, dont on avait fait autrefois des fétiches. Dans les rivières où l'on invoquait d'abord les tourbillons et les rapides, comme le font encore les Peaux-Rouges, ces endroits dangereux sont devenus la demeure ou le repaire de quelque ondin malin ou de quelque nymphe capricieuse ; les rochers à fleur d'eau où les flots venaient se briser en murmurant se sont trouvés habités par de décevantes jeunes filles dont la voix étrange captivait les marins et qui, sirènes impitoyables, attiraient, pour les voir s'engloutir, les navires dont les équipages étaient assez imprudents pour ne pas fuir ces écueils perfides.

La montagne énorme, majestueuse, imposante, animée autrefois d'une vie propre, a vu s'enfuir de son sein cet esprit qui ne faisait qu'un avec elle, mais celui-ci ne l'a pas abandonnée pour cela, il a pris un corps, il est devenu un agent extérieur qui ne se plaît que sur les flancs, dans les ravins de la montagne dont il est encore la personnification extérieure, le génie, le dieu.

Les fétiches de famille, idoles de bois ou d'argile dans lesquelles s'étaient introduites les âmes des morts ou bien qui, par elles-mêmes, vivaient et agissaient pour le bien de leurs adorateurs, ont subi également des transformations profondes. Les pénates sont insensiblement devenus les génies familiers, petits dieux parfaitement personnels, généralement invisibles, mais qui apparaissent parfois sous la figure de petits hommes tels que les gnomes, kobolds, nains, farfadets, de nos légendes populaires d'Europe. Une gracieuse métamorphose s'est même opérée sous l'influence du christianisme, qui a affecté à chacun son ange gardien, forme touchante et morale de l'idée si ancienne dans l'humanité d'un protecteur surnaturel attaché à l'existence de l'homme. Il y a loin de cette poétique conception chrétienne au fétiche que l'homme primitif s'imaginait présider à sa destinée, mais ce n'est cependant que le produit d'une simple évolution de l'esprit.

Les corps célestes ne sont pas restés en dehors de la transformation polythéiste. Si le culte des astres et des planètes a conservé dans l'astrologie un caractère fétichique très-prononcé, il n'en est pas moins certain que les peuples adonnés à l'astrolâtrie, comme les Chaldéens par exemple, ont distingué à un moment donné entre l'étoile qui brille au firmament et l'esprit qui l'animait à leurs yeux, dont ils firent par la suite un régent, un dieu. Mais c'est surtout le soleil et la lune qui ont perdu leur aspect fétichique et qui sont devenus tantôt le char, tantôt la de-

meure d'êtres divins anthropomorphes absolument distincts de ces deux corps célestes qui n'étaient plus que leurs attributs déterminants.

Nous avons parlé plus haut d'un syncrétisme grâce auquel des conceptions fétichiques se condensent et arrivent à constituer un mythe polythéiste. Auguste Comte avait parfaitement prévu et pressenti ce cas, lorsqu'il a dit : « Les dieux proprement dits diffèrent essentiellement des purs fétiches par un caractère plus général et plus abstrait, inhérent à leur résidence indéterminée. Ils administrent chacun un ordre spécial de phénomènes, mais à la fois dans un grand nombre de corps, en sorte qu'ils ont tous un département plus ou moins étendu, tandis que l'humble fétiche ne gouverne qu'un objet unique dont il est inséparable. » Nous avons cité dans notre premier chapitre (voir page 7) le passage où ce philosophe donne pour exemple la forêt de chênes dont les différents arbres de végétation semblable, doués d'abord chacun d'une individualité propre, considérés comme fétiches, se sont peu à peu confondus dans l'esprit de l'homme primitif et ont donné naissance à une idée générale de la force de la forêt, c'est-à-dire à un dieu de la forêt qui y est attaché, qui y réside, mais qui n'est pas elle.

Le même phénomène de concrétion et ensuite d'abstraction se manifeste dans la conception d'archétypes que bien des peuples divers se sont figuré représenter certaines espèces d'êtres. Le président de Brosses a le premier relevé ce fait d'après les récits des missionnaires dans son petit ouvrage : *Du Culte des dieux fétiches* (p. 59). « Les Iroquois, dit-il, croient que chaque espèce d'animaux a son archétype dans le pays des âmes, il rappelle qu'un sauvage convenait que le manitou qu'il adorait sous forme de bœuf n'était pas ce bœuf même, « mais un manitou de bœuf qui était sous terre et qui animait tous les bœufs ; il convenait

aussi que ceux qui avaient un ours pour manitou adoraient un pareil manitou d'ours. » De là à la croyance en un dieu des bœufs ou des ours, il n'y a qu'une transition peu sensible et qui s'effectue bientôt à l'aide des tendances anthropomorphiques de l'esprit humain arrivé dans cette période de son évolution. Aussi rencontrons-nous de pareils personnages dans les mythologies polythéistes des races élevées; chez les Hindous, le roi des serpents, par exemple, se présente souvent dans les légendes sous une forme humaine, et si parfois le dieu d'une classe d'êtres revêt la figure typique de ces êtres, ce n'est que comme attribut, et le plus souvent les traits en sont mélangés avec d'autres traits appartenant à l'humanité. C'est là ce qui a créé ces êtres hybrides et monstrueux que la plastique ancienne s'est plu à former; ces taureaux à tête humaine, ces hommes à tête d'animaux, ces femmes à queue de poisson et bien d'autres combinaisons qui nous semblent issues d'une imagination déréglée, mais qui ne sont au contraire que les produits légitimes de conceptions religieuses qui eurent leur raison d'être et furent parfaitement logiques, vu l'état intellectuel des hommes qui les enfantèrent.

En quoi consiste la supériorité du polythéisme sur le fétichisme? se demandera-t-on. Quel progrès l'humanité a-t-elle fait en passant d'un état à l'autre? Pour répondre à ces questions, il suffirait de montrer que toutes les races puissantes qui ont compté dans le monde et qui ont contribué à la formation de la civilisation occidentale nous apparaissent dans l'histoire comme polythéistes. La Chine seule, qui fait exception, tout en étant sur la limite qui sépare les deux Etats, est cependant demeurée stationnaire et, après avoir poussé assez loin dans la voie du développement industriel, s'est arrêtée court et n'a pas dépassé un certain point. Encore, si sa religion officielle est fétichique,

a-t-elle subi l'influence morale de polythéistes comme les Hindous, qui, avec les doctrines métaphysiques du Bouddha, lui ont apporté tout le bagage polythéiste de l'Inde antique dont les disciples de Gotama ne s'étaient rien moins que débarrassés. Quand on voit que les peuples civilisés de l'Amérique, Péruviens et Mexicains, étaient polythéistes, que les races méditerranéennes ainsi que celles de l'Asie antérieure, dont les efforts combinés ont créé notre civilisation, l'étaient aussi et quand on constate que tous ceux qui sont restés plongés dans l'état fétichique sont demeurés barbares et même sauvages, il devient impossible de ne pas reconnaître que l'évolution religieuse opérée dans ce sens a entraîné un développement social et scientifique corrélatif. Ce phénomène est expliqué d'ailleurs par la nature même du polythéisme, qui a été comme une introduction aux sérieuses observations scientifiques. Tant que la nature fut considérée comme un ensemble d'êtres multiples tous vivants, tous passionnés et capricieux, il n'y avait pas possibilité d'établir la moindre loi générale, d'extraire des faits la moindre explication des phénomènes. Tout ce qui se passait était dû à la fantaisie de tel ou tel objet animé et volontaire ; aucune règle n'intervenait dans l'accomplissement des actes les plus naturels, des faits les plus ordinaires. La confusion régnait dans toute la nature. Mais lorsqu'il se fit un classement parmi les phénomènes dont l'homme était témoin, lorsque son esprit conçut ces phénomènes, non plus comme les manifestations incohérentes de volontés anarchiques et déréglées, mais comme l'expression de desseins arrêtés et mûris par des intelligences supérieures et extérieures aux choses elles-mêmes, lorsqu'il s'aperçut que des lois permanentes présidaient aux événements, il s'attacha à rechercher ces lois, qu'il attribuait à l'initiative de ses dieux, qui pouvaient être troublées par leurs caprices, mais présentaient pour-

tant un caractère réel de régularité. Il s'agit donc de connaître ces lois et de deviner ainsi les décisions souveraines des dieux; c'est pourquoi les observations se multiplièrent, se coordonnèrent, et, quoique leur ensemble fût encore bien incomplet, elles ne tardèrent pas à constituer un corps de doctrines assez positives et assez solides pour servir de base à des connaissances exactes. C'est en mettant la divinité au-dessus, mais en dehors de la nature, que l'on dégagea celle-ci des interprétations arbitraires et que l'on créa véritablement la science. Aussi les peuples assez intelligents pour avoir fait ce pas dans la voie du progrès intellectuel et moral ne tardèrent-ils pas à prendre l'avance sur les autres, à voir leur puissance s'en accroître et à devenir ainsi les pionniers de la civilisation en même temps que les dominateurs des sauvages fétichistes. Dans la lutte pour la vie, ils furent mieux armés que les autres et purent s'élever ainsi à de plus hautes destinées. Quelques-uns restèrent en route, soit que le souffle leur eût manqué, soit qu'ils eussent marché plus lentement et qu'ils fussent contraints de se soumettre à ceux qui, plus forts et plus actifs, les avaient devancés dans la course incessante de l'humanité vers un but toujours plus beau et toujours nouveau.

CHAPITRE XVI.

MYTHOLOGIE DU PÉROU[1].

Au moment de la conquête espagnole, les habitants du Pérou étaient polythéistes. C'est là un fait incontestable, malgré les vestiges nombreux et considérables qu'un ancien état fétichique avait laissés parmi les sujets des Incas. Il y avait près de Cuzco un grand temple où soixante-dix-huit divinités étaient adorées dans soixante-dix-huit chapelles ; chacun de ces dieux avait été apporté là par les armées victorieuses des rois de Cuzco, qui, de même que les Romains, avaient ainsi élevé un véritable panthéon où se trouvaient réunies les divinités nationales des peuples et des pays conquis. Sous la dynastie des Incas, le dieu prépondérant, le père et roi des dieux et des hommes, était le soleil, *Inti;* c'est lui qui était alors le pivot de la religion officielle du Pérou, l'objet principal du culte de la maison royale, qui se prétendait issue de lui et de sa sœur la lune. Aussi bien la légende fameuse de Manco Capac et de sa sœur et épouse Mama Oello n'a-t-elle guère apparence historique, mais semble plutôt un véritable mythe solaire où les deux fondateurs de la dynastie des Incas sont les représentants terrestres et anthropomorphisés des deux principaux corps célestes. Les hommes vivaient dans la

(1) C'est pour nous une obligation de déclarer que, pour ce chapitre et pour les suivants, nous sommes grandement redevable à la *Geschichte der Amerikanischen Urreligionen* de M. J.-G. Müller et au fascicule relatif à l'Amérique de la *Descriptive Sociology* de M. Herbert Spencer

sauvagerie, ils allaient nus à la chasse des bêtes fauves, sans savoir faire produire de récoltes à la terre, ils étaient anthropophages et sacrifiaient des victimes humaines aux nombreux objets de leur adoration, car, ainsi que le dit Acosta, « ils vénéraient tout ce qui dans la nature leur semblait remarquable et différent des autres choses. » C'est alors que le soleil eut pitié de la pauvre humanité et qu'il envoya sur la terre deux de ses enfants, *Manco Capac* et *Mama Oello Huasco*, pour civiliser les hommes et leur enseigner la vraie religion, la sienne. Ces deux êtres apparurent donc un jour sur les rives du lac Titicaca, d'où ils étaient sortis, et marchèrent vers le nord, jusqu'à ce qu'une verge d'or que Manco Capac tenait à la main se fichât d'elle-même en terre. Là, le couple devait s'arrêter et jeter les fondements d'une ville. C'est dans la vallée de Cuzco, dans un lieu dont le nom signifie *ombilic*, que la verge d'or se planta spontanément dans le sol, et c'est là que Manco Capac et sa sœur Mama Oello, qui devint son épouse, élevèrent d'abord un temple au soleil, leur père, puis réunirent autour d'eux les tribus indiennes environnantes, auxquelles ils prêchaient en même temps le culte de l'astre du jour ; ils enseignèrent les arts et l'industrie et donnèrent les lois et les institutions qui constituaient la civilisation péruvienne. Quand les deux enfants du soleil eurent bien appris aux Indiens de la vallée de Cuzco l'agriculture et le tissage, l'architecture et la construction des routes et des canaux, quand ils eurent extirpé les mauvaises mœurs, établi la loi du mariage, proscrit le cannibalisme et l'assassinat, Manco Capac forma une armée valeureuse et bien disciplinée à l'aide de laquelle il commença à imposer le culte de son père et l'observance de ses lois à tous les peuples environnants. Ses enfants continuèrent son œuvre et fondèrent ainsi la puissante dynastie et le vaste empire des Incas, que

les Espagnols trouvèrent florissants au commencement du seizième siècle. La race royale des Incas était donc en même temps une race divine, et la puissance théocratique se confondait avec le pouvoir régalien dans la personne du souverain de Cuzco.

Cette légende d'apparence historique a-t-elle au fond quelque caractère de réalité ? Nous ne le croyons pas. L'origine surnaturelle des deux ancêtres des Incas suffirait pour nous donner des doutes sérieux. Ces deux êtres, frère et sœur, plus tard époux et épouse, qui surgissent un beau matin d'un lac sacré, et puis qui apparaissent comme fondateurs d'empire et civilisateurs bien loin du lieu de leur naissance, semblent plutôt des personnages mythologiques. Mais quand nous voyons sur toute la surface du globe les dynasties faire remonter aux dieux leur origine par un procédé analogue à celui que nous venons de constater au Pérou, il nous est bien difficile de ne pas voir dans les deux prétendus enfants du soleil et de la lune des personnifications de ces deux astres, divinisés non plus fétichiquement, mais à la façon du polythéisme. Manco Capac est une incarnation du soleil et Mama Oello en est une de la lune, voilà ce qui devient évident, et nous ne pouvons méconnaître que la base de la société incasique ne soit absolument polythéiste. Dans cette société, Inti, le dieu du soleil, est l'entité prépondérante : il est le maître du monde et de l'empire où l'Inca régnant est son représentant direct. Tout est entrepris en son nom, pour son service, par son ordre. Les habitations sont orientées de façon à ce que, lorsqu'il se lève à l'est, derrière la formidable cordillère des Andes, ses premiers rayons puissent être salués par les prières matinales de ses adorateurs. Dans les temples, son image, un disque d'or sur lequel des traits humains étaient dessinés, faisait face à une large porte exposée au levant et, recevant les premières lueurs du

soleil, les reflétait, s'en illuminait, et grâce aux plaques d'or, véritables miroirs réflecteurs dont les parois de l'édifice étaient revêtues, remplissait celui-ci de feux et de lumière. L'or jaune et étincelant était d'ailleurs consacré au soleil, dont il passait pour l'émanation directe ; et tous les objets du culte d'Inti étaient formés de ce métal. Comme il se présente à nous, le culte du soleil chez les Incas se distingue de l'héliolâtrie fétichique telle que nous l'avons définie dans un chapitre précédent. Le fait d'être figuré dans les temples par une face humaine indique qu'il ne s'agit pas de l'astre lui-même, mais d'un dieu qui le régit et qui manifeste sa puissance par son intermédiaire. On peut toutefois retrouver quelque trace de l'existence d'un fétiche solaire dans la mention qui a été faite par Lindemann d'une pierre brute qui antérieurement aux Incas passait pour une représentation du soleil ; c'était là à coup sûr un antique guaco solaire (voir plus haut chap. II, p. 14 à 16). Mais le propre de la civilisation péruvienne sous les Incas a été précisément la transformation du culte du soleil adoré pour lui-même en un culte du dieu du soleil, personne divine extérieure et supérieure à l'astre. Ce qui le prouve, c'est la connaissance implicite de la régularité des saisons manifestée par la régularité des quatre grandes fêtes régulières de l'année. N'oublions pas, à ce propos, que le Pérou se trouve dans l'hémisphère austral et que, par conséquent, les saisons se présentent à l'inverse des nôtres.

La première avait lieu au solstice de juin, c'était la fête de l'hiver, et son objet était de célébrer la mort et la résurrection du soleil. On la nommait *Intip raymi*, la fête du soleil par excellence. Le peuple et les Incas s'y préparaient par un jeûne de trois jours ; puis, le matin de la cérémonie, avant l'aurore, tout le monde sortait pieds nus et on formait une immense procession dirigée par le

roi inca en personne, qui en cette occasion et comme fils direct de la divinité officiait lui-même. Le roi était suivi des autres Incas, et des Curacas, princes étrangers à la famille sacrée ; ces derniers, en qualité de représentants des anciennes dynasties vaincues, des anciennes nationalités et des anciennes religions soumises par le Soleil et ses enfants, portaient les emblèmes de leurs cultes particuliers : les uns étaient revêtus de peaux de lion, de tigre et d'autres animaux pères de leur race, d'autres portaient sur la tête des plumes du condor, leur ancêtre. La foule du peuple venait ensuite armée et chantant des hymnes. Dès que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon, tout ce monde s'agenouillait en lui envoyant des baisers et entrait en prière ; l'Inca faisait des libations et se rendait au temple, dans le sanctuaire duquel seul avec sa famille il pouvait pénétrer. Des offrandes de fruits et d'encens étaient faites au dieu auquel on sacrifiait aussi un lama noir dont les entrailles, examinées par un prêtre, révélaient ce que serait l'année qui commençait. Il faut dire aussi qu'en contradiction avec les préceptes apportés par Manco Capac on ne craignait pas parfois d'offrir au soleil en cette occasion la vie d'un petit enfant ou celle d'une jeune fille. Enfin, comme symbole de la renaissance du dieu, on rallumait le feu sacré à l'aide d'un fort miroir rèflecteur dont les Péruviens connaissaient les propriétés, ou bien en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. La cérémonie se terminait par un immense banquet suivi de réjouissances qui faisaient oublier le jeûne de trois jours qui l'avait précédée.

La fête du printemps, *Citua raymi*, avait lieu en septembre. Le but principal de cette cérémonie était la purification générale et l'expulsion de tout ce qui aurait pu porter préjudice aux récoltes. Le soleil, au sortir de l'hiver, reprend toute sa force et chasse les mauvaises influences, les maladies, et autres causes de malheur. Cette fois encore

on se préparait à la cérémonie par un jeûne de plusieurs jours : après quoi, chacun avait soin de prendre un bain dans la nuit qui précédait le jour de fête. D'une pâte préparée suivant certains rites et appelée *caucu* on façonnait des boulettes que l'on pétrissait avec du sang de jeunes garçons, sang qu'on tirait à ceux-ci en leur faisant une incision à la racine du nez entre les deux yeux : ces boulettes n'étaient pas mangées par les fidèles, mais ceux-ci s'en frottaient la tête, le visage, la poitrine, les épaules, les bras et les jambes ; le père de famille purifiait de même la porte de sa maison et le grand prêtre du soleil à Cuzco en faisait autant à celles du palais, des temples et des couvents des vierges du Soleil. Les Incas envoyaient de ce pain caucu ainsi qu'une boisson spiritueuse, *aca*, aux princes curacas en signe d'alliance et de bienveillance. Vers la fin de la journée tout le monde se réunissait pour implorer le soleil, qui était alors censé envoyer un messager pour accomplir ce qu'on lui demandait ; le prétendu messager du soleil était un membre de la famille royale et sacrée, un Inca, armé en guerre et suivi de quatre autres jeunes Incas, tenant comme lui la lance à la main : une fois au centre de la ville, il ordonnait à ses acolytes au nom du soleil de chasser de la ville et par la force tout le mal qui pouvait s'y être aggloméré, c'est-à-dire sans doute tous les mauvais esprits ; aussitôt chacun des quatre jeunes guerriers incas de prendre sa course le long d'une des quatre grand'rues de Cuzco et de la parcourir en agitant sa lance aux acclamations des gens qui, secouant leurs vêtements, se passant les mains sur les diverses parties du corps, faisaient les gestes d'hommes qui veulent se débarrasser d'impuretés. De quart d'heure en quart d'heure, les quatre coureurs étaient relayés par d'autres Incas auxquels ils transmettaient leurs lances, que les derniers plantaient en terre à quelques lieues de la ville. La nuit venue, il y

avait de grandes courses aux flambeaux à la suite desquelles les torches étaient jetées dans la rivière, qui emportait ainsi toutes les impuretés nocturnes, avec les démons des ténèbres.

En décembre, au solstice d'été pour les habitants des régions situées au-dessous de l'équateur, était fixée la grande fête d'été, qui se trouvait en même temps la fête du commencement de l'année, aussi s'appelait-elle *Copac raymi*, la fête suprême. On y implorait non-seulement le soleil pour qu'il mît fin à la sécheresse et la chaleur, mais encore le dieu de l'orage, afin qu'il fît tomber de la pluie. Les Incas profitaient de l'occasion pour célébrer l'arrivée à l'âge viril de leurs jeunes gens ; aussi, en dehors des jeûnes et des prières accoutumés, la fête se distinguait-elle des autres par les exercices militaires, par les joutes auxquels se livraient les fils de la famille sacrée qui voulaient passer à l'état de guerriers. Vers la fin, le roi adressait une allocution à ses jeunes parents, leur faisait percer les oreilles pour y suspendre les ornements distinctifs de leur race, et les déclarait ensuite dignes de figurer à la tête de ses armées. Pendant toute la durée de cette cérémonie, les Curacas et les autres Péruviens étrangers à la race dominante se tenaient renfermés chez eux et quittaient même la ville où ils ne reparaissaient que lorsque les Incas leur faisaient porter le pain d'alliance.

La quatrième grande fête de l'année, *Aymori*, était celle de la moisson et se tenait en mai, alors que le sol desséché par la chaleur de l'été se couvre d'une végétation luxuriante sous l'action bienfaisante de la pluie. Le soleil n'était pas le héros principal des réjouissances qui avaient lieu alors, le véritable héros était le maïs, dont on apportait les gerbes en triomphe, avec les grains duquel on faisait une figure, appelée *Pirna*, à laquelle chaque père de famille dans sa maison sacrifiait, s'il était riche, un chevreau

ou offrait un peu de graisse, s'il était pauvre. Cette série de fêtes, comme on vient de le voir, avait cependant pour règle et pour occasions la course du soleil, et était en grande partie inspirée par les idées religieuses des Incas. Ceux-ci formaient d'ailleurs la classe sacerdotale en même temps que la classe royale et militaire. Si, à Cuzco, il y avait un grand prêtre distinct du roi et subordonné au roi, il n'en appartenait pas moins à la famille des enfants du soleil, ainsi que les grands prêtres d'Inti dans les provinces et tout le clergé de la capitale. Toutefois, si parmi les vierges du soleil, réunies dans de vastes couvents à Cuzco et dans les localités consacrées au grand dieu du jour, il y en avait un grand nombre qui appartenaient à la race des Incas, on en admettait aussi d'autres : les filles des Curacas et même celles du peuple qui par leur beauté étaient reconnues dignes de servir le soleil avaient souvent l'honneur de faire partie des colléges de vestales institués dans plusieurs parties de l'empire. A Cuzco le couvent en comptait 1 500 ; ailleurs, leur nombre variait de 200 à 500. Ces jeunes filles avaient pour mission de veiller au feu allumé le jour de la fête du solstice d'hiver, la fête du soleil par excellence, *Intip raymi ;* elles préparaient le pain et la liqueur sacrés, les vêtements du roi, les ornements des temples. La chasteté la plus grande leur était imposée et la mort seule pouvait expier une infraction à cette règle. Si le séducteur était inconnu cependant et si la jeune coupable jurait qu'elle était grosse des œuvres du soleil dont elle était considérée comme l'épouse, elle échappait au châtiment. De même que le dieu, le roi, son hypostase terrestre, pouvait sans remords avoir commerce avec des vierges du soleil qu'il élevait ainsi au rang de concubines. Quant aux autres, au bout de six ou sept ans de sacerdoce on les mariait fréquemment avec des princes ou des personnages distingués.

De même qu'à côté de Manco Capac, héros solaire, nous avons vu sa sœur-épouse Mama Oello Huasco, incarnation de la lune, nous remarquons auprès du culte d'Inti, le soleil, celui de *Mama Quilla*, la lune. De même que l'or est consacré au soleil, l'argent l'est à la lune. De même que dans les temples du Soleil, la face humaine du dieu est figurée sur la pierre et sur des disques d'or, dans des temples qui lui sont propres, la lune est représentée sous les traits d'un visage féminin sur des disques d'argent. La dyade céleste ne pouvait manquer d'être adorée par les Incas qui se vantaient d'être issus de leur union, et dont les rois, en souvenir de Manco Capac et de Mama Oello, ne manquaient point d'épouser leurs sœurs. Mais, dans ce cas comme dans bien d'autres, les principes sociaux du Pérou se retrouvaient dans leur théologie, et le rôle effacé et modeste que jouait la femme dans leur société était le même pour la déesse de la lune vis-à-vis du dieu énergique et actif du soleil. Mama Quilla était toute subordonnée à Inti : on ne lui offrait point de sacrifices, on ne faisait pas de fêtes en son honneur, on se contentait seulement de lui adresser des vœux. Toutefois, il ne serait pas impossible que son culte ait été plus important qu'on ne le croit au moins pour les membres du sexe faible ; nous en avons comme un indice dans ce fait que les momies des reines étaient conservées dans les temples de la lune absolument comme celles des rois l'étaient dans les temples du soleil.

Enfin, certains phénomènes, certains corps célestes faisaient partie de l'héliolâtrie incasique.

C'est ainsi que l'image de *Cuycha*, l'arc-en-ciel, occupait une paroi tout entière des temples du soleil, où il était représenté par d'immenses et larges bandes d'or teintées diversement Mais c'est là, ce nous semble, un reste de l'antique fétichisme, car Cuycha n'a jamais revêtu de forme humaine. Il est vrai qu'il n'était l'objet d'aucun

culte et que lorsqu'un arc-en-ciel apparaissait dans l'atmosphère, les Péruviens se contentaient de tenir leurs lèvres bien closes dans la crainte que leurs dents ne se gâtassent. La planète Vénus, appelée *Chosco* (le Chevelu) passait pour l'écuyer du soleil et les comètes étaient les messagers ou les signes de sa colère. Les autres astres faisaient partie du culte de la lune, dont on les croyait les filles d'honneur.

Il y a dans l'histoire mythique des Incas un autre héros solaire que Manco Capac : c'est l'*Inca Roca*. Ce personnage est généralement placé au sixième rang dans la généalogie des souverains de Cuzco. Toutefois, certains auteurs lui donnent une tout autre place qui augmente son caractère mythologique. Montesinos, par exemple, qui a entrevu la nature essentiellement légendaire de Manco Capac et qui en a fait le créateur d'une société très-antique, donne l'Inca Roca comme le véritable fondateur de l'empire des Incas et de la religion du Soleil. Acosta le présente au contraire comme le successeur immédiat de Manco Capac et le père d'une branche de la dynastie des Incas. Enfin, Hazart nous rapporte que l'Inca Roca vivait à une époque fabuleuse et qu'il était le fils et successeur d'Ayar Manco Topa, qui fut le premier roi du Pérou et l'aîné des quatre frères sortis de la caverne de Pacari-Tambo, dont il a été question au chapitre II (voir p. 13).

Comme à l'apparition de Manco Capac, les hommes étaient plongés dans un état de barbarie et de déréglement moral abominable. Une princesse Mama Cibaco et sa sœur, magicienne consommée, résolurent de réformer la société et de rétablir les anciennes institutions et l'ancien culte que les Péruviens avaient abandonnés. Mama Cibaco avait un fils d'une grande beauté et d'une bravoure indomptable, qui s'appelait l'Inca Roca ; sur les conseils de sa sœur la magicienne, elle fit faire un vêtement tout resplendissant

d'or et de pierreries pour ce fils ; elle le lui mit et lui ordonna de se tenir caché dans une caverne peu éloignée de Cuzco, appelée Chingano, où se trouvent les ruines d'un temple du soleil. La princesse convoqua alors tous les habitants de Cuzco pour leur dire que l'Inca Roca son fils, s'étant endormi sur un rocher en face de sa maison, avait été enlevé par le soleil, qui, en le faisant disparaître, avait cependant promis à sa mère de le lui rendre afin qu'il devînt roi ; le soleil avait ajouté que Roca était son fils et que s'il l'enlevait c'était pour l'instruire de ce qu'il devait ordonner plus tard aux hommes. Mama Cibaco produisit six témoins de sa famille à l'appui de son récit, qui fut accepté de tout le monde. Au bout de quatre jours, elle réunit de nouveau le peuple et l'invita à offrir un sacrifice au soleil pour lui demander le retour de l'Inca Roca. A peine la cérémonie était-elle achevée, que ce dernier, sortant de sa caverne, apparut aux yeux éblouis des assistants revêtu de ses habits resplendissants. Personne ne douta dès lors qu'il ne fût le fils du soleil destiné par lui à la royauté ; acclamé par le peuple, il se dirigea vers le temple de son divin père et là il commença à prêcher le retour à la piété et à la morale, menaçant les hommes de la colère du dieu qui les ferait mourir et qui noierait les récoltes sous la pluie si l'on n'obéissait pas aussitôt aux ordres et aux conseils de l'Inca Roca, définitivement accepté comme souverain. Tout rentra aussitôt dans l'obéissance et dans l'ordre ; les saines et sages institutions des temps antiques furent rétablies, et pour donner l'exemple à une foule livrée à tous les débordements sensuels, Roca se maria aussitôt. Ce fut avec sa sœur Mama Cora, il est vrai, mais on sait que cette sorte d'union était permise chez les Incas.

Le caractère mythique de cette légende n'est pas moins évident que celui de la légende de Manco Capac. Les écrivains espagnols, en bons catholiques qu'ils étaient, ont eu

beau lui donner une tournure historique, ont tenté vainement de lui appliquer la méthode d'Evhemère, c'est-à-dire de faire d'un héros mythologique, incarnation d'une divinité, un personnage réel ; ils ont échoué dans cette entreprise. L'Inca Roca est bien le fils du soleil ; son vêtement éclatant n'est autre que l'ensemble des rayons solaires ; la grotte de Chingano, où il demeure caché quatre jours (le nombre 4 était un nombre sacré pour les Incas), n'est que la représentation de la nuit ténébreuse d'où s'échappe à l'aurore l'astre du jour ; enfin le mariage de Roca avec sa sœur est trop semblable à celui de Manco Capac avec sa sœur Mama Oello, à celui du dieu Inti avec sa sœur Mama Quilla, la lune, pour qu'il ne soit pas frappant qu'on est là vis-à-vis d'un mythe solaire.

Nous avons dit tout à l'heure que les Incas tenaient le nombre 4 pour un nombre sacré ; les Quichas et les Aymaras paraissent en effet avoir attribué à ce nombre une sorte de signification mystérieuse : le monde était divisé pour eux en quatre parties, le Pérou en quatre régions ; Cuzco et les autres villes comptaient quatre quartiers formés par quatre rues coupant ainsi les cités en croix ; la société comprenait quatre castes : les Incas, les Curacas, les nobles, et les plébéiens ; enfin dans la population on trouvait quatre nationalités officiellement reconnues : les Antis, les Cuntis, les Chinchas, et les Collas. Il y avait quatre grandes fêtes dans l'année, et à chaque nouvelle lune une fête de quatre jours de durée. On a attribué cette prédilection pour le nombre 4 à la connaissance des équinoxes et des solstices, par conséquent à l'adoration du soleil ; toutefois M. Brinton fait observer que cette particularité doit être plus ancienne, car elle se présente avec autant de netteté chez une foule de peuples américains qui ne sont pas adonnés à l'héliolâtrie. Ce culte du nombre 4 provient selon lui d'une vénération propre aux Américains pour les quatre

points cardinaux. « L'homme rouge, dit-il, était chasseur ; il errait sans cesse dans les forêts dépourvues de sentiers, il parcourait des prairies sans limites. Il semble au blanc que ce n'était pas une faculté, mais un instinct qui le guidait si sûrement. Il ne s'égarait jamais..... A une époque très-primordiale de son histoire, l'homme a pris note des quatre points cardinaux, et reconnaissant en eux des guides dans la nuit et dans le désert, il en a fait ses dieux. Longtemps après, quand des siècles de progrès lent lui ont appris d'autres secrets de la nature — quand dans les mouvements du soleil, dans les éléments premiers, et dans les radicaux de l'arithmétique il a discerné une répétition de ce nombre — ceux-ci sont devenus des preuves de son caractère sacré. Il l'a adopté comme la quantité régulatrice de ses institutions et de ses arts ; il l'a répété dans ses multiples et ses composés ; il en a imaginé de nouvelles applications ; il en a vanté le sens mystique, et finalement, dans ses rêveries philosophiques, il l'a nommé la clef des secrets de l'Univers. » (*Myths of the New World*, 2e édit. p. 69-70.) Si donc le nombre 4 a été cher aux Quichuas et aux Aymaras, il le leur a été avant que l'héliolâtrie établie par les Incas les ait confirmés dans ce sentiment. Nous en voyons la preuve dans le mythe des quatre frères et des quatre sœurs sortis de la caverne de Pacari-Tambo. Nous avons rapporté cette légende (voir p. 13) à propos de l'ancien culte fétichique des pierres chez les Péruviens. Mais, si elle implique à coup sûr l'existence prolongée du fétichisme chez les sujets des Incas, elle semble indiquer en même temps qu'antérieurement à l'instauration de la religion du soleil telle qu'elle était constituée à Cuzco, il existait parmi les Quichuas des mythes d'un autre ordre et d'une autre origine.

Suivant cette légende, qu'on retrouve dans les chants des Amantas, prêtres chargés de veiller à la conservation des

traditions, les ancêtres des Collas furent quatre frères accompagnés de quatre sœurs-épouses qui sortirent un jour de la caverne de Pacari-Tambo, à l'est de Cuzco. C'étaient des êtres puissants dont la voix faisait trembler la terre et dont les bras soulevaient les montagnes ; ils gravissaient les hauteurs et de là lançaient des pierres aux quatre coins de l'horizon. Ils n'en civilisèrent pas moins les sauvages et leur enseignèrent l'agriculture. On sait comment les trois aînés furent changés en pierres par les artifices magiques du quatrième, qui devint le chef unique du pays et le fondateur de Cuzco et de l'empire du Pérou. Ces quatre personnages sont évidemment des êtres mythologiques. Mais que représentaient-ils ? Les forces de la nature sans doute ; mais quelles forces ? Nous serions tentés de voir en eux quatre génies du vent intimement liés aux quatre points cardinaux ; leur force, leur voix retentissante, leur habileté à jeter les pierres les rattachent plus aux phénomènes météorologiques qu'à tout autre ordre de phénomènes. Il faut remarquer cependant que le nom de Pacari-Tambo, qui signifie « demeure de l'aurore », et la position orientale de cette caverne tendraient presque à relier le mythe des quatre frères aux mythes solaires ; l'étymologie de Pacari-Tambo est néanmoins douteuse, car plusieurs auteurs donnent à ce nom les uns le sens de « lieu de naissance », les autres celui de « demeure de subsistance ». Et quand on se rappelle que nombre de tribus péruviennes prétendaient être issues de la terre, enfants des rochers et des cavernes, qu'elles vénéraient, sous le nom de *Paracinas*, les anfractuosités de terrain d'où leurs ancêtres étaient sortis, on est disposé à voir dans les quatre frères et les quatre sœurs des divinités chthoniennes, d'anciens fétiches terrestres, comme l'indique la longue adoration des pierres brutes qui les représentaient, plus tard anthropomorphisés sous l'action prépondérante du polythéisme.

Aussi bien une particularité relevée par Hazart semblerait indiquer que le mythe des enfants de Pacari-Tambo a subi une modification, probablement du fait des Incas. Cet auteur jésuite, qui a puisé d'assez utiles renseignements dans les relations des missionnaires de son ordre au Pérou, prétend que trois couples seulement et non quatre seraient sortis de la fameuse caverne ; la tradition en question remonterait donc à une époque reculée et à une population inconnue où le nombre 4 n'avait point l'importance qu'il eut plus tard au Pérou. D'ailleurs le fait que le troisième des quatre frères de la légende classique fut transporté au ciel et non changé en pierre comme les autres (le dernier frère, Ayar Uchu Topa, ayant subi lui aussi cette métamorphose à la fin de sa vie), indiquerait une interpolation relativement récente, et due à un ordre d'idées différent de celui qui présida à la formation originelle du mythe.

Comme la plupart des cultes polythéistes, la religion péruvienne était composée d'éléments divers. Sur un fond fétichique encore très-puissant, et dont nous avons parlé à plusieurs reprises dans les premiers chapitres de ce livre, s'étaient implantées des conceptions mythologiques d'un ordre plus élevé, mais assez différentes les unes des autres. En agglomérant diverses populations pour constituer leur empire, les Incas, qui ne purent déraciner la croyance aux Guacas, c'est-à-dire aux fétiches, furent contraints d'accueillir dans leur système théologique les divinités étrangères à leur héliolâtrie. C'est ainsi que nous trouvons dans la mythologie du Pérou un dieu d'une importance de premier ordre, *Viracocha* ou *Huiracocha*. Nous avons fait mention déjà (p. 41) de ce personnage divin, qui fut autrefois le fétiche de l'eau, de la mer, sous le nom de *Con* ou *Coun*. Le nom même de Viracocha signifie, comme nous l'avons dit, « écume de mer » ou « écume de lac », *cocha* ayant à la fois le sens de « mer » et de « lac ». Cette

dénomination s'explique d'ailleurs par le mythe aymara lui-même relatif à Viracocha. Bien que le soleil n'existât pas encore, racontaient les adorateurs de Viracocha, la terre était habitée, puisque les temples de ce dieu voisins du lac Titicaca étaient antérieurs au soleil, lorsque sortit de ce lac un être tout puissant, un dieu qui réunit les hommes à Tiahuanaco, créa devant eux le soleil, la lune et les étoiles et enseigna à ces corps célestes leur route dans le ciel. Ce dieu, c'était Viracocha ; il façonna ensuite des statues de pierre au fond des cavernes, et leur donnant la vie il en forma une armée à la tête de laquelle il conquit la vallée de Cuzco, où il fonda la ville de ce nom, après quoi il se dirigea vers l'Océan, dans les profondeurs duquel il disparut. Mais pendant son voyage il fut attaqué plusieurs fois par les divers êtres qu'il avait créés et qu'il dut vaincre et terrifier à coups de tonnerre et en consumant les forêts.

S'il n'était pas dit expressément que Viracocha fût le créateur du soleil, on pourrait voir en lui un dieu solaire né dans le lac sur les bords duquel les Incas faisaient descendre Manco Capac, suivant la même voie que ce héros fils du soleil, et disparaissant comme l'astre du jour dans les flots de l'Océan occidental. Mais, il est difficile de faire de Viracocha la personnification du soleil, puisque celui-ci fut son œuvre. Comme nous l'a montré le fétichisme des Collas, des Aymaras de la région du Titicaca pour l'eau, Viracocha est la forme polythéiste de l'élément aquatique, il est le génie du lac sacré, le dieu de l'eau en général, de l'eau du ciel, de l'eau des lacs, des sources, des fleuves, de l'eau de la mer. Que dans un pays où la sécheresse est redoutable au plus haut point, où la pluie et les irrigations sont d'une importance capitale pour l'agriculteur, le dieu des eaux ait été à un moment donné le dieu prépondérant et créateur, celui qui enseigna aux hommes les arts et l'agriculture, qui leur donna des lois

civiles et religieuses, il n'y a là rien de surprenant et quand nous voyons les ruines énormes des édifices de Tiahuanaco, dont l'antiquité remonte aux époques mystérieuses antérieures aux Incas, quand nous voyons ces ruines rattachées par la tradition populaire à Viracocha et à son culte, nous en concluons que ce dieu était le centre d'une religion polythéiste puissante, différente de celle des Péruviens sous la dynastie qui régnait à Cuzco et que les prêtres d'Inti durent non pas détruire, mais annexer à leur théologie. C'est pourquoi, nous ne nous étonnons pas d'entendre appeler Manco Capac un Viracocha, de constater qu'il passait pour père des quatre couples de Pacari Tambo auxquels il distribua les quatre parties de la terre. Cette donation est répétée dans un mythe probablement très-ancien, mais dont nous ne connaissons que la rédaction incasique ; suivant ce mythe, il apparut un jour à Tiahuanaco un homme si puissant qu'il partagea la terre en quatre parts ; il donna le Nord à Manco Capac, le Sud à Colla, l'Est à Tokay et l'Ouest à Pinahua, qui eurent tous le titre de rois. Nous retrouvons là le nombre 4 cher aux Incas, la mention de Tiahuanaco et non de Cuzco comme point central de la civilisation du Pérou, et enfin nous constatons l'existence d'un certain Colla, à coup sûr héros éponyme des Collas, branche de la race aymara. Or, l'homme puissant était, sans contredit, Viracocha. Nous sommes donc amené à conclure de cette légende, si modifiée qu'elle ait été par les Incas, que Tiahuanaco, près du lac Titicaca, a été la métropole d'une civilisation aymara, où le culte de Viracocha, c'est-à-dire du dieu des eaux, formait la base de la religion.

A côté de Viracocha, nous devons signaler l'existence d'une déesse de la pluie, dont le nom ne nous est pas parvenu, mais qui faisait incontestablement partie du polythéisme péruvien antérieurement à l'héliolâtrie prépondé-

ante des Incas. Cette déesse possédait un vase d'où elle ersait sur la terre la pluie et la neige ; quand son frère risait le vase, l'orage éclatait. Du reste, une sorte d'hymne uichua relatif à ce mythe a été préservé de l'oubli par un crivain espagnol descendant des Incas, Garcilasso de la ega ; voici ce chant :

« Belle princesse, — ton frère — brise ton urne — en norceaux — de ce coup — provient le tonnerre — et les clairs ; — et toi, princesse, — versant tes eaux, — tu ais pleuvoir, — tu fais tomber — la grêle et la neige. — e créateur du monde — le vivificateur du monde — Viacocha — t'a donné la vie. »

La déesse de la pluie est donc la créature et la fille du lieu des eaux. Rien de plus naturel, du reste. Faisons remarquer cependant que la fin de l'hymne, dans sa partie elative à Viracocha, semble appartenir à une phase de la héologie péruvienne dont nous parlerons à la fin de ce chapitre.

On a pu remarquer dans l'hymne à la déesse de la pluie qu'il est fait mention d'un frère qui produit l'orage en brisant le vase. Quel est ce frère ? Un dieu du tonnerre à coup sûr, et très-vraisemblablement ce dieu n'est autre que le *Catequil* (voir p. 143-144), dont nous avons déjà parlé. Bien que d'origine fétichique et par son nom (voir p. 144) et par le culte qu'on rendait à son image sous la forme d'un rocher, il nous apparaît sous les traits d'un dieu anthropomorphe ; il était armé d'une fronde et d'une massue, suivant les traditions, et les météorites étaient les pierres qu'il avait lancées sur la terre. On le redoutait fort et pourtant il passait pour un dieu bienfaisant, puisqu'il présidait à la fécondité, et que selon certains mythes, c'était à Catequil qu'on devait la civilisation. Mais tout en faisant partie du panthéon péruvien, ce dieu de la foudre nous fournit un nouveau groupe de mythes, distincts de ceux

d'Inti et de Viracocha, et nous indique un état religieux plus ancien que celui qui nous est représenté par la théologie des Incas. Allié, comme on sait, au culte des rochers, Catequil recevait et aimait les offrandes sanglantes, les sacrifices humains proscrits par les héros solaires. On le craignait tellement, que les Incas ne purent faire disparaître son culte ; mis officiellement un peu à l'écart, il n'en subsistait pas moins vigoureusement dans les croyances du peuple. Catequil avait toujours des temples et des prêtres, des esclaves et des biens ; les Incas avait dû l'admettre dans les cérémonies de la fête de l'été. Les maisons, les champs, les objets qu'il avait frappé de la foudre devenaient sacrés, mais redoutés au point qu'on n'en faisait plus usage. Il avait pourtant un père, un dieu mystérieux et suprême, hypostase polythéiste, oubliée sans doute, du grand fétiche céleste ; ce dieu n'était invoqué, à notre connaissance, que sous le nom d'*Ataguju* ou plus exactement d'*Atachuchu*, « le père des jumeaux ». Atachuchu créa un être humain, *Guamansuri,* qui descendit sur la terre et séduisit un être féminin, fille et sœur de certains habitants du globe, les *Guachemines* (les Ténébreux). Ceux-ci tuèrent l'amant de leur sœur qui mourut bientôt aussi en mettant au monde deux œufs, d'où sortirent deux jumeaux Catequil et son frère Piguerao. De ce dernier, les mythes connus ne parlent guère ; mais dès sa naissance Catequil manifesta toute sa puissance en ressuscitant sa mère, en exterminant les Guachemines et en faisant sortir de terre les hommes actuels qui surgirent du sol labouré par Catequil à l'aide d'une pelle d'or et sur les conseils d'Atachuchu. A cause de la naissance du dieu de la foudre et de celle de son frère, tous les jumeaux, aussi bien ceux des hommes que ceux des lamas, lui étaient consacrés.

Il est bien difficile de déterminer le sens de ce mythe. Toutefois, comme Catequil est le dieu du tonnerre il doit

y avoir là un récit mythologique du phénomène de l'orage et nous nous hasardons à en présenter l'interprétation suivante. Le fils du ciel, personnification du ciel lui-même, s'unit à une déesse des nuées noires de la tempête, c'est-à-dire à la nuée elle-même ; les nuages orageux, les ténébreux Guachemines, ont beau l'étouffer de leur masse, la foudre, Catequil, en sort accompagnée de l'éclair (M. Brinton pense que le nom de *Piguerao* est une forme altérée d'un ancien mot péruvien composé de *piscu*, oiseau, et de *uira*, blanc, brillant, et signifiant « l'oiseau brillant », ce qui s'appliquerait assez bien à l'éclair, adoré d'ailleurs au Pérou sous le nom de *Libiac*), disperse et déchire ces nuages, puis frappant la terre, la féconde d'un trait de feu (d'or), la rend fertile et lui fait donner la vie (la nourriture, aux hommes.

Le mythe des œufs célestes se retrouve dans une tradition rapportée par Avendaño et qui a toute l'apparence d'être étrangère aux Quichuas. « Quelques anciens prétendent, dit cet auteur, qu'après le déluge trois œufs tombèrent du ciel ; un œuf d'or, d'où sortirent les Curacas ; un œuf d'argent d'où sortirent les nobles ; un œuf de cuivre d'où sortirent les autres Indiens. » Cette légende cosmogonique est évidemment d'une origine différente de celle des Incas : nous n'y remarquons pas d'abord le nombre sacré 4 ; et les Curacas, princes vassaux et médiatisés sous la monarchie incasique, y occupent le premier rang. Nul doute, comme le dit J. G. Müller, que si les Incas avaient adopté ce mythe, ils y eussent introduit un quatrième œuf d'une matière plus précieuse que l'or d'où ils auraient fait sortir leur race.

Enfin, il y avait au Pérou un dieu bien différent d'Inti, le soleil des Incas, de Viracocha, le dieu des eaux pour les Aymaras et qui au moment de la conquête, après avoir presque subordonné le culte du premier au sien et s'être uni

au second, se trouvait sur le point de fournir à la doctrine de l'évolution une nouvelle confirmation en amenant les Péruviens au monothéisme. Ce dieu, c'était *Pachacamac*, le « vivificateur du monde ». Tandis que Viracocha était le grand dieu des Aymaras, que Catequil était celui d'autres peuples du Pérou, les indigènes des contrées situées à l'occident des Andes, des vallées du Rimac et de Lérin, des bords de l'océan Pacifique vénéraient au-dessus de tout une divinité toute-puissante qu'ils appelaient Pachacamac. Les Indiens Chimos et Yungas lui avaient élevé un temple fameux dans la vallée de Lérin, temple que les conquérants incas ne détruisirent point, mais qu'ils essayèrent vainement d'associer en quelque sorte à leur système religieux. Dans quels rapports se trouvait Pachacamac avec l'antique fétiche terrestre péruvien, Pachamama, c'est ce que nous ne pouvons distinguer. En revanche, la différence entre eux est très-nette : la « terre-mère », Pachamama, comme Mamacocha, la « mer-mère », était un véritable fétiche : Pachacamac, quoiqu'il ne fût représenté que comme un esprit subtil et impalpable, n'en était pas moins un personnage anthropomorphe, une entité supérieure à la terre qu'il vivifiait, qu'il animait, comme l'indique l'étymologie très-claire de son nom. Toutefois, si l'on en croit la légende qui le concerne, Pachacamac n'était pas le seul dieu des tribus de la côte péruvienne du Pacifique : là, comme ailleurs, un puissant *substratum* fétichique était resté dans les consciences populaires. Lorsque le roi de Cuzco envahit la vallée où se trouvait le sanctuaire de Pachacamac, il y trouva des autels consacrés à des poissons fétiches, à un renard-fétiche, à une grosse couleuvre-fétiche.

La tradition rapporte aussi que Pachacamac était originaire du midi et que lorsqu'il arriva au pays où il fut plus tard vénéré, il dut en chasser une autre divinité, *Con*. Nous avons dit plus haut (p. 41) que ce dernier était vraisembla-

blement le grand fétiche aquatique. Il recula devant le nouveau dieu, retourna vers le nord, d'où il était venu, en emportant la pluie avec lui et en laissant la sécheresse comme punition de l'ingratitude de ses adorateurs. Ya-t-il là un mythe météorologique, signifiant que l'humidité s'enfuit à l'arrivée du vent du sud ? y a-t-il là au contraire la forme mythologique d'un fait historique, une espèce de tradition relative à la conversion des Yungas et des Chimos à une nouvelle religion ? Nous ne nous prononcerons pas sur ce sujet, tout document nous faisant défaut. Disons cependant que le dieu polythéiste Pachacamac succédant aux fétiches, il semble qu'une révolution religieuse s'est effectuée dans cette partie du Pérou. Quoi qu'il en soit, Pachacamac vainqueur passa bientôt pour le fils de Con, et après avoir changé ses adversaires en bêtes, il enseigna les métiers et les arts aux hommes qu'il avait créés. Mais que représentait cette divinité ? Ce n'était point un dieu ni un héros solaire, bien que les Incas ait tenté plus tard de le présenter avec Con et Manco Capac pour un fils du soleil. Ce n'était pas non plus un dieu de l'eau, vu son antagonisme avec Con. M. Brinton a voulu voir en lui la personnification du vent brûlant du midi : nous ne pouvons accepter cette opinion, tout à fait contraire au sens de Pachacamac, « vivificateur du monde » ; car le vent desséchant serait en ce cas une trop violente antithèse. Avec J. G. Müller et Picard, nous serions bien plutôt disposé à faire de Pachacamac le dieu du feu. Le feu est impalpable et subtil, il est l'opposé de l'élément aqueux, il ranime et vivifie. Le feu contient pour les peuples dont la science de la physique est peu avancée, les germes de toute chose, il constitue l'élément procréateur et vital par excellence. Dans un pays de volcan, il semble bien être l'âme de la terre. Admettons donc qu'à une époque donnée et pour certaines nations du Pérou, le dieu créateur, le dieu supérieur était le dieu du

feu, Pachacamac, le père des géants, c'est-à-dire des populations antiques et presque oubliées, que, dans un temple voisin de Callao, les Espagnols virent adorer sous la forme d'un homme de stature et de proportions colossales.

Mais, avec le temps l'évolution théologique suivit son cours dans l'esprit des Péruviens, au moins dans l'esprit des plus instruits et les plus intelligents d'entre eux. L'héliolâtrie incasique fut menacée dans sa prépondérance par des Incas eux-mêmes. Les auteurs espagnols attribuent même à l'un de ces princes, à l'Inca Yupanqui, suivant Balboa, un discours singulier prononcé vers 1440 à la cérémonie d'inauguration du temple du soleil à Cuzco. Voici en substance ce qu'aurait déclaré Yupanqui en cette mémorable occasion :

« On dit généralement que le soleil est le créateur de toute chose. Mais le créateur doit demeurer avec ses créatures. Or, bien des événements se produisent en l'absence du soleil ; celui-ci ne peut donc être le créateur universel. Il est même douteux qu'il soit vivant, car sa marche continuelle ne le lasse point. S'il vivait, il se fatiguerait comme nous ; s'il était indépendant, il visiterait d'autres parties du ciel. Il est au contraire comme un animal domestique qui fait sa tournée quotidienne sous l'œil d'un maître ; il est comme une flèche qui doit se rendre où on l'envoie et non où elle veut aller. En vérité, je vous le dis, notre père, notre maître le soleil doit avoir un seigneur et maître plus puissant que lui, qui le contraint à accomplir sa tournée quotidienne sans arrêt ni repos. »

Tout autre que le roi eût subi le dernier supplice pour avoir tenu un pareil langage et proféré de semblables hérésies contre le culte établi. Les adorateurs d'Inti eussent cruellement puni l'impie coupable de tels blasphèmes. Mais c'était le chef des enfants du soleil, le descendant direct de Manco Capac et de Mama Oello qui parlait ainsi ;

sa voix trouva de l'écho dans la conscience des Péruviens, plus cultivés que les autres, qui virent ainsi s'ouvrir une nouvelle voie à leurs méditations et à leurs aspirations théologico-philosophiques. Qui pouvait être ce maître du soleil, ce créateur de toute chose auquel devaient être subordonnés et les dieux et les hommes ? De même que le culte fétichique des Guacas de tout genre n'avait pu être détruit au sein des couches populaires, certaines croyances propres aux diverses nationalités qui constituaient la population de l'empire de Cuzco n'avaient pas non plus disparu. Nous venons de le voir : Viracocha, Catequil, Pachacamac, bien que momentanément subjugués par Inti, vivaient encore dans la mémoire de leurs adorateurs. Pour beaucoup d'entre eux, dans la race aymara par exemple, comme le dit Acosta, le principal objet du culte c'était Viracocha, et seulement après lui, le soleil.

Nous avons dit plus haut d'ailleurs que dans le mythe de Tiahuanaco, Viracocha était le créateur du soleil, de la lune et des étoiles et qu'il leur avait imposé ses lois. Il vint donc tout naturellement à l'idée des Péruviens, à la suite du discours de Yupanqui, que Viracocha était le seigneur et maître des dieux, le créateur universel dont avait parlé l'Inca. En même temps, le mythe de Catequil constituait la cosmogonie nationale d'autres races de l'empire; le dieu de la foudre, comme on sait, était aussi celui de la génération, et par suite de ce phénomène de synchrétisme que nous avons exposé dans le chapitre précédent, Viracocha, en devenant divinité suprême, prit les attributs du dieu de l'orage, ainsi qu'un de ses noms, celui d'*Illatici* (vase du tonnerre). Enfin, comme l'appellation même du grand dieu des Chimos et des Yungas, Pachacamac, avait précisément le sens de « créateur », de « vivificateur du monde », cette personnalité divine se confondit avec celle de la divinité suprême

des Aymaras. Un peu avant la conquête, les Péruviens étaient donc sur la voie qui mène au monothéisme par le fait de leur croyance en un dieu suprême père et maître des dieux et des hommes, *Illatici-Viracocha-Pachacamac*. Un de ces écrivains du Pérou qui, comme Garcilasso de la Vega, était moitié indigène et moitié Espagnol, Jérôme de Ore, professeur de théologie catholique à Cuzco, au seizième siècle, nous a conservé le texte d'une prière que l'on adressait à Viracocha-Pachacamac et qui présente tous les caractères d'élévation que comporte la phase la plus élevée de l'état théologique, le monothéisme :

« O vivificateur du monde, toi qui existes depuis le commencement et qui existeras jusqu'à la fin, puissant et miséricordieux, qui as créé l'homme en disant que l'homme soit, qui nous défends du mal et nous conserves la vie et la santé, es-tu au ciel ou dans la terre, dans les nuages ou dans les abîmes? Ecoute la voix de celui qui t'implore et accorde-lui ce qu'il demande. Donne-nous la vie éternelle, défends-nous, et accepte notre sacrifice. »

On dirait presque une imitation de l'oraison dominicale chrétienne, et l'on serait tenté de croire que le bon professeur de théologie à Cuzco s'est livré à une supercherie historique pour la plus grande gloire de ses ancêtres péruviens. Ce n'est donc que sous toute réserve que nous citons ce document, sans cependant nous inscrire en faux, car l'état moral où l'on était arrivé au Pérou dans certaines classes de la société, expliquerait assez aisément des conceptions de la nature de celles qui sont contenues dans la prière à Illatici-Viracocha-Pachacamac.

Le passage relatif à la vie éternelle dans cette prière semble avoir une physionomie particulièrement chrétienne; et pourtant il n'en est rien, à notre sens. Les Péruviens avaient conservé de leur ancien fétichisme une profonde vénération pour les esprits des morts, et une foi solide dans

l'immortalité de l'âme, dont ils se faisaient d'ailleurs une idée assez matérielle, puisqu'à certains anniversaires, ils exposaient des vases remplis de boisson et de nourriture à l'intention des esprits des morts qui revenaient errer sur la terre. Nous avons signalé plus haut (voir p. 123) les terribles hécatombes humaines qui accompagnaient les funérailles des rois et des grands seigneurs, afin de leur constituer une cour dans l'autre monde. Quant à la destinée des âmes, elle était à peu près partout la même, la demeure seule variait. Arriaga nous rapporte par exemple que dans les montagnes les Indiens prétendaient que les esprits des morts se rendaient dans l'*Upamarca*, le pays du silence, en passant un large fleuve sur un point très-étroit. Certains d'entre eux croyaient que des chiens noirs les aideraient à traverser ce fleuve ; aussi en élevaient-ils pour les tuer aux funérailles de leurs proches. Sur le bord de l'Océan, les âmes, disait-on, gagnaient les îles Chinchas avec l'aide des phoques et des lions de mer, alors très-abondants dans ces parages. Mais partout les mânes jouissaient d'une vie calme et placide, mangeant, buvant, flânant sans être troublés jamais dans leur repos. Les cadavres étaient l'objet d'un respect profond ; de là la coutume à peu près générale au Pérou de les conserver, d'en faire des momies, *malquis* et *munaos*. Les peines dont souffraient les corps étaient ressenties par les esprits ; c'est pourquoi on n'enterrait point les morts de peur que la terre ne pressât ou ne blessât à la fois les cadavres et leurs âmes, mais on rangeait soigneusement les momies dans des caveaux ou dans des tombeaux semblables à de petites maisons. Ces malquis étaient l'objet d'un culte quotidien, plus strict même que celui des guacas, car les esprits des morts étaient redoutés au plus haut point, ils passaient pour être dangereux quand on leur avait déplu. C'était du moins la croyance des masses populaires.

Les Amantas de Cûzco et des villes enseignaient des

doctrines un peu différentes sur la vie future; selon ces « savants », il y avait chez les morts un lieu de récompense pour les bons et un lieu de punition pour les mauvais. Il y avait ainsi trois mondes dans l'univers, *hananpacha*, le monde supérieur où allaient les bons, à condition toutefois qu'ils fussent de caste noble; le monde terrestre, le nôtre, *hurinpacha;* et le monde inférieur, *ucupacha*, plongé dans les ténèbres et où les méchants souffraient mille peines et mille douleurs. L'ucupacha était l'empire de *Cupay* ou *Supay*, le dieu de la nuit, de l'obscurité (*Cupan*), divinité terrible, mais qu'il ne faut pas confondre avec le diable, comme l'a fait Garcilasso de la Vega, en bon néophyte catholique du seizième siècle. Cupay était aussi terrible pour les vivants que pour les morts, puisqu'il aimait les sacrifices humains; tous les ans, à Quito, on lui immolait cent petits enfants, et on sait à quel massacre on se livra en son honneur lors de la mort de l'Inca Huayna-Capac, qui avait une dévotion particulière pour le sombre et cruel Cupay.

Les Incas cependant avaient d'autres vues sur la vie future. Ils estimaient que leurs âmes allaient rejoindre leur père le soleil, laissant ainsi le monde supérieur aux Curacas et aux nobles, et les espaces intermédiaires aux esprits de basse naissance. Ils croyaient également à la résurrection, « non pour la glorification ou le châtiment, dit Garcilasso, mais pour un retour à la vie temporelle... Ils prenaient un soin extrême à conserver les rognures de leurs ongles et les cheveux qu'ils perdaient ou qui étaient brisés par le peigne, et les mettaient dans des trous ou dans des niches pratiquées dans les murs; si ces objets en tombaient, tout Indien qui les trouvait les ramassait et les remettait en place. Je demandai souvent et à différentes reprises à divers Indiens pourquoi ils agissaient ainsi afin de voir ce qu'ils me répondraient; et tous me dirent la même chose,

à savoir : « Sachez que toute personne qui est née doit revenir à la vie, et que les âmes doivent sortir de la tombe, avec tout ce qui appartenait à leurs corps. En conséquence et pour ne pas avoir à courir après nos ongles et nos cheveux à un moment de trouble et de confusion, nous les mettons dans un endroit où on peut les serrer tous convenablement ; nous avons même soin de ne cracher, autant que possible, qu'à la même place. » Cette foi des Incas dans une résurrection corporelle est bien confirmée par l'histoire d'Atahuallpa, le dernier Inca régnant. Ce prince, condamné à mort par les Espagnols, et sachant qu'il serait brûlé au lieu d'être pendu, s'il ne se convertissait pas au christianisme, se fit baptiser ; il expliqua à cette occasion à ses femmes et à ses courtisans que si son corps n'était pas brûlé, son père, le soleil, saurait bien le rappeler à la vie. C'est également par suite des mêmes croyances que les généraux d'Atahuallpa, vainqueurs de son frère ennemi, de l'Inca Huascar, roi de Cuzco, livrèrent le corps de ce prince aux flammes, afin de prolonger leur vengeance au-delà de la mort.

Ainsi donc, quand la prière conservée par Jérôme de Ore parle de la vie éternelle, elle ne fait que constater l'existence d'une conception, dont tous les éléments premiers se retrouvent dans le bagage religieux et moral des anciens Péruviens, et qu'il n'est pas besoin d'attribuer à quelque supercherie pieuse ni à quelque influence extérieure. Les mythes du Pérou et tout ce qui les accompagne semblent d'ailleurs tout à fait autochthones. Ils présentent une grande variété due sans doute à leurs origines multiples, mais toutes profondément péruviennes. Nous savons bien qu'on a voulu retrouver dans la civilisation de l'empire des Incas comme dans toutes les civilisations américaines des traces d'une influence asiatique. On a bâti une foule de systèmes sur de prétendues missions bouddhiques

et autres. Les premiers religieux espagnols ont été jusqu'à attribuer certains traits de la religion péruvienne à la prédication de saint Thomas, le célèbre apôtre des pays inconnus. Aucune de ces inventions n'est plus sérieuse l'une que l'autre. Ce sont autant de divagations sur lesquelles nous demandons une fois pour toutes la permission de nous expliquer. Les civilisations américaines doivent être étudiées en Amérique et non ailleurs, sur des documents américains et non sur les fantaisies et les hypothèses des rêveurs et des faiseurs de système. Quant aux mythes péruviens, nous le répétons, ils nous paraissent tout à fait indigènes. Sans cependant repousser par la question préalable toute recherche des rapports qu'ils peuvent présenter avec d'autres mythes américains, avec ceux de l'Amérique centrale et du Mexique surtout, nous déclarons pour notre part n'apercevoir aucun de ces rapports et nous préférons nous en tenir purement et simplement à l'exposé que nous venons de faire du développement du polythéisme au Pérou.

CHAPITRE XVII.

MYTHOLOGIE DU CUNDINAMARCA.

Au nord du Pérou et de l'Amérique du Sud, dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Colombie, s'élève un vaste plateau qui porte encore le nom antique de *Cundinamarca*. Lors de la conquête espagnole, cette contrée était habitée par un peuple civilisé, le peuple des *Muyscas*, qui parlait une langue, le *chibcha*, tout à fait distincte des idiomes péruviens, ainsi que de ceux de l'Amérique centrale. Les Muyscas constituaient donc une race à part, plus cultivée que les tribus sauvages des terres basses, des terres chaudes. Il est d'ailleurs bon de remarquer qu'en Amérique les hauts plateaux sont des centres de civilisation, sauf au Yucatan, et que, contrairement à ce qui s'est passé dans l'ancien monde, les races vaincues, au lieu d'être refoulées dans les montagnes, en ont été chassées et rejetées sur les côtes. Cela tient évidemment à la constitution géographique du pays, à l'existence de plateaux et de hautes vallées d'un climat plus sain et plus frais que les bords marécageux de la mer : les groupes humains les plus forts s'y sont mieux développés que partout ailleurs et y ont passé de la sauvagerie à un état de civilisation assez remarquable pour causer l'étonnement de ceux qui en étudient les vestiges.

Le Cundinamarca a été un de ces centres, et nous y trouvons une mythologie spéciale sans rapports directs, nous dirions même sans rapports indirects aussi avec les mythologies du Pérou et du Mexique, si dessous les fables et les mythes que nous connaissons il n'y avait d'antiques

strates religieuses à peu près effacées dans la période immédiatement antérieure à Colomb, mais dont on soupçonne l'existence, et dont on découvre çà et là des vestiges. Nous avons vu déjà qu'au Pérou la théologie incasique avait été précédée de cultes divers. C'est ce que nous allons retrouver au Cundinamarca, quoique nous ne possédions qu'un nombre restreint de détails sur les mythes des Muyscas.

Le polythéisme de ce peuple serait démontré rien que par son organisation sociale ; lorsque, en 1537, Gonsalve Ximenez de Quesada remonta le cours du rio de la Magdalena et atteignit le haut plateau du Cundinamarca, au lieu d'y trouver des sauvages dispersés dans les bois et dans les savanes, il rencontra une nation civilisée, se livrant à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Les Muyscas étaient fort habiles dans l'art de l'orfévrerie, et avec l'or qu'ils recueillaient en grande quantité, ils fabriquaient des vases et des bijoux très-estimés à Quito et au Pérou et dont on a retrouvé de très-remarquables spécimens dans le pays ; ils étaient experts dans tout ce qui concerne la métallurgie, ainsi que dans la céramique ; ils savaient sculpter le granit, et Humboldt, dans ses *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, a publié les dessins de quelques statues qui dénotent chez les Muyscas plus d'habileté à représenter la figure humaine que partout ailleurs dans le nouveau continent. Le commerce avait en outre créé au Cundinamarca la propriété individuelle inconnue à la civilisation péruvienne.

Au sommet de la société était placé un souverain spirituel qui, de sa ville sainte d'Iraca, régissait les deux rois temporels qui se partageant le Cundinamarca. L'un, que l'on appelait le *Zaque*, régnait à Tunja, l'autre résidait à Bogota et portait le nom de *Zippa*. On n'a rien conservé de l'histoire de ces dynasties ; on sait seulement que les

rois étaient électifs et que leur nomination appartenait à quatre princes-électeurs. Une fois couronnés, les rois jouissaient d'un pouvoir absolu ; le cérémonial de leur cour ressemblait fort à celui de la monarchie de Cuzco ; leur harem comptait jusqu'à 200 femmes, et on les portait dans des litières dorées et ornées de pierreries, au milieu d'une troupe nombreuse et brillante de courtisans et de pages qui purifiaient la route sur leur passage et la jonchaient de fleurs. Il existait également une noblesse, absolument dépendante du souverain, mais pourvue de priviléges qui la distinguaient du bas peuple. Dans les deux Etats du Cundinamarca, la population était très-dense et pouvait mettre sur pied des armées considérables.

Nous avons dit que l'on ne connaît pas grand chose de l'histoire des Muyscas avant la conquête espagnole, et ce que l'on en sait a un caractère tout aussi mythique que l'histoire des commencements de la dynastie incasique. Nous dirons plus : cette histoire se confond complétement avec la mythologie du Cundinamarca, puisqu'elle est basée uniquement sur le mythe de Botchica, qui fut l'initiateur des hommes (*Muyscas*, en chibcha) à la civilisation et à tous les arts connus sur le haut-plateau de Bogota.

Autrefois en effet, dit la légende, alors que le Cundinamarca était clos de toute part et que la passe de Tequendama n'avait pas été ouverte, alors même que la lune n'existait point, les hommes étaient des sauvages sans religion, sans coutumes établies, sans gouvernement, sans connaissances agricoles et industrielles. Un matin apparut un personnage âgé et barbu ; cet homme portait trois noms : *Botchica*, *Nemterequeteba* et *Zuhé*, et on le représenta souvent comme un être tricéphale. Ce fut lui qui enseigna aux hommes à se vêtir d'étoffe de coton dont il leur apprit la fabrication, à travailler la terre et les métaux, et à honorer les dieux ; ce fut lui aussi qui donna des lois aux Muyscas et régla leurs institutions ;

il créa quatre chefs qui devinrent les ancêtres des quatre électeurs royaux et de la noblesse du Cundinamarca. Botchica était accompagné d'un être du sexe féminin et d'une beauté admirable qui avait, elle aussi, trois noms : *Huythaca*, *Chia*, et *Yubecuayguaya;* mais si elle était belle de corps, elle était en même temps très-méchante, et elle s'irrita des bienfaits dont son époux comblait l'humanité. Comme c'était une puissante magicienne, elle fit gonfler et déborder la Funza (aujourd'hui rio Bogota) jusqu'à ce que tout le plateau fût inondé et transformé en un vaste lac sans écoulement, puisque les montagnes l'enserraient sans solution de continuité. Bien des gens furent noyés et quelques hommes seulement purent se réfugier au sommet des montagnes. Botchica, en voyant son œuvre ainsi menacée de ruine, ressentit une violente colère contre l'auteur du méfait; il chassa son épouse non-seulement d'auprès de lui, mais encore de la terre et, poursuivant Huythaca jusqu'au ciel où elle s'était réfugiée, la transforma en lune ; telle fut, au dire des Muyscas, l'origine de l'astre des nuits. Suivant une autre légende, Huythaca fut changée en chouette. Puis le demiurge chibcha, voulant rétablir les choses dans leur état antérieur, rompit le mur de montagnes et fit s'écouler les eaux par la splendide cataracte de Tequendama, à travers laquelle le rio Bogota se précipite aujourd'hui encore d'une hauteur de 146 mètres. Quand la terre fut sèche, Botchica rassembla les hommes qui avaient échappé à la malignité de Huythaca, et, continuant son œuvre civilisatrice, il régna sur les Muyscas pendant deux mille ans, au bout desquels il se retira portant le nom d'*Idacanzas*.

Il eut pour successeur un personnage appelé *Huncahua;* celui-ci fonda la ville de Tunja, nommée aussi Hunca, conquit les régions voisines, et y répandit l'usage de la langue chibcha. Son règne eut la durée mythologique de deux cent cinquante années.

Nous avons là devant nous en Botchica un véritable héros ou dieu solaire. Son nom de *Zuhé* ou *Xué* signifie « le jour », « le levant » et par extension « le blanc », ce qui, uni à la mention de la barbe de Botchica, a donné naissance à la fable récente de l'arrivée d'un homme blanc, d'un Européen civilisateur en Amérique, à une époque reculée et antérieure à Christophe Colomb. En réalité, le nom de *Xué* n'a d'autre sens que celui de « brillant » et s'applique parfaitement au soleil, qui, comme Botchica, apparaît à l'est du Cundinamarca et semble sortir des *llanos* orientaux. L'itinéraire que suit Botchica dans sa marche pacifique à travers le pays des Muyscas a une direction générale de l'est à l'ouest : il commence ses prédications à Bosa, où les Espagnols trouvèrent des ossements gigantesques vénérés par les Indiens qui assuraient que c'étaient les restes d'un animal inconnu amené par Botchica. Celui-ci poursuivit sa route par Muqueta et Fontebon jusqu'à la ville de Cota, où il établit pendant longtemps sa résidence et le centre de son enseignement de l'art du tisserand. Sa dernière étape fut le district de Sogamosa d'où, après une retraite de cinq cents ans, il fut enlevé au ciel et disparut de la surface de la terre ; aussi reçut-il le nom de *Segundomoxe* (le saint qui se rend invisible) et celui de *Sugunzua* (celui qui disparaît), au dire du P. Simon (*Noticias de Tierra firma*). On montrait à Iza la trace de son pied au moment de son ascension. Le titre d'*Idacanzas* que porte aussi Botchica et qu'il légua aux rois du Cundinamarca a pour signification « le créateur du temps », ce qui s'applique à merveille au soleil qui règle les saisons et dont l'apparition ou la retraite fait le jour ou la nuit, le mauvais ou le beau temps. On ne saurait s'empêcher cependant de comparer cette expression à la puissance fétichique attribuée aux rois faiseurs de pluie, en Afrique ; Piedrahita (*Historia de las conquestas del nuevo reyno de*

Granada), rapporte que les caciques des Muyscas avaient la prétention d'influer sur la température : quand la gelée blanche couvrait le sol et compromettait les récoltes, ils se couvraient d'un manteau blanc, se tenaient à l'écart comme s'ils eussent été irrités. Cette croyance persista quelque temps après la conversion au christianisme, car Piedrahita parle d'un certain cacique, nommé Philippe, qui croyait avoir à se plaindre de ses sujets et leur reprochait de ne plus lui montrer tout le respect qui lui était dû, bien qu'il pût leur donner la fièvre, les rhumatismes, la peste ou la petite vérole, et que, d'après lui, le sort de leurs récoltes dépendît de sa volonté. Il paraît qu'à cette époque les Indiens devenaient déjà sceptiques à l'endroit de leur ancien culte pour Botchica et pour ses successeurs, sans cesser néanmoins de rester superstitieux et crédules, comme ils le sont encore aujourd'hui. Le catholicisme remplaça chez eux la vieille religion solaire des Muyscas, leurs ancêtres, mais ne modifia guère leur état intellectuel et moral.

Botchica n'est donc rien autre qu'une personnification polythéiste du soleil. Quant à la barbe dont il est pourvu, c'est un attribut viril qu'il partage avec le Viracocha des Aymaras, avec le Quetzalcoatl des Toltèques, avec le Coxcox des Chichimèques sans qu'on puisse démontrer l'existence de rapports quelconques entre ces divinités et le demiurge divin du Cundinamarca. J. G. Müller fait remarquer avec raison que les races américaines ne sont pas imberbes comme on l'a cru longtemps, et que par conséquent, il n'y a rien de surprenant à ce que l'on représente avec de la barbe certains personnages fabuleux comme Botchica. Son union avec celle qui devient plus tard la Lune est une nouvelle preuve de la nature primitivement astrolâtrique du culte de Botchica, c'est-à-dire du soleil époux de la lune. Mais, la différence est grande entre le

mythe chibcha et le mythe quichua de Manco Capac et Mama Oello; dans l'un comme dans l'autre, le couple astronomique se présente, mais tandis que dans celui-ci l'élément féminin joue un rôle charmant, dans celui-là la femme est mauvaise. La lune au Pérou est douce et bonne, elle aide son frère et époux dans son œuvre civilisatrice, sur le plateau du Cundinamarca, au contraire, c'est une sorcière, une véritable divinité de la nuit et du mal, dignement représentée par la chouette lugubre.

Le culte du soleil et de la lune semble du reste avoir été prépondérant au Cundinamarca; on les y appelait père et mère des hommes; on disait qu'ils avaient tout créé et que les autres dieux étaient leurs sujets. Toutefois, il y avait d'autres cosmogonies que celle où paraissent Botchica et Huythaca, ce qui indique la fusion d'éléments divers sur le haut plateau de Bogota. Simon nous rapporte le mythe suivant par exemple : quand tout était dans le néant et dans les ténèbres, la lumière était renfermée dans un vaste réceptacle, désigné sous le nom de *Chiminigagua*, et d'une nature mal déterminée par l'auteur espagnol qui l'appelle « maison », « objet » et « dieu ». La lumière commença à en émaner peu à peu et son apparition donna naissance aux premiers êtres : ceux-ci furent de gros oiseaux noirs qui se répandirent dans l'espace en faisant sortir de leurs becs une substance brillante, transparente et impalpable, qui fut l'air. Chiminigagua nous apparaît ensuite comme le soleil lui-même, dieu tout-puissant et créateur, à côté duquel se place la lune, son épouse.

Ailleurs, d'autres légendes avaient cours, dans lesquelles les deux astres n'occupent plus qu'une position secondaire. Chez les Muzos, par exemple, on croyait que sur les bords du Magdalena avait existé un être d'apparence humaine, mais d'une essence subtile comme l'ombre, nommé *Ari*, qui se plaisait à façonner des statuettes

d'hommes et de femmes qu'il jetait dans le fleuve, d'où elles ressortaient vivantes. Ari leur apprit à cultiver la terre, et c'est de ces hommes et de ces femmes que sont issues toutes les tribus du pays. Le soleil et la lune n'existaient pas encore et ils ne furent créés que plus tard.

Les habitants de la vallée de Sogamosa et ceux de celle de Tunja se donnaient pour ancêtres deux personnages, l'oncle et le neveu, que le chroniqueur espagnol Simon ne désigne que sous les noms de « Cacique de Sogamosa » et de « Cacique de Ramiriqui et Tunja ». Le terre et le ciel, tous les êtres existaient déjà alors que le monde était encore plongé dans les ténèbres ; il n'y avait pas d'autres êtres humains que les deux Caciques ; ceux-ci, chacun dans leur district, firent des hommes d'argile jaune et tirèrent les femmes de grandes herbes. Quand la contrée fut peuplée, l'oncle ordonna à son neveu de monter au ciel et d'y allumer le soleil, ce qu'il fit. Plus tard, l'oncle résolut d'éclairer un peu les nuits, il monta donc lui-même au ciel et y créa la lune ; puis il ordonna aux hommes d'adorer ces deux astres ainsi qu'une foule d'autres dieux.

Parmi ces divinités, il en est une qui appartient sans contredit à un autre ordre de mythes que les légendes astrolâtriques de Botchica et d'Huythaca ; c'est *Batchué* ou *Tuzachogua* (la bonne femme), déesse des eaux et de la végétation. Le second nom qui lui était donné devait probablement la distinguer clairement de l'autre déesse, de Chia, la lune malfaisante. Mais Batchué, qui était représentée sous les traits d'une jeune femme d'une grande beauté, passait dans certaine cosmogonie pour la mère commune de tous les hommes : dès l'aube du premier jour qui luit sur la terre elle sortit du lac d'Iguaque portant un enfant de trois ans dans ses bras ; celui-ci fut l'ancêtre de l'humanité. Malgré le culte prépondérant de Botchica, la déesse Batchué conserva toute la vénéra-

tion des Muyscas, qui, lorsqu'ils voulaient lui rendre hommage, tendaient en croix deux grandes cordes au-dessus de la surface d'un lac et jetaient dans l'eau au point d'intersection l'or, les émeraudes et surtout les aromates qui constituaient les offrandes aimées des dieux. De même que la chouette était en quelque sorte le symbole d'Huythaca, la grenouille était consacrée à Batchué, dont le caractère de déesse des eaux n'exclut pas un autre caractère très-important, celui de divinité chthonienne, ainsi que nous le révèlent et sa maternité et sa suprématie sur les plantes, filles de la terre.

A côté de la terre-mère, nous trouvons encore un dieu de l'atmosphère et de l'arc-en-ciel, *Chuchaviva;* Simon dit que son culte était universellement répandu, mais qu'il exerçait une influence particulière sur les femmes enceintes qui lui offraient de petites statuettes d'or pour hâter et faciliter leur délivrance. Ces détails nous indiquent que le dieu de l'air des Muyscas était bien issu d'un ancien fétiche céleste, remarquable par son pouvoir sur la génération. Outre les statuettes d'or, on lui consacrait généralement des émeraudes et des cailloux de la Sierra de Sainte-Marthe. Nous retrouvons donc encore ici, derrière une forme polythéiste prépondérante de l'astrolâtrie, le culte si important des deux grands fétiches des milieux, du ciel et de la terre. Bien que rejeté à l'arrière-plan par le mythe solaire de Botchica, ce culte n'avait pas disparu du Cundinamarca, puisque nous en trouvons des traces importantes par leur extension dans toute la population et dans toute la contrée.

Les anciens historiens espagnols nous signalent encore d'autres dieux, tels que *Nemtacoa*, le patron des peintres et des fabricants d'étoffe qui présidait aux orgies, où pour pour boire de la chicha, il apparaissait parfois sous l'aspect d'un ours couvert d'un manteau ; quand il était ivre, on obtenait sa protection pour couper et transporter les

grandes pièces de bois. On l'appelait parfois *To*, le renard, parce que, disait-on, il prenait aussi cette forme. *Tchukem* était le dieu des frontières et des limites et par extension celui des courses de vitesse. Il existait encore une sorte d'hypostase de Botchica, *Chibchatchum* (le bâton, l'appui des Chibcha); il était spécialement révéré à Bogota; et dans tout le Cundinamarca, si Botchica était le dieu particulier des caciques et des guerriers, Chibchatchum était celui de la classe moyenne, des marchands, des orfévres et des cultivateurs.

Une légende qui avait cours au Cundinamarca donne clairement à entendre que la religion solaire de Botchica ne fut pas le culte original des habitants de Tunja et de Sogamosa. Nous avons vu d'ailleurs plus haut que les Muyscas de ces vallées avaient une cosmogonie particulière; ils avaient dû vénérer autrefois un dieu très-puissant et très-redoutable, le terrible *Fomagata* ou *Thomagata*, qui parcourait l'espace sous l'aspect d'un esprit de feu et qui tyrannisait les hommes, exigeant d'eux d'horribles hécatombes, et les métamorphosant parfois en toute sorte d'animaux, suivant son caprice. Ses descendants, les caciques de Tunja, avaient conservé, disait-on, le même pouvoir, qui s'étendait jusqu'à eux-mêmes, puisqu'ils se changeaient à leur gré en pumas, en jaguars et en ours pour mieux se repaître de chair humaine. En signe de cette faculté, assez semblable à celle de nos loups-garous, Thomagata était représenté comme pourvu d'une queue de lion ou de tigre, et portait en conséquence, dit Piedrahita, le titre de cacique *Rabou*. Acosta prétend pourtant que la queue était courte et que Thomagata pouvait la cacher sous ses vêtements. Ce dieu-tyran fut vaincu, dit la légende, par Botchica qui l'émascula. Cette déchéance de l'ancien dieu par le fait du nouveau est un signe de la victoire d'une nouvelle religion sur une autre plus ancienne; l'antithèse,

bien constatée aux yeux des Muyscas, entre la civilisation industrielle et agricole enseignée par Botchica et le despotisme barbare attribué à Thomagata, nous paraît un nouvel indice de la succession chronologique des deux cultes.

Qu'était-ce au fond que Thomagata? J. G. Müller voit en lui une divinité solaire, comme Botchica, mais plus ancienne que lui. Nous répugnons pour notre part à accepter cette identification. Le caractère redoutable de ce dieu, sa turbulence, sa cruauté, son pouvoir de métamorphose n'ont rien des divinités ou des héros solaires. Ceux-ci, surtout dans les *tierras-frias* de l'Amérique, sont des civilisateurs relativement doux et pacifiques ; leur existence est régulière comme le cours de l'astre qu'il représente. Thomagata nous présente au contraire tous les traits d'un météore divinisé, d'un dieu de l'orage, du vent ou de la foudre ; esprit de feu traversant l'atmosphère, il a toute l'apparence d'un dieu du tonnerre. Il appartiendrait donc à la famille des divinités du ciel ; avec Chuchavira, dieu de l'air, et Batchué, déesse de l'eau et de la végétation, il aurait été, sur le plateau du Cundinamarca et à une époque probablement très-reculée, une des formes polythéistes de la grande dyade fétichique du ciel et de la terre.

Nous sommes d'autant plus porté à soutenir cette théorie, que l'on trouve un *Tamagastad* au Nicaragua, dont le nom est à peu près identique, comme on voit, à celui du Thomagata du Cundinamarca. Or, ce Tamagastad a tout l'aspect d'un dieu suprême, créateur de toutes choses, père des dieux et des hommes. Oviedo (*Historia general y natural de las Indias,* liv. XLIII, chap. II et III), rapporte que Pedrarias Davila, gouverneur du Nicaragua, chargea en 1538 le P. Bobadilla de faire une enquête sur l'état de l'âme des Indiens, que ses prédécesseurs se vantaient d'avoir convertis en grand nombre au catholicisme, ce dont, lui Davila,

doutait, non sans raison ; le religieux interrogea les indigènes et Oviedo nous transmet plusieurs dialogues fort curieux, qui nous révèlent les croyances des habitants du Nicaragua, peu d'années après la conquête espagnole. En voici un spécimen à notre avis tout à fait topique :

Bobadilla. Qui a créé le ciel et la terre, les étoiles et la lune, l'homme et tout le reste ?

Le cacique Avogoaltegoan. Tamagastad et Çippatoval ; l'un est un homme et l'autre une femme.

Bobadilla. Qui a créé cet homme et cette femme ?

Le cacique. Personne. Au contraire, tous les hommes et toutes les femmes descendent d'eux.

Bobadilla. Créèrent-ils les chrétiens ?

Le cacique. Je ne sais pas ; mais, nous, les Indiens, nous descendons de Tamagastad et de Çippatoval.

Bobadilla. Y a-t-il d'autres dieux plus grands qu'eux ?

Le cacique. Non. Nous croyons que ce sont les plus grands.

. . . . . .

. . . . . .

Bobadilla. Ces dieux sont-ils de chair ou de bois, ou de toute autre substance ?

Le cacique. Ils sont de chair ; ils sont homme et femme, et de couleur brune comme nous, les Indiens. Ils se promenèrent sur la terre, vêtus comme nous, et ils mangeaient ce que mangent les Indiens.

Bobadilla. Qui leur en donnait ?

Le cacique. Tout leur appartient.

Bobadilla. Où sont-ils maintenant ?

Le cacique. Au ciel, selon ce que nous ont dit nos ancêtres.

Bobadilla. Comment y montèrent-ils ?

Le cacique. Je sais seulement que c'est leur demeure. J'ignore comment ils sont nés, car ils n'ont ni père ni mère.

Bobadilla. Comment vivent-ils à présent ?

Le cacique. Ils mangent ce que mangent les Indiens ; car le maïs et tous les aliments proviennent de l'endroit où résident les *teotes* (les dieux).

BOBADILLA. Savez-vous ou avez-vous entendu dire si, depuis que les *teotes* l'ont créé, le monde a été détruit?

LE CACIQUE. Avant que la race actuelle n'existât, le monde fut détruit par l'eau, et tout devint la mer.

BOBADILLA. Comment cet homme et cette femme échappèrent-ils?

LE CACIQUE. Ils étaient au ciel, car ils y demeuraient, et ensuite ils descendirent sur la terre et refirent toutes choses telles qu'elles existent maintenant, et nous sommes issus d'eux.

BOBADILLA. Vous dites que le monde fut détruit par l'eau. Quelques individus se sauvèrent-ils dans un canot ou de toute autre façon?

LE CACIQUE. Non. Tout le monde fut noyé, suivant ce que me dirent mes ancêtres.

BOBADILLA. Pourquoi ces *teotes* ne ressuscitent-ils pas les Indiens quand ils meurent?

LE CACIQUE. Depuis que nous existons, quand un Indien meurt, il n'y a plus rien après.

BOBADILLA. Les morts reviendront-ils à la vie plus tard?

LE CACIQUE. Non.

BOBADILLA. Où vont les morts?

LE CACIQUE. Ceux qui ont été bons vont au ciel et habitent avec les *teotes*, et les méchants descendent dans une contrée appelée *Miqtanteot*, qui est sous terre et affreuse.

BOBADILLA. Y vont-ils comme ils sont, avec leur corps et leur tête, avec leurs pieds et leurs mains, enfin tels qu'ils sont en ce monde?

LE CACIQUE. Non. Quand on meurt, quelque chose comme une personne, appelée *yulio*, sort de la bouche, va là où habitent cet homme et cette femme, y demeure comme un être humain, et ne meurt pas, tandis que le corps reste ici.

BOBADILLA. Ce corps qui reste ici doit-il rejoindre un jour la « personne » qui, dites-vous, sort de sa bouche?

LE CACIQUE. Non.

BOBADILLA. Qui estimez-vous assez bon pour aller au ciel, et assez méchant pour aller en enfer?

LE CACIQUE. Je considère comme bons ceux qui adorent les

dieux et fréquentent leurs temples et sanctuaires, ceux-là vont au ciel, et ceux qui n'agissent pas ainsi vont en enfer.

BOBADILLA. Qui fait mourir les Indiens, quand ils meurent?

LE CACIQUE. Ce sont les *teotes* qui tuent ceux qui ne les servent point; et ceux qui vont au ciel ne meurent pas, car ils vivent là-haut, bien qu'ils soient décédés ici-bas.

Nous avons tenu à donner un de ces très-curieux dialogues presque au complet, parce qu'il contient en entier tout le mythe de Tamagastad. On vient de le voir, ce dieu ne présente point les caractères d'un dieu solaire mais plutôt ceux d'un Grand Esprit céleste, créateur et générateur. De même que plusieurs grands dieux des races polythéistes, il paraît procéder de l'ancien fétiche du ciel. Quant à son épouse *Çipattoval* ou *Çippatonal*, on a voulu voir en elle une divinité lunaire; J. G. Müller soutient cette thèse, en disant que la terminaison *tonal* signifiait la lune dans le Colhuacan et aux Grandes-Antilles. M. Bancroft mentionne également une interprétation étymologique de ce nom, qui serait composé de *xipalli*, « bleu-foncé », et de *tonatli*, « soleil », en ancien mexicain. Nous avouons être incapable de comprendre comment la lune aurait pu être appelée « soleil bleu foncé ». Cette étymologie nous semble donc fortement torturée et négligeable jusqu'à plus ample informé. Au surplus, le nom de Çippatonal est d'origine mexicaine et tout à fait analogue à celui d'une vieille divinité toltèque, *Cipactonal* : celle-ci était une aïeule de Quetzalcoatl et l'épouse d'un dieu Oxomoco; elle avait, selon toute apparence, un caractère chthonien assez prononcé.

Mais nous voilà bien loin des Muyscas et de leur dieu antique Thomagata : résumons-nous donc et constatons que ce terrible personnage a été adoré au Cundinamarca par les premiers Muyscas et au Nicaragua par les

aborigènes de ce pays qui l'associaient dans leur culte avec une déesse-mère, une déesse chthonienne à laquelle l'influence de la civilisation toltèque fit changer son nom primitif et oublié pour celui de Çippatonal, tandis que le dieu plus fort et plus redouté conservait le sien. Au point de vue ethnologique, cette conclusion a une importance assez notable, puisqu'elle établit un lien entre les premiers habitants d'une partie de l'Amérique centrale et ceux du nord de l'Amérique méridionale. Au point de vue mythologique, elle nous démontre une fois de plus que dans la phase de transition entre le fétichisme et le polythéisme la grande dyade ourano-chthonienne a joué un rôle plus accentué que le couple astronomique du soleil et de la lune dont le culte polythéiste ne s'est développé et n'a pris la prééminence qu'à une époque secondaire et subséquente.

L'antiquité de l'adoration de Thomagata au Nicaragua et au Cundinamarca est démontrée, au dire des mythologues américanisants, par la fréquence et l'étendue des sacrifices humains qui lui étaient offerts. Une des particularités les plus marquantes de la prédication de Botchica aurait été l'abolition de cette farouche coutume. Le demiurge chibcha ne réussit problablement pas entièrement dans son œuvre ; dans la plus pompeuse des cérémonies célébrées en son honneur, dans la fête qui marquait le début de chaque cycle de quinze années en usage chez les Muyscas, on immolait au soleil une victime humaine. Thomagata, qui était invoqué avec les autres dieux, dans cette cérémonie, avait ainsi marqué celle-ci de son sceau.

Le sacrifice humain était même le pivot et l'objet apparent de la fête. Dès les commencements d'un cycle, on choisissait un jeune enfant dans un village qui avait le privilége de fournir les victimes du culte du soleil. Ce village, aujourd'hui San-Juan de los Llanos, était situé justement dans la région d'où Botchica était censé avoir surgi. On

emmenait l'enfant à Sogamosa, où il était élevé avec sollicitude jusqu'à l'âge de dix ans ; il ne devait plus porter d'autre nom que celui de *Guesa*, « celui qui n'a plus de patrie ». On l'appelait encore *Quihica*, « la porte », car sa mort devait marquer la fin et le commencement d'un cycle. Quand le Guesa avait atteint sa dixième année, on le conduisait dans différentes localités saintes, en suivant l'itinéraire parcouru par Botchica pendant sa prédication ; ce voyage durait cinq ans et se terminait à l'endroit où l'on prétendait que le dieu avait quitté la terre. Là avait lieu la dernière cérémonie. Le Guesa arrivé à sa quinzième année, qui était également la quinzième du cycle, était conduit en procession à une place circulaire au centre de laquelle s'élevaient les colonnes dédiées au soleil ; tous les prêtres des diverses divinités l'entouraient et le suivaient masqués et déguisés suivant leurs rites ; chaque collége sacerdotal assistait en corps à la cérémonie, chantant les louanges de sa divinité particulière. On liait la jeune victime à une des colonnes sacrées et on l'y perçait de flèches ; après quoi, son cœur, arraché pantelant de sa poitrine, était offert au soleil, tandis que l'on recueillait précieusement son sang dans les vases saints.

Les Muyscas admettaient l'existence d'un autre monde et d'une autre vie. Celle-ci était réglée, dans leur opinion, sur le modèle de la vie terrestre ; les âmes des morts mangeaient et buvaient, se faisaient servir par des esclaves comme les vivants. Quand l'âme quittait le corps, elle se rendait au centre de la terre où se trouvait le pays des esprits, en passant par des couloirs et des puits de terre jaune ou noire ; il lui fallait traverser plus loin une large rivière à l'aide de bateaux ou de *balsas* en fil d'araignée ; c'est pourquoi les Muyscas évitaient de tuer cet insecte. Le sort des mânes n'était pas le même partout dans cet autre monde qui était divisé en autant de provinces que le Cundinamarca,

chaque région correspondant à une région terrestre et ne recevant que les âmes des habitants de celle-ci. Il y avait des bienheureux et des damnés; les bons jouissaient d'un repos éternel, tandis que les méchants étaient châtiés à coups de fouet. Toutefois, les hommes tués à la guerre et les femmes mortes en mal d'enfant obtenaient un droit incontestable et incontesté au bonheur, quelle qu'ait été leur conduite pendant leur vie. La dernière maladie devenait ainsi un indice de la destinée posthume; à ceux qui mouraient de fièvre, de pleurésie, d'hémorrhagie le bonheur éternel était acquis; décéder de toute autre façon était un signe de la colère des dieux et une menace des peines éternelles. Aussi les Muyscas ne portaient-ils le deuil que dans ces cas-là : ils ne mettaient point alors de manteaux neufs ni ne plaçaient de croix sur les tombes. Si la nature du décès au contraire était telle que l'on fût certain de l'heureux sort du trépassé, au lieu de se lamenter, on se réjouissait, on enduisait la tête du cadavre d'un vernis du pays, le *bixa*, on parfumait le tombeau et sur le tumulus qu'on amoncelait au-dessus on construisait un petit sanctuaire surmonté d'une croix ; celle-ci disparaissait sous les rubans dont elle était ornée.

La présence de la croix au Cundinamarca a beaucoup frappé les premiers explorateurs espagnols, et a conduit quelques théoriciens à soutenir que des missionnaires chrétiens avaient pénétré en Amérique longtemps avant Christophe Colomb. Mais, comme l'usage d'entre-croiser deux bâtons et de tracer deux lignes se coupant à angles à peu près droits se rencontrechez tous les peuples et remonte partout aux époques préhistoriques, nous n'attacherons aucune importance à cette coïncidence. Aussi bien le signe de la croix qu'on retrouve en Amérique n'y a-t-il d'autre signification vraisemblable que celle d'un signe servant à indiquer les quatre points cardinaux

la rose des vents. Or, dans tout le nouveau monde, les quatre points cardinaux sont personnifiés par quatre génies du vent, à ce point que le mot qui signifie le « nord » ou le « midi » a, en réalité, le sens de « vent du nord » ou de « vent du midi ». Ces quatre génies sont fréquemment quatre démiurges qui jouent un rôle important dans les cosmogonies indigènes ; et pour rappeler les actions des premiers jours, comme pour les désigner à l'adoration de ceux qui implorent les bienfaits des vents « donneurs de pluie », les anciens Américains ne trouvèrent rien de mieux que le signe de la croix composé de quatre traits venant de quatre directions différentes et se rencontrant en un point central. M. Brinton, dans un livre fréquemment cité dans cet ouvrage, a victorieusement établi cette théorie, et l'intime connexion qu'il y a entre les points cardinaux, le nombre mystique quatre et la croix. Il constate, entre autres faits intéressants sur ce sujet, que les Muyscas faisaient remonter leur origine à quatre ancêtres créés par Nemquereteba ou Botchica, d'où la quadruple division de leur société. Quand donc nous voyons qu'au Cundinamarca on plaçait des croix sur les tombes des morts, nous sommes amené à dire que cet emblème n'avait d'autre objet que d'être un signe commémoratif des quatre ancêtres communs à toute la nation, auxquels on recommandait sans doute implicitement de la sorte les mânes de leurs descendants.

CHAPITRE XVIII.

MYTHOLOGIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU MEXIQUE[1].

Tandis que le Pérou, malgré la pluralité des éléments ethniques et sociaux qui constituèrent sa population et sa civilisation, nous présente un système théologique relativement assez régulier, les mythologies de l'Amérique centrale et du Mexique s'offrent à nos études dans un état de confusion, d'incohérence ou tout au moins de complexité excessivement pénible à débrouiller. Les renseignements ne nous manquent pourtant pas, mais c'est précisément la cause de la difficulté. Ces documents proviennent en majeure partie d'observateurs imbus de préjugés, ignorants, contempteurs des civilisations de l'Amérique centrale, qui nous parlent des idées religieuses des Indiens sans méthode, sans critique. D'autres documents, trop rares ceux-là, sont l'œuvre des anciens indigènes, Quichés, Mayas, ou Nahuas ; rien n'est plus précieux pour la connaissance des idées religieuses de ces peuples avant la conquête espagnole, mais le fil qui pourrait nous guider dans le labyrinthe de leurs arcanes et le sens véritable de mythes obscurs nous font le plus souvent défaut, ce qui ajoute à la difficulté de notre tâche. Il est enfin une autre cause d'embarras : c'est l'enchevêtrement de mythes variés, appartenant à des races différentes, à des civilisations diverses, qui semblent s'être donné

(1) Aux ouvrages signalés dans la note qui accompagne le titre du chapitre XVI, il convient d'ajouter, pour les chapitres XVIII, XIX et XX, celui de M. Hubert Bancroft : *The Native Races of the Pacific States*, t. III.

rendez-vous sur le sol de l'Amérique centrale. Sans vouloir faire ici l'ethnographie de cette région, en laissant de côté un grand nombre de peuples plus ou moins autochthones, nous ferons remarquer que deux grandes races civilisées ont occupé cette partie du continent américain, que leurs civilisations et tout ce qui en fait partie, notamment les conceptions religieuses, s'y sont succédé en se greffant les unes sur les autres. Et pourtant ces races sont bien distinctes, car, à défaut de leurs caractères physiques que nous connaissons mal, leurs caractères linguistiques les séparent profondément. Les Quichés du Guatemala avec les Mayas du Yucatan d'une part et les Nahuas du plateau d'Anahuac de l'autre, parlant des idiomes absolument étrangers les uns aux autres, formaient donc deux groupes èthniques que nous devons considérer comme n'ayant aucun rapport originel entre eux. Et cependant, il serait impossible d'étudier leurs mythologies indépendamment les unes des autres, de faire avec rigueur le départ en quelque sorte de ce qui appartient à chacune. Encore faut-il tenir compte de la couche épaisse de croyances fétichistes sur laquelle les polythéismes quichés, mayas et nahuas se sont constitués, des mythologies locales de petits peuples indigènes qui n'ont pas été entièrement absorbés par les races prépondérantes, et enfin des influences étrangères tellse que celle des anciens habitants des Antilles, dont nous retrouvons les cemis au Yucatan et le grand dieu Hurakan au Guatemala, chez les Quichés, ou celle des tribus guerrières et barbares du Nord qui, sous le nom de Chichimèques, sont venues apporter un élément tout particulier à la société nahua-toltèque qui leur a pourtant imposé sa civilisation supérieure, non sans se laisser cependant modifier un peu par l'esprit des envahisseurs. J.-G. Müller voit même deux courants généraux dans l'ensemble des mythes centre-américains, l'un venant du nord tout imprégné du culte

les esprits, l'autre d'origine méridionale, tout plein au contraire du culte des forces de la nature. Nous ne voulons pas nous prononcer encore sur ce point, qui nous paraît obscur et d'une nature trop complexe ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les mythes de l'Amérique centrale et du Mexique, tels qu'ils nous apparaissent à l'époque de l'arrivée des Espagnols et tels que la tradition nous les montre bien longtemps auparavant, sont des mythes essentiellement polythéistes. Pour en être convaincu, il suffira, au cours de cette étude, de remarquer le rôle important qu'y joue l'anthropomorphisme.

Mettant de côté les cas excessivement nombreux de fétichisme que nous pouvons remarquer chez ces différents peuples, nous constatons au premier abord que la grande dyade, qui est comme le point culminant de cette phase théologique, se retrouve dans la mythologie mexicaine ou nahua sous la forme polythéiste qu'elle revêt avec tant de facilité dans tout l'univers. Un mythe mexicain de l'origine du monde nous apprend en effet qu'un couple divin donna naissance aux dieux et aux hommes. Ce couple se composait d'un dieu, *Citlatonac*, qui réside au ciel, et d'une déesse, *Citlalicue*, qui est la mère universelle. Ces divinités portaient aussi les noms d'*Ometecuctli* et d'*Omecihuatl*, ce qui signifie « deux seigneurs » et « deux femmes », autrement dit « doublement seigneur » et « doublement femme ». On les retrouve aussi sous les noms d'*Oxomoco* et de *Cipactonal*. Au Yucatan, au sommet de la hiérarchie divine, nous rencontrons aussi un couple de divins générateurs, *Hunabku* et *Ixazalhuoh ;* et la mythologie quichée nous offre le couple de dieux sorciers, *Xpiyacoc* et *Xmucane*, grand-père et grand-mère du soleil et de la lune ; le premier porte aussi le nom d'*Imos*. Or, comme ces ancêtres des dieux et des hommes sont bien antérieurs à la naissance du soleil et de la lune, quoique le ciel et la terre existas-

sent sans qu'on leur connût un commencement, il n'y a pas lieu de les prendre pour des personnifications de l'astre du jour et de celui de la nuit, mais plutôt pour les deux grands fétiches céleste et terrestre devenus dieux personnels et anthropomorphes dans une société polythéiste.

Le culte de la terre était d'ailleurs répandu au plus haut degré dans toute l'Amérique centrale, sous forme de culte de déesses de l'agriculture, de la fertilité, de la génération. Nous pouvons constater ce fait surtout dans l'adoration à peu près générale pour *Centeotl* ou mieux *Tzinteotl*, « la déesse des origines », qui portait aussi, d'après Clavigero, les surnoms bien significatifs de *Tonantzin*, « notre mère », et de *Tonacajohua*, « celle qui nous soutient ». Elle était à coup sûr intimement rattachée aux divinités féminines qui s'appelaient *Teteionan*, « la mère des dieux », *Cihuatcoatl*, « la femme serpent », et *Tazi*, *Toci* ou *Tocitzin*, « notre grand'mère ». Le chthonisme représenté par les déesses-mères jouait donc un rôle considérable dans la mythologie du Mexique et de l'Amérique centrale, où nous retrouvons celles-ci sous les noms d'Ixazaluoh chez les Mayas et de Xmucane chez les Quichés. Tzinteotl était à la fois la divinité qui présidait à la bonne croissance du maïs, c'est-à-dire à l'agriculture, et celle qui exerçait une influence décisive sur la génération. Tantôt elle était figurée sous les traits d'une femme chargée d'épis de maïs, tantôt sous ceux d'une femme portant un enfant dans les bras. C'était la déesse principale des Totonaques, qui l'aimaient beaucoup, lui offraient des fleurs et des fruits et ne lui sacrifiaient que des pigeons, des cailles et des lapins, mais non des hommes. Toutefois, les Aztèques, qui la révéraient fort, n'hésitaient pas à immoler dans les cérémonies faites en son honneur de nombreuses victimes humaines, et cela avec des raffinements barbares qui soulèvent le cœur. Dans ces occasions, une

eune fille était habillée, peinte et ornée absolument comme a déesse dont elle devenait la vivante image, puis elle était mise à mort et son corps tout pantelant était dépouillé le sa peau, dont se revêtait un jeune prêtre, qui se livrait alors à une série de pratiques de dévotion dans les divers temples consacrés à Tzinteotl et aux autres déesses chthoniennes, telles que *Xilone*, divinité des jeunes pousses de maïs (*Xilotl*), du printemps et en même temps de la guerre. Il y a d'ailleurs dans l'humanité primitive une corrélation constante entre l'idée de printemps et l'idée de guerre ; c'est à cette saison de l'année en effet que recommençaient les expéditions belliqueuses, qu'il était plus facile de joindre aux champs l'ennemi renfermé tout l'hiver dans ses villages fortifiés et de surprendre ceux-ci dégarnis d'une partie de leurs défenseurs.

A côté de *Tzinteotl*, l'antique déesse, la divinité du commencement du monde, se place naturellement, comme une autre forme de la conception religieuse qui lui a donné naissance, *Toci*, la mère des dieux, la grand'mère des hommes, suivant la définition de Sahagun, et, ce qui est plus significatif, le cœur, l'âme de la terre. Nous sommes là en face, et d'une façon non douteuse, d'une divinité chthonienne parfaitement caractérisée. Toci était plus particulièrement adorée par les médecins et les magiciens, devins et autres personnages de même acabit. C'est qu'en qualité de déesse de la terre elle présidait à la végétation et par conséquent à la croissance des herbes, des plantes médicinales, des simples en un mot, et en qualité de déesse-mère elle avait tout pouvoir sur la vie et la santé des hommes. Par extension, elle devint la patronne des bains de vapeur, très-usités dans toute l'Amérique, et fut surnommée *Temozcoltoci*, « la grand'mère des bains ».

Une autre déesse qui occupait chez les Aztèques un rôle tout à fait prépondérant et qui était une autre incar-

nation polythéiste de l'antique fétiche terrestre, c'était *Cihuatcoatl*, « la femme-serpent » appelée également « notre mère », *Tonantzin*. Nous retrouverons cette divinité plus loin dans le mythe de Huitzilopochtli, mais nous devons dire dès à présent que le caractère ophidien de son nom la rattache à la fois aux mythes chthoniens et aux mythes de l'orage. Tous les reptiles qui semblent fils de la terre d'où ils sortent et où ils se cachent sont généralement les symboles d'un culte de l'élément terrestre. D'autres fois cependant les serpents représentent la foudre; mais les autres reptiles sont des génies de la terre dans la plupart des cas. C'est pourquoi à Tzinteotl était consacrée la grenouille, dont la figure se retrouvait dans ses temples et dans ses fêtes religieuses. Or, comme cette divinité était d'origine centre-américaine et comme plus d'un exemple nous est connu de rapports entre l'Amérique centrale et les Antilles, nous trouvons là une explication de la présence si souvent constatée de figures de grenouilles parmi les antiquités recueillies dans les îles du golfe du Mexique. Mais revenons à Cihuatcoatl. Le caractère maternel et chthonien de cette déesse est encore démontré par le patronage qu'elle exerçait sur les femmes en couches et la protection qu'elle accordait à celles qui mouraient en mal d'enfant. Les sages-femmes encourageaient les jeunes mères en leur donnant l'exemple de Cihuatcoatl, « qui la première mit des enfants au monde »; elles invoquaient cette déesse avant les autres pour hâter la délivrance. On racontait aussi que Cihuatcoatl, vêtue de blanc, et les cheveux bouclés sur le front, apparaissait parfois sur les places de marché portant un berceau sur l'épaule, qu'elle abandonnait bientôt près d'autres femmes et où celles-ci, au lieu d'un enfant, trouvaient un de ces couteaux de pierre dont les prêtres se servaient pour sacrifier leurs victimes. Car, il faut le dire, Cihuatcoatl avait aussi un aspect farouche et malfaisant ; elle était souvent

la cause de la pauvreté et du malheur, elle inspirait la lâcheté aux hommes. Habillée comme une grande dame du palais, elle se montrait comme une messagère de mauvais augure. La nuit on l'entendait parfois voler dans l'air en criant et même en rugissant. C'est aussi que la terre, si elle est source de tout bien et de toute vie, est également, quand elle tient son sein fermé, quand elle reste stérile, la cause de la misère, de la faim et de la mort. Les divinités chthoniennes qui nous paraissent si bonnes et si maternelles ont ainsi un côté mauvais et terrible qui les fait redouter autant qu'on les aime pour leurs bontés.

Une autre déesse aztèque, *Chicomecoatl*, appartient sans conteste à cette série de divinités. C'était la Cérès mexicaine proprement dite. Elle était représentée la couronne en tête, vêtue de rouge, un vase dans la main droite et au bras gauche un bouclier sur lequel était peint une grande fleur. Déesse de l'abondance, elle exerçait son autorité sur tout ce qui se mange et sur tout ce qui se boit. Sa fête tombant au printemps, à la fin d'avril, où l'on banquetait dans son temple, elle présidait aussi à la reproduction de tous les êtres. C'était à son sanctuaire que l'on portait en procession les grains réservés pour les semailles ; des jeunes filles étaient chargées de cet office sous la surveillance de matrones qui injuriaient les jeunes gens assez osés pour élever la voix sur leur passage : ces vieilles reprochaient à ces jeunes hommes de n'être que des lâches qui n'avaient point encore fait preuve de virilité et de courage ; les garçons répondaient sur le même ton tout en promettant cependant de se montrer hommes à la première occasion. Après que les grains avaient été sanctifiés au temple de Chicomecoatl, on les rapportait dans les greniers. On voit dans cette cérémonie, à côté du sens prédominant qu'elle a et qui est agricole, des indices qui révèlent que les Aztèques attribuaient aussi un caractère

amoureux et procréateur ainsi qu'un caractère belliqueux à leur déesse de l'abondance, dont ce fait prouve bien la nature chthonienne.

Disons encore qu'à Mexico, Tzinteotl revêtait parfois l'aspect d'un dieu mâle ; c'était alors le dieu du maïs proprement dit, mais il avait pour mère la déesse-terre par excellence, la vénérable Toci ou Tocitzin.

Le culte du ciel n'était pas moins répandu que celui de la terre dans toute l'Amérique centrale. Comme ce dernier, il se manifestait par l'adoration de nombreuses divinités, masculines pour la plupart, et qui agissaient sur l'univers au moyen des phénomènes météorologiques. C'étaient des dieux de l'air, du vent, de la pluie, de l'orage. Les Quichés du Guatemala considéraient comme « l'âme du ciel » le terrible dieu des tempêtes dans les Antilles, le formidable *Hurakan*, et lui faisaient jouer un rôle important dans leur cosmogonie. Mais Hurakan, tout en étant le « cœur du ciel » dans le récit cosmogonique du *Popol-Vuh*, ne paraît pas pouvoir être tenu pour le véritable dieu de l'orage au Guatemala. Le dieu national des Quichés, *Thiol*, qui leur donne le feu, qui est représenté tantôt sous la forme d'un couteau de silex, tantôt sous celle d'une pierre météorite, est bien plutôt cette divinité autochthone. C'est lui qui conduit les premiers Quichés au pays des sept cavernes, à Tulan-Zuiva. Son nom a pour signification celle de « grondeur », ce qui est une épithète bien appliquée au tonnerre ou à son dieu. Il est d'ailleurs toujours accompagné de deux autres dieux : *Avilix*, « l'éclair », et *Hacavitz*, « la foudre ». Au Nicaragua, pour avoir de la pluie, on sacrifiait de jeunes garçons à *Quiateotl*, dieu de l'orage.

Enfin, au Mexique comme dans le reste de l'Amérique centrale, le premier représentant de la divinité du ciel conçue à la façon polythéiste, était *Tlaloc*. Des régions

levées de l'atmosphère où il habitait dans une sorte d'Eden mexicain, il régentait les nuées et les montagnes qui se confondent aux yeux, la pluie qui féconde la terre, le vent qui berce ou brise les grands arbres, l'éclair qui éblouit, la foudre qui gronde et tue. Sous ses ordres agissait un escadron de dieux inférieurs qui lui avaient emprunté leur nom générique de *Tlalocs*. Ce nom était aussi celui d'une région mythique située au sommet des montagnes et en même temps au firmament; toutefois la forme exacte de ce nom était plutôt *Tlalocan*, et de là le dieu de la pluie et de l'orage qui y régnait prenait le titre de *Tlalocatecutli*, « seigneur du Tlalocan ». J.-G. Müller, tout en constatant que ce dieu était hautement vénéré par les Toltèques, les Chichimèques et les Aztèques, ne l'en considère pas moins comme une divinité presque autochthone, et en tout cas propre aux Olmèques. Sa plus ancienne image était taillée dans une pierre blanche légère; il y était représenté sous l'aspect d'un homme assis, et la statue était peinte en vert et en bleu, les couleurs de l'eau, dont Tlaloc était spécialement le régent; mais, comme dieu de l'orage, il tenait à la main un javelot ou sceptre pointu en or. Une légende populaire rapporte qu'un roi des Colhuas voulut remplacer cette idole vénérable par une autre mieux faite et sculptée dans le granit, mais que le dieu irrité frappa celle-ci de la foudre; ses adorateurs terrifiés s'empressèrent de reporter leurs hommages à l'antique image, chère à Tlaloc.

A Mexico, les Aztèques lui avaient consacré une chapelle, *epeoatl*, voisine de celle de leur grand dieu national Huitzilipochtli. Là, on voyait une autre statue de Tlaloc, dont la description nous est faite par Gama et Clavigero. Le dieu était debout, le corps et la face de couleur grise; il était vêtu d'une tunique azurée toute quadrillée de bandes d'argent; dans les carrés ainsi formés, on voyait

un cercle d'argent au centre, et des fleurs en perles de couleurs avec des feuilles jaunes aux angles ; il portait des brodequins garnis de grelots d'or, et sa coiffure consistait en un diadème de plumes blanches et vertes, d'où pendaient sur les épaules d'autres plumes rouges et vertes. Il avait des bracelets et un collier d'or et de pierres précieuses ; ses pendants d'oreille étaient rouges avec un bouton d'or ; au bras gauche était passé un bouclier orné de plumes jaunes, vertes, roses et bleues, formant des cercles concentriques tout alentour, et dont le centre était de couleur bleue et quadrillé d'argent comme la tunique ; à la main droite, il tenait tantôt un faisceau de feuilles d'or, tantôt un serpent d'or représentant la foudre. Le caractère tout particulier de Tlaloc se remarquait sur son visage ; le dieu n'avait qu'un œil, tout blanc, traversé par une ligne horizontale noire, au-dessous de laquelle on trouvait un demi-cercle noir ; le tout était entouré d'un anneau double bleu ; un anneau semblable ornait la bouche, qui ne contenait que trois dents, celle de devant étant teinte de rouge.

Le culte de Tlaloc, tel que nous le trouvons décrit chez les auteurs espagnols, n'était pas moins cruel et farouche dans l'Anahuac que celui des autres divinités. Si des chiens d'une certaine espèce glabre, dont les Mexicains confectionnaient un plat recherché, étaient ordinairement sacrifiés au dieu de la pluie pour faire finir la sécheresse, des victimes humaines périssaient également en son honneur. Tlaloc avait deux grandes fêtes dans l'année, à l'issue desquelles on lui immolait des hommes suivant le rite mexicain. En outre, quand la chaleur était intense, quand on manquait d'eau, quand les récoltes s'en trouvaient menacées, on offrait au dieu et à ses génies des nuées et des montagnes d'horribles sacrifices : on achetait, par exemple, quatre enfants de cinq à six ans, et on les enfermait dans une ca-

verne où on les laissait mourir de faim. D'autres fois, on plaçait des enfants sur un canot que l'on conduisait en pompe au tourbillon de Pantitlan, dans le lac de Mexico, où l'embarcation et son équipage étaient engloutis. Ce sacrifice avait également lieu tous les ans, au commencement de l'année, lors de la grande fête des Tlalocs, auxquels on offrait d'autres jeunes victimes au sommet des montagnes environnantes.

L'emblème du dieu de la pluie dans l'Amérique centrale, particulièrement chez les Mayas, où il portait le nom d'*Ahulneb*, était la croix. Les Espagnols en trouvèrent une dans l'île de Cozumel qui était l'objet de la vénération des habitants du Yucatan; ceux-ci se rendaient en pèlerinage auprès d'elle et, dans une contrée où les sources et les rivières sont rares, où l'on conservait précieusement l'eau de pluie dans d'admirables réservoirs, l'imploraient et lui faisaient mille offrandes précieuses pour en obtenir la cessation de la sécheresse. On a fait bien des commentaires sur la présence du culte et du symbole de la croix en Amérique, avant la découverte. Nous nous sommes expliqué plus haut sur ce point, à propos de la mythologie des Muyscas; la croix n'est pas un emblème exclusivement réservé au christianisme, elle remonte au contraire à une grande antiquité, et sa forme appartient à une foule de races étrangères les unes aux autres. Quant à la croix de l'Amérique centrale, quoi d'étonnant à ce que ce signe des quatre points cardinaux, d'où soufflent les quatre vents, représentés au Yucatan par les quatre *Bacabs* figure dans le culte d'une divinité de l'atmosphère, de Tlaloc, dieu de l'orage et de la pluie? Aussi bien le nombre 4 se rencontre-t-il fréquemment dans tout ce qui a rapport à Tlaloc.

Nous avons dit que le dieu de la pluie avait sous ses ordres un grand nombre de dieux secondaires qui portaient son nom. Dans la prière pour avoir de la pluie, qui nous a

été conservée par Sahagun, après s'être adressé à Tlaloc, les pieux Mexicains invoquaient les Tlalocs. Il semble que ceux-ci sont les personnifications polythéistes, les génies des éclairs, des nuages et des montagnes. Les uns, en effet, étaient figurés, lors de la fête du treizième mois (24 octobre), sous la forme de serpents de bois : or, rien ne représente mieux la foudre sillonnant la nue qu'un serpent de feu ; les autres petites poupées de bois avaient l'aspect d'êtres humains, c'étaient les montagnes anthropomorphisées. Le caractère polythéiste de ces idoles, appelées *Ehecatotontin*, est encore indiqué par la distinction que l'on faisait entre elles et la représentation matérielle des montagnes. A l'occasion de la cérémonie mentionnée plus haut, on recouvrait ces serpents et ces statuettes de bois, placés dos à dos, d'une pâte mêlée de graines d'amaranthe sauvage et façonnée à l'image d'une montagne, d'où sortaient les têtes de ces figurines ; autour du sommet on plaçait des boudins de pâte, pour simuler les nuages qui couronnent les hautes cimes. Quatre hommes et une femme étaient égorgés à cette fête, leurs cœurs offerts à Tlaloc, et leur chair dépecée paraissait sur la table des prêtres. En même temps les montagnes de pâte étaient brisées et l'on en mangeait les morceaux.

A la fin de décembre, au Mexique, le tonnerre commence à gronder dans les montagnes couronnées de nuages et les premières pluies se mettent à tomber. Le peuple s'écriait autrefois à cette époque : « Voici venir les Tlalocs ! » Et chacun de faire le vœu de fabriquer quelques images de montagne. Cette fois, celles-ci, dont les prêtres étaient les auteurs, avaient entièrement l'apparence de figures humaines ; elles étaient en pâte de graines d'amaranthe et recouvertes de papier ; il y en avait cinq, dix ou quinze au gré des familles, et elles représentaient les hauts sommets du Mexique. On plaçait devant ces

idoles de petits plats chargés de nourriture, de petites jattes pleines de boisson, qu'on renouvelait quatre fois dans la nuit. Au matin, les prêtres armés du couteau de tisserand de la maison, égorgeaient ces figurines comme de véritables victimes humaines, et leur arrachaient le cœur, qu'ils remettaient au père de famille.

Ces petits dieux des nuées et des montagnes élevées étaient aussi des génies de l'air. Dans leur nom d'*Ehecatotontin*, nous trouvons en composition le mot *ehecatl*, qui signifie « l'air » en ancien mexicain. Au Nicaragua, nous rencontrons les traces d'un ancien culte du dieu de l'air, distinct de celui de la pluie et de l'orage ; on y adorait un dieu *Hecat*, appelé aussi *Chiquinau*. Oviedo mentionne aussi un *Ecalchotl*, qui joue son rôle dans la cosmogonie de ce pays ; mais il y a lieu de croire que ses Hecat et Ecalchotl ne sont au fond que de mauvaises prononciations ou transcriptions d'Ehecatl, l'air ou le vent. Le dieu fils du couple divin Thamagastad et Cippatonal aida ses parents à créer de nouveau l'univers détruit par un déluge ; il portait le nom de *Huehue*, « le vieux », et pourtant onle représentait sous l'aspect d'un jeune homme ; le vent et l'air sont toujours jeunes, quoiqu'ils existent depuis le commencement du monde.

Au nombre des Tlalocs, les Mexicains comptaient certains dieux secondaires, tels qu'*Opochtli*, « le gaucher », qui était le patron des pêcheurs et l'inventeur des filets, harpons, hameçons, etc. Ailleurs, au lac Chalco, par exemple, on l'appelait *Amimitl*. Comme Tlaloc, on le représentait sous la forme d'un homme au teint gris, couronné de papiers de diverses couleurs et de plumes vertes ; il portait croisé sur la poitrine un vêtement vert semblable à l'étole des prêtres catholiques ; il était armé d'un sceptre singulier et d'un bouclier rouge, orné au centre d'une fleur blanche et de quatre feuilles en croix.

Un autre dieu Tlaloc, c'était *Napatecutli*, dieu des fabricants de nattes et de tous les ouvriers en vannerie, c'est-à-dire de ceux qui travaillent les plantes aquatiques, le jonc, les roseaux. Outre son nom qui signifie « quatre fois seigneur », il était connu sous les épithètes de « purificateur », de « généreux », de « reconnaissant », etc. Il était figuré sous les traits d'un homme noir, au visage moucheté de blanc, coiffé d'un bonnet à panache de trois plumes vertes, et vêtu d'un jupon blanc et noir orné de petites coquilles marines ; il portait au bras gauche un bouclier, dont la forme rappelait celle du nénuphar, et de la main droite il brandissait un sceptre qui avait l'air d'une branche fleurie, à cause de ses ornements de papier ; sur sa poitrine passait une écharpe blanche à fleurs noires.

Il n'est peut-être pas hors de propos de mentionner, à côté de cette divinité de la végétation aquatique, le dieu des fleurs, *Macuilxochitl*. On le représentait à peu près nu, peint en vermillon, sauf à la bouche et au menton, qui étaient tatoués de blanc, de noir et d'azur ; sa coiffure était de plumes vertes comme celle de Tlaloc ; il n'avait pour vêtement qu'une draperie rouge ornée de coquilles autour de la taille ; son bouclier était blanc et son sceptre garni de plumes vertes et jaunes.

Sahagun parle d'une autre divinité des fleurs, d'une déesse cette fois, qu'il appelle *Coatlyace* et *Coatlantona ;* il semble qu'il ait voulu désigner ainsi une déesse célèbre dans le mythe de Huitzilopochtli, puisqu'elle fut la mère du granddieu des Aztèques, *Coatlicue*, « la femme au jupon de serpent ». Mais qu'est-ce que Coatlicue ? Est-ce une divinité chthonienne ou bien une déesse de l'air et des eaux ? La chose est malaisée à déterminer, vu la pénurie de renseignements où nous sommes à son endroit. Associée à un dieu de l'orage et du vent, son fils, elle peut être aussi bien son dédoublement féminin, ou, comme Tzinteotl, une des

parties de la grande dyade céleste et tellurique de la fin du fétichisme. Soit qu'elle fût déesse de l'eau et des nuées, soit qu'elle fût une des formes polythéistes de la terre divine, elle pouvait à la fois donner naissance au vent redoutable de la tempête et protéger la végétation, grâce à l'eau dont en ce cas elle aurait été dispensatrice.

La véritable déesse des ondes était l'épouse de Tlaloc, *Chalchihuitlicue*, « au jupon semé d'émeraudes », la dame à la robe verte, la *Matlalcue* des Tlascaltèques, aux yeux desquels elle passait pour la reine des magiciennes, et qui l'adoraient au plus haut sommet de leurs montagnes, cime qui sert de berceau aux orages de la région et qui portait le même nom que la divinité. On l'appelait aussi *Xochiquetzal* et *Macuilxochiquetzal*, « la déesse à l'éventail des cinq fleurs ». Les Mexicains lui donnaient encore une foule de noms tirés des divers aspects de l'eau, mais sa dénomination la plus usitée était sans contredit celle de *Chalchihuitlicue*. Sahagun prétend qu'elle était la sœur de Tlaloc, et Torquemada veut qu'elle ait été la compagne et non l'épouse de ce dieu. Tout cela importe peu ; ce ne sont que des raffinements mystiques qui n'empêchent point que Chalchihuitlicue n'ait été une divinité de la pluie intimement liée aux mythes de l'orage et des phénomènes atmosphériques. Elle avait le pouvoir de soulever des tempêtes, de creuser des tourbillons dans les lacs et dans les cours d'eau, et de causer des inondations ; tous ceux qui périssaient noyés, tous les bateaux engloutis servaient de témoins à sa puissance. Elle était naturellement la patronne de tous les métiers qui avaient des rapports avec l'élément humide. Sur ses statues, elle avait les traits féminins, le visage peint en jaune, à l'exception du front qui était bleu ; elle portait sur la tête une couronne de papier azuré ornée de plumes vertes, au cou un collier d'émeraudes auquel pendait une médaille d'or, aux

oreilles des pendants de turquoise ; elle était vêtue d'une tunique et de jupes d'un bleu clair, garnies de franges et de coquilles ; à son bras gauche était attaché un bouclier, dont le blason était une fleur blanche de lis d'eau, et elle tenait à la main droite un objet en forme de croix.

Chalchihuitlicue présidait à la purification des hommes ou plutôt des enfants, espèce de baptême mexicain ; cette cérémonie avait lieu au moins deux fois, et la première aussitôt après la naissance, dès que la sage-femme avait tranché le cordon ombilical ; celle-ci, tout en lavant le nouveau-né, le consacrait à la déesse des eaux et de la pureté ; au cours de la seconde lustration, qui se faisait généralement cinq jours plus tard, on donnait l'eau à goûter pour la première fois à l'enfant. Ce caractère tout particulier de la compagne de Tlaloc en avait fait également la protectrice des unions légitimes, du mariage, des amours honnêtes. Les dames de bonne naissance l'invoquaient et lui faisaient des offrandes lors de leurs noces. Chalchihuitlicue se trouvait donc être une sorte de Junon centre-américaine, gardienne vigilante de la sainteté du lien conjugal.

Il paraîtra peut-être singulier que nous placions la Vénus mexicaine, la déesse des plaisirs obscènes, la lubrique *Tlazolteolt*, à côté de la chaste Chalchihuitlicue. Toutes deux cependant sont des déesses de l'eau, épouses de Tlaloc. Tandis que la seconde représentait le caractère purificateur de cet élément, la première procédait au contraire de son caractère générateur, mais leur origine mythique n'en était pas moins la même. Les deux divinités se partageaient le nom de Xochiquetzal, et dans la légende tlascaltèque, où Tlaloc, après s'être vu enlever sa femme par Tezcatlipoca, épouse l'enchanteresse Matlalcue, on ne sait trop si la première est la déesse des amours honnêtes ou celle de la passion charnelle ; il faut considérer pourtant qu'il y a lieu de croire que c'est celle-ci dont il

s'agit, puisque la tradition était propre à Tlascala, où l'on avait un culte tout particulier pour la voluptueuse Tlazolteotl. D'après Sahagun, cette divinité portait deux autres noms : *Ixcuina* et *Tlalequani ;* la seconde de ces dénominations signifie « la mangeuse d'ordure », et marque bien la nature luxurieuse de Tlazolteotl ; aussi bien ce dernier mot lui-même n'a d'autre sens que celui de « déesse de l'ordure, de la luxure ». Toutefois, on a vu dans l'épithète de « mangeuse d'ordure » une allusion à une pratique propre au culte de la déesse, et relative à la confession et à la rémission des péchés. De même qu'elle avait poussé les hommes à commettre des fautes, Tlazolteotl avait, paraît-il, le pouvoir d'effacer celles-ci pourvu qu'on les confessât à ses prêtres, qui étaient en même temps diseurs de bonne aventure et sorciers. Quant au terme d'*Ixcuina*, il veut dire « les quatre sœurs », et s'interprète par ce fait que les anciens Mexicains divisaient parfois la divinité de la volupté en quatre déesses : *Tiacapan*, *Teicu*, *Tlaco* et *Xucotsi*. D'autres fois, Ixcuina, envisagée comme une seule personne, était représentée par un chien ; cet animal lui était d'ailleurs consacré. On l'associait aussi avec *Ixtacoliuhqui*, divinité des ivrognes et des débauchés.

Pour en revenir à la *Tlazolteotl* tlascaltèque, nous rapporterons une légende tout à fait topique sur son compte : Cette déesse avait pour habitation un jardin délicieux situé au plus haut de l'atmosphère, au neuvième ciel, arrosé par d'innombrables fontaines, rempli de fleurs merveilleuses et surnaturelles ; là aucun homme, aucun dieu mâle ne pouvait pénétrer. Xochiquetzal ou Tlazolteotl y passait son temps à filer et à tisser des étoffes inconnues, entourée de bouffons, de nains et de bossus qui l'amusaient et lui servaient de messagers en allant faire respirer aux humains quelqu'une des fleurs

du jardin céleste, dont le parfum inspirait une passion aussi brûlante qu'obstinée. Or, il arriva qu'un homme appelé Yappan, ayant abandonné sa femme et sa famille, s'étant fait ermite au désert, résistant à toutes les tentations, fut sur le point de passer de la nature humaine à la divinité. Cela faisait le désespoir d'un certain Yaotl son ennemi, qui l'avait épié sans relâche pour le saisir en faute. Alors Tlazolteotl, dans sa malice, résolut de séduire l'anachorète et de lui faire perdre le fruit de ses austérités ; elle descendit sur la terre et vint trouver Yappan sous les traits d'une femme admirablement belle ; s'étant nommée, elle lui dit qu'en récompense de sa piété, les dieux l'envoyaient à lui pour le soutenir dans sa pénitence ; elle lui demanda seulement de l'aider à gravir le rocher sur lequel il se tenait. Yappan, sans défiance, prit la main de la dangereuse et perfide déesse : aussitôt une passion ardente s'empara de tout son être, lui fit oublier tous ses devoirs, et lui enleva en un instant d'ivresse goûtée avec Tlazolteotl tout le mérite de sa continence passée, de sa possession de lui-même. Ayant succombé au péché, Yappan devint la victime de Yaotl, qui l'égorgea. Les dieux, émus de pitié, transformèrent Yappan en scorpion, et pour punir Yaotl de sa haine le changèrent à son tour en sauterelle.

Ces déesses des eaux et des nuées ne sont pas sans quelques rapports avec les divinités chthoniennes, dont nous avons parlé au début de ce chapitre. Mais elles ne sont pas non plus sans affinité avec les mythes lunaires ; on sait du reste que le culte de l'élément humide tient par bien des points à celui de l'astre des nuits. Mais pour l'instant occupons-nous encore des divinités de l'air.

« *Mixcoatl*, le nuage-serpent, ou *Iztac-Mixcoatl*, le blanc ou le brillant nuage-serpent, dit M. Brinton, que l'on prétend avoir été la seule divinité des anciens Chichimèques,

qui était tenu en grand honneur par les Nahuas, les Nicaraguens et les Otomis, identifié avec *Taras*, dieu suprême des Tarasques, et avec *Camaxtli*, dieu des Téo-Chichimèques, est une autre personnification de l'orage. Aujourd'hui encore c'est le nom familier de la trombe tropicale en langue mexicaine. On le représentait, comme Jupiter, un faisceau de flèches à la main, la foudre. Les Nahuas et les Tarasques racontaient des légendes où il figurait comme le père du genre humain. Ainsi que d'autres dieux de l'éclair, on adorait en lui le dispensateur des richesses et le patron du commerce ; au Nicaragua on décrivait son image sous l'aspect de pierres gravées que l'on considérait probablement comme des produits du tonnerre. » (*Myths of the New World*, 2e édit., p. 171.)

Sous ce nom de *Mixcoatl*, il est évident que l'on avait réuni les divinités atmosphériques de plusieurs races. Le mot de « mixcoatl » est purement aztèque ; or, quand on retrouve ce dieu chez les Otomis, dont le langage est absolument isolé, chez les Tarasques aborigènes de l'Anahuac, au Nicaragua, dont les habitants était de race bien différente de celles du Mexique, quoiqu'ils aient subi dans une assez large mesure l'influence de la culture mexicaine, on ne peut douter qu'il ne cache sous son extérieur aztèque un fond très-ancien et peut-être autochthone. Mixcoatl fut le père des hommes, nous dit la tradition chichimèque, et son épouse Chalchihuitlicue fut leur mère. Voilà un nouveau point de contact avec les autres dieux de l'air et de l'orage, avec Tlaloc notamment. A Mexico, c'était à Huitzilipochtli qu'il était associé, et pour épouse il avait Coatlicue ; on leur sacrifiait des victimes humaines, hommes et femmes.

Ce dieu présidait surtout à la chasse. Le quatorzième mois de l'année mexicaine lui était consacré : on le fêtait au commencement. Vers le milieu de ce même

mois, tous les hommes valides se ceignaient les reins, pre naient leurs arcs et leurs flèches et se dirigeaient vers les montagnes. Dans une localité nommée autrefois Zapatepec, et plus tard Tacubaya, la foule des chasseurs se rassemblait ; une immense battue avait lieu alors, et tous les animaux qu'on faisait lever tombaient percés de flèches. Les plus adroits tireurs recevaient des manteaux en guise de récompense ; chacun rapportait chez soi la tête du gibier qu'il avait tué, et dont le corps demeurait consacré à Mixcoatl. Il y a lieu de croire que cette fête avait été empruntée aux Otomis, qui étaient des chasseurs et des sauvages relativement aux peuples civilisés de l'Anahuac. Toutefois, comme les Chichimèques passaient également pour être adonnés presque exclusivement à la chasse, leur grand dieu Mixcoatl devait naturellement être honoré par une fête semblable à celle dont nous venons de parler.

CHAPITRE XIX.

MYTHOLOGIE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU MEXIQUE (SUITE).

Mixcoatl, dit une légende nahua, n'eut pas qu'une seule épouse; il s'unit aussi à une déesse nommée *Chimamatl.* Le couple divin donna naissance à un fils qu'on appela *Quetzalcoatl*, le « perroquet-serpent », le « serpent emplumé », et qui fut un des trois principaux personnages du panthéon mexicain. Son nom est d'origine purement nahua, son culte constituait le fond de la religion des Toltèques, et les mythes qui le concernent le dépeignent comme la divinité d'une race cultivée et industrieuse. Que Quetzalcoatl ait été un dieu toltèque, il ne peut y avoir de doute sur ce point; les cités capitales de ce peuple antique, la fabuleuse Tullan et Cholula, lui appartenaient en quelque sorte. Suivant la tradition, il fut le grand chef, l'instituteur, le législateur des Toltèques, qui lui durent leur civilisation. Il est généralement dépeint sous les traits d'un homme blanc, parfois aussi d'un homme au visage d'un rouge éclatant, robuste, au front large, à la chevelure noire, à la barbe épaisse. Son vêtement était une longue robe blanche toute semée de croix; sa coiffure était une sorte de mitre, et il portait une faucille à la main. Il demeura longtemps sur une montagne volcanique où il se livra à de nombreuses et terribles pénitences, et du sommet de laquelle un héraut, qu'il avait à son service, proclamait ses lois d'une voix qui s'entendait à trois cents lieues à la ronde. Cette montagne fut appelée *Tzotzitepec*,

« le mont de la clameur ». La découverte de la plupart des arts et des industries dans lesquels excellaient les Toltèques lui fut attribuée. Le caractère doux et pacifique de la civilisation de ce peuple est, en même temps, celui de ses institutions ; il proscrivit les sacrifices humains, n'ordonnant que des offrandes de fleurs et de fruits, et il avait horreur de la guerre, dont il ne voulait pas entendre parler. Le légende veut que toute la durée du règne de Quetzalcoatl sur la terre ait été un véritable âge d'or, où les récoltes poussaient toutes seules et en abondance, où le coton se récoltait teint de toutes les couleurs désirables, où l'air était imprégné des parfums les plus doux et l'atmosphère toujours pure sillonnée d'oiseaux aux plus beaux plumages, qui remplissaient l'espace de leurs chants mélodieux. Quetzalcoatl était très-riche; il possédait des palais d'émeraude et de turquoise, des palais d'or et d'argent, des palais de nacre blanche et rose, des palais de bois précieux et de plumes éclatantes. Il avait pour serviteurs fidèles des êtres d'une rapidité phénoménale à la course.

Ce personnage joue, dans l'histoire primitive et légendaire des Toltèques, le rôle d'un grand prêtre, d'un chef religieux, et il y a à côté de lui un souverain temporel, un roi nommé *Huemac*, « la main forte ». Au fond les deux héros n'en font qu'un et ne sont que les deux faces d'une seule et même divinité. Quetzalcoatl est surtout le dieu envisagé sous son aspect de régulateur, d'arbitre suprême. Huemac, c'est le dieu créateur et générateur, c'est le maître de la nature matérielle, celui qui la dompte et la façonne à son gré. La grande divinité des Toltèques portait d'ailleurs d'autres surnoms : on l'appelait *Nanihehecatl*, « le seigneur des vents », et la croix était un de ses attributs, *Yolcoatl*, « le serpent à sonnettes », et *Tohil*, « celui qui gronde » ; mais cette dernière épithète est en

pruntée à la mythologie des Quichés du Guatemala et y est le nom du dieu de la foudre. Quetzalcoatl, dont nous expliquerons tout à l'heure l'intime nature, l'essence divine, n'a pas été sans rapports très-proches avec les divinités mayas et quichés ; c'est une question du reste assez obscure, mais que nous ne pourrons cependant point négliger.

L'histoire de la fin du règne de Quetzalcoatl, de ses voyages et de son départ pour la mystérieuse terre de l'Orient, pour Tlapallan, bien qu'étant mêlée peut-être d'éléments traditionnels, n'en jette pas moins un jour tout à fait clair sur le mythe et le caractère du grand dieu toltèque.

Quetzalcoatl régnait en paix sur Tulla, où il était arrivé à une époque indéterminée, d'une contrée mystérieure située bien loin au-delà des mers et de prairies sans fin, du côté où le soleil se lève, et qu'il nommait Tlapallan, quand trois personnages apparurent dans le pays ; l'un d'eux était Tezcatlipoca, qui était descendu du ciel sur la terre le long d'un fil d'araignée. Le nouveau dieu méditait la perte de l'ancien dieu et la ruine de son œuvre : aussi commença-t-il à employer des charmes puissants pour l'emporter sur lui. Tezcatlipoca se manifesta à Quetzalcoatl sous la forme d'un vieux magicien qui connaissait la manière de composer le breuvage d'immortalité ; il offrit donc une certaine liqueur au dieu toltèque, qui eut l'imprudence de l'accepter et de la boire. Aussitôt, Quetzalcoatl devint comme ivre ou fou, et ne brûla plus que du désir de revoir sa lointaine et fabuleuse patrie. Il détruisit ses palais, dessécha tous les arbres à fruit qu'il avait plantés, et partit en emmenant avec lui tous les oiseaux chanteurs qui avaient rendu jusque-là si charmant le pays de Tulla. Quetzalcoatl se dirigea vers le sud, et sa première étape fut Quauhtitlan dans l'Anahuac. Là, il s'assit au pied d'un

grand arbre, et, s'étant fait donner un miroir, il reconnut qu'il était devenu bien vieux. Avant de partir, pour laisser une trace de son passage, il lança une foule de pierres contre le grand arbre, et toutes demeurèrent fichées dans le tronc et dans les branches depuis la base jusqu'à la cime. Continuant sa route, le dieu se trouva fatigué et se reposa sur un rocher ; là, il se prit à méditer sur le sort futur de son peuple, et ce qu'il fut à même de prévoir le rendit si malheureux qu'il fondit en larmes; lorsqu'il se leva, la trace de ses pleurs, celle de son corps et de ses mains restèrent marquées sur la pierre. Il nomma cet endroit Temacpalco. Plus loin, pour traverser une rivière, il créa un grand pont de pierre qu'il appela Tépanoaya. Il rencontra en ce lieu trois sorciers qui tentèrent de l'empêcher de poursuivre sa route; mais, n'ayant pu y réussir, ils lui demandèrent de leur laisser les arts et les industries qu'il avait inventés, comme la métallurgie, la taille des pierres, la peinture, l'architecture, la broderie de plumes, etc. Quetzalcoatl y consentit; mais quant aux riches bijoux qu'il portait, il les jeta dans une fontaine.

Continuant son voyage, le dieu toltèque traversa les chaînes de montagnes, du sommet desquelles il se plaisait à se laisser glisser jusqu'au fond des vallées, et parcourut tout le pays des Nahuas, en donnant des noms aux localités, aux forêts et aux montagnes. Les étapes de sa route sont marquées par diverses singularités traditionnelles : ici c'est une aire pour le jeu de paume tout en pierres équarries, au milieu de laquelle il traça une ligne qui n'est autre qu'une profonde crevasse dans le roc; là, il transperce un grand arbre de son dard qui n'est autre qu'un autre arbre de même essence, et il fait ainsi une croix ; ailleurs, il creuse des palais souterrains; autre part, enfin, il dresse une énorme pierre sur sa pointe de

telle façon qu'un homme peut la faire branler du doigt et qu'une multitude ne pourrait la renverser.

Au cours de ses pérégrinations, Quetzalcoatl tourna ses pas vers l'est et arriva à Cholula, où il s'arrêta vingt années. Pendant tout ce temps, il régna sur cette ville et instruisit tous ses habitants de tout ce qu'il avait enseigné aux Toltèques de Tulla. Il établit dans ce pays le même gouvernement que celui de sa première résidence, les mêmes institutions religieuses et civiles. Il fonda ainsi un vaste empire dont il étendit les limites au loin; des colons cholulans furent envoyés à Huaxacayac, à Tabasco et à Campêche, ainsi que dans le Yucatan. Partout, il était adoré comme le dieu suprême, et à Cholula c'est en son honneur qu'on éleva la grande pyramide ou *Teocalli*, fameuse dans l'histoire du Mexique. Au bout de vingt ans, Quetzalcoatl se remit en marche et enfin arriva au bord de la mer dans la province de *Goatzacoalco* ou *Coatzacoalco*, le « repaire du serpent »; là, il mourut, disent les auteurs qui évhémérisent le mythe de Quetzalcoatl; mais la tradition vraie rapporte qu'ayant fait un radeau de serpents, il s'embarqua et disparut au loin vers l'est, se dirigeant vers Tlapallan. Avant de partir, il renvoya à Cholula quatre jeunes gens qu'il avait emmenés avec lui, en leur annonçant son retour dans l'avenir. Aussi, lorsque Cortez arriva au Mexique, le prit-on pour Quetzalcoatl. Les Aztèques lui contèrent cependant que le dieu était revenu une fois déjà à Cholula, mais que les descendants de ses anciens sujets n'avaient voulu ni lui obéir, ni le reconnaître. Les Cholulans du seizième siècle partageaient sans doute cette manière de voir, car on sait avec quel acharnement ils défendirent leur ville contre les Espagnols, bien que ceux-ci passassent aux yeux de bien des Indiens pour les compagnons de Quetzalcoatl. La hiérarchie sacerdotale établie à Cholula, et qui jouissait

de tous les bénéfices que rapportait l'universelle vénération pour le vieux dieu toltèque, ne pouvait évidemment pas accepter ces nouveaux venus pour les messagers de leur divinité et risquer ainsi de se laisser déposséder par eux.

Il y a deux ordres d'idées à extraire du mythe de Quetzalcoatl, tel que nous venons de le rapporter, car cette légende a un double caractère historique et fabuleux. Dans Quetzalcoatl on a incarné le peuple toltèque tout entier; les voyages du dieu sont les migrations du peuple; le conflit avec Tezcatlipoca est problablement dû au souvenir d'une révolution religieuse et politique, qui porta un coup mortel à la prépondérance spirituelle du culte de Quetzalcoatl. Les sciences, les arts et les industries dont celui-ci est l'inventeur sont tout le bagage de la civilisation toltèque, amassé pendant de longs siècles d'efforts inconnus. En un mot, le récit dont nous avons fait le résumé est en quelque sorte une forme épique et condensée de l'histoire ancienne des Toltèques, venus d'une contrée inconnue, établis d'abord dans un pays, *Tullan*, dont l'identification n'a pu être faite, mais qui était au nord de l'Anahuac; puis descendus progressivement vers le sud, ils sont les fondateurs de l'empire de Cholula et les conquérants d'une grande partie de l'Amérique centrale; à la fin dispersés, repoussés vers le sud-est, ils disparaissent comme leur divinité nationale disparaît en retournant dans sa mystérieure patrie, rappelée, disait-elle, par le Soleil. Mais si, à ce point de vue, Quetzalcoatl est la personnification des Toltèques, c'est-à-dire d'une nation de race nahua, autant qu'on en peut juger par ses noms propres, il est en même temps un dieu, un régent des phénomènes de la nature.

Nous avons dit au commencement de ce chapitre que Quetzalcoatl était le fils de Mixcoatl, c'est-à-dire d'un dieu de l'atmosphère et des nuées, qu'il portait lui-même cer-

tains surnoms significatifs dignes surtout d'une divinité de l'orage. D'autre part, le plus grand nombre des chroniqueurs s'accordent à déclarer que, pour les anciens Mexicains, le dieu révéré à Cholula était le dieu de l'air. Cette affirmation serait déjà concluante, si elle n'était encore appuyée par la plupart des traits du mythe de Quetzalcoatl. L'épithète seule de « seigneur des quatre vents », *Nanihehecatl*, est bien claire ; il n'y a qu'une divinité de l'atmosphère et du ciel qui peut légitimement la recevoir ; et ce nombre 4 explique pourquoi la robe blanche du dieu était semée de croix, symboles de son pouvoir sur le vent, et comment, au cours de son voyage vers Tlapallan, il laissa comme marque de son passage un arbre percé d'un dard, formant ainsi une croix. Mais ce n'est pas seulement cette particularité qui dénonce le véritable caractère intime de Quetzalcoatl ; d'autres attributs qui lui appartiennent ne sont pas moins significatifs.

Le premier est l'oiseau. La moitié de son nom, *Quetzal*, signifie « le perroquet », ou tout au moins un volatile aux plumes vertes. Sur certaines de ses images, il est représenté comme un homme à tête de passereau avec un bec rouge et une forte crête. Durant tout son règne à Tulla, l'air est plein de chants d'oiseaux ; ceux-ci, revêtus de plumes brillantes, parcourent l'espace et remplissent la nature de gaieté et d'animation. Lorsque Quetzalcoatl est contraint de partir, tous les oiseaux le suivent et l'accompagnent pendant tout son voyage en chantant. Or, l'oiseau, habitant des airs et du ciel, est une représentation des phénomènes atmosphériques, soit qu'il porte l'éclair et la foudre, soit qu'il se confonde avec la nuée voyageuse, soit enfin qu'il s'identifie avec le vent plus rapide encore. En conséquence, rien n'est plus naturel que de le voir associé aux divinités de l'air.

Un autre attribut de Quetzalcoatl, c'est la pierre, le

silex. On sait, et nous nous sommes étendu plus haut sur ce sujet, que les pierres singulières passaient pour tombées du ciel : d'abord objets d'un culte fétichique, elles ont subi l'effet de l'évolution théologique de l'humanité, et quand les groupes humains sont arrivés au polythéisme, elles se sont transformées en attributs des divinités, en pierres de foudre. A Cholula, dans le sanctuaire de Quetzalcoatl, certains aérolithes partageaient avec la statue du dieu lui-même l'adoration des fidèles. Nous avons raconté tout à l'heure comment Quetzalcoatl avait jeté un nombre considérable de pierres à un arbre de Quauhtitlan ; l'arbre et les pierres étaient demeurés l'objet de la vénération populaire.

Nous arrivons enfin à l'attribut qu'implique la deuxième portion du nom du dieu en nahua, qui était appelé le « perroquet-serpent ». Le serpent, *coatl,* était donc intimement lié au culte de la grande divinité toltèque. Il faut bien le reconnaître d'ailleurs, le serpent joue un rôle considérable dans la mythologie du Mexique et de l'Amérique centrale ; nous avons vu son nom entrer en composition dans ceux d'un grand nombre de dieux : *Mixcoatl,* « le nuage-serpent »; *Cihuatcoatl,* « la femme-serpent »; *Coatlicue,* la déesse au « jupon de serpent », etc. Les temples, les édifices sont ornés de serpents, présentent une foule de détails empruntés à la constitution physique des reptiles. Dans un précédent chapitre, nous avons dit que le culte du serpent nous paraissait singulièrement répandu dans toute l'Amérique. Nous le répétons encore ici, car nous tenons à établir ce fait contraire à la thèse soutenue par J.-G. Müller, qui, dans le côté ophidien de la mythologie mexicaine, veut voir un élément religieux venu du Sud, du Yucatan et du Guatemala, et qui se serait associé aux concepts religieux tout différents des races originaires du Nord. On a pu voir cependant (p. 94-99) que le cro-

tale, par exemple, le terrible serpent à sonnettes, dont Quetzalcoatl avait reçu le nom, *Yolcoatl*, comme épithète, était révéré et craint à l'égal d'un dieu par les Indiens de l'Amérique septentrionale. Il n'est pas douteux non plus que chez les Mayas et chez les Quichés le rôle religieux du serpent n'ait été considérable; mais, à ce point de vue, le départ entre ce qui provient du nord et ce qui a pris naissance au nord est à peu près impossible; nous ne tenterons point pour notre part de le faire. Ce qui est positif, c'est que le culte de Quetzalcoatl contenait une part importante d'ophiolâtrie, ainsi que son nom l'indique de reste.

Si le serpent est allié au culte de la terre, il l'est aussi à celui du ciel : les nuées tortueuses prennent l'aspect d'immenses dragons; l'éclair semble un serpent de feu qui traverse l'espace avec une rapidité vertigineuse, et nous venons de constater que certains dieux de la foudre et de l'air portaient des serpents dans les mains. Divinité de l'atmosphère, Quetzalcoatl pouvait donc être associé au serpent de l'orage; divinité de la civilisation et du bien-être, le patron des Toltèques pouvait avoir aussi pour attribut le serpent, également emblème de l'humidité chaude, de la fertilité, du printemps, de la saison des pluies tièdes et fécondes, et par conséquent des bonnes récoltes qui donnent la richesse. C'était en signe de son pouvoir sur la végétation et l'agriculture que Quetzalcoatl était représenté tenant en main une faucille. C'était encore à cause de sa domination sur les sources des richesses humaines que ses images et ses temples étaient ornés d'or, d'argent, de pierres précieuses, décorés de draperies éclatantes et de belles broderies et tapisseries de plumes.

Protecteur et même inventeur des arts et des industries, le dieu des Toltèques était le patron des marchands, sur-

tout dans l'industrieuse et pacifique cité de Cholula. Là, quarante jours avant la fête de Quetzalcoatl, on achetait un esclave sans tache que l'on baignait d'abord dans le lac sacré, et que l'on revêtait ensuite du costume du dieu, dont il devait porter le nom pendant les quarante jours qui lui restaient à vivre. Durant presque tout ce temps-là, il était promené processionnellement par toute la ville, dansant, chantant, comblé de présents par les fidèles, bien nourri, couronné de fleurs, mais soigneusement gardé à vue par le collége sacerdotal. Neuf jours avant la cérémonie solennelle, deux prêtres lui annonçaient respectueusement qu'il allait cesser de chanter et de danser, car il devait mourir. Si cette nouvelle n'affectait pas la victime, c'était de bon augure; mais si elle devenait triste et ne songeait plus à danser et à chanter, tout le monde y voyait un mauvais présage. Toutefois, on remédiait à cela en donnant au prisonnier une boisson, que les auteurs assurent n'avoir été composée que de sang et de cacao, mais qui devait contenir autre chose, être enivrante et stupéfiante, car elle enlevait, disait-on, à celui qui la buvait la conscience de sa situation. Le jour de la cérémonie, les plus grands honneurs étaient rendus à la vivante hostie, incarnation momentanée de la divinité toltèque, mais à minuit elle était soudain frappée à mort, son cœur était arraché de la poitrine, élevé vers la lune, puis déposé aux pieds de la statue de Quetzalcoatl, tandis que le corps était précipité le long des degrés au bas de la pyramide, où les marchands, et particulièrement ceux d'esclaves, s'en partageaient la chair comme un mets sacré. Cette fête annuelle se célébrait avec plus de pompe encore toutes les fois que les années divines, *teoxihuitl*, cycles mexicains, recommençaient. Il faut dire que cette façon d'adorer Quetzalcoatl date de l'époque qui suivit immédiatement la domination aztèque, et que c'est à celle-ci

sans doute qu'il faut laisser la responsabilité du sacrifice humain, si contraire aux préceptes propagés, disait-on, par le grand dieu des Toltèques.

Bien d'autres traits, bien d'autres légendes, nous sont rapportés à propos du mythe de Quetzalcoatl ; mais il ne faut pas oublier que les grands prêtres du dieu, se vantant d'être ses successeurs, passaient aux yeux des dévots bénévoles pour autant de Quetzalcoatls descendus sur la terre ou revenus de Tlapallan, grâce à une incarnation continue et transmissible.

Nous avons dit que les deux personnages de la légende toltèque, Quetzalcoatl et Huemac, ne faisaient en réalité qu'un. C'est l'opinion d'Ixtlixochitl, un historien indigène de l'époque qui suivit immédiatement la conquête, et qui était le petit-fils du dernier roi des Colhuas. Toutefois, cette identification a été contestée par Ternaux-Compans, qui prétend que Huemac était le vrai dieu toltèque, tandis que Quetzalcoatl était une divinité des Olmèques, autre peuple de race nahua. La distinction est peu importante, puisqu'il s'agit de dieux appartenant au même groupe ethnique; en outre, il est plus que probable même que les noms seuls différaient, et qu'Ixtlixochitl était bien informé. L'étude de mythes absolument correspondants chez les Mayas et chez les Quichés va nous le démontrer victorieusement.

En attendant, signalons ce qui s'est passé à ce propos dans l'Oajaca, où les colons et émigrants toltèques importèrent le culte de Quetzalcoatl chez les Mixtèques. Là, dans une caverne profonde, toute peuplée d'idoles teintes de sang humain, le dieu adoré à Cholula était représenté sous la forme d'une grosse pierre précieuse de couleur verte, qu'entourait de ses anneaux un serpent la tête levée vers un petit oiseau. On l'appelait aussi « le cœur du peuple », et Burgoa rapporte que, lorsque l'idole re-

muait, elle produisait un tremblement de terre. Or, Huemac au Mexique passait pour l'auteur de ces redoutables phénomènes. Quoi de plus naturel que les peuples des régions tropicales, qui connaissaient la furie des cyclones, attribuassent les tremblements de terre à une même cause atmosphérique, c'est-à-dire au dieu de l'air exerçant sa puissance tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la surface du sol? Ainsi le point de contact entre Quetzalcoatl, le dieu de l'atmosphère, et Huemac, le dieu « à la main puissante », se trouve dévoilé par l'idole mixtèque, qui porte d'ailleurs les attributs du grand dieu chez les Toltèques, l'oiseau et le serpent, emblèmes des nuées et de la foudre, et la pierre brillante et verte, la pierre de l'eau. Une autre peuplade de la même contrée, celle des Zapotèques, adorait Huemac sous la forme d'une main et lui demandait la richesse dont Quetzalcoatl était le principal dispensateur.

Il est encore, dans l'Amérique centrale, un personnage mythique, héros-civilisateur, dieu national pour un groupe de peuples, qui présente avec Quetzalcoatl les plus frappantes analogies : c'est *Votan*, le fondateur de *Palenque* ou *Nachan*, le père de la civilisation chez les Tzendales du Chiapas. La légende de ce personnage, dont nous allons donner le résumé, le démontrera amplement. Un être appelé *Votan*, c'est-à-dire « le cœur » en idiome tzendal, quitta un jour le mystérieux pays de *Chivine*, *Valum chivine*, traversa la résidence des treize serpents et se rendit dans une contrée qui fut appelée le pays de Votan, *Valum votan*. De là, emmenant avec lui quelques gens de sa famille, il se rendit dans le Chiapas en passant par la lagune de Terminos et en remontant le fleuve Usumacinta, sur les bords d'un affluent duquel il fonda la « cité des serpents », *Nachan* ou *Palenque*, capitale d'un puissant empire et centre d'une civilisation avancée. Les pa-

rents et les compagnons de Votan furent désignés par les indigènes tzendales sous le nom de *Tzequiles*, « gens à jupon ». A plusieurs reprises, Votan fit des voyages dans sa patrie, où les chroniqueurs espagnols lui font visiter Jérusalem à l'époque de la construction du temple de Salomon, Babylone et la tour de Babel, et d'où ils le font revenir par un passage souterrain qui se prolonge jusqu'à la base du ciel ! Nous laissons à nos lecteurs le soin de faire justice de ces assertions bizarres, à propos desquelles cependant on a écrit une foule de mémoires plus ingénieux les uns que les autres pour prouver que l'Amérique avait été civilisée par l'ancien monde. Il ne fallait cependant point connaître le peu de respect que montraient pour l'exactitude des faits les écrivains catholiques du seizième siècle, trop enclins à tout conformer aux données de l'Ecriture sainte, quand ils n'étaient point amenés par leur éducation à les retrouver naïvement et inconsciemment dans les traditions des peuples qu'ils catéchisaient.

Votan fut un civilisateur; les traditions des Chiapanèques lui attribuent l'honneur d'avoir le premier réparti les terres entre les hommes livrés jusqu'à lui à la sauvagerie. Il fut, comme nous l'avons vu, un fondateur de villes et d'empire ; il créa un corps sacerdotal chargé de veiller à la conservation d'annales dont il passait pour le premier rédacteur. Le collége de prêtres et de prêtresses avait pour sanctuaire un temple dont les souterrains servaient précisément d'archives à l'empire de Votan et de ses successeurs, et il était placé sous la direction suprême, non point du chef des prêtres, *tlapianes*, mais bien sous celle de la grande prêtresse.

Votan se donnait pour le descendant d'Imos, de la race des *Chan* ou « serpents » ; ses compagnons étaient des *Chan*, comme lui, d'où le nom qu'il donna à Palenque,

Nachan, la « ville des serpents ». Lorsqu'il retourne dans sa mystérieuse patrie, c'est pour rechercher sa généalogie et ses droits à la faire remonter à la race des serpents. Le passage souterrain qu'il parcourt jusqu'à la base du ciel est un trou de serpent, et la tradition tzendale assure qu'un semblable passage, le même peut-être, existait entre Palenque et Ococingo. Or, quand on voit le culte de Quetzalcoatl pénétrer à une époque reculée au Chiapas, quand on constate que le dieu, au nom de « serpent ailé », passe pour laisser jusque dans le Yucatan des descendants qui, eux aussi, portent le nom de « serpents » (*cocome*, pluriel de *coatl*), on est frappé de l'analogie qu'il y a entre le dieu toltèque et le héros tzendal. Tous deux viennent d'une contrée fabuleuse, située à l'orient de la région d'où soufflent les brises humides, d'où arrivent les nuées grosses de pluies, de vents et d'orages; tous deux exercent une action décisive sur le développement agricole de l'humanité dans l'Amérique centrale; tous deux laissent des successeurs qui portent leurs noms et qui perpétuent leur culte en les anthropomorphisant. Votan est un dieu-serpent, c'est-à-dire un dieu de la foudre; il est le dieu de l'« arbre creux », du « tambour », *Teponaztli*, c'est-à-dire du tonnerre. Mais, ce qui lui donne une physionomie particulière, c'est que l'oiseau est étranger à son culte; celui-ci même paraît tout à fait distinct de Votan, car dans les bas-reliefs palenquéens, les dieux-oiseaux et les dieux-serpents ne sont pas associés. A ce point de vue J.-G. Müller aurait raison de dire que le serpent divinité est propre au Sud et que l'oiseau appartient à la mythologie des tribus du Nord, si le Yucatan, le Guatemala et le Nicaragua ne nous présentaient de nombreux exemples de l'adoration des serpents ailés. Toutefois, Votan pourrait avoir été une antique divinité indigène, car, tout au moins, son nom, qui signifie « cœur » en tzendal

semble se trouver dans celui d'un dieu des Tarasques du Mechoacan, *Odon*, et dans celui du dieu et héros éponyme des Otomis, *Oton*.

La série des personnages d'origine mystérieuse apportant la civilisation dans l'Amérique centrale n'est pas épuisée. Dans la province d'Oajaca, les missionnaires espagnols recueillirent une légende toute locale et dans laquelle on retrouve les traits principaux du mythe de Quetzalcoatl, malgré les modifications que lui ont fait subir les pieux chroniqueurs catholiques. A une époque excessivement reculée, arriva du sud-est, et par mer, un vieillard qui prêcha aux Zapotèques de Huatulco des doctrines que ceux-ci ne comprirent point d'abord; puis il disparut subitement, non sans avoir planté une croix et en avoir recommandé l'adoration aux habitants; la présence de *Wixepecocha*, c'est le nom que la tradition lui donne, est encore signalée dans l'intérieur de cette région; mais le fabuleux prédicateur y fut persécuté partout, jusqu'à ce qu'il eût atteint le mont Cempoaltepec, dont il gagna le sommet; poursuivi dans ce dernier refuge, il s'éleva dans l'atmosphère et s'évanouit ne laissant que l'empreinte de ses pieds sur le roc. Nul ne ressemble plus au grand dieu de l'air des Toltèques que Wixepecocha. Sa croix est, on le sait, l'emblème des quatre vents et de la pluie; ses doctrines sont contraires à la barbarie des indigènes; il est forcé de s'enfuir, et il finit par disparaître dans l'espace, comme la nuée, comme le vent humide et fécondant.

A l'exemple de Quetzalcoatl, il laisse la trace de ses pas imprimée sur la pierre, et si l'on en croit une autre version de la légende, version en faveur sur les bords du golfe de Tehuantepec, c'est de l'île de Monopostiac que Wixepecocha serait parti pour s'enfoncer bien loin au-delà de l'Océan, laissant dans cette île un culte

organisé par lui et confié à la garde d'un sacerdoce qu'il avait institué dans ce but.

Si nous pénétrons plus avant dans l'intérieur de l'Amérique centrale, nous rencontrons le mythe de *Zamna*, ou mieux *Itzamna*, le dieu civilisateur des Mayas, le fondateur d'*Izamal* et d'un puissant Etat au Yucatan. Itzamna était fils des deux grandes divinités yucatèques, qui nous représentent là encore la grande dyade ourano-chthonienne que nous retrouvons partout à la base de toutes les mythologies. *Hunab-Ku*, figuré fréquemment sous la forme d'un oiseau, par son nom qui signifie « le dieu unique », ou plutôt « le dieu suprême », personnifie à merveille la grande divinité céleste. Or Hunab-Ku est le principe divin mâle, et à côté de lui se place le principe femelle, la déesse *Ixazaluoh*, son épouse, qui dans sa nature complexe unit le chthonisme à l'élément aquatique, tout en ayant surtout la maternité pour fonction. Ixazaluoh est la mère des dieux ainsi que d'Itzamna, le héros, le dieu national de la race maya. Le caractère atmosphérique de ce dernier est parfaitement indiqué par les réponses que la légende lui fait faire à ceux qui l'interrogaient sur son origine : « *Itzencaan*, *Itzenmuyal*, disait-il, rosée du ciel, rosée des nuages. » Itzamna, venu de loin dans le Yucatan, se donnait donc pour le fils du ciel. Durant son passage sur la terre il manifesta sa puissance en prononçant des oracles, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts ; comme tous les autres dieux-civilisateurs, comme Quetzalcoatl surtout, il fonda des villes, divisa la terre entre ses fidèles sujets, donna des noms à toutes les localités, et inventa l'art de l'écriture. Ses adorateurs lui avaient élevé un temple à Izamal, où il était représenté sous la forme d'une main *Kab ul*, « la main active », qui rappelle d'une façon frappante le nom du dieu toltèque *Huemac*, identifié avec Quetzalcoatl. Sa ressemblance est d'ailleurs plus frappante en

core lorsque l'on découvre que les Yucatèques racontaient l'histoire d'un héros ou d'un dieu qui apparut un jour, venant de l'ouest, suivi de dix-neuf compagnons, portant toute leur barbe, et vêtus de longues robes; ce personnage parcourut le Yucatan, séjournant en divers endroits, et s'établit enfin à *Chichen Itza*, où il régna pendant dix années sur le pays, auquel il donna d'excellentes lois ; puis il s'en retourna d'où il était venu. On lui éleva des autels comme à un être surnaturel, particulièrement dans les villes de Chichen Itza et de Mayapan, où affluaient un monde de pèlerins avides de boire l'eau des réservoirs où le dieu s'était baigné autrefois. Or le nom de ce fondateur de Chichen Itza, de ce législateur, était *Cuculcan*, qui, composé des mots mayas *cuc*, « perroquet », et *can*, « serpent », n'est que la traduction du nahua Quetzalcoatl. Les *Cocome*, dont nous avons parlé plus haut, étaient les descendants des dix-neuf compagnons de Cuculcan, parmi lesquels on comptait deux génies de la pêche, deux génies de l'agriculture et un génie du tonnerre. L'identité entre le dieu toltèque et le personnage de la légende yucatèque est indiscutable, comme on le voit. Mais, quand des auteurs nous disent que les indigènes de cette partie de l'Amérique centrale considéraient Itzamna et Cuculcan comme un seul et même dieu, nous sommes frappé de ce rapprochement, et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nous avons là une forme maya de la divinité de l'atmosphère et du vent.

Qui du Quetzalcoatl toltèque ou de l'Itzamna maya a donné naissance à l'autre, c'est ce qu'il est difficile d'établir, tant les renseignements chronologiques nous manquent à l'endroit de l'histoire des civilisations centre-américaines. Toutefois, il est indéniable qu'une seule et même conception a présidé à la naissance du « perroquet-serpent », fils du dieu céleste et de la divinité chthonienne, initiateur des hommes aux bienfaits d'une civilisation rela-

tivement très-perfectionnée, venant d'une contrée mystérieuse et y retournant son œuvre achevée.

Le culte des forces atmosphériques était très-répandu au Yucatan, où la végétation et la vie dépendent des orages et de la pluie. L'île de Cozumel était célèbre par son temple à *Ahulneb*, dieu de la pluie et des vents, représenté sous la forme d'un géant monstrueux tenant une flèche à la main et symbolisé par la croix. On révérait aussi les quatre *Bacabs*, génies des quatre points cardinaux et en même temps des quatre vents, sur le compte desquels nous reviendrons plus tard.

Au-dessous d'Hurakan, le « cœur du ciel », qui n'est peut-être pas un dieu indigène de l'Amérique centrale, les Quichés du Guatemala plaçaient dans leur panthéon un dieu dont le nom n'est que la traduction du Quetzalcoatl nahua et du Cuculcan maya, *Gucumatz*, « le perroquet-serpent », de *guc*, « oiseau vert, perroquet », et de *matz*, « serpent ». C'est lui dont le livre sacré des Quichés, le *Popol vuh*, fait le fils de la grande dyade ourano-chthonienne, du père et de la mère de toutes choses, *Hun ahpu vuch* et *Hun ahpu utiu*. Il porte aussi le nom de *Tepeu*, ce qui signifie « grand » et « majestueux », et le livre sacré l'appelle dominateur engendreur. Gucumatz contenait en lui quatre personnes divines de natures différentes et assez obscures ; aussi prétendait-on au Guatemala qu'il se transformait successivement pendant quatre périodes de sept jours chacune en serpent, en aigle, en tigre et en masse de sang coagulé ; sous ces diverses formes, il visitait alternativement le ciel et l'enfer, c'est-à-dire le sombre pays de Xibalba. Il présidait aussi à la civilisation quichée ; non pas comme Quetzalcoatl, Itzamna, Cuculcan et Votan, qui vinrent sur la terre enseigner leurs doctrines aux Toltèques, aux Mayas ou aux Tzendales, mais comme un dieu qui inspire l'humanité. Le caractère essentiellement et hautement divin de

Gucumatz semblerait indiquer que les autres personnages symbolisés comme lui par l'union de l'idée de l'oiseau et du serpent ne sont que des formes altérées d'une première conception théologique propre aux Quichés. Toutefois, la date récente de la rédaction du *Popol vuh* jette une véritable incertitude sur un point aussi important. Quand au commencement du siècle dernier le père dominicain Francisco Ximenez, curé de Saint-Thomas de Chuila au Guatemala, copia le texte quiché du livre national des indigènes et en fit une traduction espagnole, publiée plus tard par M. Scherzer (Vienne, 1857), qui l'avait découverte dans les archives de l'université de San-Carlos, quand le bon religieux se livra à cette étude, il ne travailla que sur des documents récents, sur une translation de l'original en caractères romains, mais en langue quichée, faite par quelques indigènes postérieurement à la conquête espagnole. Rien ne démontre donc que ces derniers interprètes de l'antique pensée des prêtres nationaux de leur race n'aient point inconsciemment modifié les traditions conservées dans le *Popol vuh* sous l'action d'idées étrangères, soit qu'elles vinssent de l'Anahuac lors de la prépondérance des empires toltèques et aztèques, soit qu'elles aient été introduites par les Européens et les chrétiens. Un fait milite cependant en faveur de l'antériorité du type quiché du dieu de l'air représenté par le perroquet et le serpent, c'est que le civilisateur, le héros des Chiapanèques, Votan, est un descendant d'Imos, qui, comme on sait, est une des formes, un des noms du grand dieu céleste, du suprême principe mâle au Guatemala.

Concurremment avec Quetzalcoatl, les Nahuas vénéraient un autre dieu de l'atmosphère et de l'orage, qui occupa même le rang suprême dans la religion des Aztèques de Tenochtitlan ou Mexico : c'était le redoutable et cruel *Huitzilopochtli*, divinité de la guerre et des combats, avide

de massacres et de sacrifices humains. Combien il était différent en cela du doux Quetzalcoatl des Toltèques, et comme il personnifiait bien l'esprit farouche et barbare de ces Aztèques qui, petite tribu venue du Nord à la suite de l'invasion chichimèque, avaient fini par créer au seizième siècle dans l'Amérique centrale un Etat puissant et terrible à ses voisins! La nature intime, ce qu'on pourrait appeler l'âme des peuples, se reflète dans le caractère des divinités. Les hommes ont fait les dieux à leur image. Toute la mythologie aztèque en est un exemple frappant, et Huitzilopochtli nous apparaît comme le digne patron d'une nation aux instinct ssauvages, malgré la civilisation avancée qu'elle avait empruntée aux Toltèques, comme le véritable protecteur d'un gouvernement cruel et despotique tel que celui de Montézuma et de ses ancêtres.

Huitzilopochtli ne peut être considéré autrement que comme le dieu de l'orage et de l'atmosphère dans la branche aztèque de la race des Nahuas. Tout son bagage mythique le démontre. La seule légende de sa naissance n'est même que le récit de l'explosion d'une tempête. Près de la ville fabuleuse de Tulla, sur la montagne du Serpent, *Coatepec*, vivait une femme appelée *Coatlicue*, la dame « au jupon de serpents ». Elle avait plusieurs fils, les *Centzunhuitznahuas*, et une fille, *Coyolxauhqui*. Un jour que Coatlicue nettoyait, selon sa coutume, les endroits sacrés de la montagne, sa demeure, elle remarqua flottant dans l'air une petite pelote de plumes blanches, qu'elle saisit et qu'elle mit dans son sein, où elle se fondit comme de la neige. Peu de jours après, Coatlicue s'aperçut qu'elle était grosse; ses enfants entrèrent dans une colère intense à cette nouvelle, et résolurent de tuer leur mère; la fille, Coyolxauhqui, était la plus irritée et poussait ses frères avec rage au meurtre de Coatlicue; celle-ci, épouvantée des menaces de ses enfants, se lamentait et se croyait

perdue, quand elle entendit dans ses entrailles une voix retentissante qui lui disait : « Ne crains rien, mère, je te sauverai ! » Aussitôt surgit de son sein un dieu armé de pied en cap, qui lança sur la fille de sa mère un serpent de feu dont l'enlacement lui fut mortel et qui mit à mort tous les Centzunhuitznahuas. Aussi ce dieu fut-il appelé *Tetzahuitl*, « la terreur », et *Tetzauhtostl*, « le dieu terrible ». Quant au nom ordinaire de *Huitzilopochtli*, la plupart des auteurs, Sahagun, Acosta, Torquemada et bien d'autres, s'accordent à assurer qu'il doit se décomposer ainsi : *Huitzilin*, « colibri », et *Opochtli*, « gauche », parce que le dieu représenté tel qu'il était en sortant des flancs de Coatlicue avait la jambe gauche ornée de plumes de colibri.

On ne s'expliquerait guère au premier abord le rapport qu'il peut y avoir entre cet oiseau, pierre précieuse animée, mais d'une petitesse extrême, et le farouche dieu de la guerre des Aztèques. Comment une des plus gracieuses merveilles de la nature tropicale, ce charmant buveur de suc des fleurs, pouvait-il être associé à une divinité avide de sang et de carnage, dont les images avaient un aspect hideux ? Nous avons rapporté ailleurs (p. 81) la légende suivant laquelle un colibri aurait donné aux Aztèques le signal du départ pour la conquête de l'Anahuac. Cet oiseau aurait donc été comme le totem de la tribu américaine qui devait fonder plus tard l'empire de Mexico, et rien de surprenant alors à ce que ses plumes aient servi à parer le dieu national, à ce que lui-même se soit identifié en quelque sorte avec le Mars aztèque. On a d'ailleurs comparé l'humeur batailleuse, le caractère hardi et belliqueux du petit oiseau à la nature guerrière de Huitzilopochtli.

On a d'autre part évhémérisé le mythe de ce dieu ; on a prétendu que dans leurs premières migrations les Aztèques avaient eu pour chef et pour guide un guerrier fa-

meux appelé *Huitziton*, « l'oiseau-mouche », et qu'après sa mort ses soldats l'avaient divinisé et, en en faisant leur dieu des combats, l'avaient reconnu pour le patron et le protecteur divin de la tribu. Nous ne pouvons accepter pour notre part cette thèse, bâtie d'ailleurs sur la trop commode théorie d'Evhémère, théorie qui a fait son temps et que personne ne soutient plus sérieusement. En réalité, Huitzilopochtli a été le dieu de l'atmosphère et du ciel chez les Aztèques, comme Quetzalcoatl l'avait été chez les Toltèques, comme Camaxtli le fut pour les Chichimèques. Aussi bien ce dernier se confondit-il par la suite avec Huitzilopochtli.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, l'histoire de sa naissance n'est du reste qu'un récit mythique de la tempête. Coatlicue, la femme vêtue de serpents, habitant la montagne des Serpents, c'est d'abord la nuée orageuse toute pleine d'éclairs fauves; la balle de plumes blanches qui la féconde en se dissolvant dans son sein, c'est le nuage blanc de la tempête qui s'élève tout petit à l'horizon et qui, s'unissant à la nuée, semble enfanter ainsi la tempête. Les enfants de Coatlicue qui veulent la tuer, ne sont que les autres nuages qui montent au zénith poussés par le vent précurseur de l'orage, et qui paraissent vouloir étouffer la nuée principale. La voix qui résonne dans le sein de Coatlicue ne peut être que le sourd grondement du tonnerre, et quand le dieu surgit armé de pied en cap, l'orage éclate, le vent siffle et déchire les nuages, la foudre sillonne le ciel comme un serpent de feu et va frapper la nuée qui semble se jeter avec le plus d'acharnement contre la masse de vapeurs d'où elle est sortie. La pluie tombe, la sécheresse disparaît, la végétation renaît sur la terre, que personnifie aussi Coatlicue, ainsi comblée de richesses, et le dieu de l'orage, dieu terrible, dieu farouche, dieu de la guerre, implacable et sanguinaire, se transforme en

dieu de la génération et de la fécondité, en dieu de la production et de l'agriculture.

Aussi, Huitzilopochtli est-il intimement lié dans son culte avec le retour des saisons, et dans son oiseau favori, le colibri, a-t-on vu, non sans quelque raison, un emblème du retour du printemps. C'est d'ailleurs l'époque où, au milieu des orages, la pluie recommence à féconder la terre. C'est dans la première quinzaine de mai que ce phénomène atmosphérique se produit. En quelques jours la nature qui semblait desséchée, morte, paraît renaître à la vie; la végétation devient luxuriante sous l'action des tièdes ondées versées par le dieu. Aussi cette date était-elle celle d'une des grandes fêtes de Huitzilopochtli; on faisait de lui une statue avec des matériaux comestibles; on lui sacrifiait des cailles, on brûlait de l'encens, on chantait ses hauts faits, et dans des danses symboliques les prêtres et les vierges consacrés à son culte représentaient le changement opéré dans la nature. On lui sacrifiait un prisonnier choisi un an à l'avance, non pas sur l'autel de pierre, mais sur les épaules mêmes des prêtres. C'était aussi la fête où chaque enfant était consacré au dieu national par une légère incision à la poitrine. Au milieu d'août, à la fin de la saison des pluies, venait une nouvelle fête où l'on célébrait Huitzilopochtli comme dieu vainqueur et protecteur des récoltes arrivées à maturité. Enfin, au solstice d'hiver, le 25 décembre, avait lieu la troisième grande fête, celle de « la mort du dieu »; à partir de cette époque commence en effet l'hiver, où la végétation s'arrête, où la nature semble mourir. Les prêtres modelaient une statue d'Huitzilopochtli avec une pâte de divers grains manipulée avec le sang de jeunes enfants égorgés dans ce but. Aucune des cérémonies atroces du culte chez les Aztèques n'était oubliée dans cette fête, où l'on se livrait à de véritables hécatombes humaines, qu'accompa-

gnaient purifications, pénitences, lustrations, jeûnes et processions. A la fin, un des prêtres de Quetzalcoatl décochait une flèche à l'image de Huitzilopochtli, qui passait dès lors pour décédé, jusqu'à ce qu'il ressuscitât au mois de mai. On enlevait le cœur à son image de pâte comme à une victime humaine et on le donnait à manger au roi. Le corps était ensuite divisé en une foule de petits morceaux distribués à tous les mâles, depuis les vieillards jusqu'aux enfants au berceau.

Les rapports intimes que Huitzilopochtli avait dans son culte avec l'antique dieu de la pluie et du vent chez les anciens Nahuas, avec Tlaloc, montrent bien le caractère atmosphérique de cette divinité, qui partageait avec Quetzalcoatl son goût prononcé pour les serpents et pour leurs représentations. Au sommet de la pyramide tronquée qui lui était consacrée à Tenochtitlan, s'élevait le temple où sa statue était conservée comme le palladium de la nation aztèque. On en gagnait le sommet par des escaliers de cent vingt degrés, au sommet desquels se dressaient deux statues gigantesques tenant d'étranges lampadaires. A l'entrée de la chapelle du dieu se trouvait la pierre de sacrifice, en roche verte, et au fond un voile dérobait aux profanes la vue de la statue de Huitzilopochtli. Celle-ci avait d'énormes proportions et représentait le dieu assis sur un trône, que supportait un globe bleu d'où s'échappaient quatre bâtons en forme de serpents. Ce globe était l'emblème de la voûte céleste, domaine de Huitzilopochtli, et les serpents symbolisaient les éclairs ; ces bâtons servaient aux prêtres à porter la statue dans les processions. Sur la tête du dieu se dressait comme un cimier un colibri aux plumes étincelantes, au bec et à la crête d'or bruni ; autour du cou s'enroulait un collier d'or représentant des cœurs humains ; la face, dont les traits respiraient la cruauté, et qui était traversée par deux bandes

bleues horizontales, était souvent cachée sous un masque d'or. De la main droite il s'appuyait sur un bâton en forme de serpent, et au bras gauche il portait un bouclier orné de cinq bouquets de plumes blanches en forme de croix, symbole des nuages porte-pluie ; il tenait enfin de la main gauche quatre flèches et un étendard d'or qui passaient pour être tombés du ciel, et desquels dépendait la destinée du peuple aztèque.

M. Tylor croit que l'on peut identifier Huitzilopochtli avec un dieu de la guerre qui donna son nom au Mexique, le dieu *Mextli*. Cette opinion paraît très-vraisemblable : rien n'est plus naturel que les Aztèques aient emprunté le nom de leur capitale à une des épithètes accordées à la divinité dont la statue portée dans une espèce d'arche sainte, *teocpalli*, ne les avait point quittés durant toutes leurs migrations, avait sans cesse marché à leur tête et semblait les avoir conduits au triomphe et à la domination sur presque toutes les tribus de l'Amérique centrale.

Il nous est impossible de laisser le dieu du ciel, de l'orage et de la guerre, sans parler d'une autre divinité qui lui était associée. C'était à la fois son représentant et son subordonné, son « page », comme l'appelle naïvement Bernal Diaz. On l'appelait *Paynalton*, le « rapide », et son caractère d'infériorité était bien marqué par la terminaison diminutive, *ton*, de son nom. Sa statue, de petite dimension, était toujours placée aux pieds de celle de Huitzilopochtli. Quant à sa nature propre, nous ne lui en trouvons pas d'autre que celle du souffle, de la brise qui précède les grands orages. Il était invoqué dans les prises d'armes subites, et à sa voix tout homme valide devait se précipiter au combat. Paynalton était donc le dieu des alarmes et de la levée en masse.

CHAPITRE XX.

MYTHOLOGIE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU MEXIQUE (SUITE ET FIN).

A peu près sur le même pied que Huitzilopochtli se trouvait un autre dieu dans le panthéon aztèque. Ce dieu, nous l'avons déjà vu agir; c'est lui qui chasse le Toltèque Quetzalcoatl de la fabuleuse Tulla, c'est *Tezcatlipoca,* le « miroir resplendissant ». Cette dénomination suffirait pour nous instruire immédiatement de la véritable nature de cette divinité; nous avons évidemment affaire à un personnage solaire, mais à une entité purement anthropomorphique, car nous verrons, dans un mythe cosmogonique nahua, le soleil parfaitement distinct de Tezcatlipoca. Dans la lutte de ce dieu avec Quetzalcoatl, nous pouvons donc aussi bien voir le souvenir d'une révolution ethnique et religieuse que le symbole du conflit entre le soleil et les forces atmosphériques, et dans la victoire de Tezcatlipoca sur les Toltèques et leur divin législateur le triomphe des feux et des rayons de l'astre du jour sur les nuées et sur la pluie, le passage de la saison humide à la saison sèche et brûlante. Car, il ne faut pas s'y tromper, le dieu solaire Tezcatlipoca, au caractère farouche propre à tous les personnages de la mythologie aztèque, joint une nature foncièrement mauvaise, au moins en partie. Il est la personnification du soleil sous son aspect corrupteur et ·structeur, ennemi des hommes et de la nature.

'ne légende rapportée par Mendieta nous le montre ·ndant du ciel le long d'un fil d'araignée, et se diri-

geant vers Tulla, où il engagea une grande partie de balle avec Quetzalcoatl. Au cours de ce jeu, Tezcatlipoca se transforma soudainement en tigre, et, poussant un formidable rugissement, effraya la foule des spectateurs au point qu'un grand nombre d'entre eux, en s'enfuyant, se précipitèrent dans une rivière où ils se noyèrent. Dans la plupart des races humaines, les grands félins ont été pris pour emblème du soleil dévorateur de l'été ; la métamorphose de Tezcatlipoca en tigre est donc conforme au caractère solaire de cette divinité.

Nous avons vu comment, sous la forme d'un vieux sorcier, il parvint à faire quitter Tulla à Quetzalcoatl. Mais, après le départ de celui-ci, Tezcatlipoca continua son œuvre de perdition et poursuivit la ruine des Toltèques. Son premier soin fut de séduire la fille du roi Huemac (autre forme ou dédoublement de Quetzalcoatl). Pour y arriver, il prit l'apparence d'un jeune étranger, vendeur de piment et d'une grande beauté ; il se présenta au marché, sur la grande place, absolument nu, comme c'était d'ailleurs la coutume des marchands forains. La princesse toltèque, l'ayant aperçu, en tomba aussitôt amoureuse, et, n'osant demander à son père de l'épouser, devint gravement malade. Le roi, inquiet de la santé de sa fille et instruit de la cause de son mal, n'hésita pas à faire venir le beau vendeur de piment et à lui offrir la main de la princesse. Le dieu déguisé montra d'abord de l'hésitation à accepter la proposition d'Huemac ; puis, s'étant décidé à la fin, il se laissa laver, frotter, coiffer, peindre et vêtir à la mode toltèque ; on le conduisit ensuite aux appartements de la princesse, dont il fut l'époux.

Au bout de quelque temps, le dieu inspira aux Toltèques une grande animosité contre lui, et un jour les principaux habitants de Tulla se rendirent chez Huemac et lui reprochèrent âprement d'avoir donné pour mari à

sa fille un étranger, un homme de rien, au lieu de quelque jeune noble du pays. Le roi, qui au fond était irrité de ce choix, les engagea à dissimuler leurs sentiments, mais à emmener son gendre, qui se faisait appeler *Toveyo*, à la guerre contre les habitants de Coatepec, et à l'abandonner aux coups de l'ennemi. Le conseil fut suivi, et les Toltèques, qui avaient mis Toveyo à la tête des infirmes chargés d'observer les mouvements des gens de Coatepec, firent seulement le simulacre d'attaquer ceux-ci, et se retirèrent, livrant le gendre du roi et ses compagnons à la rage de leurs adversaires. A cette nouvelle, le roi et les siens se réjouirent fort; mais les choses changèrent bientôt d'aspect : le dieu déguisé avait défait à lui seul toute l'armée de Coatepec et en avait fait un massacre épouvantable. Quand les Toltèques apprirent ce fait d'armes, ils demeurèrent terrifiés; mais, faisant contre fortune bon cœur, ils allèrent au-devant du héros et le reçurent en triomphateur.

Toveyo, ou plutôt Tezcatlipoca, commença bientôt son œuvre de destruction sur les Toltèques. Il fit convoquer un jour tout le peuple à une grande fête ; lorsque tout le monde fut rassemblé, il emmena la foule à un endroit appelé *Texcalapa*, où il se mit à danser et à chanter, hommes et femmes de l'imiter aussitôt. Toveyo tenait un tambour magique dont il jouait pour mener la ronde ; pressant le mouvement toujours davantage, il excita les danseurs à un tel point que ceux-ci devinrent comme fous, se battirent, s'entre-tuèrent, et ensuite, pris d'une panique sans nom, se précipitèrent vers un ravin profond où grondait un torrent. Le dieu avait rompu le pont qui enjambait le ravin, aussi la plupart des assistants tombèrent-ils dans l'abîme, où ils furent changés en pierres. Ceux qui échappèrent revinrent à Tulla sans se souvenir de rien, car la magie de Tezcatlipoca leur avait fait perdre la raison.

Une autre fois, le dieu cruel fit inviter le peuple à travailler à un certain jardin qui avait appartenu à Quetzalcoatl; une fois tout le monde réuni et à l'œuvre, Tezcatlipoca, prenant la figure d'un certain guerrier célèbre, *Teguioa*, se jeta sur les travailleurs et commença à les assommer avec sa *coa*, houe mexicaine en bois; ceux qui évitèrent ses coups voulurent s'enfuir, et en se sauvant écrasèrent et foulèrent aux pieds un grand nombre de leurs compagnons. Dans cette nouvelle aventure les Toltèques perdirent encore beaucoup de monde.

Tezcatlipoca prépara encore d'autres calamités contre les objets de sa haine. Prenant les traits d'un sorcier appelé *Tlacavepan*, il s'assit un jour au milieu du marché de Tulla, faisant danser dans sa main une petite poupée automate. Suivant la fable aztèque, cette poupée n'aurait été rien moins que Huitzilopochtli lui-même. La foule s'amassa pour contempler le prodige, et beaucoup de gens furent tués dans la presse. Au bout de quelque temps et après plusieurs répétitions de la même scène, le sorcier dit aux Toltèques : « Ne voyez-vous pas que nous vous rendons insensés ? Prenez des pierres et tuez-nous ! » Avis que le peuple n'hésita pas à suivre. Mais, quand le cadavre du faux Tlacavepan fut gisant sur le sol du marché, il commença à puer si fort que l'air en fut empoisonné et qu'il mourut beaucoup de monde. Alors, le cadavre se mit à parler et à dire : « Jetez mon corps hors de la ville, car bien des Toltèques ont péri à cause de lui. » On attacha des cordes au cadavre et on essaya de le traîner loin de l'endroit où il était; or, voilà qu'il se montra si pesant qu'on ne put le remuer, et qu'en tirant de toute leur force les gens qui tenaient les cordes les brisèrent, furent renversés et se tuèrent en tombant. Maints essais furent faits sans amener de meilleurs résultats. Le corps se mit encore à parler et dit : « Pour réussir, il faut chanter le

couplet suivant. » Et il chanta lui-même des vers inconnus que la foule répéta en tirant sur les cordes, cette fois, on put remuer le cadavre et le traîner hors de Tulla, non sans que bien des accidents survinssent cependant. Ceux qui sortirent sains et saufs de cette épreuve, s'en revinrent chez eux sans se souvenir de ce qui était arrivé, car ils étaient comme ivres.

Plus tard, Tezcatlipoca fit pleuvoir des pierres sur le pays de Tulla, entre autres une roche immense appelée *Techcatl*. Il prit l'apparence d'une vieille femme qui vendait des petits drapeaux; et tous ceux qui lui en achetèrent, devinrent fous, coururent à la roche Techcatl, au pied de laquelle ils se suicidèrent. Ensuite, tous les vivres, toutes les provisions des Toltèques se corrompirent et personne ne put plus en user, de façon que la famine régna dans toute la contrée. Sur ces entrefaites, la vieille femme ou Tezcatlipoca fixa sa demeure en un lieu appelé *Xochilta*, où elle se mit à faire rôtir du maïs : l'odeur s'en répandit au loin dans le pays, et chacun de courir vers l'endroit d'où provenait un parfum si excellent; or les Toltèques, dit la légende, étaient si agiles, qu'ils atteignaient leur but presque aussi vite que leur pensée; à peine étaient-ils arrivés près de la fausse vieille femme qu'ils tombaient morts; et c'est ainsi que finit la nation toltèque.

Avant cet événement, Tezcatlipoca avait fait paraître de terribles présages; toute la crête des monts Zacatepe s'était couverte de flammes, et on avait vu, traversant les airs à tire-d'aile, un oiseau blanc percé d'une flèche.

Tous ces récits empruntés à Sahagun ont l'apparence de mythes solaires. Les Toltèques si agiles sont les dignes sujets du dieu de l'air et du vent, ils représentent en effet les brises et zéphyrs qui meurent sous l'influence desséchante du soleil. Les monts enflammés symbolisent le

feux de cet astre, et l'oiseau blanc qui s'enfuit percé d'une flèche, c'est le nuage que chassent et traversent les rayons du soleil. Les provisions gâtées, le cadavre putrescent de Tlacavepan sont les signes de l'action corruptrice de la chaleur, manifestée emblématiquement par la séduction de la princesse toltèque : les héros solaires, bons ou mauvais, sont figurés généralement en mythologie par de beaux jeunes gens. Les massacres dont Tezcatlipoca est l'auteur et l'acteur unique ne sont autres sans doute que les combats victorieux livrés par le dieu de la lumière et de la chaleur contre les nuées du matin et de la saison humide. Enfin, il est un mythe où le dieu triomphe d'un serpent monstrueux et le tue, qui n'est que la forme épique et religieuse du conflit éternel entre le soleil et les forces atmosphériques, telles que la foudre et la nuée pluvieuse, représentées par le gigantesque reptile.

Les Aztèques tenaient Tezcatlipoca en grand honneur et le plaçaient sur le même rang que leur dieu national Huitzilopochtli. Tous deux se partageaient la terrasse de la grande pyramide de Mexico ; et peu de temps avant la conquête on avait encore élevé, dans cette ville, au dieu solaire un temple des dimensions les plus importantes. Tezcatlipoca n'était pourtant point de nationalité aztèque en quelque sorte : c'était particulièrement la divinité de la tribu chichimèque qui fonda Tezcuco, et cette ville demeura, comme on le verra tout à l'heure, le centre du culte de Tezcatlipoca, le milieu au sein duquel cette entité divine évolua de façon à amener certains esprits au seuil du monothéisme. Les Aztèques, en relations intimes et continuelles avec l'Etat de Tezcuco, qui fut comme leur initiateur à la civilisation centre-américaine, adoptèrent donc le grand dieu de leurs frères plus avancés qu'eux, et en firent un frère, presque un frère aîné même, de Huitzilopochtli.

La religion mexicaine unissait à peu près les deux divinités dans les mêmes cérémonies. Pour les théologiens de Tenochtitlan, le dieu de l'atmosphère et de la pluie et le dieu du soleil et de la sécheresse se succédaient l'un à l'autre dans leur domination sur le monde. Lorsqu'on fêtait en mai, par exemple, la naissance de Huitzilopochtli, on avait à peine fini de célébrer la mort de Tezcatlipoca. Après la suite obligée de jeûnes, de macérations, de prières préparatoires, la statue du dieu était portée en procession par ses prêtres sur une litière de feuilles sèches de maïs tressées ; c'était un emblème de la sécheresse. On offrait au dieu une quantité de choses précieuses et l'on invoquait contre les effets de sa puissance la nuit, les vents et les orages. La cérémonie principale de la fête était le sacrifice du plus beau et du plus jeune des prisonniers de guerre, qui devenait comme l'incarnation de Tezcatlipoca. Pendant un an, il avait été nourri, soigné, choyé de toutes les manières ; vingt jours avant la fête, on l'avait uni à quatre vierges. Le grand jour arrivé, il marchait en tête du cortége à côté de l'image du dieu, et partageait avec elle toutes les marques de vénération des fidèles. C'est alors qu'on l'emmenait dans un temple voisin de la ville, et situé sur l'autre bord du lac, où il était soudain mis à mort et son cœur présenté en offrande à la statue du dieu. Le corps, loin d'être précipité, comme ceux des victimes ordinaires, du haut en bas des degrés de l'escalier du teocalli, était, au contraire, respectueusement emporté par les prêtres, et plus tard les membres de la classe sacerdotale et les nobles s'en distribuaient entre eux les membres, qu'ils mangeaient, convaincus de rendre ainsi hommage à la divinité.

La deuxième fête avait lieu en octobre, en même temps que celle de Huitzilopochtli et des autres dieux. Alors, la nature, ranimée par la saison des pluies, s'épanouit sous

un ciel d'azur et un soleil dont l'ardeur est tempérée par des brises parfumées. En honorant en cette occasion Tezcatlipoca, on rendait hommage au soleil bienfaisant, au soleil générateur. Toutefois, en souvenir de son ardeur terrible, les victimes qu'on lui offrait étaient brûlées vives.

Enfin, en décembre, alors que tous les Mexicains voyaient représenter, suivant les rites, la mort de Huitzilopochtli, ils assistaient en même temps aux cérémonies de la véritable et effective résurrection du dieu de la sécheresse, de Tezcatlipoca, qui se trouvait en même temps le dieu de la faim, de la peste et de la mort. C'était lui, en effet, qu'on accusait et qu'on essayait d'apaiser lorsque survenait quelque disette ou quelque épidémie. C'était lui qui distribuait le trépas parmi les hommes; aussi l'appelait-on l'« ennemi », *Yaotzin*, le « brandon de discordes », *Necoc-Yaotl*, et les guerriers l'invoquaient, spécialement à la fête de mai, pour obtenir de lui du courage en face de la mort, et sa protection afin de faire beaucoup de prisonniers en vue des sacrifices. Toutefois, Tezcatlipoca n'avait pas directement d'action sur le monde des mânes; son action propre consistait à y envoyer les hommes, et elle ne s'étendait pas au-delà des espaces éclairés par le soleil.

Les premiers chroniqueurs hispano-mexicains nous dépeignent la statue de Tezcatlipoca à Mexico comme il suit : elle était en obsidienne noire, *itzli*, pierre sacrée par excellence, *teotetl;* ailleurs on sculptait l'image du dieu en bois noir. L'aspect général était celui du jeune homme. De nombreux bijoux d'or, d'argent, de pierres et de plumes précieuses le couvraient; une ample robe blanche et noire, armée de plumes et garnie de franges rouges, blanches et noires, était drapée sur son corps; l'attribut spécial au dieu, celui qui lui avait donné son nom, le miroir étincelant, Tezcatlipoca le tenait dans sa

main gauche ; ce miroir était d'or, bordé tout autour de plumes précieuses vertes, bleues et jaunes. Le dieu tenait les yeux fixés dessus, car on prétendait que tout ce qui se passe dans le monde était reflété sur la surface polie. On représentait parfois aussi ce dieu assis sur un banc recouvert d'étoffe rouge brodée de crânes humains, et armé de quatre dards. Vingt grelots d'or sonnaient à sa jambe gauche et un pied de daim attaché à sa jambe droite symbolisait la rapidité de sa marche. Tezcatlipoca était un dieu voyageur, comme le soleil ; et en signe de cette particularité, au coin de chaque rue, dans les villes de l'Anahuac, se trouvait un siége de pierre à lui destiné, couvert d'un dais de feuillage renouvelé sans cesse, et où aucun être humain, pas même le roi, n'aurait osé s'asseoir un instant. M. Bancroft fait très-justement remarquer que cette coutume ne contribua pas peu à placer le culte de Tezcatlipoca bien haut dans l'esprit du peuple.

Ce n'était pas le seul dieu solaire qui fût révéré au Mexique. Le culte de l'astre du jour avait donné naissance à d'autres personnages divins, et si nous nous sommes occupé d'abord de Tezcatlipoca, si nous nous sommes si fort étendu sur son compte, c'est uniquement à cause de la place considérable qu'il occupe dans la mythologie de l'Anahuac. Nous avons dit plus haut que ce dieu n'était pas à proprement parler de nationalité aztèque, mais qu'il appartenait plutôt à Tezcuco et aux villes qui dépendaient de cette antique métropole. Or, si les Toltèques en Quetzalcoatl et les Aztèques en Huitzilopochtli avaient accordé dans leur religion la prépondérance au dieu des forces atmosphériques, il paraît que les Chichimèques plaçaient pour la plupart le dieu-soleil au sommet de leur panthéon ; mais, tandis que Tezcatlipoca est né d'une conception absolument polythéiste, les autres personnifications du soleil ont un caractère fétichique encore très-

suffisamment prononcé. Le *Tonatiuh* des Aztèques, qui paraît avoir été emprunté par eux aux Mayas dont les divinités comptaient parmi elles un dieu *Tonatrikli*, était tout simplement le soleil lui-même envisagé dans sa substance même. Toutefois, l'influence de l'évolution polythéiste lui avait fait subir une transformation dans le culte, car il était représenté tantôt sous l'aspect d'un homme en pied, tantôt sous celui d'un visage humain entouré de rayons, quelque chose de semblable à ces images grossières qu'on voit dans les almanachs populaires; cette dernière figure est une transition entre le fétichisme pur et le polythéisme bien caractérisé par l'anthropomorphisme des dieux.

Chaque jour, à Mexico, Tonatiuh, le soleil, était salué dès l'aurore par une fanfare, par la fumée de l'encens, par un sacrifice de cailles, en même temps que le prêtre se tirait du sang des oreilles en son honneur. Il portait tout spécialement le nom de *Teotl*, « Dieu », comme s'il eût été la Divinité par excellence. Enfin, son principal sanctuaire se trouvait à Teotihuacan, où une très-ancienne pyramide, d'une architecture barbare, démontrait la grande antiquité de son culte.

A côté de Tonatiuh, nous trouvons dans la mythologie mexicaine, et surtout dans les croyances populaires, *Meztli*, la lune, qui présidait, elle aussi, aux enfantements et surtout à la gestation. Lors des occultations lunaires, les femmes enceintes tremblaient à l'idée qu'au lieu d'un enfant elles pourraient mettre au monde une souris, ou un monstre difforme; afin d'éviter ce malheur, elles se mettaient dans la bouche ou elles serraient dans leur ceinture un éclat d'obsidienne, pierre sacrée. Les éclipses émouvaient beaucoup, d'ailleurs, toute la population du Mexique; on craignait que ce ne fût la fin du monde, livré à la rage des démons, abandonné par les dieux; pour

conjurer cette calamité, on chantait, on dansait en l'honneur du soleil ou de la lune, et on leur sacrifiait les albinos sur lesquels on pouvait mettre la main.

Au Yucatan, Tonatrikli, bien que délaissé, témoigne de l'existence d'un culte archaïque du soleil, et l'on trouve dans les monuments centre-américains de nombreux piliers dédiés au soleil et des représentations de l'astre sous les traits d'un visage humain; à Palenque, notamment, on remarque une face de la bouche de laquelle sort la langue, qui serait, suivant les interprétateurs des ruines de cette ville, un emblème du soleil. Dans les traditions mythiques des Quichés du Guatemala, nous rencontrons un prince *Vukub Cakix*, « les sept aras », qui n'est autre qu'une personnification du soleil, un dieu solaire transformé en héros. Dans tous les pays où vit l'ara, ce perroquet énorme, aux plumes de couleurs éblouissantes, a toujours été pris comme une incarnation ou un attribut du soleil.

Les anciens Mexicains adoraient aussi un dieu du feu, *Xiuhtecutli*, bien distinct à la fois des dieux solaires et des dieux de la foudre, mais associé parfois au culte des premiers. On l'appelait aussi le « vieux dieu », *Huehueteotl*, et il passait pour être le père de l'humanité. Son rôle, dans la religion de l'Anahuac, avait un côté social que nous ne pouvons négliger : pendant une de ses fêtes, fête mobile, celle-là, on nommait les magistrats annuels et on renouvelait l'investiture des professeurs de fiefs. Dans une prière à Tezcatlipoca, que nous a transmise Sahagun, et qui est placée dans la bouche d'un chef, nous trouvons ce passage topique :

« ... Les rois sont nés pour gouverner tes royaumes, ta parole est en eux, et tu parles par leur bouche, suivant le désir du vieux dieu, du père de tous les dieux, du dieu du feu, qui habite un étang au milieu de tours entourées

de pierres semblables à des roses, qui s'appelle Xiuhtecutli, qui détermine, examine et arrange les affaires et les procès de la nation et du peuple, comme s'il les lavait avec de l'eau ; tous ces nobles personnages se tiennent en compagnie et en présence de ce dieu. »

Les Mexicains divisaient le temps en ce qu'ils nommaient un faisceau d'années, et qui comptait cinquante-deux ans. A chaque renouvellement de cette période, on célébrait une grande fête, principalement en l'honneur du dieu du feu. On croyait que ce serait à une pareille époque que le monde devait périr. Aussi jetait-on dans l'eau tous les dieux domestiques de pierre et de bois, les pierres du foyer et les meules à maïs et à poivre ; on lavait à fond les maisons, et on éteignait tous les feux. Le soir du dernier jour des cinquante-deux ans, tous les prêtres de Mexico, revêtus de leurs insignes et des ornements du dieu qu'ils servaient, se dirigeaient lentement et solennellement vers le sommet du mont Huixachtlan, situé à quelque distance de la capitale, entre les villes d'Itzpalapa et de Colhuacan. Ils gravissaient la montagne et la pyramide élevée à la cime, et ils attendaient en examinant le ciel que les Pléiades fussent arrivées au zénith. Au moment précis où l'on constatait qu'elles continuaient leur marche et que, par conséquent, le monde allait avoir encore cinquante-deux ans à vivre, on renversait à terre le plus brave et le plus beau des prisonniers de guerre, sur son corps vivant on plaçait une pièce de bois sec, et un prêtre faisant tourner rapidement entre ses mains un autre morceau de bois fiché dans le premier produisait ainsi le nouveau feu ; on ouvrait ensuite la poitrine du captif, on lui arrachait le cœur et on faisait brûler le tout sur un bûcher. Dans toute la contrée environnante, aussi loin que le regard pouvait porter, chacun avait les yeux fixés sur le Huixachtlan. Tout le monde était sur les toits des maisons, à

l'exception des femmes enceintes, qui demeuraient enfermées et le visage masqué de feuilles de maïs, parce que l'on disait que, si le feu ne pouvait s'allumer, elles se changeraient en bêtes féroces qui dévoreraient tous les humains. Les enfants avaient des masques de feuilles de maïs, et on avait soin de les tenir éveillés, de peur que, s'ils s'endormaient, ils ne devinssent souris. A la vue de la flamme s'élançant du sommet de la montagne, la joie universelle se manifestait par de longues clameurs; chacun, en guise de sacrifice expiatoire, se faisait une incision à l'oreille, et offrait aux dieux un peu de son sang; les enfants à la mamelle n'étaient pas exemptés de cette petite cérémonie. On attendait partout l'arrivée du nouveau feu, apporté par les plus rapides coureurs du pays, qui tenaient des brandons allumés au feu du Huixachtlan. A Mexico, le nouveau feu était apporté au temple d'Huitzilopochtli et servait à enflammer une masse énorme de résine copal préparée à cet effet au pied de la statue du dieu, et d'où l'on emportait du feu chez tous les prêtres et à tous les carrefours, où de grands bûchers étaient allumés dans le but de permettre à chaque chef de famille de réchauffer son foyer éteint.

Le culte du feu était si profondément établi, dans la vie ordinaire des Mexicains, que personne n'aurait osé prendre son repas sans jeter dans les flammes la première bouchée de nourriture, ni jeter sur l'âtre quelques gouttes de liqueur. Nous ne décrirons pas ici les cérémonies des deux grandes fêtes annuelles et fixes de Xiuhtecutli. Elles ne diffèrent de celles que nous avons racontées déjà que par des sacrifices peut-être encore plus atroces : les victimes étant jetées ivres et vivantes dans des brasiers ardents où on ne les laissait brûler que juste assez pour qu'elles ne moussent pas; on les en retirait frémissantes encore, pour les égorger sur l'autel suivant le rite ordi-

naire. La statue du compagnon de Huitzilopochtli, du dieu Paynal, assistait à cette partie horrible de la cérémonie. C'était évidemment l'emblème de l'action qu'exerce le vent sur le feu qu'il excite, qu'il ravive, qu'il fait accroître.

Xiuhtecutli était représenté sous les traits d'un homme nu, au menton noirci, à la lèvre percée d'un ornement en pierre rouge; il portait une couronne de papier garnie de plumes vertes, des grelots aux chevilles, au bras gauche un bouclier d'or. De la main droite il tenait une plaque d'or, avec un trou au centre, qu'il se mettait, disait-on, en guise de masque sur la figure; de là l'épithète de « face jaune », *Ixcozauhqui*, qu'on lui donnait. Celle de *Cuecaltzin*, « flamme », lui était également bien légitimement attribuée.

Si le dieu du feu était le père de l'humanité, si la déesse de la terre en était la mère, le dieu de la mort était le dernier souverain des âmes des hommes. *Mictlantecutli*, le « seigneur du pays de la mort », et *Mictecacihuatl*, la « femme qui jette dans le pays de la mort », sont les deux sombres divinités de la mythologie mexicaine, qui régnaient sur les mânes et qui résidaient dans la neuvième et dernière division de l'empire des morts, *Chicuhnauhmictlar*, là où les âmes, après un voyage de quatre ans ou de quatre jours, suivant les auteurs, trouvaient l'éternel repos dans un véritable anéantissement. Toutefois, *Mictlan*, « le pays de la mort », n'était pas l'unique séjour des Mexicains décédés. Les guerriers tués à la guerre ou immolés sur les autels des dieux étaient portés, dans les bras de l'épouse d'Huitzilopochtli elle-même, vers les régions orientales du ciel, dans les domaines du soleil, où, sous des ombrages luxuriants, ils se livraient sans contrainte à tous les plaisirs de la table et de la chasse, n'ayant d'autre obligation que celle de précéder et d'accompagner l'astre du jour jusqu'à la moitié de sa

course. A ce point, son cortége d'hommes le quittait et le remettait à la troupe glorieuse et charmante des femmes frappées à la guerre, égorgées dans les sacrifices, ou mortes en couches. Celles-ci portaient sa litière en chantant, et à la tombée de la nuit confiaient le soleil à la garde des mânes venus des sombres régions de Mictlan. Au bout de quatre années de cette existence, guerriers et femmes héroïques devenaient des colibris, oiseaux chers au grand dieu aztèque Huitzilopochtli.

Tous ceux qui périssaient frappés de la foudre ou noyés, tous ceux qui mouraient de maladies aiguës et promptes ne descendaient pas non plus dans Mictlan. Leurs âmes étaient recueillies par le dieu de l'air et de la pluie, par Tlaloc, qui les recevait à *Tlalocan*, dans son paradis frais et ombreux, rempli de fontaines délicieuses, où l'on jouissait de toutes les voluptés sous un ciel perpétuellement bleu, dans une atmosphère toujours agitée par une brise douce et délicieusement parfumée.

La foule obscure des humains seule avait pour refuge les neuf provinces glacées de Mictlan, où il n'y a que ténèbres et tristesse. Mictlan au Mexique était confondu avec le Nord, et le vent des régions boréales y était nommé le vent de Mictlan. Ce n'était pourtant point un enfer, tel que l'ont conçu les chrétiens ; l'ancienne société centre-américaine ne paraît pas avoir pensé que la vie future fût consacrée aux récompenses et aux peines méritées durant l'existence sur la terre. On vient de le voir ; c'est le genre de mort qui décide de la destinée, et au fond de ces conceptions règne cette idée que l'homme continue en quelque sorte à poursuivre sa voie après le trépas. Quant à la matérialité des âmes dans les théories religieuses mexicaines, elle n'est pas douteuse; afin de l'aider à accomplir son voyage dans les neuf cercles de Mictlan, on sacrifiait au défunt des esclaves, on lui offrait des

armes, des outils, des vêtements, des vivres, de l'eau pour se laver. Les prêtres lui remettaient même des papiers-amulettes, sauf-conduits indispensables pour surmonter les épreuves semées sur le chemin et pour se faire accueillir de Mictlantecutli.

Il fallait que le mort se glissât entre deux montagnes mobiles qui se choquaient et se séparaient sans cesse, qu'il échappât plus loin à un formidable serpent gardien de la route, plus loin encore au terrible crocodile vert *Xochitonal*, qu'il passât huit déserts et huit chaînes de montagnes, qu'il résistât au douloureux *Itzehecaya*, « vent de couteau », souffle glacial tout chargé de pierres et de lames tranchantes. Enfin, le mort arrivait sur le bord de la large rivière *Chicunahuapan*, « les neuf eaux ». Pour gagner l'autre rive, le concours d'un chien était indispensable, mais d'un chien rouge seulement ; le chien noir ou le chien blanc n'aurait rendu aucun service. Aussi, à toutes les funérailles, sacrifiait-on un chien de ce pelage d'un coup de flèche à la gorge et en brûlait-on le corps avec le cadavre du défunt. L'âme de ce dernier ne manquait point alors de retrouver l'âme du chien sur la rive opposée de la rivière de Mictlan ; cette dernière reconnaissait son maître, se jetait à l'eau et l'aidait à traverser la Chicunahuapan à la nage. En arrivant ensuite devant Mictlantecutli, le mort lui devait offrir des présents comme à un roi ou à un cacique.

Telles étaient les idées de la société nahua, lors de la conquête espagnole. Il paraît évident que les divers éléments mythiques de la religion du Mexique à cette époque ont dû être reflétés dans les conceptions sur la vie future. Quelle est la part qui revient aux Toltèques, quelle est celle des Aztèques, quelle est encore celle des colléges sacerdotaux de Tezcuco ? C'est ce qu'il nous est impossible de démêler. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le

mythe de l'incarnation des âmes des guerriers dans des colibris doit provenir des Chichimèques. Les Tlascaltèques, descendants des Teo-Chichimèques, avaient étendu cette croyance ; ils estimaient que les esprits des personnages distingués venaient hanter les corps des animaux supérieurs, des nuages et des pierres précieuses, tandis que les mânes de bas étage passaient dans le corps des animaux inférieurs.

Quant aux Mayas et aux Quichés, nous retrouvons, chez les premiers, la croyance en un séjour de délices tout à fait semblable au Tlalocan, et qui, comme celui-ci, était réservé à une certaine catégorie de gens décédés d'une façon particulière ; les pendus notamment y étaient portés immédiatement par une déesse Ixtab, ce qui incitait fort les gens au suicide par suspension. Au Yucatan et au Chiapas, on parlait aussi d'un autre monde, le *Mitnal*, où l'on a cru voir une forme du Mictlan des Nahuas ; les treize dieux du panthéon maya y résidaient, et cependant les chroniqueurs espagnols nous dépeignent le Mitnal comme une espèce d'enfer où ne pénétraient que les méchants. La présence des dieux et cette assertion sont contradictoires ; nous sommes donc porté à nous défier de l'assertion d'écrivains catholiques du seizième siècle, qui avaient la tête bourrelée d'idées infernales et sataniques dont ils retrouvaient l'image partout. Il en est de même du *Xibalba* des Quichés, que l'on nous représente comme un lieu de punition où règnent deux dieux appelés l'un « une mort » et l'autre « sept morts » ; or la coutume de sacrifier des esclaves aux défunts pour les servir dans l'autre monde, de leur offrir tous les objets usuels, exclut cette conception, qui peut bien être purement espagnole et catholique. Xibalba, comme Mitnal et Mictlan, était la triste et sombre terre de la mort, où tous les mânes des hommes devaient se réunir pour y vivre mélancoliquement d'une vie

qui ressemblait à l'existence terrestre, mais qui était à celle-ci ce que l'ombre est à la lumière ou mieux ce que le crépuscule est à l'éclat du jour.

A côté de ces théories générales, il devait en exister d'autres relatives peut-être à la résurrection ; ainsi les Zapotèques ne brûlaient point leurs morts, mais ils les momifiaient et les conservaient dans des sépulcres; ils disaient pourtant qu'ils repoussaient la crémation, parce que les morts, dont les corps avaient été brûlés, ne pouvaient plus atteindre le ciel en passant par la caverne de Mictlan. Au Yucatan, les quatre Bacabs, c'est-à-dire les dieux des quatre points cardinaux et des quatre vents, *Kan*, *Muluc*, *Ix* et *Cauac*, passaient pour les auteurs de la vie, et l'on plaçait les entrailles des morts dans quatre urnes qui portaient leurs noms. M. Brinton dit à ce sujet que « si, comme on l'a assuré, les tombeaux des Mexicains étaient en forme de croix, c'était peut-être par rapport à une résurrection et à une vie future qu'ils étaient placés sous ce symbole, indiquant que le corps enseveli se relèverait sous l'action des quatre esprits du monde, comme la semence enterrée reprend une nouvelle existence quand elle est arrosée par les pluies printanières. »

Les mythes relatifs aux causes premières n'étaient pas moins complexes que les croyances aux causes finales dans l'Amérique centrale. Toutefois les légendes cosmogoniques chez les Aztèques, chez les Quichés comme chez les Mixtèques, s'accordent sur un point, sur l'éternité de la matière; chacune d'elles débute à peu près en ces termes: Au commencement tout était dans l'obscurité, et il n'y avait que le ciel et la terre, et celle-ci était couverte d'eau. C'est alors qu'apparaît tantôt le couple divin qui donne naissance au monde, tantôt un dieu créateur des autres dieux et de tous les êtres animés.

Dans le mythe de la création chez les Mixtèques, par

exemple, nous trouvons la dyade ourano-chthonienne; celle-ci habite un palais qu'elle s'est bâti dans les ténèbres au sommet d'une roche élevée, et dont la crête du toit supporte la voûte du ciel. Deux fils naissent du couple divin, le Vent des neuf serpents et le Vent des neuf cavernes, l'un prenant le plus généralement l'aspect d'un aigle, l'autre celui d'un serpent ailé; tous deux très-vraisemblablement des divinités de la tempête, comme l'Hurakan des Quichés, et de l'orage, comme le Quetzalcoatl des Toltèques. Ce sont eux qui ont institué la religion en faisant brûler de l'encens en l'honneur de leurs parents, et en réclamant d'eux, dans le beau jardin qu'ils s'étaient arrangé, la création des hommes et de toute la nature.

Les peuples qui jouissaient de l'ensemble de la civilisation nahua, possédaient une série de mythes sur la naissance du soleil et la création du monde et des hommes. Les Mexicains comptaient quatre âges cosmiques : l'âge de l'eau, pendant lequel vivait une race de géants, qui fut détruite presque tout entière avec l'univers par un déluge épouvantable; l'âge de la terre, contemporain encore de la race des géants ou *Quinames*, qui se termina par des tremblements de terre, des chutes de montagnes et des ouvertures de gouffres qui firent périr tous les êtres vivants; l'âge de l'air, qui finit par des ouragans terribles et par la mort de presque tous les habitants de la terre : au dire des Tlascaltèques, ceux qui échappèrent furent tellement épouvantés qu'ils en perdirent la raison et la parole et devinrent les ancêtres des singes; l'âge du feu, qui est l'époque actuelle, et dont la fin sera marquée par une conflagration générale.

Le mythe du déluge a été signalé dans bien des pays en Amérique, et les auteurs chrétiens n'ont pas manqué 'y voir un souvenir de la tradition biblique; ils ont même :couvert, à propos de la pyramide de Cholula, les traces

de l'histoire de la tour de Babel. Nous ne perdrons pas notre temps à démontrer comment d'un dieu-poisson, *Coxcox* chez les Chichimèques, *Teocipactli* chez les Aztèques, et d'une déesse des fleurs, *Xochiquetzal*, on a pu faire les figures mexicaines de Noé et de sa femme, en y joignant l'histoire de l'arche et de la colombe. Il suffira de faire remarquer que toutes ces légendes d'aspect biblique n'ont été recueillies et publiées qu'à une époque relativement récente ; les premiers chroniqueurs, déjà si sujets à caution, malgré leur honnête naïveté, tels que Sahagun, Mendieta, Olmos, etc., les écrivains hispano-indigènes comme le Tezcucan Ixtlixochitl et le Tlascaltèque Camargo, ne soufflent mot de récits qu'ils n'auraient manqué de mettre en lumière, s'ils avaient existé de leur temps. Enfin, on trouvera dans le tome III de l'ouvrage de M. Bancroft (p. 68 et 69, notes) une critique de ces légendes due à don José Fernando Ramirez, conservateur du Musée national de Mexico, qui démontre avec une incontestable autorité que tous ces contes sont nés d'interprétations trop promptes ou tendentieuses d'anciennes peintures mexicaines qui ne représentent, selon lui, que des épisodes de la migration des Aztèques autour des lacs du centre du plateau de l'Anahuac.

Le mythe le plus généralement adopté au Mexique, concernant la naissance des dieux et des hommes, avait pour point de départ l'enfantement du couteau de silex, *Tecpatl*, par les divins époux Citlatonac et Citlalicue. La dyade céleste avait cependant d'autres enfants dans les cieux, qui furent mécontents à la vue d'un frère si singulier et qui le précipitèrent sur la terre. Tecpatl tomba en un lieu appelé « les sept cavernes », *Chicomoztoc*, et se brisa en mille six cents morceaux qui devinrent aussitôt chacun un dieu. Ces nouveaux dieux éprouvèrent bien vite le désir d'avoir des serviteurs, et ils ne tardèrent pas

mais que les dieux, voulant établir une différence entre le jour et la nuit, lancèrent à la face de la lune un lapin qui la blessa et lui fit une meurtrissure à la suite de laquelle sa lumière devint moins intense.

Les mythes sur l'origine de l'homme et du monde étaient d'ailleurs très-variés, et à côté de légendes qui avaient une espèce de consécration officielle, tout en étant composées de croyances locales diverses et amalgamées ensuite, il y en avait d'autres qui étaient en quelque sorte indépendantes, comme celle qui voulait que les hommes fussent nés de l'action de la pluie sur la terre, c'est-à-dire de la fécondation de celle-ci par le ciel, ou comme la fable propre aux héliolâtres tezcucans. Ceux-ci racontaient qu'un jour, à neuf heures du matin, le soleil lança un dard dans la terre en un lieu appelé *Aculma*, et que du trou ainsi formé il sortit bientôt un homme, puis une femme, qui furent les premiers parents des habitants du pays.

Le *Popol-Vuh* nous fournit, de son côté, un texte de la cosmogonie quichée, qu'il n'est pas inutile de comparer à celui qui avait cours chez les Nahuas. Mais le *Popol-Vuh* est de rédaction relativement récente, postérieure d'un siècle peut-être à la conquête espagnole; et ce n'est pas sans réserve qu'il faut se servir de ce document sacré pour les indigènes du Guatemala.

Le début du *Popol-Vuh* est d'une obscurité toute théologique; et il n'est pas impossible qu'une influence plus ou moins biblique se soit exercée sur la plume du rédacteur chrétien de la version dont nous devons la première traduction à un religieux espagnol. Quoi qu'il en soit, l'univers y est représenté comme en devenir sous l'aspect du ciel et de la mer. Un dieu en quatre personnes, Gucumatz, fait sortir la terre des eaux et invoque un autre dieu, Hurakan, le « cœur du ciel ». Toutefois, avant qu'il soit

fait mention de Gucumatz, nous remarquons qu'il est question du père et de la mère de la vie, c'est-à-dire de la grande dyade que nous retrouvons dans presque toutes les mythologies. Une fois la terre créée et couverte de végétation, les créateurs dirent aux animaux : « Prononcez notre nom, honorez-nous comme votre père et votre mère ; invoquez Hurakan, l'éclair, la foudre qui frappe, le cœur du ciel, le cœur de la terre, le créateur et formateur, celui qui engendre, celui qui donne l'être ; appelez-nous, saluez-nous ! » Mais les animaux ne purent répondre. Aussi furent-ils maudits des dieux et voués à servir d'aliments. Les dieux voulurent faire des hommes, et ils en façonnèrent en argile ; mais ces hommes étaient sans consistance, ils ne pouvaient tourner la tête ; ils parlaient, mais ne comprenaient rien. Les dieux détruisirent donc leur œuvre par l'eau. Ils s'y reprirent une deuxième fois et fabriquèrent un homme de bois et une femme de résine : ces créatures étaient bien supérieures aux précédentes, elles s'agitaient, elles vivaient, mais comme des animaux ; elles parlaient, mais d'une façon inintelligible, et elles oubliaient le « cœur du ciel » ; c'est pourquoi Hurakan fit pleuvoir sur la terre une sorte de résine, et condamna les hommes de cette époque à la destruction ; ceux-ci ne purent trouver de refuge nulle part, et ils périrent tous, à l'exception de quelques-uns qui devinrent les singes des forêts. Enfin, les dieux firent avec du maïs blanc et du maïs jaune quatre hommes parfaits : *Balam-Quitze*, « le tigre qui sourit », *Balam-Agab*, « le tigre de la nuit », *Mahuentah*, « le nom distingué », et *Iqi-Balam*, « le tigre de la lune ». Ils étaient grands et forts, ils voyaient tout et connaissaient tout, et ils remercièrent les dieux. Mais ceux-ci furent effrayés de leur œuvre et eurent peur pour leur suprématie ; aussi jetèrent-ils un léger voile, comme un brouillard, sur la vue des quatre hommes, qui

devint semblable à celle des hommes d'aujourd'hui. Pendant qu'ils dormaient, on leur créa quatre épouses d'une grande beauté, et de trois de ces couples naquirent les Quichés, Iqi-Balam et sa femme Cakixaha n'ayant pas eu d'enfants. Il faut remarquer que cette légende ne concerne que les Quichés, et qu'elle admet parfaitement des origines différentes pour les autres peuples.

Il n'est pas hors de propos de faire ressortir l'analogie qui existe entre ces mythes cosmogoniques du Guatemala et ceux de l'Anahuac. Les divers essais de formation des hommes rappellent les âges de la tradition mexicaine, avec leurs destructions par l'eau et par les tremblements de terre, car, en même temps qu'Hurakan versait de la résine sur le monde, les maisons s'écroulaient, les arbres s'agitaient comme éperdus, les montagnes, en tombant, bouchaient toutes les cavernes, fermaient toutes les issues. D'autre part, les quatre ancêtres des Quichés correspondent aux quatre Bacabs du Yucatan, qui, comme nous l'avons vu, sont à la fois les génies des quatre points cardinaux, des quatre vents et les créateurs de la vie humaine.

Le mythe de la naissance du soleil fait suite à celui de la création des hommes dans le *Popol-Vuh*. Dans l'Amérique centrale comme chez les Péruviens et chez les Chibchas, la croyance en l'antériorité de l'homme sur le soleil était généralement répandue. Nous en avons eu déjà plusieurs exemples. Or, est-il dit dans le *Popol-Vuh*, les premiers Quichés ne vivaient qu'à la lueur de l'étoile du matin, et pour eux la lumière du jour n'était pas plus intense que celle de l'aube. Les quatre premiers hommes et leurs familles résolurent de se rendre dans une localité appelée *Tulan-Zuiva*, « les sept cavernes » ou « les sept ravins ». L'analogie frappante de cette dénomination avec le Chicomoztoc de la légende mexicaine, qui a la même signification, et avec

Tulla, la fabuleuse patrie des Toltèques, est tout à fait remarquable et constitue un point de contact nouveau entre la mythologie nahua et la mythologie quichée. C'est à ce moment de leur migration que les quatre patriarches instituèrent un culte spécial à chacune des trois tribus pour les dieux de l'orage Tohil, Avilix et Hacavitz. Or, Tulan-Zuiva était sous un climat froid et le peuple souffrait beaucoup, aussi le dieu Tohil leur fournit-il du feu pour la première fois; mais voilà que, quelque temps après, une grande pluie mêlée de grêle éteignit tous les foyers des Quichés, et ceux-ci durent recourir encore une fois au dieu Tohil, qui produisit du feu d'un coup de sa sandale. Le même fait se reproduisit à plusieurs reprises, et le froid, l'humidité, la disette continuèrent à affliger le peuple de Tulan-Zuiva. Aussi se décida-t-il à quitter ce pays ingrat et à se mettre à la recherche d'une contrée meilleure; après bien des péripéties, les Quichés arrivèrent près d'une montagne à laquelle ils donnèrent le nom d'Hacavitz, un de leurs dieux, et là ils apprirent qu'il allaient voir enfin le soleil. En effet, l'étoile du matin devint plus brillante, et pendant qu'ils dansaient, qu'ils chantaient, qu'ils brûlaient de l'encens, le soleil leur apparut tout glorieux, à la grande joie de la nature entière. Depuis lors, le soleil, la lune et les étoiles ont toujours existé.

Nous ne raconterons point ici les autres mythes contenus dans le *Popol-Vuh;* sans parler de leur obscurité souvent indéchiffrable, ils sont si compliqués, si nombreux, qu'il nous faudrait plus d'espace que ne le comporte le plan de cet ouvrage pour les exposer et pour les commenter. Dans notre étude comparative, il nous a suffi de montrer ici les différences et les analogies qu'il y a entre les traditions des divers peuples de l'Amérique centrale, est de prouver que, dans leurs diversités dues à des causes

ethniques et historiques, les mythologies des races de ces régions ont obéi à la loi d'évolution théologique qui préside aux premiers développements intellectuels de l'humanité, tout en conservant chacune ses caractères et son originalité.

C'est à la suite de ce même travail intime d'évolution dans la conscience des classes les plus intelligentes de la population réunie aux bords des lacs de Tezcuco et de Mexico que s'est produit un certain élan vers le monothéisme. Peu à peu, les habitants de l'Anahuac, tout au moins les plus cultivés d'entre eux, en étaient arrivés à la conception d'un dieu suprême, dominateur des autres dieux et des hommes. Camargo le Tlascaltèque nous apprend que, « bien que les Indiens eussent une divinité pour chaque objet, ils connaissaient l'existence d'un dieu suprême qu'ils nommaient *Tloque-Nahuaque*, « celui qui contient tout », le considérant comme supérieur à tous les autres dieux. » Molina traduit ce nom de *Tloque-Nahuaque* par ces mots : *quien esta el ser de todas las cosas, conseruandolas y sustentandolas y dicese de Nro Señor Dios*, (« celui qui est l'essence, la vie (*el ser*) de toutes choses, qui les conserve et les soutient, s'appelle Dieu Notre-Seigneur »). D'après ces définitions, Tloque-Nahuaque aurait donc été quelque chose comme l'âme de l'univers, dont les dieux seraient partie intégrante. Camargo nous a transmis une prière de ses compatriotes alors qu'ils étaient païens, dont la reproduction ne sera pas ici sans intérêt:

« O Dieux tout-puissants! vous qui habitez les cieux, aussi loin que le neuvième ciel, où demeure votre maître et le nôtre, le grand Tloque-Nahuaque, vous qui avez tout pouvoir sur les hommes, ne nous abandonnez pas au moment du danger! Nous vous invoquons ainsi que Nauholin, le soleil, la lune épouse de cet astre brillant, les étoiles du ciel, et aussi le vent de la nuit et du jour. »

Torquemada constate un fait semblable, et il appelle le dieu supérieur *Ipalnemoaloni*, « le seigneur par lequel nous vivons », au-dessous de qui sont tous les dieux. Mais Veytia et Clavigero nous disent que Tloque-Nahuaque et Ipalnemoaloni ne sont qu'une seule et même divinité, créateur du ciel et de la terre, comme s'accordent à les présenter Ixtlixochitl, Boterini, Herrera et quelques autres. En lui, les indigènes du Mexique reconnaissaient le Grand-Esprit céleste, vers lequel ils tendaient les mains en tournant les yeux aux cieux. De ce Grand-Esprit, le fameux poëte-roi de Tezcuco, *Nezahualcoyotl*, avait fait un dieu unique, au moins à ce que nous en rapporte son descendant Ixtlixochitl, qui a peut-être prêté, sans le savoir, à son noble ancêtre des idées et des sentiments puisés à des sources européennes. Au dire du bon chroniqueur hispano-mexicain, Nezahualcoyotl disait « qu'il n'y avait qu'un Dieu, que ce Dieu unique était le créateur du ciel et de la terre, qu'il soutenait tout ce qu'il avait fait et créé, et qu'il était là où il n'y a pas son pareil, au-delà des neuf cieux ; qu'aucun œil n'avait jamais vu le Dieu unique, sous une forme humaine ou sous quelque forme que ce soit ; que les âmes des bons allaient à lui après la mort, tandis que les âmes des méchants allaient dans un autre endroit rempli de calamités et de tourments horribles. » Sans nier absolument que le souverain de Tezcuco ait eu jamais une tendance aussi décidée vers le monothésime, nous ne pouvons nous empêcher de nous tenir en garde contre l'exposé fait des doctrines de son aïeul par un prince indigène converti, élevé chez des religieux espagnols, et écrivant en espagnol. Que Nezahualcoyotl se soit élevé avec les plus cultivés de ses compatriotes au-dessus des croyances polythéistes communes à son époque, nous ne dirons pourtant pas le contraire. Au Pérou, nous avons trouvé un cas semblable dans l'histoire de l'Inca Yupanqui, et la civilisation de l'Anahuac

dans son ensemble était assez avancée pour permettre à quelques esprits éminents de faire ce pas dans la voie de l'évolution thélogique. Mais les détails donnés par Ixtlixochitl ont une précision trop nette et une physionomie trop chrétienne, pour que nous le croyions sur parole et que nous ne soyons pas amené à dire que l'écrivain s'est fait illusion à lui-même sur la foi de son aïeul.

Cessons ici cette revue des mythes d'une fraction si considérable de l'humanité. Ayons le courage de négliger une foule de traditions, de légendes et de traits dispersés, dont l'attrait nous séduit, mais qui ne donneraient point un aspect plus net à ce tableau de l'état religieux où se trouvaient les peuples de l'Amérique centrale lors de la conquête espagnole. Le christianisme, qui leur fut imposé par les nouveaux venus d'Europe, grâce à la possession d'armes à feu qui épouvantèrent les armées nombreuses et vaillantes cependant des Mexicains et des Guatemaléens, le christianisme a-t-il exercé sur ces peuples une action progressive, leur a-t-il fait faire quelques pas en avant, a-t-il aidé à leur évolution naturelle? Nous ne le croyons pas. Tout ce qui tenait la tête de la civilisation indigène a été dompté ou brisé. Les prêtres et les guerriers ont été immolés avec une dureté aussi impitoyable que celle dont ils faisaient preuve dans leurs épouvantables sacrifices humains; les princes, les nobles se sont soumis aux vainqueurs, leurs enfants ont reçu d'eux une éducation spéciale, et l'œuvre de longues séries de siècles, le produit d'efforts incessants sur un terrain tantôt fécond, tantôt rebelle a disparu rapidement pour faire place à une civilisation exotique dont l'implantation n'est pas définitive.

Toutefois, ce que l'on a pu apprendre dans les lignes ui précèdent démontre, nous l'espérons du moins, que umanité, partout où elle s'est trouvée dans des condi- ns favorables, a suivi le même itinéraire vers un déve-

loppement plus complet. Dans un monde absolument séparé de ce qu'on est convenu d'appeler l'ancien monde, l'évolution religieuse s'est donc opérée tout à fait de la même façon que dans les milieux où s'est préparée la civilisation occidentale.

FIN DU TOME PREMIER.

+d ce

OCT 9 1944

OCT 9 1944